NAZIONALE
B. Prov.
XIII
239
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

15628

Armadio XVIII

Palchetto

Num.° d' ordine 43

B. Prem.
XIII
259

HISTOIRE MODERNE.

TOME VINGT-HUITIEME.

645021

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, &c.

EMANUELE III° - BIBLIOT... 110

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER, depuis le douziéme volume.

TOME VINGT-HUITIEME.

Trois livres relié.

A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College. Et veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

645021

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, &c.

EMANUELE III° - BIBLIOTECA - 110

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER, depuis le douziéme volume.

TOME VINGT-HUITIEME.

Trois livres relié.

A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College. Et veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

HISTOIRE
DES
TERRES POLAIRES.

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DES NORVÉGIENS.

LES commencemens de l'Hiſtoire de Norvége ſont enveloppés de ténebres ſi épaiſſes, qu'il eſt impoſſible de découvrir la vérité au travers. Aucun Hiſtorien ne nous annonce comment ce pays fut peuplé & comment il ſe poliça. La Norvége fut d'abord habitée, ſans doute, par des peuples errans, qui, pour quelque motif inconnu, y fixerent leur ſéjour : chacun ſe trouva poſſeſſeur du canton où il s'arrêta, & eut ſoin de le diſpoſer à lui fournir des avantages

conformes à ſa maniere de vivre. Ces habitans d'un nouveau monde, pour ainſi dire, prirent des mœurs, des uſages, conformes au pays qu'ils habitoient. Ces mœurs & ces uſages paſſerent à leurs deſcendans, & ſe perpétuerent d'âge en âge, juſqu'au tems où les Tartares allerent s'établir dans la Norvége. Ils joignirent leurs mœurs & leurs uſages à ceux des Norvégiens, qui, de leur côté, joignirent ceux des Tartares aux leurs.

Nous ignorons ſi la Norvége, avant l'invaſion des Tartares, étoit gouvernée par des Rois; mais il eſt certain que la chronique de ce pays en donne une liſte qui remonte à la plus haute antiquité. Il eſt vraiſemblable que ceux qui conduiſoient ces guerriers conſerverent leur rang & leur dignité après l'établiſſement formé en Norvége, comme ils le faiſoient dans tous les autres pays où ils s'établiſſoient. Il paroît encore que cette Nation guerriere avoit un Général, auquel tous ceux qui la compoſoient étoient ſubordonnés, & que les autres Commandans étoient plus ou moins ſoumis à ſes ordres. Les différentes dignités ſe tranſmirent de génération

en génération. Les Chefs augmenterent insensiblement leur puissance aux dépens de celle du Général, qui avoit pris le titre de Roi. C'est de là qu'on trouve dans l'Histoire de Norvége plusieurs Souverains, presque indépendans du Roi; mais, ce qui est arrivé dans le reste de l'Europe, le Monarque les soumit tous & resta seul maître.

ARTICLE I.

SUIBDAGER, premier Roi de Norvége.

IL vivoit vers l'an 300 avant J. C. Les Historiens ne parlent point de ses ancêtres: on le représente comme un Prince belliqueux, qui faisoit des courses continuelles dans les Etats voisins du sien. Il se livroit à toutes ses passions, & sacrifioit tout pour les satisfaire. Instruit que *Gram*, Roi de Danemarck & de Suéde avoit une sœur & une fille, dont la beauté excitoit l'admiration de tous ceux qui les voyoient, il conçut le desir de les posséder toutes deux, donna ordre

SUIBDAGER. *Alberti Krantzii Daniæ, Sueciæ, Norvagiæ chronica. Regnorum Daniæ ac Norvegiæ, descriptio elaborata, studio atque operâ Rutgeri Hermanniæ.*

SUIBDAGER.

à pluſieurs de ſes ſoldats de ſe tranſporter en Danemarck, & de chercher l'occaſion d'enlever ces deux Princeſſes. Ils reſterent long-tems ſans pouvoir la trouver, parce que, ſelon l'uſage de ces tems, les femmes ſortoient peu en Danemarck. Il arriva cependant qu'on célébra des fêtes, & que les Princeſſes Danoiſes, profitant de la liberté qui étoit alors accordée à leur ſexe, ſe mêlerent dans la foule. Elles furent bientôt enlevées, tranſportées en Norvége & deshonorées.

Le Roi de Danemarck juſtement indigné de l'outrage fait à ſa famille, leve une armée formidable, ſe met à la tête & entre en Norvége. Suibdager ne fut point étonné de ſa conduite, il l'avoit prévue : ſes troupes étoient ſous les armes; il alla à la rencontre de Gram ſitôt qu'il fut inſtruit de ſa marche. Les deux armées ſe rencontrerent, ſe battirent avec un acharnement égal : la fatigue ſeule les ſéparoit; elles recommençoient le combat ſitôt qu'elles avoient réparé leurs forces. La terre étoit couverte d'armes briſées, de membres épars, de cadavres mutilés, & l'on combattoit encore.

Pendant que le Roi de Danemarck étoit occupé à venger l'outrage fait à ſa ſœur, à ſa fille, & par conſéquent à lui-même, il en reçut un autre pour le moins auſſi humiliant. Simblus, Roi des Finnois ou Finlandois, lui avoit donné quelque tems auparavant ſa fille Signa en mariage : le Duc de Saxe étoit amoureux de cette Princeſſe ; il profita de l'abſence de Gram, ſon mari, pour l'enlever, &, à force de ſollicitations, de préſens & de promeſſes, obtint de Simblus la permiſſion de l'épouſer : celui-ci conſentit d'autant plus facilement à ce mariage, qu'il connoiſſoit la valeur du Roi de Norvége, & qu'il étoit perſuadé que Gram périroit dans cette guerre, ou du moins que ſes forces ſeroient tellement affoiblies, qu'il ne ſeroit en état ni d'attaquer ſes voiſins, ni de leur réſiſter. SUIBDAGER.

Gram apprit, avec la plus grande douleur, ce qui venoit d'arriver à ſa femme : il fit une tréve avec le Roi de Norvége, prit des ſoldats d'élite, quitta les marques de la royauté, affecta de contourner la bouche afin de ſe mieux déguiſer, & ſe rendit dans l'endroit où l'on célébroit les nôces du Duc de Saxe. *Ibid.*

SUIBDAGER.

Il ſe préſenta comme un Seigneur étranger qui venoit avec une partie de ſes vaſſeaux aſſiſter aux fêtes qu'on célébroit. On ne forma aucun ſoupçon ſur lui, & on l'admit au nombre des convives. Pour remplir le projet qu'il avoit formé, il réſolut de ne pas ſuivre l'uſage alors établi, qui étoit de boire des liqueurs fortes avec le plus grand excès. Il conſerva toujours ſa raiſon, & fut imité par ceux qui l'accompagnoient : lorſqu'ils virent que tous les convives étoient pris de vin, au point qu'ils avoient perdu la raiſon & les forces, ils mirent le ſabre à la main & en firent un carnage horrible. Le Duc de Saxe fut enveloppé dans ce maſſacre ; alors Gram enleva ſa femme, la conduiſit ſur des vaiſſeaux qu'il avoit fait préparer, & la ramena en Danemarck.

Le Roi de Danemarck tue par ſurpriſe le Duc de Saxe.

A peine cette expédition fut-elle achevée qu'il retourna en Norvége avec de nouvelles forces, il eſpétoit ſurprendre Suibdager ſans défenſe, & laver dans ſon ſang l'affront fait à ſa ſœur & à ſa fille ; mais il ſe trompa : le Roi de Norvége s'étoit toujours tenu prêt à le recevoir ; d'ailleurs les Saxons, indignés contre Gram qui avoit maſſacré leur

Duc, étoient allés ſe ranger ſous les étendards de Suibdager. Le Norvégien, enhardi par ce renfort, marcha à la rencontre du Danois, l'attaqua avec tant de fureur, qu'il tailla ſon armée en piéces : Gram périt lui-même dans cette action.

SUIBDAGER. Le Roi de Danemarck eſt battu par celui de Norvége, & périt dans l'action.

Suibdager entra dans le Danemarck à la tête de ſon armée victorieuſe, & s'en empara. Il épouſa ſolemnellement la fille de Gram, dont il avoit fait auparavant ſa concubine. Peu de tems après la célébration de ſon mariage, il paſſa en Suéde, & joignit ce Royaume à ſes autres Etats ; ainſi Suibdager ſe vit poſſeſſeur de trois couronnes.

Gram avoit laiſſé deux fils ; l'un ſe nommoit Gutoris ; il l'avoit eu d'une premiere femme, nommée *Gro* ; l'autre s'appelloit Haddingue, & étoit fils de Signa, qu'il avoit épouſée en ſecondes noces, & que le Duc de Saxe lui avoit enlevée. Ces deux Princes, craignant d'être les victimes de la haine que Suibdager avoit vouée à leur pere, avoient cherché une aſile dans des Cours étrangeres. Suibdager cédant aux prieres & aux larmes de ſa femme, rappella Gutoris, qui étoit né de la même

SUIBDAGER.

mere qu'elle, lui donna le gouvernement du Danemarck, & lui impoſa un tribut annuel. Il offrit en même-tems des terres conſidérables à Haddingue; mais celui-ci étoit plus fier & plus impétueux que ſon frere : loin d'accepter les offres que Suibdager lui fit, il réſolut de périr ou de venger la mort de ſon pere. Il reſta dans une Cour étrangere, ſervit dans pluſieurs guerres, où il montra tant de valeur & d'habileté, qu'il s'acquit l'eſtime & l'amitié des ſoldats & du Monarque qui lui donnoit aſile. Les autres Princes des environs conçurent pour lui les mêmes ſentimens. Ils ſe liguérent en ſa faveur contre Suibdager, réunirent leurs forces, & les confierent à Haddingue, qui, pour être plutôt arrivé en Danemarck & ſurprendre Suibdager avant qu'il fût ſur la défenſive, mit ſon armée ſur des vaiſſeaux. Celui-ci fut inſtruit de ce qui ſe tramoit contre lui; il ſe hâta de lever des troupes, les fit auſſi embarquer ſur des vaiſſeaux, armés en guerre, &, guidé par ſon activité ordinaire, il alla au-devant de Haddingue, le rencontra à la hauteur de l'Iſle de Gotland. La haine que les deux Chefs ſe portoient excitoit leur courage; ils firent des prodiges de va-

leur, & furent imités par leurs ſoldats. Enfin, après beaucoup de ſang répandu, la victoire parut ſe décider en faveur de Haddingue; alors Suibdager, voulant exciter ſes ſoldats par ſon exemple, s'élança au milieu des ennemis: il y combattit avec un courage qui tenoit de la fureur, & tomba enfin ſous les coups de la multitude; ainſi Haddingue vengea la mort de ſon pere, & acquit les couronnes de Danemarck, de Norvége & de Suéde. Les Hiſtoriens ne marquent point l'année où ces événemens arriverent.

SUIBDAGER.

ARTICLE II.

HASMOND.

HASMOND, inſtruit de la mort de ſon pere, ſe hâte de lever des troupes: il ſe fait proclamer Roi de Norvége & de Suéde, laiſſe un Vice-roi en Norvége, paſſe en Suéde avec deux fils qu'il avoit alors, Eric & Uffo. Auſſi-tôt qu'il eſt arrivé on ſe hâte de lui prêter ſerment de fidélité.

HASMOND.

Haddingue avoit perdu tant de monde dans la bataille où il avoit défait Suib-

HASMOND.

dager, qu'il ne fut pas en état de poursuivre Hasmond en Suéde : il passa en Danemarck avec les débris de son armée. Il espéroit y trouver son frere Gutoris, qui se réuniroit avec lui pour venger la mort de leur pere sur les descendants de Suibdager, & recouvrer le Royaume de Suéde; mais son frere n'étoit plus. Suibdager, voyant que Haddingue avoit amassé assez de forces pour lui résister, même pour l'attaquer, eut peur que les deux freres ne se réunissent contre lui, & fit périr Gutoris. Cette cruelle politique irrita Haddingue, au point, qu'il rassembla toutes les forces du Danemarck, entra dans la Suéde, avec le dessein d'exterminer tous les enfans de Suibdager. Hasmond s'étoit attendu à voir bien-tôt paroître Haddingue en Suéde, à la tête d'une nombreuse armée, & avoit fait tous les préparatifs nécessaires pour se défendre. Les deux armées se chercherent, se rencontrerent & se battirent avec une égale fureur. Hasmond avoit amené avec lui son fils Eric, pour lui apprendre à connoître & à braver les dangers de la guerre.

Ce jeune homme, cédant à l'impé-

tuosité, ordinaire à son âge, s'élança au milieu des ennemis, arriva jusqu'à Haddingue; mais celui-ci lui porta un coup de lance si terrible, qu'il l'abbattit à ses piés. Hasmond fut pénétré de la plus vive douleur en apprenant la mort de son fils: il l'aimoit avec une tendresse véritablement paternelle. Il ne s'arrêta point à verser d'inutiles larmes, il résolut de venger ce cher fils ou de périr lui-même, jetta son bouclier, prit sa pique avec les deux mains, renversa tout ce qui se présenta devant lui, & fit un carnage horrible dans l'armée ennemie. Haddingue, excité par son courage ordinaire, s'arme d'une hache, marche vers Hasmond, le joint, lui porte un si terrible coup qu'il le renverse. Hasmond, avant d'expirer, lui enfonça sa pique dans le pié, lui fit une blessure si profonde, qu'il en fut estropié le reste de ses jours. HASMOND.

Gunnilde, femme de Hasmond, avoit accompagné son mari & se tenoit à quelque distance des deux armées, pour attendre l'issue de la bataille. Lorsqu'elle fut instruite que Hasmond avoit été tué, elle s'enfonça un poignard dans le sein, & demanda, avant d'expirer,

qu'on réunît ſon cadavre à celui de ſon
HASMOND. mari. On les tranſporta tous deux en Suéde, où on leur donna une ſépulture honorable.

ARTICLE III.

UFFO.

UFFO. LES Norvégiens & les Suédois, inſtruits de la mort de Haſmond & d'Eric ſon fils aîné, ſe hâterent de proclamer Roi Uffo, ſon ſecond fils, afin de ne pas rentrer ſous la domination des Danois.

L'activité de Haddingue rendit leur précaution inutile. Ce Prince étoit trop prudent pour ne pas profiter de la victoire; il conduiſit ſon armée en Suéde & s'y fit proclamer Roi. Uffo, inſtruit par le malheur de ſon ayeul, de ſon pere & de ſon frere, ſentit qu'il ſeroit dangereux pour lui d'attaquer à force ouverte un ennemi, dont le courage étoit toujours ſecondé par la fortune. Il ſe tint caché, & ne fit connoître le lieu de ſa retraite qu'à ceux qu'il ſavoit être diſpoſés en ſa faveur, &

qui haiſſoient le gouvernement Danois.

UFFO.

Le nombre de ſes partiſans accrut, au point qu'il ſe vit en état de former quelque entrepriſe. Il les aſſembla tous un jour, leur dit, que l'attachement qu'ils lui marquoient le mettoit dans le cas de pouvoir eſſayer de chaſſer les Danois de la Suéde & de la Norvége, & ajouta, qu'il falloit prendre les plus grandes précautions contre un homme auſſi prudent & auſſi courageux que Haddingue. « Levez, continua-t-il, le » plus de troupes que vous pourrez: lorſ- » que vous aurez formé une armée, vous » la conduirez ſecrétement ſur les fron- » tieres du Danemarck; j'irai me mettre » à la tête, j'entrerai dans les Etats hé- » réditaires de Haddingue, j'y ſerai joint » par une armée de Norvégiens qui eſt » toute prête à marcher au premier ordre » que je donnerai. Nous mettrons tout » à feu & à ſang dans le Danemarck, & » nous forcerons Haddingue d'évacuer » la Suéde, pour voler au ſecours des » Danois; alors nous rentrerons en Sué- » de, & nous prendrons les précautions » néceſſaires pour la défendre contre » les Danois ».

Alberti Krantzii Sueciæ & Norvagiæ Hiſt.

Tous lui dirent d'une voix unanime,

UFFO.

qu'ils étoient disposés à le seconder dans ses entreprises, & qu'ils sacrifieroient pour lui jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Ils ne tarderent pas à remplir leur promesse, leverent une armée assez considérable, la conduisirent par détachemens, au lieu qu'Uffo leur avoit indiqué. Il ne tarda pas à aller en prendre le commandement, entra en Danemarck, où il fut joint par les Norvégiens, & y mit tout à feu & à sang. Haddingue, à cette nouvelle, se hâta, comme Uffo l'avoit prévu, d'évacuer la Suéde pour courir au secours des Danois. Uffo repassa sur le champ en Suéde, où il fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour repousser les efforts de Haddingue. Il se doutoit bien qu'un homme aussi bouillant & aussi impétueux que lui ne manqueroit pas de tenter une seconde fois la conquête de la Suéde : il établit de fortes garnisons dans les villes, eut soin de les approvisionner de toutes les munitions nécessaires pour soutenir un long siége, se mit à la tête d'un corps d'élite & se prépara à harceler les Danois lorsqu'ils seroient arrivés.

Dès le commencement du printems Haddingue entra en Suéde avec une

armée formidable. Uffo, ſuivant le plan qu'il s'étoit propoſé, ſuivit ſon armée en queue & la harceloit continuellement. Haddingue voulut former le ſiége de pluſieurs villes ; mais Uffo lui livroit combat toutes les fois qu'il vouloit donner un aſſaut, & la garniſon faiſoit une ſortie ſi terrible qu'il étoit obligé de lâcher priſe. Haddingue, furieux de voir qu'un jeune homme l'arrêtât dans le cours de ſes victoires & de ſes conquêtes, réſolut de ruiner entiérement la Suéde ou de s'en rendre maître. Pour y réuſſir il ravagea toutes les campagnes ; mais les moyens qu'il employoit contre les ennemis tournerent contre lui-même. Ses troupes ne trouverent plus de ſubſiſtance dans la Suéde, & Uffo, qui avoit accoutumé ſa petite armée à la guerre légere, interceptoit tous ſes convois. Il avoit ſoin de faire prendre des vivres dans les Etats voiſins, & trouvoit moyen de les faire tranſporter dans les villes où tous les Suédois s'étoient rétirés. Les Danois ſe trouverent enfin réduits à prendre pour mets les choſes les plus dégoûtantes : malgré ces inconvénients, Haddingue reſtoit en Suéde & perſiſtoit dans la

UFFO.

UFFO.

réſolution de conquérir ce Royaume : il y retint les Danois pendant près de cinq ans ; la fatigue, la faim & les maladies en détruiſirent une ſi grande quantité, que leur armée ſe trouva preſqu'entiérement détruite ; alors Uffo raſſembla toutes les garniſons qu'il avoit miſes dans les villes, les joignit aux troupes qu'il avoit choiſies pour harceler les Danois, attaqua Haddingue, le battit, & le força de prendre la fuite.

Uffo, quoique cette victoire fût complette, crut qu'il ne reſteroit pas paiſible poſſeſſeur de la Suéde & de la Norvége tant que Haddingue vivroit ; mais, ſentant combien il lui ſeroit difficile de détruire un homme auſſi courageux, & qui étoit Souverain d'un Etat auſſi puiſſant que le Danemarck, il réſolut d'employer contre lui la perfidie. Il lui propoſa une entrevue, afin de pouvoir changer leur haine mutuelle en amitié réciproque. Les hommes vifs & courageux deſcendent rarement aux inquiétudes de la méfiance. Haddingue ſe rendit au lieu déſigné pour l'entrevue, & ne ſe fit accompagner que par un très-petit nombre de gardes. Il s'apperçut bientôt qu'on lui avoit tendu un piége,

chercha & trouva le moyen de s'enfuir.

Lorſqu'il fut arrivé dans ſes Etats il ne s'occupa que du ſoin de ſe venger ; il aſſembla ſes troupes, &, inſtruit par ſes malheurs paſſés, il prit toutes les précautions néceſſaires pour abattre ſon ennemi. Il entra en Suéde, pourſuivit Uffo avec tant d'ardeur qu'il le força d'accepter la bataille, le défit & le tua. Il emmena ſon fils Undingue en captivité ; mais il conçut tant d'amitié pour lui qu'il lui céda le Royaume de Suéde, à condition ſeulement qu'il lui payeroit un tribut annuel.

ARTICLE IV.

GEWARE.

GEWARE. PENDANT que les Rois de Danemarck & de Suéde étoient occupés à ſe faire la guerre, le Royaume de Norvége étoit dans la plus terrible confuſion. Les Loix ſe trouvoient ſans force, parce *Ibid.* que perſonne n'étoit chargé du ſoin de les faire exécuter ; les crimes ſe multiplioient, parce qu'on ne craignoit point la punition qui les ſuit ; le commerce languiſſoit, parce que perſonne ne le protégeoit. Les grands du Royaume, ennuyés de cet affreux déſordre, s'aſſemblerent, partagerent entr'eux la Norvége, ſe promirent de vivre en bonne intelligence, & de rétablir, chacun dans ſon diſtrict, les loix qui y avoient régné autrefois. Cette ariſtocratie ſubſiſta pendant un tems aſſez conſidérable ; mais il arriva ce qui eſt ordinaire dans ces conjonctures. Ces Seigneurs, qui s'étoient donné le titre de Ducs, devinrent jaloux les uns des autres ; ils prirent les armes, & le plus fort ſoumit les autres : ce fut Geware. Ce Prince ne cher-cha

point à établir ſa puiſſance par la crainte & la ſévérité : il n'employa, pour ſoumettre les Norvégiens, que la douceur & la prudence. Ils conçurent pour lui une amitié ſi tendre, qu'ils le regardoient comme leur pere. De ſon côté il les regardoit comme ſes enfans & ne s'occupoit que de leur bonheur. GEWARE.

La renommée vanta ſes vertus dans les Royaumes étrangers. Hotbrod, qui régnoit alors en Suéde, le pria de prendre à ſa Cour Hoter, ſon fils aîné, afin qu'il apprit de lui à être un Roi ſage & prudent. Geware avoit une fille à peu près du même âge que le Prince de Suéde : Hoter & elle s'amuſoient à ces jeux innocens que l'enfance autoriſe ; l'amitié les unit, au point qu'elle les raſſembloit ſitôt qu'ils étoient ſéparés. La beauté de Nanna, c'étoit le nom de la Princeſſe, ſe développoit avec l'âge : l'amitié de Hoter pour elle ſe changea bientôt en amour : tous les jours il la voyoit, & tous les jours ſon amour prenoit de nouveaux accroiſſemens. Lorſqu'elle fut arrivée à l'âge de maturité il la demanda en mariage à ſon pere. Geware, connoiſſant les ſentimens de ſa fille pour le Prince de Suéde, la lui

promit. Hoter touchoit au moment de
GEWARE. voir ſes deſirs accomplis, & de poſſéder l'objet de toute ſa tendreſſe; mais le hazard amena à la Cour de Norvége Balder, Roi de Sélande. Il vit la jeune Nanna, en devint éperdument amoureux, & employa tous les moyens poſſibles pour l'obtenir en mariage; mais Geware avoit donné ſa parole à Hoter; Nanna l'aimoit avec tendreſſe, & ne vouloit appartenir qu'à lui. Balder, pour contenter ſes deſirs, voulut employer la force; il retourna en Sélande, équippa une flotte conſidérable & repaſſa en Norvége pour enlever la Princeſſe. Hoter avoit prévu ſes deſſeins & ſe tenoit ſur la défenſive. Il marcha à la tête d'une armée formidable contre Balder, le battit, & emmena avec lui en Suéde la Princeſſe de Norvége.

Les Hiſtoriens diſent qu'il ne ſe paſſa rien de mémorable en Norvége pendant le cours de pluſieurs années; ils laiſſent même une lacune dans la chronologie des Rois.

ARTICLE V.

COLLER.

ON ignore quelle étoit l'origine de ce Prince. Krantjius nous dit ſeulement qu'il régnoit en Norvége dans le tems que Ruric régnoit en Danemarck. COLLER.

De ſon tems les Danois, les Norvégiens commençoient à exerçer le métier de pirates, & ne regardoient point comme honteux d'attaquer & de piller les vaiſſeaux qu'ils rencontroient. Horwendillus, Gouverneur du Jutland, avoit équippé une flotte ſi nombreuſe, qu'il paſſoit pour le plus redoutable pirate de ſon tems. Coller crut que ſon honneur ne lui permettoit pas de ſouffrir qu'il y eut un homme plus puiſſant & plus formidable ſur mer que lui. Cette idée lui inſpira le projet de déclarer la guerre à Horwendillus: pour le remplir il équippa une flotte nombreuſe, & mit à la voile pour chercher Horwendillus. Il parcourut longtems toutes les Iſles de la mer Baltique ſans pouvoir le trouver; enfin, un jour qu'il étoit battu par la tempête, il alla

COLLER.

se mettre à l'abri dans le port d'une de ces Isles : le même motif y conduisit Horwendillus, mais dans un port différent. Ces deux Chefs, voulant jouir du plaisir de la promenade, dont ils avoient été long-tems privés, mirent pié à terre pour parcourir l'Isle : ils s'enfonçerent tous deux, par des chemins différents, dans une forêt, & se rencontrerent pour ainsi dire au milieu : comme ils ne s'étoient jamais vus, ils se demanderent leur nom, & se le dirent mutuellement. Coller goûta beaucoup de satisfaction en rencontrant un homme qu'il cherchoit depuis très-long-tems. Horwendillus qui avoit appris le projet que celui-ci avoit formé contre lui, prit le premier la parole & lui dit : « il y a long-tems » que tu as envie de mesurer tes forces » avec les miennes, l'occasion est favo- » rables ; tu es muni de tes armes & je » le suis des miennes. J'accepte ta pro- » position, répondit Coller ; mais il faut » nous promettre réciproquement que, » si le vainqueur tue son adversaire, il » lui fera ériger un tombeau dans le lieu » même où il lui aura ôté la vie ; car la » rivalité qui est entre nous ne doit pas » nous rendre inhumains ; il faut encore

»nous promettre mutuellement que, si »le vaincu n'eſt qu'eſtropié, s'il a un »membre coupé, le vainqueur lui »payera trois cents ſoixante mille livres »pour le dédommager de la perte qu'il »lui aura cauſée ». Horwendillus accepta ces conditions, &, moins attentif à conſerver ſa vie, qu'à tuer ſon adverſaire, il jetta ſon bouclier à terre, prit ſon épée avec ſes deux mains, s'élança ſur Coller, lui porta un coup ſi terrible, qu'il fendit ſon bouclier; voyant que ſon corps étoit à découvert il redoubla ſes coups avec une violence extrême: Coller les para tous & lui en porta d'auſſi vigoureux pour le moins que les ſiens. Ces deux hommes combattirent long-tems avec le même courage & la même vigueur. Horwendillus fendit enfin le pié de ſon adverſaire, l'abbatit, lui paſſa ſon épée au travers du corps, enterra ſon cadavre & rejoignit ſes ſoldats. Les Norvégiens, inſtruits du malheur qui venoit d'arriver à leur Roi, remonterent ſur leurs vaiſſeaux & retournerent dans leur patrie. COLLER.

Ce Royaume fut pendant un tems aſſez conſidérable déchiré par les guerres civiles: pluſieurs ambitieux ſe diſ-

putoient la couronne ; enfin Froger força les autres à le reconnoître.

ARTICLE VI.

FROGER.

FROGER.

FROGER étoit un Prince belliqueux; la paix l'ennuioit : lorſqu'il eut ſoumis la Norvége à ſa puiſſance il déclara la guerre à Froton le joyeux, alors Roi de Danemarck ; mais il confia d'abord le commandement de ſes troupes à ſes Généraux, que Froton battit autant de fois qu'il leur donna bataille. Froger voulut voir ſi ſon ennemi ſeroit auſſi heureux lorſqu'il ſeroit lui-même à la tête des Norvégiens. Il aſſembla toutes les forces du Royaume & marcha contre les Danois : les deux armées ſe rencontrerent & ſe préparerent au combat. Froger fit dire à Froton qu'ils acquerroient plus de gloire s'ils vuidoient leur querelle dans un combat ſingulier ; qu'il falloit d'ailleurs épargner le ſang de leurs ſujets, qu'ils n'avoient que trop fait couler juſqu'alors. Froton accepta le défi : ils ſe battirent en préſence des deux armées & Froger fut tué.

ART.

ARTICLE VII.

HIRVILLUS.

FROGER laiſſa un fils ; mais il étoit au berceau ; les Norvégiens refuſerent de ſe ſoumettre à ſon obéiſſance, & les différents Ducs reprirent les armes les uns contre les autres. Hirvillus, un d'entr'eux, fit alliance avec le Roi de Danemarck, mit ſur pié une armée formidable ; mais il trouva plus de difficultés qu'il n'en attendoit. Les Hiſtoriens contemporains aſſurent, qu'une jeune & belle fille, nommée *Ruſſille*, leva une armée de jeunes Vierges, qu'elle ſe mit à leur tête & qu'elle attaquoit Hirvillus d'un côté, pendant que les hommes l'attaquoient de l'autre ; qu'elle fut pluſieurs fois cauſe de ſa défaite. Son allié lui fournit des forces conſidérables ; il battit l'armée d'hommes & de femmes, ſe rendit enfin maître de la Norvége : ſon ambition ne ſe borna pas là ; il voulut dépouiller ſon ancien allié d'une partie de ſes poſſeſſions ; mais il fut repouſſé, & mourut peu de tems après.

HIRVILLUS.

Krantzius ubi ſupra.

ARTICLE VIII.

GOTAR.

GOTAR. GOTAR fut le huitiéme Roi de Norvége : il voulut profiter de la minorité du Roi de Danemarck pour s'emparer de ce Royaume, aſſembla les Ducs de Norvége, & leur communiqua ſon projet : un d'entr'eux lui dit qu'il ne falloit pas toujours s'en rapporter aux apparences ; que le Royaume de Danemarck étoit à la vérité rempli de troubles, mais que les diviſions ceſſeroient ſitôt qu'on le verroit attaqué par un étranger ; enfin, il parla avec tant de force, & préſenta de ſi bonnes raiſons, qu'il détourna Gotar de ſon projet. Les Hiſtoriens gardent le ſilence ſur ce qui ſe paſſa en Norvége pendant le régne de ce Roi. Ils diſent ſeulement que les Gouverneurs des différentes Provinces uſurperent une puiſſance ſans bornes. Il déclara par la ſuite la guerre à Froton, Roi de Danemarck, qui lui avoit fait enlever ſa fille par ſurpriſe ; mais Froton le défit entiérement, s'empara du

Royaume de Norvége, & le céda par la ſuite à Roller qui étoit du ſang des Roisde Norvége.

ARTICLE IX.

ROLLER.

CE Monarque commença ſon régne par faire rentrer dans le devoir tous ceux qui avoient oſé ſe ſouſtraire à la domination de ſon prédéceſſeur : auſſi-tôt qu'il eut établi le calme dans ſes Etats, il vola au ſecours de Froton, ſon bienfaiteur, qui avoit été attaqué par les Huns, & lui aida à les battre. Ce Prince guerrier étendit ſes Etats du côté de l'Orient, ſoumit l'Eſtonie, la Livonie, &c.

Froton ayant reçu quelque mécontentement de ce Prince, auquel il avoit donné le Royaume de Norvége, réſolut de ſe venger : il leva une puiſſante armée, entra dans la Norvége. Roller étoit trop actif pour être ſurpris ſans défenſe ; il aſſembla ſes forces, marcha à l'ennemi. Après un carnage horrible les Norvégiens furent vaincus ; mais Froton

ROLLER.

avoit perdu tant de monde qu'il fut obligé de s'en retourner ſans pouvoir faire aucune entrepriſe.

Sous le régne de Roller douze Seigneurs Norvégiens ſe répandirent dans différentes Provinces, qu'ils ravagerent. L'appas du butin attira autour d'eux une multitude de brigands : ces ſecours les enhardirent ; ils pouſſerent leurs ravages juſqu'en Danemarck & en Suéde. Lorſqu'ils étoient pourſuivis par des forces ſupérieures, ils ſe retiroient ſur un rocher eſcarpé, & environné d'une riviere profonde. Pour arriver à ce rocher ils paſſoient par un gué qui n'étoit connu que d'eux ; mais Haldam, fils du Roi de Suéde, & Fridlef, fils de celui de Danemarck, les pourſuivirent avec tant de diligence & d'acharnement, qu'ils connurent le lieu de leur retraite. A force de recherches ils découvrirent le gué par où ils paſſoient : ils y mirent des troupes, pourſuivirent avec un corps d'armée les brigands, qui, ignorant que leur retraite fût gardée par des ſoldats, voulurent s'y réfugier ; mais ils furent tous taillés en piéces.

Albert. Krantzii. Norvag. l. 1.

ARTICLE X.

HASMUND.

ON trouve dans les annales de Norvége que Haſmund ſuccéda à Roller; mais on ignore ſi ce fut par héritage ou par élection. Il avoit une fille, dont la renommée vantoit la beauté, l'eſprit & les vertus. Les Rois, ſes voiſins, aſpiroient au bonheur de la poſſéder. Fridlef, Roi de Danemarck, envoya des Députés à Haſmund pour lui demander ſa fille en mariage: il leur répondit, que Froton avoit trop fait de mal aux Norvégiens pour qu'il acceptât ſon fils Fridlef pour gendre; que ſa fille pouvoit trouver dans la Norvége un mari digne d'elle. La Princeſſe, inſtruite du motif qui avoit engagé le Roi de Danemarck à envoyer des Ambaſſadeurs à ſon pere, & deſirant de ſe voir la femme d'un puiſſant Monarque, alla trouver Haſmund & lui dit: « Mon pere, excuſez » la hardieſſe de votre fille & daignez » l'écouter. Je crois que vous ne con» ſultez pas vos intérêts en refuſant d'ac- HASMUND.

HASMUND. »cepter pour gendre un homme auſſi »puiſſant que le Roi de Danemarck; »d'ailleurs il peut obtenir par la force ce »que vous refuſez à ſes prieres ». Haſmund, loin d'écouter les ſages conſeils de ſa fille, lui répondit avec dureté: »allez faire les ouvrages qui convien»nent à votre ſexe, & laiſſez-moi gou»verner mon Royaume ».

Le tableau que les Ambaſſadeurs de Danemarck firent à leur Roi de la Princeſſe de Norvége, augmenta le deſir qu'il avoit conçu de la poſſéder. Il les renvoya une ſeconde fois; mais Haſmund, loin de les écouter, les fit mettre à mort. Fridlef à cette nouvelle entra en fureur, & dit qu'il exerceroit la plus cruelle vengeance contre le Roi de Norvége, qui, non content de refuſer pour gendre un homme dont il auroit dû rechercher l'alliance, faiſoit encore périr ſes Ambaſſadeurs. Il leva une puiſſante armée, battit Haſmund qui voulut lui oppoſer de la réſiſtance; propoſa ſa main à la Princeſſe de Norvége, qui l'accepta & le ſuivit en Danemarck.

ARTICLE XI.

HOLGON.

CE Prince étoit, selon les apparences, fils de Hasmund ; il monta après lui sur le trône de Norvége. Etant alors en âge de se marier, il résolut d'épouser la fille de Fridlef, & d'envoyer des Ambassadeurs la demander à son frere, qui avoit hérité de la couronne de Danemarck après la mort de Fridlef. Il résolut en même-tems de se mettre au nombre des Ambassadeurs, pour voir si la Princesse lui plairoit & s'il lui plairoit lui-même ; pour cet effet il fit équipper un vaisseau avec une magnificence royale : les voiles étoient peintes, les cables étoient teints en pourpre, le mât étoit doré. Lorsqu'il fut arrivé à la Cour de Danemarck il trouva la Princesse si belle, qu'il se fit connoître au Roi son frere, & lui demanda sa sœur. Ingellus, c'étoit le nom du Roi de Danemarck, lui répondit qu'il avoit pris la résolution de ne la donner en mariage qu'à un homme qui se seroit signalé les armes à la main ;

HOLGON.

Ibid.

HOLGON.

qu'il avoit occaſion de ſe montrer digne d'être ſon beau-frére, puiſque pluſieurs Seigneurs aſpiroient à cet honneur. Le Roi de Norvége lui répondit qu'il étoit tout prêt à livrer le combat au premier qui voudroit ſe préſenter. Il s'en préſenta un; mais il avoit huit freres qui vouloient combattre avec lui. Holgon, autant excité par l'amour que lui avoit inſpiré la Princeſſe, que par la crainte de paſſer pour un lâche, conſentit de combattre contre tous les neuf enſemble. La Princeſſe, craignant de voir périr un homme qui l'aimoit ſi tendrement, qui d'ailleurs lui avoit inſpiré de l'amour à elle-même, lui conſeilla d'aller de ſa part à elle-même trouver un Seigneur Suédois, nommé *Starcuter*, qui étoit d'une valeur invincible, & le prier de lui prêter ſon bras pour lui aider à vaincre ſes rivaux. Holgon part auſſi-tôt pour la Suéde, arrive à la demeure de Starcuter, lui propoſe de venir à ſes noces. Le Seigneur Suédois lui répond: « je ne »vais point aux feſtins; mais je vole »aux combats ». Holgon lui répondit: »vous accepterez donc ma propoſition: »avant d'être à la noce il faudra com»battre ». Il lui raconta enſuite ce qui

l'avoit amené ; Starcuter lui dit de retourner en Danemarck & qu'il y ſeroit auſſi-tôt arrivé que lui ; il lui tint parole. Le rival de Holgon ſe préſenta au combat avec ſes huit freres : Holgon & Starcuter accepterent le défi, combattirent avec tant de valeur qu'ils tuerent une partie de leurs adverſaires & déſarmerent l'autre. Holgon épouſa la Princeſſe de Danemarck. Les cauſes de ces ſinguliers mariages ſont préſentées à l'Article des mœurs & uſages des Scandinaves. Les Hiſtoriens ne parlent plus de Holgon. HOLGON.

ARTICLE XII.

HATHER.

TOUT ce qu'on ſait de la vie de ce Prince c'eſt qu'il avoit une fille nommée *Thorilda*, qui étoit fort belle. Il forma auſſi le projet de ne la donner en mariage qu'à un homme qui ſe ſeroit ſignalé dans les combats particuliers. Parmi ceux qui aſpiroient à ſa main, ſe trouva Haldan, Roi de Danemarck : il combattit contre un certain Grimmon, HATHER.

MATHER. homme de baſſe extraction, mais très-courageux, le vainquit & obtint Thorilda. Il eut pluſieurs enfans de cette Princeſſe : il en retint quelques-uns en Danemarck, & en envoya un en Norvége qui ſe nommoit Haſmund.

ARTICLE XIII.

HASMUND.

HASMUND. *Id. Ibid. & in Hiſt. Sueciæ, l. 1.* HASMUND fut proclamé, d'une voix unanime, Roi de Norvége, parce qu'il étoit héritier de ce Royaume du côté de ſa mere. Il eut trois fils, Hagbart, Hamund & Helwic. S'étant réunis, ils exercerent la piratetie & ravagerent toutes les côtes des environs. Ils firent alliance avec les fils du Roi de Danemarck, qui ſe joignirent à eux & porterent le ravage par-tout. Les ſuccès qu'ils eurent dans la piraterie, & les richeſſes qu'ils amaſſerent, cimenterent leur union. Les Princes de Norvége accompagnerent ceux de Danemarck juſque dans leurs Etats : ils y furent reçus avec les égards qui étoient dûs à leur rang. Les Princes de Danemarck avoient

une ſœur qui étoit jeune & belle ; ſon nom étoit Sygna. Hagbart, Prince de Norvége, conçut pour elle la plus violente paſſion & lui inſpira les mêmes ſentimens. Pluſieurs Seigneurs qui ſe trouvoient alors à la Cour de Danemarck, ne purent voir ſans jalouſie que cette aimable Princeſſe eut donné ſon cœur au jeune Hagbart : un d'entr'eux qui aſpiroit au bonheur d'épouſer Sygna, réſolut d'employer tous les moyens poſſibles pour rompre la bonne intelligence qui régnoit entre les Danois & les Norvégiens ; il y réuſſit, au point que les jeunes Princes des deux Nations en vinrent aux mains. Les Norvégiens, étant dans un pays étranger, ne trouverent perſonne qui voulût épouſer leur querelle ; ils furent accablés par le nombre. Hagbart échappa ſeul du danger ; mais il revint bien-tôt avec une armée aſſez conſidérable pour qu'il pût venger la mort de ſes freres. Les Princes Danois allerent à ſa rencontre ; il les battit, & les fit périr. HASMUND.

Ne pouvant oublier ſa chere Sygna, il prit un habit de femme, ſe rendit à la Cour de Danemarck, ſous prétexte de lui apporter des nouvelles d'un Prince

de Suéde, auquel elle étoit promiſe en mariage. Elle le reçut avec toute la tendreſſe d'une femme qui eſt éperduement amoureuſe : ils avoient d'autant plus de facilité à ſe voir & à s'entretenir enſemble, que la jeuneſſe de ce Prince lui donnoit l'air d'une femme. La paſſion de Sygna alla au point, qu'elle oublia ce qu'elle ſe devoit à elle-même ; elle lui propoſa de partager ſon lit : lorſqu'ils furent près de ſe coucher, elle ordonna à ſes femmes de lui laver les piés, & leur aida elle-même, ſous prétexte de marquer plus d'attention à cette étrangere. Lorſque les piés de Hagbart furent découverts les femmes de Sygna furent étonnées de les trouver calleux : Hagbart s'en apperçut & leur dit : « il »n'y a rien qui doive vous ſurprendre ; »je me ſuis livrée aux fatigues de la »guerre ; les marches continuelles ren»dent les piés calleux, & l'épée, plus »que la quenouille, cauſe des duretés »aux mains ». Lorſque cette prétendue guerriere fût préparée, Sygna ordonna à ſes femmes de la mettre dans ſon lit, diſant qu'elle vouloit s'entretenir avec elle de celui dont elle venoit lui apporter des nouvelles. Les femmes qui étoient

HASMUND.

préſentes ne parurent pas ſe douter de la vérité, elles ſe retirerent. Lorſque ſes deux amants furent ſeuls ils ſe livrerent au plaiſir de ſe poſſéder mutuellement; plaiſir d'autant plus piquant, qu'il étoit le prix de leur peine & de leur adreſſe; mais l'inquiétude vint le troubler : Hagbart dit à la Princeſſe : »ma chere Sygna, ſi ton pere découvre »notre ruſe il ne manquera pas de me »faire périr; que deviendras-tu alors, »toi qui me marque tant de tendreſſe». « Je périrai à l'inſtant où j'apprendrai »ce malheur». Ils ne ſavoient pas que la fortune qui les avoit ſi bien ſervis, les eut ſi promptement abandonnés. Les femmes de la Princeſſe, perſuadées qu'elles n'avoient pas lavé les piés à une femme, répandirent le bruit que Sygna avoit admis un homme dans ſon lit. Le Roi avoit ordonné à ſes gardes d'arrêter tous ceux qui paſſeroient. Hagbart voulut ſortir avant le jour; mais les gardes l'arrêterent. On le conduiſit en priſon; on aſſembla le Conſeil pour décider quelle punition on devoit faire ſubir à un homme qui avoit fait périr les fils du Roi & deshonoré ſa fille; on le condamna à être pendu. La Princeſſe, inſ-

HASMUND.

truite de la Sentence qui avoit été pro-
HASMUND. noncée contre ſon amant, fit aſſembler ſes femmes, & leur demanda ſi elles vouloient mourir avec elle; toutes lui aſſurerent qu'elles vouloient l'accompagner au tombeau. Elle leur ordonna d'attacher des cordes au plancher de ſa chambre, d'y faire des nœuds, & d'y paſſer le cou quand elles verroient qu'elle y paſſeroit le ſien; d'autres furent chargées de tenir des torches allumées pour mettre le feu à ſa chambre auſſi-tôt qu'elles la verroient ſuſpendue.

Pendant que Sygna faiſoit les préparatifs de ſa deſtruction, les Juges envoyoient Hagbart au ſupplice. Le lieu où il devoit être exécuté étoit ſous les fenêtres de la Princeſſe : lorſqu'il arriva il jetta les yeux deſſus, & les ayant vues ouvertes il ſe douta qu'elle examinoit ce qui ſe paſſoit, ordonna à un de ſes eſclaves qui l'accompagnoit au ſupplice, de porter ſon habit ſur un arbre qui étoit tout près de la fenêtre de la Princeſſe. Le bourreau lui paſſa la corde au cou; Sygna, qui attendoit ce moment, donna auſſi-tôt ordre aux femmes qui tenoient les torches allumées, de mettre le feu aux quatre coins de ſa chambre,

passa son cou à la corde qu'elle avoit attachée au plancher. Le bourreau n'avoit pas encore serré le cou de Hagbart, lorsqu'on vit l'appartement de Signa tout embrasé. Il dit à l'Exécuteur : « tu » peux à présent faire ton devoir, afin » que mon ame se hâte d'aller joindre » celle d'une femme qui vient de mourir » pour moi ».

HASMUND.

Les Norvégiens voulurent venger la mort de leur Prince. Ils leverent des troupes, entrerent dans le Danemarck, y commirent les plus horribles ravages : ils se lasserent enfin de répandre leur sang pour un outrage qui ne pouvoit être réparé & firent la paix avec les Danois.

ARTICLE XIV.

REGNAULD.

Les annales de Norvége n'annoncent point quel droit ce Prince avoit au trône : on ne trouve même sous son régne aucun fait qui mérite attention. Krantjius dit, qu'un Prince de Suéde, nommé *Gunnan*, faisoit alors des cour-

REGNAULD.

ſes continuelles dans la Norvége, où il
REGNAULD. mettoit tout à feu & à ſang. Regnauld leva des troupes pour arrêter ſes ravages; mais craignant que la fortune ne lui fût contraire, il voulut, avant de partir, mettre à l'abri des fureurs de Gunnan, Drota, ſa fille unique, qu'il aimoit tendrement; pour cet effet il fit conſtruire une caverne dans un lieu écarté, l'y enferma avec ſes femmes, y mit des proviſions conſidérables & tous les tréſors qu'il avoit amaſſés; il marcha enſuite à la tête de ſon armée, joignit Gunnan, lui livra bataille; mais il fut vaincu & périt dans l'action. Le même Auteur aſſure, que Gunnan avoit conçu pour les Norvégiens une haine ſi implaquable, qu'il leur donna pour Roi un chien, diſant que cette mépriſable Nation devoit plutôt être ſoumiſe aux cris de cet animal qu'à la voix d'un homme. On avertit ce Prince barbare que la fille de Regnauld s'étoit enfermée dans un ſouterrein avec des richeſſes immenſes. Cet avis éveilla ſa cupidité; il fit toutes ſortes de perquiſitions pour découvrir le lieu où cette Princeſſe s'étoit retirée : voyant qu'elles étoient inutiles il réſolut d'aller la cher-

cher lui-même & de faire fouiller dans toute la Norvége pour découvrir cette caverne. Il s'y rendit avec une nombreuſe troupe de ſoldats, & découvrit ce qu'il cherchoit. Il trouva la Princeſſe ſi belle qu'il l'épouſa & en eut un fils, nommé Hildiger, qui hérita du Royaume de Norvége du côté de ſa mere : il ſurpaſſa ſon pere en cruauté & en barbarie, & commit des actions ſi horribles, que Gunnan lui-même réſolut de le punir : il marcha contre lui, le battit & le chaſſa de ſes Etats. REGNAULT

Hildiger alla chez Alver, Roi de Suéde, & lui demanda du ſecours contre ſon pere. Alver lui refuſa des troupes, & lui donna des biens ſuffiſans pour vivre ſelon ſon rang.

Gunnan périt dans un combat ; mais on ne ſait ce que devint ſon fils Hildiger.

ARTICLE XV.

HASMUND.

LES chroniques rangent Haſmund au nombre des Rois de Norvége & le met- HASMUND.

tent après Regnauld. Ce Prince étoit d'un
HASMUND. caractère fort doux ; mais il avoit une ſœur qui étoit d'un tempérament ſi vif & ſi bouillant, qu'elle haiſſoit autant le repos que ſon frere l'aimoit : elle prenoit ſouvent les armes contre lui, & le forçoit de prendre la fuite. Ce Prince, fatigué des querelles continuelles qu'il étoit obligé d'avoir avec ſa ſœur, implora le ſecours de Harald, fils du Roi de Danemarck. Harald ne tarda pas à paroître en Norvége à la tête d'une nombreuſe armée. La Princeſſe de Norvége avoit trop de courage pour fuir ; elle alla à la rencontre de Harald, rangea ſon armée en bataille, & combattit avec un courage héroïque ; mais elle fut vaincue, & Harald rétablit Haſmund ſur le trône de Norvége. Celui-ci lui offrit des préſens dignes du ſervice qu'il venoit de lui rendre ; mais Harald les refuſa, diſant qu'il combattoit pour la gloire, que c'étoit les ſeuls préſens qu'il deſiroit. Il acquit autant d'honneur en refuſant les récompenſes, qu'en les méritant.

ARTICLE XVI.

ALO.

CE Prince ſuccéda à Haſmund, ſon pere, qui l'avoit eu d'une ſœur de ce fameux Harald, qui avoit aſſuré la couronne de Norvége ſur ſa tête. ALO.

Alo avoit à peine quinze ans qu'il ſe mit à la tête de ſes ſoldats pour donner la chaſſe à une troupe de brigands qui infeſtoient tous les chemins. Il les pourſuivit juſque dans leurs retraites & les fit tous périr. Il ſe propoſa enſuite d'aller en Danemarck voir ſon oncle Harald; mais il fut arrêté en chemin par une aventure fort ſinguliere: il eut occaſion de paſſer dans ſa route chez un Souverain d'une portion du Danemarck: il trouva ce Prince & toute ſa famille dans la conſternation. Pluſieurs brigands s'étoient aſſemblés & vouloient forcer ce Roi de donner ſa fille en mariage à leur Chef: il demanda quel étoit le ſujet du chagrin qui régnoit dans cette famille; on lui répondit, que le Roi ſe verroit forcé de donner ſa fille

à un brigand, si les Dieux ne lui envoyoient quelque secours. Alo répondit : »il ne faut pas qu'une fille d'une naissance aussi élevée devienne la femme »d'un brigand ; je jure même que cela »n'arrivera pas ».

ALO.

Alo avoit les yeux si étincelans que personne ne pouvoit supporter ses regards : la crainte d'être reconnu fit qu'il tint toujours la vue baissée. La jeune Princesse étoit d'un caractere fort doux ; elle marquoit à l'Etranger toutes les attentions que son sexe lui permettoit ; mais elle remarqua qu'il avoit toujours les yeux baissés : cette affectation excita sa curiosité ; elle lui adressa la parole plusieurs fois ; Alo ne put se dispenser, par honnêteté, de jetter sur elle un regard : il étoit si perçant qu'elle en fut toute émue. Son pere s'apperçut de son trouble & lui en demanda la cause ; elle lui répondit : « il y a apparence, mon pere, »que ce jeune Etranger est d'une naissance illustre : je n'ai pu supporter l'éclat »de ses yeux ; je crois qu'il seroit digne »d'être mon époux si ces malheureux »brigands ne s'obstinoient à demander »ma main ». Le Roi pria Alo de lever les yeux, afin de voir tout le monde &

d'en être vu. On fut charmé de leur éclat, & la joie ſe répandit à la Cour : tout le monde goûtoit de la ſatisfaction à voir cet étranger ; mais cette joie fut bientôt troublée par l'arrivée des brigands qui demanderent qu'on leur livrât la Princeſſe. Alo ſe préſenta devant eux, & quoiqu'ils fuſſent au nombre de dix, leur propoſa de combattre ſeul contre tous, pourvu qu'ils l'attaquaſſent de face & qu'ils ne le priſſent pas par derriere : ils accepterent la propoſition, ſe rendirent dans un endroit qui avoit été deſtiné pour le combat. La contenance fiere & hardie d'Alo les intimida tellement qu'il n'eut la peine que de frapper ; ils n'oſerent l'attaquer : enfin il les tua tous. Le Prince lui offrit ſa fille pour prix de ſa victoire. Alo l'accepta & en eut un fils, qui lui ſuccéda dans le Royaume de Norvége ſous le nom d'*Omund*. ALO.

A peine les réjouiſſances de ſon mariage furent-elles achevées qu'il fut obligé de partir pour la Norvége ; il apprit qu'un petit Roi des environs, nommé *Thoron*, y étoit entré à la tête d'une armée & y mettoit tout à feu & à ſang. Alo réſolut d'employer contre

lui la ruſe. Il ſe déguiſa en vieillard, &
ALO. fit prendre des habits de femmes à pluſieurs jeunes gens qui l'accompagnoient, ſe rendit avec eux au camp de Thoron. L'uſage des Peuples du Nord étoit de recevoir tous les étrangers avec le plus grand accueil. Thoron fit donner à manger aux étrangers. Lorſqu'on vit que leur faim étoit appaiſée, on leur demanda qui ils étoient & d'où ils venoient : Alo répondit qu'il avoit long-tems commandé les troupes d'un Roi fort éloigné ; mais qu'ayant déplu au fils de ce Roi, il avoit été obligé d'abandonner le pays & qu'il offroit ſes ſervices à Thoron, étant prêt de faire la guerre par-tout où l'on voudroit l'employer. Comme il avoit toujours les yeux baiſſés, ſes ſoldats de Thoron le prirent pour un vieil inſenſé, l'appellerent par dériſion leur Général, lui promirent de le ſuivre par-tout où il les conduiroit & de combattre avec courage ſous les ordres d'un auſſi grand Capitaine qu'il paroiſſoit être.

Alo, piqué de cette raillerie, ordonna aux jeunes gens qu'il avoit fait habiller en femmes de tirer leurs épées, (elles étoient dans des bâtons creux) &

de faire main-baſſe ſur tous ceux qu'ils rencontreroient. Ses ordres furent ſi bien exécutés, que tous les ſoldats de Thoron furent maſſacrés : il périt lui-même avec eux. ALO.

Après cette expédition Alo retourna en Norvége, où il équippa une flotte ſi conſidérable, qu'il ravagea les côtes de preſque toute l'Europe : ſa réputation, & l'appas du pillage, attirerent ſous ſes drapeaux tout ce qu'il y avoit de braves guerriers dans le Nord. Content de la gloire qu'il avoit acquiſe par ſes exploits, il réſolut de ne plus différer ſon voyage en Danemarck : il conſervoit toujours le deſſein de voir ſon oncle Harald. Ce dernier, qui étoit fort avancé en âge, reçut ſon neveu avec tout l'accueil que méritoit un jeune homme qui avoit rempli le Nord de ſon nom. L'ayant gardé quelque-tems auprès de lui, il l'engagea à paſſer en Suéde, pour connoître les mœurs & les uſages de ce pays, lui ajouta qu'il trouveroit plutôt à cette Cour de quoi exerçer ſa valeur, qu'à celle d'un vieillard comme lui.

Le Roi de Suéde & celui de Danemarck avoient alors beaucoup d'amitié l'un pour l'autre & ſe conſultoient

réciproquement dans toutes les affaires intéreſſantes ; mais pendant qu'Alo étoit à la Cour de Ringon, Roi de Suéde, leur union fut rompue ; ils ſe déclarerent la guerre. Alo, on ignore pour quel motif, ſacrifia les intérêts de ſon oncle à ceux de Ringon, & combattit contre lui avec tant de courage, qu'il fit gagner la victoire à Ringon, & tua ſon oncle dans le combat. Ringon, pour prix du ſervice qu'il lui avoit rendu, lui donna la Scanie ; mais, à condition qu'il lui prêteroit du ſecours dans toutes les guerres qu'il auroit à ſoutenir.

ALO.

Ringon, ſe trouvant maître du Danemarck, en donna le Gouvernement à ſa fille ; mais les Danois, impatiens d'avoir une fille pour maître, propoſerent à Alo de ſe ſoumettre à lui s'il vouloit les débarraſſer du joug d'une femme. Ce Prince, étant ſûr d'être appuyé par tous les grands du Royaume, paſſa en Danemarck, ſe fit proclamer Roi, & renvoya la Gouvernante à ſon pere.

Les Danois ne tarderent pas à ſe repentir de ce qu'ils avoient fait ; Alo les traita en tyran : ils prierent ce fameux Starcuter, dont nous avons déja parlé, de

de les en débarrasser. Ce malheureux leur promit de commettre ce crime abominable, & partit sur le champ pour remplir sa promesse. Il trouva Alo qui prenoit le bain ; sans lui donner le tems de se mettre en défense, il lui passa son épée au travers du corps ; ainsi périt un homme qui étoit regardé comme le plus grand Héros de son tems. ALO.

ARTICLE XVII.

OMOND.

APRÈS la mort d'Alo, Omond, son fils, monta sur le trône de Danemarck, & tous les Ducs de Norvége profiterent de son éloignement pour s'emparer des cantons qui avoient été confiés à leur garde : cependant Omond conservoit toujours le titre de Roi de Norvége, & les Ducs lui prêtoient serment de fidélité : un d'eux, nommé *Ringo*, avoit deux filles d'une grande beauté ; Omond lui en demanda une en mariage ; mais Ringo lui répondit qu'il préféreroit la valeur à la naissance, & OMOND.

OMOND. qu'il n'avoit encore rien fait qui le rendît digne d'être ſon gendre. Omond, indigné de la réponſe qu'un homme ſi au-deſſous de lui oſoit lui faire, leva des troupes & paſſa dans ſon pays, où il mit tout à feu & à ſang. Ringo appella ſes amis à ſon ſecouts ; il arma ſes vaſſaux & ſes eſclaves, marcha contre Omond & le défit. Omond retourna en Danemarck, revint avec de nouvelles forces dans la Norvége, attaqua Ringo, qui, après s'être défendu avec un courage héroïque, fut bleſſé à mort. Avant d'expirer il appella ſes Officiers, leur ordonna de faire ceſſer le combat & de ſe rendre au vainqueur. Il ordonna encore qu'on le portât lui-même devant Omond, & lui dit : « Je te regarde comme digne » d'être le mari de ma fille, & je te prie » d'accepter ce que je t'ai juſqu'à préſent » refuſé : je paye mon imprudence de » ma vie ». Il expira à l'inſtant.

On trouve dans les annales de Norvége, qu'une jeune fille, nommée *Ruſla*, régnoit dans un canton de ce pays avec ſon frere Trondus : elle étoit d'une ambition ſi démeſurée, qu'elle voulut étendre ſa domination ſur toute la Norvége. Elle leva des troupes, ſe

mit à leur tête & soumit plusieurs Ducs. Les succès augmenterent son ambition & sa hardiesse ; elle refusa de prêter serment de fidélité à Omond. Ce Prince, justement irrité de cette témérité, envoya contre elle un de ses Généraux, ne daignant pas aller lui-même combattre une femme ; mais il connut qu'il avoit affaire à un ennemi plus redoutable qu'il ne se l'étoit imaginé : Russa battit ses Généraux & conduisit son armée victorieuse jusque sur les confins du Danemarck où elle fit les plus grands ravages. Les Seigneurs Danois eurent honte de voir qu'une femme osât les mépriser à ce point : ils réunirent toutes leurs forces, marcherent contre elle, défirent son armée & la forcerent de prendre la fuite. Elle retourna dans son pays avec toute la douleur que l'humiliation peut causer à une femme aussi ambitieuse qu'elle étoit. Son frere, qui depuis long-tems étoit fatigué de l'état de dépendance où elle l'avoit réduit, crut pouvoir profiter de la conjoncture pour secouer le joug qu'elle vouloit encore lui imposer ; mais elle avoit trop d'activité & de courage en même-tems : elle appella à son secours toutes les

OMOND.

OMOND.

femmes & les filles qui l'avoient ſouvent accompagnées dans les combats ; elle les arma : tous les jeunes chevaliers ſe mêlerent dans cette armée de femmes ; Trondus fut battu & forcé de prendre la fuite.

Omond, indigné de la hardieſſe de cette femme, envoya une armée dans la Norvége, & chargea ceux qui la commandoient de gagner par douceur la confiance & l'amitié des Norvégiens, & de les engager à ſe déclarer en faveur de Trondus. Ils exécuterent ſes ordres : Ruſla fut abandonnée de tout le monde, & obligée de prendre la fuite lorſque ſon frere parut avec les Danois. Trondus la pourſuivit avec tant d'acharnement qu'il la trouva, & ſacrifiant la gloire de pardonner à une ſœur au plaiſir de ſe venger, il la fit mettre à mort.

Deux Chevaliers Norvégiens, qui avoient juré de défendre cette Princeſſe aux dépens de leur vie, furent ſaiſis de la plus vive douleur en apprenant ſa mort, & ſe propoſerent de la venger : ils firent propoſer à Omond de ſe battre en duel ; ce Prince crut qu'il ſe deshonoreroit s'il refuſoit le défi ; marqua le

jour & le lieu où il ſe battroit : telles étoient les mœurs du tems. Il ſe préſenta devant eux avec une fermeté qui étonna tous ceux qui étoient préſents ; mais ſa vigueur & ſon adreſſe les étonna encore davantage ; il en tua un & fit grace à l'autre. OMOND.

Remarques.

ON voit que l'Hiſtoire de Norvége ne préſente juſqu'à préſent rien d'intereſſant : c'eſt, ſans doute, par le défaut de bons Ecrivains : ceux qui ont tranſmis le peu de faits que nous avons préſentés, n'avoient aucune capacité, & y ont apporté ſi peu d'attention, qu'on n'y trouve même pas la chronologie. Ce qui s'eſt paſſé depuis Omond juſqu'à l'an 800 de J. C. eſt encore plus obſcur. On n'y trouve que des armements, des batailles navales, des excurſions, des ravages, des pirateries, & le tout eſt rapporté avec tant de confuſion, qu'il forme un cahos qu'on ne peut débrouiller. Nous garderons le ſilence avec Krantjius, notre guide ; il laiſſe environ trois cents ans dans l'oubli.

ARTICLE XVIII.

GOTHO.

GOTHO. GOTHO régnoit en Norvége dans le même-tems que Gofrid ou Gotric régnoit en Danemarck, & que Charlemagne ſe fit proclamer Empereur d'Occident. Il gouvernoit ſes peuples avec tant de douceur & d'équité, qu'ils avoient pour lui, même de la vénération. On ne trouve rien de remarquable ſous le régne de ce Prince.

ARTICLE XIX.

SIWARD.

SIWARD. CE Prince épouſa une fille de Gofrid, Roi de Danemarck; il en eut un fils, nommé *Ringon*, qui monta par la ſuite ſur le trône de Danemarck; mais il en fut chaſſé par un de ſes parens, qui prétendoit avoir le même droit que lui à ce trône.

Les Hiſtoriens ne diſent point ce qui

se passa en Norvége pendant le régne de Siward : on trouve seulement qu'il eut guerre avec Fro, Roi de Suéde, qui le battit, le tua, ravagea la Norvége, en enleva les femmes & les filles, & les fit deshonorer par ses soldats. SIWARD.

ARTICLE XX.

REGNIER.

REGNIER étoit fils de Siward, mais d'un second mariage : il prit les armes contre le Roi de Danemarck, le battit & conquit ce Royaume. Enhardi par les succès il résolut de faire la guerre à Fro, Roi de Suéde, & de venger les filles & les femmes de la Norvége qu'il avoit deshonorées après la défaite de Siward. Lorsque son armée fut assemblée, il fut fort étonné d'en voir une seconde arriver ; elle étoit composée de femmes & de filles qui le prierent de souffrir qu'elles partageassent avec les hommes la gloire de venger l'honneur des femmes & des filles de la Norvége, qui avoient été outragées sous le régne précédent par les Suédois. Regnier ac- REGNIER.

cepta leur offre, les incorpora dans ſon
REGNIER. armée & les conduiſit contre les Suédois. Fro avoit été inſtruit de ſes préparatifs, & ſe tenoit ſur ſes gardes. Les deux armées ſe rencontrerent, s'attaquerent, & combattirent avec un courage égal. Les femmes Norvégiennes excitoient par le geſte, la voix & l'exemple, leurs peres, leurs freres & leurs maris à venger leur honneur outragé : on en remarquoit une entre-autres dont la beauté égaloit le courage : elle renverſoit tous les Suédois qui ſe préſentoient devant elle : l'éclat de ſon teint, la beauté de ſes cheveux qui flottoient ſur ſes épaules, la nobleſſe de ſa taille, attirerent l'attention de Regnier. Lorſqu'il eut mis les Suédois en fuite, ſon premier ſoin fut de s'informer de cette femme, à laquelle il diſoit être lui-même redevable de la victoire. On lui dit qu'elle s'appelloit *Landgerthe*, qu'elle étoit d'une naiſſance illuſtre ; enfin qu'elle étoit Vierge. Il lui fit propoſer de l'épouſer : Landgerthe reçut cette propoſition avec une ſorte de dépit ; elle regardoit comme indigne d'elle d'appartenir à un homme, & avoit fait vœu de garder ſa virginité ; cependant elle crut qu'un

Roi ne devoit pas recevoir un refus ; d'ailleurs, elle l'avoit vu pendant le combat ; la jeuneſſe, la beauté, & le courage de ce Prince avoient fait impreſſion ſur ſon cœur ; elle rompit ſon vœu, l'épouſa & en eut pluſieurs enfans. REGNIER. 815.

Regnier goûta la ſatiété dans la jouiſſance ; il devint inconſtant, la répudia, & épouſa une Princeſſe de Suéde. Landgerthe ne regarda point la conduite de Regnier comme outrageante ; ce fut au contraire un motif de joie : elle étoit contente de ſe trouver dans la poſition de garder la chaſteté ; mais elle ſe trouva une ſeconde fois obligée de ſacrifier ſon goût aux conjonctures. Un Duc de Norvége la demanda en mariage ; elle ne voulut pas lui faire l'affront de le refuſer, & l'épouſa.

Avec ce ſecond mari elle eut occaſion de ſatisfaire ſon goût pour les armes. Regnier, ſon premier mari, ayant été attaqué par Harald, lui demanda du ſecours. Landgerthe ſe mit elle-même à la tête des troupes que ſon mari avoit levées dans ſon Duché, alla au ſecours de l'inconſtant Regnier, & combattit avec tant de courage, qu'elle lui fit remporter la victoire. Elle retourna dans

REGNIER. 815. son pays ; indignée de la lâcheté de son mari, elle le tua elle-même, gouverna ses Etats pendant le reste de sa vie, & se fit respecter de tous ses voisins.

ARTICLE XXI.

BIORNE.

BIORNE. 830. REGNIER s'étant rendu maître du Danemarck, donna la Norvége à son fils Biorne. Il ne se passa rien de mémorable en Norvége sous le régne de ce Roi. Les Norvégiens & les Danois furent toujours occupés à ravager les 854. côtes de l'Europe. Ils remonterent la Seine, arriverent à Paris vers l'an huit cents cinquante-quatre, brûlerent l'Eglise de Saint Pierre, où l'on avoit déposé les cendres de Sainte Geneviéve, & que l'on a rebâtie au même lieu sous l'invocation de cette Sainte : ils en brûlerent beaucoup d'autres, &, pour ne pas les brûler toutes, ils reçurent des sommes considérables.

Les moyens que les Princes de Norvége employoient pour s'enrichir, furent

cauſe de la deſtruction de la famille Royale. Ils ſe diſputoient les dépouilles des Européens, ſe battoient mutuellement & ſe faiſoient périr les uns les autres.

ARTICLE XXII.

HADDINGUE.

CE Prince fut un des plus redoutables pirates du Nord. Après avoir ravagé la France, il réſolut de paſſer en Italie & d'y mettre tout à feu & à ſang. Il deſcendit le Rhône, entra dans le golfe de Lyon, arriva à la ville de Luna; (elle n'exiſte plus), envoya quelques-uns de ſes Officiers qui ſavoient l'Italien, demander un aſile à l'Evêque de la ville, & lui dire, qu'ayant été chaſſés de leur pays, ils le prioient de les recevoir avec leurs compagnons; que leur intention étoit d'embraſſer la Religion chrétienne. L'Evêque les reçut avec accueil, & leur promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour leur rendre le ſéjour de l'Italie agréable. HADDINGUE. 852.

Ils retournerent vers leurs vaiſſeaux

pour rendre à Haddingue la réponſe qu'ils venoient de recevoir. Il mit pié à terre & entra dans la ville avec tous ſes Officiers & ſes ſoldats. L'Evêque, perſuadé qu'on lui avoit parlé avec ſincérité s'étoit préparé à donner le baptême à tous ces étrangers. L'Egliſe étoit remplie d'hommes & de femmes qui étoient accourus pour voir ce ſpectacle. Haddingue parut à la tête des Norvégiens : il avoit une robbe de pourpre, brodée en or. Pour mieux tromper les habitans de la ville il affectoit un air de vieillard, marchoit lentement en s'appuyant ſur un bâton. On le conduiſit dans le lieu où il devoit recevoir le baptême, il ſe dépouilla de ſes vêtements & le reçut. Il ſe promena dans la ville pour l'examiner, retourna enſuite vers ſes vaiſſeaux & leva l'ancre. Le lendemain ſes vaiſſeaux revinrent au port ; pluſieurs de ſes ſoldats deſcendirent à terre, entrerent dans la ville & publierent que leur Commandant étoit mort. Tout le monde marqua de la ſatisfaction de ce qu'il avoit reçu le baptême avant de mourir. Les principaux Officiers vont en habit de deuil trouver l'Evêque, & lui demandent la permiſſion de faire

HADDINGUE. 857.

enterrer leur commandant dans ſon Egliſe ; ils lui aſſurerent en même-tems qu'il les a chargés de donner des ſommes conſidérables au Clergé. HADDINGUE. 857.

L'Evêque leur accorde ce qu'ils lui demandent & ſe diſpoſe à faire une pompe funèbre digne d'un Monarque. Tous les habitans de la ville accourent pour voir ces funérailles : les ſoldats & les Officiers en armes ſont rangés autour du cercueil. Pour ne cauſer aucune défiance aux citoyens, ils aſſurerent, que c'eſt l'uſage dans leur pays d'accompagner ainſi le corps de leurs Rois. L'Evêque même, en habits pontificaux, ſuivoit le corps. On le porte à l'Egliſe & on leve le drap qui couvroit le cercueil. Haddingue ſe leve alors, tenant ſes armes à la main, frappe ſur tous ceux qui ſont préſents, ſes Officiers & ſes ſoldats ſuivent ſon exemple. L'Evêque eſt le premier maſſacré ; perſonne enſuite n'eſt épargné, les femmes, les enfans, les vieillards tombent ſous les coups de ces barbares. Les vaſes ſacrés ſont enlevés, les maiſons ſont pillées ; les femmes & les filles ſont deshonorées. Ces barbares emporterent les dépouilles de cette malheureuſe ville dans leurs

vaiſſeaux, mirent à la voile & allerent ſur les côtes de France. Haddingue fit alliance avec Charles-le-Chauve, qui lui donna Chartres & ſes environs, à condition qu'il le ſerviroit dans ſes guerres. Ce Prince embraſſa dans la ſuite la Religion chrétienne.

HADDINGUE. 857.

ARTICLE XXIII.

ON trouve que les Danois & les Norvégiens, réunis pour piller & ravager les côtes de l'Europe, étoient commandés par deux Rois, Sigfrid & Godfrid. Les Rois de France, qui ſe ſuccédoient alors avec aſſez de rapidité, les repouſſoient quelquefois par la force de leurs armes; d'autres fois ils leur donnoient des ſommes conſidérables pour évacuer leurs Etats. Cette conduite étoit d'autant plus imprudente, qu'elle augmentoit la force de ces barbares & les excitoit à revenir avec plus de confiance. Il auroit été plus prudent de les intimider en faiſant garder les côtes par des troupes & des vaiſſeaux; mais la France étoit diviſée en pluſieurs partis; les différens Seigneurs ſe faiſoient mu-

tuellement la guerre; quelques-uns même cherchoient à se soustraire à l'obéissance 880.
due au Roi, & à usurper une puissance souveraine. Le Monarque étoit obligé de conduire ses troupes contre eux, & les barbares profitoient de la diversion pour continuer leurs ravages.

Les Normands voyant que leurs succès étoient presque toujours sûrs en France, par la crainte que leurs armes inspiroient, crurent qu'il étoit inutile de s'exposer aux fatigues que leur causoit le trajet de Norvége en France, & de France en Norvége. Ils formerent le projet d'y établir une place d'armes. Ce fut l'Isle d'Oisel, sur la Seine, qu'ils choisirent; de-là ils se répandoient jusqu'au centre de la Neustrie. Ils ravagerent tout le pays qu'arrose la Loire: les villes d'Orléans & de Poitiers furent ravagées & brûlées. Charles second, dit le Chauve, fit un traité avec eux, leur donna quatre mille livres pesant d'argent, s'engagea à leur payer une certaine somme pour chaque Normand qui avoit été assommé par les gens de la campagne, à leur rendre ou à racheter tous les prisonniers.

Les barbares s'en retournerent; mais

ils ne tarderent pas à reparoître & à
880. continuer leurs ravages ; enfin ils déſolerent la France pendant une longue ſuite d'années, & ne trouverent, pour ainſi dire perſonne qui oſât leur réſiſter. Roll y arriva avec une nombreuſe flotte ; tout plie ſous ſon bras. Charles IV, Roi de France, dont le caractère eſt déſigné par le titre de ſimple, eſt obligé de lui demander la paix : pour l'obtenir il lui cede la Neuſtrie, comme nous l'avons dit dans le volume précédent, *pag.* 357 & *ſuiv.* Pour ce qui regarde les autres conquêtes que les deſcendans de Roll firent dans l'Europe, nous renvoyons aux Hiſtoriens de France, d'Italie & d'Angleterre. Nous revenons à ce qui ſe paſſa en Norvége. Les Seigneurs de ce pays profiterent de l'abſence des Rois qui ravageoient la France pour uſurper la puiſſance ſouveraine. Les Hiſtoriens de ce pays interrompent la chronologie juſqu'à Haquin, qui régnoit en 935.

ARTICLE XXIV.

HAQUIN I.

CE Prince fut élevé à la Cour d'Angleterre, où ſon pere, dont les Hiſtoriens ne diſent point le nom, l'envoya. Lorſque Haquin apprit la mort de ſon pere il ſe hâta de retourner en Norvége. Il y fut reçu avec accueil & proclamé Roi d'une voix unanime. Au bout de quelques années la guerre s'alluma entre lui & Harald II, Roi de Danemarck. La fortune fut long-tems chancelante entre ces deux Princes; enfin elle ſe décida en faveur de Harald: Haquin fut battu & périt dans l'action.

HAQUIN. 935.

ARTICLE XXV.

HARALD GROFELD.

HARALD II, Roi de Danemarck, plaça ſur le trône de Norvége Harald Grofeld, qui étoit du ſang des Rois de ce pays. Harald Grofeld régna l'eſpace

HARALD GROFELD. 940.

HARALD. GROFELD. 940.

de douze ans en Norvége. Il fut tué par ſes propres ſujets : les Hiſtoriens ne diſent point quel en fut le motif. Harald II, Roi de Danemarck, paſſa dans ce pays pour venger la mort de ſon allié. Il la ſoumit & y établit pluſieurs Gouverneurs. La Norvége fut pendant quelque-tems ſoumiſe au Roi de Danemarck; mais ſe trouvant forcé de ſe défendre contre Suenon, ſon fils, il ceda la couronne de Norvége à Olaus, qui étoit auſſi du ſang des Rois de ce pays.

ARTICLE XXVI.

OLAUS I.

OLAUS I. 972. *Albert. Krantzii, Hiſt. Norv.*

LES principaux Seigneurs de Danemarck, indignés de la conduite que Suenon avoit tenue à l'égard de ſon pere, refuſerent de le reconnoître pour Roi. Il demanda du ſecours à Olaus; mais celui-ci lui répondit qu'il ne feroit jamais aliance avec un parricide, & qu'il étoit tout prêt à ſe déclarer en faveur de ceux qui le regardoient comme indigne de ſuccéder à un pere qu'il avoit outragé.

Suenon chercha l'occaſion de ſe venger d'Olaus & la trouva bientôt. Le Roi de Norvége demanda en mariage Sigride, veuve d'Eric le victorieux, Roi de Suede. Sigride, flattée d'être la femme d'un Monarque, dont la renommée vantoit les vertus, accepta ſon offre : elle ſe rendit même en Norvége ; mais Olaus lui propoſa d'embraſſer la Religion Chrétienne, qu'il avoit lui-même embraſſée depuis peu, & pour laquelle il avoit beaucoup de zele. Sigride lui répondit qu'elle ne quitteroit jamais une Religion dans laquelle ſes peres l'avoient élevée. Olaus perſiſta, la querelle s'échauffa, & alla au point, que le Roi, cédant à ſon zele, la frappa au viſage avec ſon gand. Sigride, juſtement indignée de cette inſulte, jura la perte d'Olaus & ſe retira. OLAUS I. 972.

Peu de tems après Suenon, qui étoit parvenu à appaiſer les troubles du Danemark, & y régnoit paiſiblement, répudia ſa femme : il épouſa cette même Sigride qu'Olaus avoit outragée, & adopta ſa haine contre le Roi de Norvége. Ces deux Princes ſe menaçoient réciproquement ; mais, ſe défiant de leurs forces, ils n'oſoient en venir aux

effets. Une nouvelle querelle les arma cependant : Thira, sœur de Suenon, mécontente de la gêne dans laquelle son frere la tenoit, passa à la Cour de Norvége & épousa Olaus. Suenon se met à la tête de ses troupes, marche en Norvége ; Olaus va à sa rencontre : les deux armées se joignent, se battent avec un courage réciproque. La victoire paroissoit se décider en faveur d'Olaus ; mais un de ses Officiers l'abandonna avec les troupes qu'il commandoit. Ce Prince, ne voulant pas survivre à sa défaite, se tua lui-même.

OLAUS I. 972.

La mémoire de ce Prince sera toujours respectée dans la Norvége ; c'est le premier Monarque de ce pays qui ait embrassé la Religion chrétienne.

ARTICLE XXVII.

OLAUS II ou SAINT OLAUS.

CANUT le Grand étant trop occupé en Angleterre après la mort de Suenon son pere, pour songer aux affaires de la Norvége, les habitans de ce pays proclamerent Roi Olaus, Prince du sang

1014.

Royal, qui prit le nom d'*Olaus II.* Les Hiſtoriens du Nord l'ont mis au nombre des Saints. Lorſque Canut eut ſoumis l'Angleterre, il ſongea à recouvrer le Royaume de Norvége, dont ſon pere Suenon avoit fait la conquête ; mais, craignant de s'attirer une nouvelle guerre ſur les bras, il réſolut d'employer les voies de la médiation, envoya des Ambaſſadeurs à Olaus II, pour l'engager à lui faire hommage de ſon Royaume & à lui payer un tribut. Olaus répondit aux Danois : « les peres de Ca-» nut ſe ſont contentés de régner en Da-» nemarck : pour ſatisfaire l'ambition » de Canut, il a fallu qu'il régnât encore » ſur l'Angleterre : la fortune, en le fa-» voriſant, fait croître ſes deſirs. Dites-» lui que je ne ceſſerai d'être Souverain » abſolu dans la Norvége que quand je » ceſſerai de vivre ».

OLAUS II. 1016.

Olaus ne douta pas que l'ambitieux Canut n'employât la force pour obtenir ce qu'il demandoit. Il fit connoître à Jacob Amund, Roi de Suéde, qu'il étoit de leur intérêt mutuel d'arrêter le Roi de Danemarck dans le cours de ſes conquêtes. Amund ſe ligua avec Olaus ; ils firent une invaſion dans les

Etats de Canut. Celui-ci à cette nou-
OLAUS II. velle équipe une flotte, passe en Da-
1016. nemarck, marche contre ses ennemis; mais il est battu & forcé de prendre la fuite. Il leve une nouvelle armée, engage le Roi de Suéde, à force de promesses, à abandonner Olaus. Ce dernier est vaincu & se sauve en Russie.

Pendant l'absence d'Olaus, Canut fit la conquête de la Norvége & y établit un Vice-roi; mais sitôt qu'il fut parti de ce pays, les Norvégiens rappellerent Olaus. Le Vice-roi marcha contre lui:
1030. Olaus demanda du secours à ses voisins, en obtint; mais en faisant la revue de son armée, il écouta plus son zèle pour la Religion que la politique. Il renvoya tous les soldats qui n'avoient pas encore abjuré le paganisme, affoiblit ses forces, au point qu'il fut battu & périt dans l'action.

ARTICLE XXVIII.

SUÉNON.

CANUT donna le Royaume de Nor-
SUÉNON. vége à un de ses fils, nommé *Suénon*,
1035.

qu'il avoit eu d'une concubine, nommée *Algiva*, & qui étoit fille d'un Comte de Northampton. Cette femme passa en Norvége avec son fils & gouverna le Royaume pendant sa minorité. Elle traita les Norvégiens avec tant de dureté, qu'ils appellerent Magnus, fils naturel de Saint-Olaus, le proclamerent Roi, & forcerent Suénon de repasser en Danemarck. SUÉNON. 1035.

ARTICLE XXIX.

MAGNUS I.

CE Prince ayant recouvré le Royaume de ses peres, prit toutes les précautions nécessaires pour s'y maintenir. Il résista souvent à Horde-Canut, troisiéme fils du Grand Canut, & Roi de Danemarck. Il le força même de faire un traité, par lequel celui qui survivroit à l'autre, hériteroit de ses Etats si le premier mouroit sans enfans mâles, & les grands des deux Royaumes consentirent au traité; ils le signerent même. MAGNUS. 1042.

Horde-Canut mourut peu de tems après, & Magnus se rendit en Dane-

MAGNUS. 1042.

marck, fut reçu avec joie & proclamé Roi. La réputation de bonté & de douceur qu'il s'étoit acquiſe fut cauſe qu'il eut tous les Danois pour partiſans. Ce Prince commença ſon regne par faire rentrer tous les Ducs dans le devoir : il marcha contre les habitans de Jonsbourg qui avoient voulu ſe révolter, en paſſa une grande partie au fil de l'épée & brûla leur ville. Après cette expédition, il retourna en Norvége.

Magnus régna paiſiblement pendant quelques mois ſur les Royaumes de Norvége & de Danemarck ; mais ſon imprudence même lui ſuſcita un ennemi ſi redoutable qu'il penſa le renverſer du trône.

Suénon, fils du Comte Uffon, & d'une ſœur de Canut le Grand, s'étoit retiré en Suéde pour éviter les effets de la colere de Canut, contre lequel ſon pere avoit voulu ſe révolter. Ce Prince ayant entendu vanter les vertus du Roi Magnus, ſe rendit à ſa Cour, implora ſa clémence, le pria de lui donner un emploi qui pût le tirer de la miſere à laquelle il étoit réduit, & lui promit une fidélité à toute épreuve. Suénon avoit la taille noble, la figure agréable :

Magnus

Magnus le reçut avec bonté, le retint auprès de lui, l'éleva aux premiers honneurs & pouſſa l'aveuglement à ſon égard, juſqu'à lui donner le Royaume de Danemarck à gouverner, en qualité de Vice-roi. Pluſieurs courtiſans avertirent Magnus qu'il élevoit un ſerpent qui l'étoufferoit. Ces avis furent inutiles; Magnus jugeoit Suénon d'après lui-même; mais il vit bientôt qu'il s'étoit trompé. MAGNUS. 1402.

Suénon chercha, par ſes largeſſes & ſon affabilité, à gagner le cœur des Danois. Il y parvint, & ils le proclamerent Roi. Magnus, à cette nouvelle, équippe une flotte, paſſe en Danemarck avant que ſon ennemi ait eu le tems de ſe préparer à lui réſiſter, & le force de ſe retirer une ſeconde fois en Suéde. Magnus, ayant fait rentrer les Danois dans le devoir, repaſſa en Norvége & congédia ſon armée. Suénon obtint des troupes du Roi de Suéde, entra dans la Scanie & s'empara de cette Province. Magnus étant occupé contre les Vandales qui ravageoient la Jutlande méridionale, Suénon continua ſes conquêtes, ſoumit, ſans beaucoup de réſiſtance la Sélande & la Fionie.

MAGNUS. 1043.

Magnus, après son expédition contre les Vandales, se hâta de marcher contre Suénon. Celui-ci étoit à la tête d'une armée nombreuse, il attendit son ennemi; mais la fortune secondoit la valeur de Magnus, il battit Suénon & le força encore de prendre la fuite. Il sembloit que le rébelle Suénon laisseroit Magnus jouir tranquillement de ses deux couronnes; ils ne tarda cependant pas à reparoître avec de nouvelles forces de mer, & alla chercher Magnus qui étoit en Jutlande, où ce Roi, se croyant en sûreté, avoit congédié une partie de ses troupes. A la nouvelle que Suénon reparoissoit, il assembla promptement ce qu'il put trouver de soldats, fit équiper quelques vaisseaux. Les deux armées navales se rencontrerent sur les côtes de Jutlande. Le combat fut opiniâtre; mais Magnus, impatient de voir que son ennemi lui disputoit si long-tems la victoire, fit approcher son vaisseau de celui que montoit Suénon, s'y élança avec tant d'impétuosité, que Suénon fut obligé de se sauver sur un autre & d'aller en Suéde, son refuge ordinaire. Magnus l'y poursuivit & punit dans sa route ceux qui s'étoient déclarés en faveur de son ennemi.

Lorſque Magnus fut retourné en Norvége, Suénon, dont les malheurs irritoient l'audace, reparut en Scanie & en fit révolter les habitans. Magnus vole auſſitôt contre lui, l'attaque près d'un cap de Scanie, nommé *Helge-Nes*, le défait malgré ſa réſiſtance & détruit totalement ſa flotte. Suénon ſe retire encore en Suéde, & Magnus, dont la bonté s'étoit changée en fureur, court de Provinces en Provinces, extermine tous les rébelles, que des châtimens réitérés n'avoient pu contenir dans le devoir. MAGNUS. 1045.

Ce Prince eſpéroit que ſes victoires lui procureroient enfin la paix; mais Suénon, voyant qu'il ne pouvoit réuſſir par la force, eut recours à la ruſe. Harald, fils du Roi Sigurd, & frere utérin de Saint-Olaus, étoit revenu en Suéde. Ce Prince avoit des prétentions ſur la couronne de Norvége & des moyens pour les faire valoir. Suénon chercha l'occaſion de ſe lier d'intérêt & d'amitié avec lui. La ſingularité des aventures de Harald mérite que nous nous arrêtions à faire connoître ce Prince: il avoit fait admirer en Norvége, de très-bonne heure, ſa force, ſon adreſſe &

son courage : il étoit encore jeune lorsqu'il se trouva à cette bataille, où son frere Saint-Olaus perdit la vie ; il y fut même dangereusement blessé. Pour éviter la poursuite du vainqueur il se tint long-tems caché dans la chaumiere d'un paysan : il passa, en suivant les défilés des montagnes, dans les Provinces voisines de la Suéde, arriva en Russie, où régnoit alors le Duc Jeroslaw, qui avoit été l'ami de Saint-Olaus. Harald, rassembla quelques soldats dans ce pays, & alla avec eux chercher ce qu'on appelloit dans ce tems la gloire & la fortune, c'est-à-dire, des combats & des dépouilles. Après plusieurs courses, où il fit des prodiges de valeur ; ce Chevalier errant alla à Constantinople, entra, sous un nom étranger, au service de l'Impératrice Zoë, qui régnoit avec Michel Calephate. Dans ces tems, les Empereurs Grecs avoient une garde nombreuse, composée de Scandinaves, & principalement de Norvégiens : tous les Historiens rendent témoignage de leur valeur. Harald, par son courage, se distingua bientôt dans ce corps renommé. Il fut envoyé en Afrique contre les rébelles, & y eut les plus grands

MAGNUS. 1045.

ſuccès. Il y amaſſa des richeſſes conſidérables. On l'employa depuis en Sicile : il fit enſuite un voyage à la Terre-Sainte. MAGNUS. 1045.

Lorſqu'il fut de retour à Conſtantinople, il apprit que ſon neveu Magnus étoit monté ſur les trônes de Danemarck & de Norvége. Il deſiroit de retourner dans ſa patrie ; mais l'Impératrice avoit conçu pour lui le plus violent amour & s'oppoſoit à ſon départ : voyant qu'il perſiſtoit toujours, elle réſolut, pour le retenir, de lui ſuſciter une affaire importante, l'accuſa d'avoir retenu à ſon profit une partie du butin qu'il avoit fait dans les différentes expéditions où on l'avoit envoyé, & le fit mettre en priſon ; mais il fut délivré par une femme qui étoit auſſi devenue amoureuſe de lui, & qui le ſuivit. Il traverſa la mer Noire, les Palus-Méotides, & ſe rendit en Ruſſie.

Il y trouva Jeroſlaw qui y régnoit encore, & qui lui fournit les moyens de paſſer en Suéde. A ſon arrivée il fit connoiſſance avec Suénon. La conformité de leur ſituation, les mêmes deſirs, les unirent étroitement. L'un prétendoit au trône de Norvége, l'autre à celui de Danemarck ; tous deux étoient braves

MAGNUS. 1045.

& avoient acquis de la réputation ; mais Harald poſſédoit des richeſſes immenſes, & ſe trouvoit par-là en état de cauſer plus d'inquiétudes à Magnus ; il étoit facile à un homme qui pouvoit diſtribuer l'or de ſéduire des hommes pauvres & guerriers, comme l'étoient les Norvégiens.

Magnus, cédant à ſon impétuoſité ordinaire, vouloit aller les chercher juſque dans la Suéde ; mais ſes courtiſans lui préſenterent les motifs qui pouvoient rendre Harald un ennemi redoutable pour lui. Il goûta leur conſeil & entra en accommodement avec ce Prince : il lui envoya des députés en Danemarck, où il avoit déja pénétré avec Suénon, le fer & la flamme à la main. Ces Députés lui offrirent la moitié du Royaume de Norvége, à condition qu'il partageroit ſes tréſors avec Magnus. Harald accepta ces conditions & abandonna Suénon. Le traité fut conclu, & l'or de Harald fut partagé au poids. Les Hiſtoriens ne parlent qu'avec admiration de la grandeur de ce tréſor : ils diſent, qu'il y avoit entre autres une maſſe ſi groſſe, que douze hommes, des plus forts, avoient peine à la lever.

Ces deux Rois vécurent en assez bonne intelligence ; Harald céda toujours la préséance à Magnus, qui, lui donnant toujours des marques de confiance, sut gagner la sienne. Il le mena avec lui en Danemarck, où Suénon avoit encore excité une révolte : il livra bataille à cet implacable ennemi, le battit & le força de prendre la fuite. Peu après cette expédition il tomba malade & mourut. Plusieurs Historiens racontent diversement les circonstances de sa mort ; mais nous nous en rapportons à la chronique de Norvége. MAGNUS. 1047.

On ne peut assez admirer la sagesse de ce Prince dans le partage de ses Etats. Il donna la Norvége entiére à Harald, & le Danemarck à Suénon. Il oublia les chagrins que cet ennemi lui avoit causés, pour ne songer qu'aux intérêts des Danois : disposer de ce Royaume en faveur d'un autre, c'étoit rouvrir ses plaies à peine fermées ; d'ailleurs Suénon étoit le seul rejetton de l'ancienne famille des Rois de Danemarck.

Tous les Historiens assurent, que ce Prince donna, pendant le cours de sa

vie, des marques continuelles de la bonté de ſon cœur.

MAGNUS. 1047.

Magnus, ſe trouvant comme le grand Canut, maître de la Norvége & du Danemarck, réſolut de conquérir l'Angleterre; pour cet effet il envoya des Députés dans cette Iſle, pour y déclarer, que dans le traité qu'il avoit fait avec Horde-Canut, dernier Roi d'Angleterre, il étoit ſtipulé, que les Etats du premier qui mourroit appartiendroient à celui qui ſurvivroit; que l'Angleterre lui étoit échue comme le Danemarck, parce qu'elle faiſoit partie de l'héritage de Canut. Edouard le Confeſſeur envoya des Ambaſſadeurs à Magnus, pour lui expoſer ſes droits au trône de ſes ancêtres. Ils lui firent le tableau des maux qu'il avoit endurés pendant que les Danois l'avoient occupé; ils finirent par lui repréſenter que ſon ambition devoit être ſatisfaite de la poſſeſſion de deux couronnes; qu'il avoit été long-tems privé de l'eſpoir d'en poſſéder une ſeule. Ce diſcours rappella à Magnus le ſouvenir de ſes peines paſſées, il fit cette réponſe aux Députés du Roi d'Angleterre: « c'eſt aſſez, en effet, d'avoir deux » Royaumes à gouverner, ſi Dieu m'ac-

»corde assez de sagesse pour y réussir. Je »ne puis ignorer que j'ai été moi-même »long-tems errant & persécuté par la »mauvaise fortune; dites à Edouard »que je ne songerai plus à lui ôter le »Royaume de ses peres, qu'il peut en »jouir avec paix & tranquillité ».

MAGNUS. 1047.

Un Prince qui aime la guerre & qui est en état de la faire, qui peut en espérer de la gloire & son agrandissement, & qui préfere la paix, par raison & par vertu, est un sage, dont le nom doit tenir un rang distingué dans l'Histoire; mais il se trouve peu de Rois, dont les vertus naturelles ayent été affermies par l'adversité.

Magnus ne se rendit pas moins célebre par sa libéralité que par sa valeur. Il distribua, en peu de tems, sa portion des trésors de Harald. Il eut en même-tems soin de maintenir dans ses Etats le bon ordre & la Justice. Il fit faire un Code, mais on ne le trouve plus. Il abrogea quelques Loix anciennes qui lui paroissoient trop dures; il voulut qu'on rendît aux plus proches parents de ceux qui étoient condamnés à l'exil une portion de leurs biens qui étoient adjugés au fisc. Il laissoit au possesseur d'un

champ les tréſors qu'il pouvoit y trouver.

MAGNUS. 1047.

Magnus ne laiſſa point de poſtérité, & Harald, mécontent de ce que la mort de ſon collégue ne lui laiſſoit que la moitié d'un Royaume, troubla la paix que Magnus avoit voulu établir.

Après la mort de Magnus, les Danois, naturellement ennemis d'une puiſſance étrangere, commencerent à lui rendre juſtice. Les deux Nations qu'il avoit gouvernées avec équité, ſe réunirent pour lui donner le titre de *Pere de la patrie.*

ARTICLE XXX.

HARALD II.

HARALD II. 1049.

HARALD étoit en Danemarck lorſque Magnus mourut : il fit tous les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour empêcher Suénon d'y entrer ; mais, d'un côté, les Danois ſe déclarerent en ſa faveur ; de l'autre l'armée Norvégienne reſpectant les ordres de Magnus, même après ſa mort, refuſa de combattre contre celui qu'il avoit déſigné pour ſon

ſucceſſeur au Royaume de Danemarck : elle ſe mutina & voulut retourner en Norvége. Harald fut donc obligé de ſe retirer ; mais, dès le printems ſuivant, il mit une flotte en mer, porta le fer & le feu dans la Jutlande, y fit un ravage horrible & emporta un butin conſidérable. HARALD. 1049.

L'année d'après il brûla Slefwig & continua les années ſuivantes à faire de pareilles deſcentes, ſans que Suénon parût s'y oppoſer ; mais, loin de reſter dans une inaction condamnable, il préparoit un armement conſidérable, & la miſere du pays lui rendoit ſes opérations lentes & difficiles. Le moment qu'il avoit deſtiné à ſa vengeance étant arrivé, il chercha ſon ennemi & le joignit dans le tems qu'il retournoit en Norvége, chargé de butin. Harald voulut éviter le combat : il fit lier à des planches & à des tonneaux vuides les Danois qu'il avoit fait priſonniers, & les fit jetter à la mer. Les ſoldats de Suénon voulurent porter du ſecours à leurs compatriotes, & donnerent le tems aux Norvégiens de s'enfuir.

Harald paſſa enſuite pluſieurs années à ravager le Danemarck & à éviter d'en

HARADD. 1962.

venir aux mains avec Suénon qui le cherchoit toujours ; enfin Harald envoya un Héraut d'armes ſelon l'ancien uſage des peuples du Nord, pour propoſer à Suénon de terminer leur querelle par une bataille générale. Il lui fit dire en même-tems de ſe trouver un certain jour à la hauteur du cap, nommé *Hel-Genes*, dans le golfe de Catgade, ſur les côtes de Hallande. Suénon accepta le défi & ſe trouva au lieu du rendez-vous avec une flotte de trois cents voiles ; celle de Harald n'étoit que de deux cents. Les Hiſtoriens du tems remarquent que le vaiſſeau de Harald étoit orné de têtes de ſerpens dorées & fort élevées ; qu'il y avoit trente-cinq bancs de rameurs, ſéparés par de grands intervalles ; qu'il y avoit huit rameurs à chaque rang ; on peut juger par-là que les deux armées étoient compoſées d'un nombre prodigieux de ſoldats, parce que les deux Nations avoient fait des efforts conſidérables pour réunir leurs forces dans cette bataille, qui devoit être déciſive.

Lorſque les Norvégiens virent que la flotte Danoiſe couvroit la mer, ils crurent qu'il n'y avoit plus de ſalut pour

eux que dans une prompte fuite. Ils tinrent cependant Conſeil, & Harald fut preſque le ſeul à demander que l'on combattit : ſon avis prévalut, & les Norvégiens conſentirent à combattre. Il partagea ſa flotte en trois corps & ſe plaça au centre avec ſon grand vaiſſeau. Un Seigneur, nommé le *Comte Haquin Iverſen*, commandoit un autre corps, avec lequel il ſe rendit célébre dans cette journée. La troiſiéme diviſion étoit compoſée de vaiſſeaux de la Province de Drontheim, montés par des Officiers & des ſoldats d'élite. HARALD. 1062.

Suénon ſe plaça vis-à-vis le Roi de Norvége, & aſſembla autour de lui ſes meilleurs vaiſſeaux : il y en avoit pluſieurs qui étoient attachés enſemble, de peur que le mauvais tems ne les diſperſât.

Le ſignal du combat fut donné le jour de la Saint Laurent par un bruit effroyable de clairons & de trompettes : les vaiſſeaux s'avancerent, à force de rames, les uns contre les autres, & en peu de tems la mêlée fut générale. Suénon crioit, de ſon bord, à ſes ſoldats : »voici le terme de vos malheurs & des »cruautés de votre ennemi ; faites quel- M. Mallet, Hiſtoire de Danemarck.

HARALD. »ques efforts, & nous en ſommes les »maîtres; il eſt aiſé de l'envelopper; la »Norvége va nous obéir; ſi vous le »voulez la victoire eſt dans vos mains».

Harald ne s'amuſoit point à haranguer ſes ſoldats; il les excitoit par ſon exemple & combattoit avec la valeur d'un ſoldat déſeſpéré. La crainte d'être enveloppé lui faiſoit faire des efforts extraordinaires. La nuit ne ſépara point les combattans; malgré ſes ténebres les Danois & les Norvégiens combattoient avec une égale fureur.

La victoire chanceloit; mais le Comte Haquin qui commandoit une aîle de l'armée Norvégienne, & qui n'avoit ſous ſes ordres que des Pirates, endurcis à toutes ſortes de fatigues & conſommés dans la manœuvre, commença à faire plier l'aîle Danoiſe qui lui étoit oppoſée. Les Scaniens, voyant que l'obſcurité pouvoit couvrir leur lâcheté, prirent la fuite: lorſque le jour parut, les Danois apperçurent la fuite des Scaniens; la peur les ſaiſit; ils furent entiérement défaits. Suénon, voyant qu'il n'y avoit plus de reſſource pour lui, abandonna ſon vaiſſeau & diſparut. Le carnage fut horrible, principalement

du côté de ces vaiſſeaux enchaînés, qui, s'embarraſſant les uns les autres, ne pouvoient échapper à la fureur de l'ennemi; enfin les Norvégiens las de maſſacrer, font priſonniers tous ceux qui implorent leur miſéricorde. HARALD.

Harald raſſemble ſes vaiſſeaux, perſuadé que le Roi de Danemarck a péri les armes à la main; ordonne de le chercher parmi les cadavres, dont les vaiſſeaux Danois étoient tout couverts. Pendant qu'on faiſoit ces recherches, un homme, d'une taille avantageuſe, ramant ſeul ſur un eſquif, s'avance, le viſage couvert, & demande à haute voix à parler au Comte Haquin. Le Comte ſe préſente, l'inconnu s'entretient avec lui en particulier. Haquin lui donne deux de ſes plus fideles domeſtiques pour l'accompagner juſqu'au rivage. Suénon, c'étoit lui, échappa ainſi à la pourſuite de ſes ennemis, par la généroſité, peut-être criminelle, d'un Norvégien. Il traverſa toute la flotte ennemie & arriva en Hallande, d'où, à la faveur d'un déguiſement, il ſe rendit en Suéde. On ſut par la ſuite ce que Haquin avoit fait pour lui: Harald ſe préparoit à le punir de n'avoir pas mis entre ſes mains un ſi

illuſtre captif; mais Haquin évita, par la
HARALD. fuite, les effets de ſon reſſentiment.

Soixante-dix vaiſſeaux & un butin conſidérable furent le fruit que Harald retira de cette victoire. Suénon, ſecouru par le Roi de Suéde, leva en peu de tems une nouvelle armée, capable de tenir tête aux Norvégiens. Les deux Rois, las de répandre tant de ſang, réſolurent de faire un accommodement. Ils s'aboucherent ſur les bords du fleuve de Gothie, où l'on convint que chacun d'eux reſteroit poſſeſſeur des Etats que Magnus leur avoit laiſſés. Il n'eſt pas
1064. rare de voir dans l'Hiſtoire des Nations ſe déchirer mutuellement & ſe trouver dans la néceſſité de faire la paix ſans en retirer aucun avantage.

Les Rois de Norvége & de Danemarck ſembloient devoir être épuiſés, & ne ſonger qu'à réparer les pertes qu'ils s'étoient mutuellement cauſées; mais ils ne purent réſiſter à l'attrait que la conquête de l'Angleterre offroit à leur ambition. Harald fut le premier qui conçut ce projet, & le premier qui prit les armes pour l'exécuter. Il paſſa en Angleterre avec une flotte de cinq cents vaiſſeaux. Un ancien Hiſtorien

dit, qu'il n'en avoit que trois cents; mais ils étoient d'une grandeur extraordinaire pour le tems. HARALD. 1066.

Avec des forces ſi conſidérables Harald eut de grands ſuccès dans l'Angleterre : il attaqua d'abord & prit la ville d'Yorck, entra dans le Northumberland, qu'il ravagea entiérement. Le trône d'Angleterre étoit alors occupé par Harald II. Ce Prince étoit brave & actif; il leva promptement une armée, marcha contre les Norvégiens, les joignit à Stamford, près d'Yorck, & les défit entiérement. Le Roi de Norvége périt dans cette action. Les Hiſtoriens Anglois diſent que c'eſt une des plus mémorables batailles qui s'étoient données dans leur Iſle.

ARTICLE XXXI.

OLAUS III & MAGNUS II.

LES débris de l'armée Norvégienne ayant apporté la nouvelle du malheur qui étoit arrivé à Harald, en Angleterre, ſes deux fils, Olaus & Magnus firent un accord, par lequel ils partagerent OLAUS III & MAGNUS II. *Krantzius ubi ſuprà.*

entr'eux le Royaume de Norvége. Olaus mourut peu de tems après ce partage : Magnus connoissant l'ambition de Sué-non, Roi de Danemarck, fit alliance avec Ingon, Roi de Suéde. Pour la cimenter il épousa sa fille Marguerite. L'Histoire ne parle plus de Magnus, qui étoit resté seul maître du Royaume de Norvége : il paroît que ce Prince mourut vers l'an 1066.

MAGNUS II. 1066.

ARTICLE XXXII.

MAGNUS III.

CE Prince étoit fils de Magnus II & d'une concubine; son pere n'avoit point eu d'enfans de Marguerite, fille du Roi de Suéde. Quoique bâtard, il fut reconnu Roi de Norvége d'une voix unanime, parce que, dans ces tems barbares, les bâtards partageoient la succession de leur pere avec les enfans légitimes.

MAGNUS III. 1066.

Ce Prince eut d'abord quelques démêlés avec le Roi de Danemarck; mais ils furent bientôt appaisés. A peine étoit-il affermi sur son trône, qu'un Hiber-

nois, qui avoit pris le nom de Harald, parut en Norvége, se dit fils de Magnus I, & demanda la couronne qui lui appartenoit par droit de succession : pour prouver la vérité de ce qu'il avançoit, il marcha nuds piés sur des charbons ardents sans se brûler. Ce prétendu miracle lui attira beaucoup de partisans : ils se réunirent pour engager Magnus à céder à Harald au moins une partie du Royaume. Un Roi consent difficilement à partager sa puissance : Magnus répondit, qu'il se manqueroit à lui-même, qu'il manqueroit à son peuple s'il souffroit qu'un inconnu, &, sans doute un avanturier, s'assit sur le trône de Norvège à côté de lui. Harald arma ses partisans ; Magnus se tint sur la défensive ; on en vint aux mains ; Harald fut vaincu & prit la fuite. Il se retira en Danemarck auprès d'Eric I qui y régnoit alors. Eric lui fournit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin pour monter sur le trône de Norvége. Harald entre en Norvége à la tête d'une armée de Danois, bat Magnus, le fait prisonnier, ordonne qu'on lui creve les yeux & qu'on le mutile, afin, dit-il, qu'il ne voye point les moyens de re-

MAGNUS III.

Albert. Krant. liv. 5.

monter ſur le trône & qu'il n'engendre
MAGNUS III pas un vengeur. Il le fit raſer & le força
1054. de prendre l'habit de Religieux.

Harald l'Hibernois ſe trouva par-là paiſible poſſeſſeur du Royaume de Danemarck ; mais il n'en jouit pas longtems. Les grands s'aſſemblerent, leverent des troupes, mirent Siward à leur tête. Harald battit ces troupes, fit Siward priſonnier, ordonna qu'on le mit dans un vaiſſeau, qu'on le conduiſit fort loin du rivage & qu'on le précipitât dans la mer. Siward étoit d'une force ſi extraordinaire, qu'aucun homme n'avoit jamais pu lui réſiſter ; mais, dans la conjoncture où il ſe trouvoit, il ſentit que la force étoit inutile, qu'il falloit employer la ruſe. Il commença par gagner la confiance de ceux qui étoient chargés de le conduire au ſupplice, leur fit boire beaucoup de vin ; (il avoit eu ſoin d'en prendre une proviſion conſidérable). Lorſqu'il s'apperçut qu'ils étoient pris de vin il les pria de le laiſſer tenir un inſtant le gouvernail du vaiſſeau : ils y conſentirent ; lorſqu'il le tint, il ex-
Ibid. horta les rameurs à redoubler leurs efforts & à faire aller le vaiſſeau avec plus de rapidité. Alors il abattit le gou-

vernail, se jetta à l'eau, & en nageant arriva plus vîte au rivage que le vaisseau qui avoit été retardé par la secousse que la chûte du gouvernail lui avoit occasionnée. Il se tint quelque-tems caché; mais il avoit des amis à la Cour qui l'avertissoient de toutes les démarches de Harald. Il sut que ce Prince étoit sorti une nuit pour aller voir sa maîtresse; il le guetta à son retour & le tua. Les Norvégiens firent sortir Magnus du couvent, &, quoiqu'il fût aveugle, le replacerent sur le trône. MAGNUS III. 1054.

Les enfans de Harald l'Hibernois trouverent des partisans qui prirent les armes pour eux. Siward se mit à la tête de ceux qui s'étoient déclarés en faveur de Magnus. Comme les peuples du Nord ne connoissoient guere que la guerre sur mer, chaque parti arma une flotte. Siward combattit avec un courage qui tenoit de la fureur: voyant cependant que les siens plioient, & qu'il alloit tomber entre les mains de ses ennemis, il se précipita dans la mer; mais on le poursuivit avec tant de promptitude qu'on le joignit: les fils de Harald le firent écarteler. L'infortuné Magnus fut condamné à mort.

ARTICLE XXXIII.

INGO.

INGO. 1162. LA chronologie eſt très-confuſe dans les Auteurs de ce pays pour les tems dont nous parlons.

Les fils de Harald l'Hibernois ſe diſputerent long-tems la couronne de Norvége ; mais pluſieurs d'entr'eux périrent dans différents combats, & Ingo fut proclamé Roi d'une voix unanime. Comme il étoit boſſu, il ſe trouva pluſieurs Ducs qui eurent honte d'obéir à un homme contrefait. Ils s'aſſemblerent & proclamerent Roi Haquin, Prince du ſang des Rois de Norvége, leverent des troupes pour ſe mettre en état de ſoutenir leur élection. Ingo marcha contre eux, les battit & les força de s'enfuir en Suéde avec leur Roi.

Ils y trouverent des ſecours ſuffiſans pour attaquer Ingo, armerent une flotte conſidérable & aborderent les côtes de Norvége.

Le Roi envoya une armée navale

contre eux : ils la battirent & tuerent celui qui la commandoit. Ingo répara ſes pertes, alla lui-même contre eux ; mais le froid devint ſi exceſſif que la mer gela ; ſes vaiſſeaux furent briſés ; il périt lui-même avec preſque toute la nobleſſe de Norvége. INGO. 1162.

ARTICLE XXXIV.

HAQUIN II.

HAQUIN fut reconnu Roi de Norvége après la mort d'Ingo ; mais Erling, qui étoit auſſi du ſang Royal, voulut faire proclamer ſon fils Magnus. Il leva des troupes & s'empara de la Jutlande. Haquin envoya des troupes contre lui : il ſe livra pluſieurs batailles où il y eut beaucoup de ſang répandu, ſans que la victoire fût décidée ; enfin Erling demanda du ſecours à Waldemar I, Roi de Danemarck, qui étoit ſon parent, & lui promit une partie de la Norvége s'il vouloit lui aider à conquérir le reſte. Waldemar y conſentit, lui donna des vaiſſeaux & des ſoldats : Haquin voulut aller à la rencontre des Danois ; mais il fut battu & périt dans l'action. HAQUIN II. 1163.

ARTICLE XXXV.

MAGNUS IV.

MAGNUS IV. 1163.

ERLING, qui gouvernoit le Royaume de Norvége ſous le nom de ſon fils, ſe rendit odieux par ſa cruauté & ſes exactions. Les grands & le peuple ſe ſouleverent; ils proclamerent Roi un jeune homme, nommé *Marc*, qui étoit du ſang Royal; mais Erling le fit priſonnier & força ſes partiſans de ſortir du Royaume. Ils allerent d'abord en Suéde demander du ſecours au Roi Charles: ce Prince les reçut avec accueil, leur fit beaucoup de promeſſes; mais il lui ſurvint trop d'embarras à lui-même pour qu'il pût leur tenir parole. Ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Waldemar I, Roi de Danemarck, pour lui demander du ſecours contre Erling & ſon fils: il les reçut avec accueil; mais il crut que la prudence ne lui permettoit pas de s'en rapporter, dans une affaire auſſi importante, aux conſeils d'un petit nombre de perſonnes, qui n'étoient guidées que par leur haine & le deſir de ſe venger

venger. Il envoya des gens de confiance en Norvége, les chargea de voir dans quelles dispositions étoient les Norvégiens, & de lui en faire un fidele rapport. Ils lui assurerent que toute la Norvége, impatiente de porter le joug qu'Erling & Magnus lui imposoient, étoit prête à se révolter. Waldemar équippa promptement une flotte & fit voile vers la Norvége. Erling, voyant que les Norvégiens même étoient disposés à s'armer contre lui, prit le parti de se retirer sur les montagnes. Waldemar, ne trouvant point de résistance, parcourut presque toute la Norvége, enleva tout ce qui appartenoit à Erling & à son fils, promit de fournir la subsistance à tous ceux qui voudroient le suivre en Danemarck, & partit avec une multitude incroyable de Norvégiens qui fuyoient la tyrannie. MAGNUS IV. 1163.

Erling & son fils ne furent pas plutôt informés du départ des Danois qu'ils sortirent de leur retraite : ceux qui étoient restés en Norvége n'oserent leur résister, & les deux tyrans continuerent leurs vexations. Pour empêcher que Waldemar ne vint encore les troubler, ils exciterent des émeutes dans son Royau-

me, engagerent un certain Burisius; qui étoit du sang des Rois de Danemarck, à former une conspiration contre le Roi, lui promettant toutes sortes de secours en hommes & en argent. Burisius trouva des traîtres qui entrerent dans sa conspiration, & lui promirent de faire soulever tout le Danemarck en sa faveur. Alors il envoya dire à Erling de faire un armement & de venir à son secours : le Roi de Norvége assembla tous ses vaisseaux, forma une flotte considérable, & fit voile vers le Danemarck. Il mit à l'ancre, & attendit Burisius; mais celui-ci ne parut point. Waldemar avoit découvert ses complots & l'avoit fait arrêter. Erling, impatient d'attendre son allié, fait une descente & ravage tout le pays par où il passe. Les Danois lui demandent quel est le motif de son expédition, il leur répond, qu'il vient au secours du Prince Burisius : ils lui font connoître que la conspiration de ce Prince est découverte, que Waldemar l'a fait arrêter, & qu'il est prêt à venir fondre sur les Norvégiens avec toutes ses forces. A cette nouvelle Erling se rembarque & retourne en Norvége.

MAGNUS IV. 1163.

Waldemar, qui étoit alors occupé contre les Vandales qui s'étoient révoltés, n'avoit pu aller contre les Norvégiens; mais ſitôt qu'il eut fait rentrer les premiers dans le devoir, il équippa une flotte, fit voile vers la Norvége, y mit tout à feu & à ſang. MAGNUS IV. 1168.

Erling, voyant qu'il n'étoit pas en état de ſe défendre contre un ennemi ſi redoutable, engagea deux Evêques à être les médiateurs entre le Roi de Danemarck & lui. Waldemar conſentit à faire la paix, à condition qu'Erling emmeneroit avec lui un des fils de Waldemar, qu'il l'éleveroit à la maniere des Norvégiens, qu'il lui aſſureroit la couronne de Norvége, en cas que lui & ſon fils Magnus mouruſſent ſans poſtérité; qu'en attendant, le jeune Prince de Danemarck jouiroit du titre & des prérogatives des Ducs de Norvége; qu'Erling ſeroit fait Chevalier par le Roi de Danemarck, qu'il lui feroit hommage de la Province de *Vigen*; enfin, qu'en tems de guerre, il ſerviroit en perſonne dans ſes armées, & lui fourniroit ſoixante vaiſſeaux. Ce traité ayant été ſigné de part & d'autre, Waldemar évacua la Norvége. 1169.

MAGNUS IV. 1171.

Erling & Magnus ne jouirent pas long-tems de la tranquillité que la retraite des Danois leur avoit procurée. Un Prêtre Suédois, fils d'un Forgeron, s'ennuyant de l'état Eccléſiaſtique, réſolut de le quitter & de tenter la fortune. Il paſſa en Norvége, contracta amitié avec un Seigneur Norvégien qui avoit reçu quelque mortification de la part d'Erling, & cherchoit tous les moyens de ſe venger. Ils raſſemblerent pluſieurs mécontens, formerent une armée : le Suédois, plus hardi que le Norvégien, ſe mit à la tête de cette armée. Pour gagner plus de partiſans & paroître autoriſé dans ſa révolte, il dit qu'il étoit fils de Siward & petit fils de Harald l'Hibernois, & prit le nom de Magnus, qu'il ſavoit être cher aux Norvégiens.

Les peuples ſe mutinerent en ſa faveur ; les ſoldats veulent ſe ranger autour de lui ; toute la Norvége fut en trouble pour cet impoſteur ; mais ſa fourberie fut découverte ; tout le monde l'abandonna ; on lui fit ſubir la peine due à ſon crime, & la Norvége goûta, pendant quelques années, une tranquillité qui lui étoit inconnue.

Les Hiſtoriens ne diſent point ce qui ſe paſſa en Norvége pendant le reſte du régne de Magnus.

ARTICLE XXXVI.

ERLING.

ERLING. 1200.

LES Hiſtoriens de Norvége interrompent la chronologie pendant pluſieurs années. Ils diſent, que ce Royaume fut déchiré par les guerres inteſtines; que pluſieurs Princes du ſang ſe diſputerent long-tems la couronne. Waldemar II, Roi de Danemarck, ſe déclara en faveur d'Erling, & le fit proclamer Roi. Il paroît qu'il ne ſe paſſa rien de mémorable ſous ſon régne. Après ſa mort les guerres civiles recommencerent, & Haquin fut enfin proclamé Roi.

ARTICLE XXXVII.

HAQUIN III.

HAQUIN III. 1239.

CE Prince régna assez paisiblement pendant plusieurs années. En 1252 il fit une ligue avec le Roi de Suéde contre le Danemarck, équippa une flotte de trois cents vaisseaux, aborda sur les côtes de Hollande, dévasta cette Province, tailla en pieces un corps de Danois, & porta le fer & le feu jusqu'au centre de ce Royaume. Christophe I, qui régnoit alors en Danemarck, lui promit une somme considérable & l'engagea à s'en retourner dans ses Etats. On assure que Haquin eut la générosité de ne pas recevoir cette somme lorsque Christophe la lui proposa.

Haquin fut malheureux sur la fin de son régne : son fils se révolta contre lui & voulut usurper la couronne. Le pere fut obligé de prendre les armes ; il défit les troupes de son fils, le prit même prisonnier, & le condamna à périr avec tous ceux qui étoient entrés dans la conjuration. Haquin mourut vers l'an 1258,

ARTICLE XXXVIII.

OLAUS IV.

APRÈS la mort de Haquin les Etats de Norvége s'aſſemblerent & élurent Olaus Roi. Les annales de Norvége gardent le ſilence ſur ſon régne ; elles diſent ſeulement qu'il eut l'imprudence d'empêcher les Allemands de venir pêcher ſur les côtes de Norvége, ce qui cauſa la famine dans ce Royaume, parce que ces Allemands apportoient du blé & des fruits, pour obtenir la permiſſion de pêcher. Les Norvégiens ſe révolterent & le forcerent de permettre aux Allemands de continuer leur commerce.

OLAUS IV. 1258.

ARTICLE XXXIX.

ERIC.

APRÈS la mort d'Olaus, Eric fut reconnu Roi de Norvége ; les Hiſtoriens ne diſent point quel droit il avoit à la

ERIC. 1280.

couronne. Il paroît cependant qu'il étoit du sang Royal. On trouve qu'il étoit fils d'Ingueburge, fille de Saint Eric, Roi de Danemarck. Il conserva une haine implacable contre Eric V, son beaufrere, qui lui refusa la dot de sa mere. Il poussa même le ressentiment jusqu'à donner asyle aux assassins de ce Roi, à entrer à la tête d'une armée dans le Danemarck & y causer les plus grands ravages. Il fit enfin la paix avec les Danois, & régna, depuis ce tems, avec beaucoup de tranquillité, ne s'occupa que du soin de rendre ses sujets heureux & de faire fleurir son Royaume. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 1310.

ERIC. 1288.

ARTICLE XI.

HAQUIN IV.

ERIC étant mort sans enfans mâles; Haquin lui succéda au trône. Il eut soin de favoriser les Allemands, qui venoient en Norvége faire des échanges & y apportoient l'abondance. Ce Prince secourut Waldemar & Eric, Princes de

HAQUIN IV. 1310.

Suéde, qui vouloient détrôner leur frere Birger, ou du moins le forcer à partager le Royaume avec eux. Il donna même sa fille Ingelburge à Eric. Birger, impatient de voir ses deux freres lui disputer la couronne de Suéde, résolut de les faire périr. Voyant qu'il ne pouvoit réussir par la force, il eut recours à la ruse, les invita à venir le trouver, sous prétexte de faire avec eux une paix solide, les fit arrêter, les enferma dans une tour, défendit qu'on leur donnât à manger, & les laissa périr de faim. HAQUIN IV. 1310.

Haquin, Roi de Norvége, mourut vers l'an 1320, & Magnus, qui étoit fils de l'infortuné Eric, Prince de Danemarck & d'Ingelburge, fut proclamé Roi de Danemarck après qu'on en eut chassé Birger: il hérita en même-tems du Royaume de Norvége, du côté de sa mere : il n'avoit alors que trois ans.

ARTICLE XLI.

MAGNUS V.

PENDANT la minorité de Magnus, la Norvége fut gouvernée par un Conseil MAGNUS V. 1320.

de Régence, & la Suéde eut pour Ré-
MAGNUS V. gent Mathias Kettelmund-Son, Prince
1320. fort prudent. Ces deux Royaumes jouirent d'une assez grande tranquillité; mais lorsque Magnus fut arrivé à la majorité, son ambition l'engagea dans des guerres qui furent fatales aux deux Royaumes. En 1332 il s'empara de la Scanie, & Waldemar III, Roi de Danemarck, lui céda la Souveraineté de ce pays. Dans le traité qu'ils firent ensemble, Magnus prit le titre de Roi de Suéde, de Norvége & de Scanie. Ces deux Princes se promirent réciproquement de se rendre tous les services qui dépendroient d'eux. Magnus, étant trop occupé des affaires de Suéde, pour pouvoir prendre soin de celles de Norvége, céda ce Royaume à Haquin, son second fils. Eric étoit l'aîné; il lui réservoit la Couronne de Suéde. Il les avoit eus de Blanche, fille du Comte de Namur. Peu de tems après qu'il eut cédé la Norvége à son second fils, le Sénat & la Noblesse de Suéde, mécontens de ses vexations, se souleverent contre lui, & proclamerent Eric, son fils aîné, Roi de Suéde.

ARTICLE XLII.

HAQUIN V.

CE Prince monta, comme nous venons de le dire, vers l'an 1348, sur le trône de Norvége. Les premieres années de son regne furent assez paisibles. Son pere Magnus fit un traité d'alliance avec Waldemar III, Roi de Danemarck, & le fiança avec Marguerite, la plus jeune des filles de ce Prince. Les Suédois, indignés de voir que Magnus avoit cédé plusieurs provinces du Royaume au Roi de Danemarck, qu'il les accabloit d'impôts, se saisirent de sa personne, l'enfermerent dans une tour, & proclamerent Roi de Suéde son fils Haquin, & lui firent promettre qu'il n'épouseroit pas Marguerite, fille du Roi de Danemarck; qu'il prendroit pour femme Elisabeth, sœur du Comte de Holstein. Haquin promit d'exécuter tout ce qu'on demandoit de lui. En conséquence, les Etats de Suéde envoyerent un Gentilhomme en Holstein, pour épouser Elisabeth au nom du Roi Ha-

HAQUIN V. 1384.

1362.

HAQUIN. 1362.

quin. La nouvelle Reine de Suéde & de Norvége s'embarqua à Lubeck pour occuper ces trônes, dont ſes vertus & ſa beauté la rendoient digne; mais la tempête la jetta ſur les côtes de Danemarck. Waldemar III la reçut avec accueil, & lui rendit tous les honneurs qui étoient dus à ſon rang; mais il vouloit faire rompre ſon mariage avec Haquin. Il parvint à faire venir ce dernier en Danemarck, & à épouſer ſa fille Marguerite. Ce mariage, qui mit les trois Couronnes du Nord ſur la tête d'une femme, cauſa autant de conſternation en Suéde que de joie en Danemarck. Waldemar rendit la liberté à Eliſabeth; mais elle ſe retira dans un couvent, où elle paſſa le reſte de ſes jours.

Les Suédois ne pouvant ſouffrir l'alliance que Haquin avoit contractée avec leur ennemi, le déclarerent déchu de la Couronne de Suéde, & proclamerent Roi Albert, ſecond fils du Duc régnant de Mecklembourg. Haquin leva des troupes en Norvége, marcha contre Albert; mais il fut battu & forcé de ſe retirer dans la Norvége. Son pere Magnus qui étoit ſorti de ſa cap-

civité, fut fait prisonnier & enfermé dans le château de Stockholm. HAQUIN. 1369.

Haquin rassembla toutes les forces de la Norvége, entra en Suéde, battit Albert, qui étoit venu à sa rencontre, alla mettre le siége devant Stockholm, &, par une capitulation qu'il fit avec les Suédois, rendit la liberté à Magnus, son pere; il l'emmena en Norvége, où ce Prince infortuné passa le reste de ses jours.

Waldemar étant mort, les Etats de 1375.
Danemarck s'assemblerent pour élire un Roi. Plusieurs Seigneurs se déclarerent en faveur d'Albert de Mecklembourg, qui étoit fils de la fille aînée de Waldemar; mais le plus grand nombre donna sa voix à Olaus, fils de Haquin, Roi de Norvége, & de Marguerite fille de Waldemar, & il fut proclamé. Les écrivains du tems disent qu'on lui donna la préférence sur son concurrent, parce qu'étant héritier présomptif de la Couronne de Norvége & ayant des droits sur celle de Suéde, on espéroit qu'il pourroit par la suite réunir en sa personne les trois Royaumes du Nord. Comme ce Prince n'avoit alors que cinq ans, sa mere Marguerite fut déclarée Régente du Royaume de Danemarck.

HAQUIN. 1348. à 1380.

Haquin ne ſurvécut pas long-temps à cet événement. Il laiſſa à ſon fils la couronne de Norvége, & ſes droits ſur celle de Danemarck.

ARTICLE XLIII.

OLAUS IV.

OLAUS IV. 1380.

MARGUERITE mena ſon fils en Norvége, pour aſſiſter aux funérailles de ſon pere, & pour recevoir les hommages de ſes nouveaux Sujets.

Le Roi de Suéde, craignant que la Régente du Danemarck & de Norvége ne conçut le projet de faire valoir les droits de ſon fils au trône de Suéde, fit un armement conſidérable & entra en Scanie: mais Marguerite & le Maréchal du Royaume de Danemarck marcherent au ſecours de cette province, & forcerent le Roi de Suéde de l'évacuer.

Olaus ne poſſéda pas long-temps les couronnes de Danemarck & de Norvége; il mourut en 1387, âgé de 17 ans. Ce jeune Prince fut généralement regretté: ſon eſprit & la douceur de ſon caractère

annonçoient qu'il gouverneroit ſes Sujets avec équité, & qu'il ne s'occuperoit que de leur bonheur. OLAUS IV. 1380.

Ce fut ſous ſon regne que les villes Anſéatiques obtinrent la permiſſion d'établir un comptoir à Bergen en Norvége. Dès l'an 1273, on avoit permis à leurs Négociants de venir charger ſur leurs vaiſſeaux les marchandiſes dont cette ville eſt l'entrepôt. Le profit qu'elles y firent, les engagea à y former une puiſſante colonie. Le jeune Prince fut enterré à Sora en Sélande, où l'on voit encore ſon tombeau, ſur lequel il y a deux épitaphes en vers latins.

ARTICLE XLIV.

MARGUERITE, ſurnommée la Sémiramis *du Nord.*

CETTE Princeſſe fut proclamée Reine de Danemarck par tous les Etats aſſemblés : le Sénat de Norvége déclara, au nom des Etats de ce Royaume, qu'il donnoit à cette Princeſſe le pouvoir de gouverner la Norvége pendant ſa vie, MARGUERITE. 1387.

MARGUERITE. 1387.

avec toute l'autorité que les loix accordoient aux Rois de Norvége. Les mêmes Etats, comme de concert, nommérent pour ſon ſucceſſeur, avec titre de Roi, Eric, fils de Wratiſlas, Duc de Poméranie, & de Marie, fille d'Ingueburge, ſœur aînée de Marguerite. Ce jeune Prince n'avoit alors que cinq ans. Marguerite prit auſſi le titre de Reine de Suéde, parce que ſon mari Haquin avoit eu des droits ſur cette Couronne. Albert, qui poſſédoit la Couronne de Suéde, lâchoit contre cette Princeſſe toutes ſortes de railleries. Il l'appelloit *la Servante des Moines*, parce qu'elle étoit très-dévouée au Clergé; il la nommoit auſſi le *Roi ſans culottes*. Ce Roi eut l'imprudence de fatiguer la patience de ſes Sujets par des vexations. La plupart des Nobles alla chercher un aſyle en Danemarck. La Reine les reçut avec accueil, leur promit même de prendre les armes pour les délivrer du Tyran qui les opprimoit. Elle leur tint parole, battit Albert, le fit priſonnier. Les Etats de Suéde, pour reconnoître un ſi grand ſervice, la proclamerent Reine. Elle gouverna ces trois Royaumes avec une prudence &

une ſageſſe admirables, & mourut en 1412, âgée de 60 ans; elle laiſſa ſes 3 Couronnes à ſon neveu Eric : mais, ſa mauvaiſe conduite le fit dépoſer. Les Etats des trois Royaumes proclamerent Chriſtophle, Duc de Baviere & fils de Catherine ſœur d'Eric. Les trois Couronnes du Nord paſſerent ſucceſſivement, ſur la tête de pluſieurs Princes; celle de Suéde en fut ſéparée vers l'an 1523. Les deux Couronnes de Danemarck & de Norvége ſont toujours reſtées unies ſur la même tête. MARGUERITE. 1387.

Les Rois de Danemarck faiſoient autrefois gouverner la Norvége par un Vice-Roi; mais depuis l'an 1739, ils n'y envoyent plus de Vice-Roi, & font gouverner ce pays par quatre Tribunaux. Celui qui eſt établi à Chriſtiania juge les appellations des trois autres.

La Norvége embraſſa la Confeſſion d'Augsbourg en même tems que le Danemarck. Il y a aujourd'hui quatre Evêques, ou Surintendants Luthériens, pour le gouvernement Eccléſiaſtique de ce pays : on y compte 929 Egliſes.

LA SIBÉRIE.

CETTE grande contrée eſt habitée par pluſieurs Nations, qui ſont variées autant par leurs mœurs & leurs habillements que par leur figure. Nous en avons donné une courte deſcription dans l'Hiſtoire de Ruſſie. Mais la marche que nous avions priſe dans cet ouvrage ne nous ayant pas permis d'entrer dans de plus grands d'étails, nous croyons que le Lecteur verra ici avec plaiſir l'Hiſtoire de cette portion de l'Aſie, qui a été inconnue juſqu'à la fin du ſiécle dernier. Nous décrirons en particulier tous les pays que comprend le gouvernement de Sibérie : nous ferons connoître les productions de chacun d'eux; &, autant qu'il ſera poſſible, les différents Peuples qui les habitent.

ARTICLE I.

§. I.

Situation & diviſion de la Sibérie.

LE continent que l'on comprend ſous le nom de Sibérie, eſt ſitué entre le cinquante & le ſoixante-douzieme degré de latitude, le ſoixantieme & le cent-trentieme degré de longitude du Méridien de Paris. Ses bornes ſont, au Sud, la grande Tartarie; au Nord, la Mer Glaciale; à l'Orient, la Mer du Japon; & à l'Occident une chaîne de montagnes qui la ſépare de la Ruſſie.

Son étendue.

La Sibérie a environ quinze cents lieues d'Orient en Occident (*), & quatre cents cinquante du Sud au Nord. Dans quelques endroits elle eſt retrécie par les golfes que forme la Mer Glaciale, & n'a que trois cents lieues.

Sa diviſion.

Ce gouvernement eſt diviſé en ſix

(*) Dans l'Hiſtoire de Ruſſie, on ne lui donne que 200. lieues; c'eſt une faute de l'impreſſion.

cantons ou diſtricts, auxquels nous donnerons le nom de la principale ville qui y eſt ſituée. A l'Occident eſt *Tobolsk*; au Nord, *Jakutsk*; à l'Orient, le *Kamtſchatka* & *Nirzinsk*, que les Chinois appellent *Nipchou*; au Sud, *Irkutsk*; & dans le centre *Jéniſeisk*.

On jugera favorablement de l'étendue de ces cantons, puiſque le plus petit, qui eſt frontiere de la Chine, n'a pas moins de deux cents lieues de circonférence.

Limites de la Chine & de la Sibérie.

Le commencement de la Sibérie proprement dite, eſt à la riviere de *Tchouſnich*, & *Kiækta* la ſépare de la Chine. Cette limite fut fixée en 1727, dans un traité fait par le Comte de *Ragouſinski*. Autrefois la Chine & la Sibérie étoient ſéparées par la riviere de *Boura*, qui eſt environ à deux lieues plus loin, vers le Sud: cette borne étoit de beaucoup plus avantageuſe aux Ruſſes. Les autres, tracées arbitrairement dans un déſert montagneux, ne ſont indiquées que par des pierres placées d'une maniere ſouvent équivoque: de plus on a placé le village ſur la limite même, au milieu d'un déſert ſtérile, où l'on peut à peine nourrir &

abreuver les chevaux. Cette ſituation rend tout extrêmement cher ; un coq ſe vend trois livres ſix ſols, un agneau huit livres : enfin ce changement de limites a privé les Ruſſes d'un grand avantage. Ce fut en 1727 qu'on établit à ces limites, deux villages, l'un Ruſſe & l'autre Chinois : ils ſont à cent-vingt toiſes l'un de l'autre. Entre les deux, mais plus près du village Chinois, il y a deux colonnes de bois d'environ trois pieds de hauteur : ſur celle du côté de la Sibérie on lir ces mots : *Village de commerce des frontieres Ruſſes.* Sur celle qui eſt du côté de la Chine, environ à une toiſe de l'autre, on voit une inſcription en caracteres Manſuréens & Chinois, qui ſignifie, lieu des limites changées. Sur la montagne qui ſépare les deux villages, il y a des gardes qui empêchent qu'on ne franchiſſe de part & d'autres les limites.

Le village Ruſſe eſt un carré-long, dont le grand côté a cent cinquante toiſes, & le petit cent quarante-cinq. Il y a un rempart de bois à ſix baſtions, & un foſſé ; une porte du côté du Nord, une autre du côté du Sud, & trois petites du côté de l'Occident, vers

le ruiſſeau de Kiœkta, ſur lequel ſont les deux villages. Lorſqu'on conſtruiſit ce fort, on bâtit, du côté du Sud & de l'Orient, des caſernes en bois, qui, formant à peu-près un angle droit, viennent aboutir aux autres côtés du fort : chaque rang de ces caſernes a environ quatre-vingt-dix toiſes Il y en a trente-deux qu'on a bâties à la hâte; cependant les Marchands Ruſſes ont été réduits, pendant long-temps, à ces mauvais logements. En 1733, le Gouverneur *Chouloubo*y fit conſtruire, le long des côtés du fort, au Nord & à l'Occident, de nouvelles caſernes : il n'y en a que quinze; mais elles ſont beaucoup plus commodes que les anciennes. Dans la même année, il fit auſſi bâtir, preſqu'au milieu des anciennes caſernes, une maiſon marchande, longue de quarante-trois toiſes & large de quarante-huit. Il y a en outre, dans le fort, un magaſin de vivres, & un cellier de biere & d'eau-de-vie. On voit au-deſſus du fort, du côté de la Sibérie, deux bains publics; au-deſſus une braſſerie, & un cabaret établi ſur le Kiœkta.

Le village Chinois eſt long d'environ

cent quarante toiſes & large de cent trente-cinq. Il eſt entouré d'un ſimple rempart ou retranchement de bois ; il a trois portes au Nord, trois au Sud, deux vers le Kiœkta, & une petite à l'Orient. Au long côté du village, il y a trois rues paralleles, alignées ſur les portes & traverſées par une autre rue qui eſt au milieu du fort. Les maiſons ſont baſſes & faites de terre & de bois, mais alignées. Chaque maiſon a ſon retranchement particulier & deux chambres ; l'une ſert pour dépoſer les marchandiſes, l'autre pour loger : celle-ci eſt fort petite & preſque remplie par un banc large & bas, qui ne laiſſe ſur la longueur qu'un eſpace étroit. Tout y paroît propre : on n'y voit point de poële : au dehors, & derriere la chambre, il y a trois compartiments dans leſquels on met du bois, & d'où partent des tuyaux qui paſſent ſous le banc, en ſe courbant pluſieurs fois : ces tuyaux échauffent la chambre & le banc, qui ſert en même tems de lit, de ſiége & de table ; cependant il y a toujours du feu dans ces chambres, afin qu'on puiſſe allumer ſa pipe quand on le déſire.

Les Chinois font très-bien le charbon ; il n'y a jamais parmi le leur de bois qui puiſſe fumer, & il ſe conſume lentement, parce qu'il eſt de bois de bouleau.

Il ont ordinairement dans leurs chambres une Idole peinte ou ſculptée ; mais tantôt d'une forme, tantôt d'une autre. Il n'y a dans ce village aucun temple. Ils n'ont dans toute l'année qu'un jour de fête ; c'eſt le premier jour de leur année, qui commence le premier Février ; ils le nomment le mois *Blanc*. Ce jour, ils ôtent de deſſus leurs portes l'inſcription de l'année qui vient de finir, pour y mettre celle de l'année qui commence : devant leurs maiſons ils dreſſent de longues perches, y attachent des lanternes où ils entretiennent des lumieres pendant toute la nuit, font des illuminations de toute eſpece : ils s'amuſent pendant tout le mois, & un de leurs plus grands divertiſſemens eſt l'ivreſſe. Leurs jeux ordinaires ſont les jeux de cartes & celui des échecs; ils s'y livrent quelquefois de telle ſorte, que plus d'un Marchand s'y ruine. On voit dans leur village des charettes aſſez curieuſes & rares ; elles

ont

ont un eſſieu mobile & qui tourne avec la roue ; pour rais, deux morceaux de bois qui ſe croiſent & entrent dans l'eſſieu : ces charettes ſont de bois de chêne.

Tous les Chinois qui viennent à Kiœkta, ſont des eſpèces de payſans qui ne connoiſſent que leur commerce. Ils ont un commandant qui leur eſt envoyé de Pékin & change tous les deux ans : il juge les différends que les Chinois ont avec les Ruſſes, & ſe concertent, à cet égard, avec les Commiſſaires Ruſſes. M. *Gmelin*, obſerve qu'en général, ces ſortes d'Officiers ne ſe comportent pas toujours ſelon l'intention du Gouvernement : il dit qu'un régiment entier devoit être en garniſon au fort de *Stéielki* pour veiller à la ſûreté des frontieres ; mais que, lorſqu'il y paſſa, il n'y avoit qu'environ deux cents cinquante hommes ; tout le reſte avoit des congés ; que le Colonel de ce Régiment n'avoit ni Lieutenant Colonel, ni Major ; que les Officiers à ſes ordres étoient quatre Capitaines ; dont deux reſtoient avec lui & les deux autres alloient ailleurs ; qu'il avoit auſſi deux Lieutenants & quelques Enſeignes ; mais qu'ils

ſe comportoient preſque toujours le plus mal poſſible, & n'avoient, en fait de guerre, aucune expérience.

§. II.

Climat de la Sibérie.

Climat. La variation de la température des climats dépend non-ſeulement de la diſtance de l'équateur, mais encore de la mer qui fournit les vents, & de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de priſe. Les montagnes occaſionnent ſouvent du froid, & quelquefois elles en garantiſſent. La mer entretient la chaleur par des brouillards péſants; mais elle la tempere auſſi par des vents périodiques. Un ſol aquatique & maréca-geux engendre tour à tour les glaces & les vapeurs brûlantes; un ſol pierreux & ſec eſt expoſé à toutes les rigueurs des hivers & des étés également extrêmes. La direction des vents raréfie ou condenſe les vapeurs qui ſe forment dans l'athmoſphere; aſſemble ou diſperſe les nuages & cauſe cette inégalité qui fait qu'un pays plus ſeptentrional eſt moins froid qu'un climat plus auſtral.

La variété qui regne dans le climat de toutes les provinces de la Sibérie, ſe montre auſſi dans leurs terroirs & dans leurs productions. La Sibérie, à commencer au cinquantieme degré de latitude, s'abaiſſe conſidérablement du côté du Nord. A meſure que l'on avance ver les rives de la mer ſeptentrionale, le terrein s'applatit; il ſemble n'être qu'une vaſte plage que la mer a inſenſiblement laiſſée à découvert: on peut donc regarder une partie des côtes de la Sibérie comme un pays aſſez récemment formé par la retraite des eaux de la mer. C'eſt de cette pente du terrein de la Sibérie que vient la rigueur du froid qui s'y fait ſentir. » Le vent du Nord, »dit M. *de Stralhenberg*, ne continue »jamais au-delà de trois jours; ayant »commencé en hiver à ſouffler le »premier jour, il devient plus rude le »ſecond, & ſi piquant le troiſieme, »que les Pies, dont il y a des milliers »dans cette ſaiſon à Tobolsk, tombent »ſouvent gelées & mortes. Lorſqu'au »quatrieme jour le vent tourne au »Sud, il continue, quoiqu'il doive »naturellement être plus chaud, à »être auſſi froid & auſſi piquant qu'il

» étoit le troiſieme jour en venant du » Nord. Cet effet ſingulier vient de la » répercuſion du vent du Nord, qui, » ayant choqué contre les hauteurs & » les montagnes de la Tartarie, ſituées » vis-à-vis & au Midi de la Mer Gla- » ciale, s'en réfléchit encore pendant » le quatrieme jour, & continue de » refroidir l'air comme s'il venoit direc- » tement du Nord ».

Tobolsk, Solikamskaïa, Tomsk, Ieniſſeisk, Olekminskoi, ſont au nombre des endroits où l'on reſſent le plus grand froid de la Sibérie; cependant en Sibérie, comme par-tout ailleurs, les hivers ſont différents. Au mois d'Octobre de l'année 1734, M. Gmelin obſerva que le froid étoit extraordinaire à Ieniſſeisk; que de jour en jour il devint moins rigoureux; que le 2 Janvier ſuivant il ne faiſoit plus froid, & que le printems vint beaucoup plutôt qu'on ne pouvoit l'eſpérer dans ce climat; que l'Ieniſeisk dégela le 8 Avril, & que le 12 l'on n'y voyoit plus de glaces: que les plus beaux jours du printems durerent pendant près d'un mois; & que dans l'eſpace de trois ſemaines la campagne reprit ſa

verdure & la plupart des plantes fleurirent : qu'à Mengaſéa, qui eſt la ville la plus ſeptentrionale de la Sibérie, le 10 Juin, la terre étoit couverte de neige, que la glace étoit épaiſſe & ne dégeloit pas; mais que le 12 on ſe paſſa de feu ; que le 14, on ne vît plus de neige ; que l'herbe croiſſoit à vue d'œil ; que le 15, la violette jaune étoit en fleur, & que vers le 28, l'herbe étoit haute environ d'un pied & demi : que depuis le 11, il n'y avoit aucune différence ſenſible entre le jour & la nuit ; qu'on pouvoit lire à minuit avec autant de facilité qu'on lit à midi dans les pays plus méridionaux, lorſque le ciel eſt couvert de nuages : que le ſoleil étoit continuellement ſur l'horiſon ; que cependant, lorſqu'on étoit dans un lieu bas, vers minuit, on perdoit de vue une partie du diſque, mais qu'on le voyoit en entier du haut d'une tour peu élevée. A Iakoutsk, vers la fin de Septembre, le jour eſt preſque inſenſible à neuf heures du matin, & à deux heures & demie après midi on voit les étoiles, quand le ciel eſt pur. L'hiver eſt ſouvent très-rude dans ce canton, & il y a été ſi exceſſif qu'un Vaivode, allant de ſa

maiſon à la Chancellerie, qui n'en étoit éloignée que d'environ quatre-vingt pas, quoiqu'il eût le corps couvert d'une bonne fourrure & la tête cachée dans une capote de peau, eût les mains & le nez gelés, de maniere qu'il eut beaucoup de peine à ſe rétablir.

Les membres qui viennent de geler n'ont aucun ſentiment, & ſont plus blanc que le reſte du corps. On les frotte ordinairement avec de la neige pour les guérir, & dès qu'ils commencent à devenir ſenſibles, on ſubſtitue de l'eau chaude à la neige : s'il y a peu de tems qu'ils ſoient gelés, le remede le plus prompt eſt de les frotter avec une étoffe de laine ; mais s'il y a long-tems, il faut mettre la partie gelée premiérement dans la neige, enſuite dans l'eau chaude, l'y laiſſer pendant quelque tems, après quoi on en vient au frottement. Les Iakoutes employent un remede que quelques Ruſſes ont pris d'eux : ils enduiſent le membre malade avec de la bouze ou de l'argile, quelquefois avec ces deux matieres mêlées enſemble ; ils diſent que l'une & l'autre y rappellent le ſentiment. Ils le regardent auſſi comme un remede

préſervatif; & lorſqu'ils ont à faire un voyage un peu long, par un grand froid, ils s'enduiſent les parties du corps les plus expoſées, & prétendent de cette maniére diminuer les effets du froid.

M. l'Abbé *Chappe*, dit que c'eſt une erreur d'attribuer les grands froids de la Sibérie, à la hauteur qu'on ſuppoſe au terrein; qu'ils ſont, ſans doute occaſionnés par les ſels qu'on y trouve en grande quantité; que c'eſt à des cauſes locales & particulieres qu'il faut attribuer ces grands froids; que les forêts immenſes empêchent l'action du ſoleil ſur la ſurface de la terre, & que les hommes, par la culture des terres, influent conſidérablement ſur les climats.

Le Kamtſchatka n'a pas un hiver auſſi rude que l'annonce ſa poſition géographique; mais s'il eſt modéré il eſt long & conſtant. Le printems eſt court, &, quoique pluvieux, il eſt parſemé de beaux jours. L'été n'eſt pas plus long; mais il eſt plus inconſtant, plus bizarre & plus froid à proportion. Le voiſinage de la Mer & la fonte des neiges y couvrent tous les jours le ciel

d'un voile de vapeurs, que le ſoleil ne diſſipe ordinairement qu'à midi. Cependant loin de la mer, le tems eſt conſtamment ſerein depuis le mois d'Avril juſqu'à la mi-Juillet. L'été n'a rien de violent au Kamtſchatka. La pluie y eſt fine, la grêle petite, le tonnerre ſourd, l'éclair foible, la foudre rare; elle n'a jamais tué perſonne.

Au Kamtſchatka, la plus belle ſaiſon de l'année eſt l'automne; les plus beaux jours ſont pendant le mois de Septembre; mais vers la fin, les vents & les tempêtes annoncent l'hiver. Les rivieres ſe glacent dès le commencement de Novembre; on y voit, ainſi que dans les deux mois ſuivans, rarement des jours ſereins.

Ce ſont le vents qui préſident aux ſaiſons dans cette contrée. Sur la mer Occidentale, regne dans le printems le vent du Sud, tournant tantôt à l'Eſt, tantôt à l'Oueſt; en été le vent d'Oueſt; en automne, celui du Nord qui panche ſouvent à l'Eſt; en hiver, le vent d'Eſt courant au Sud, d'où ſouffle un vent impétueux, qui revient ſouvent, & dure trois jours, renverſant les

hommes par terre, & pouſſant les caſtors marins ſur des glaçons flottants contre la pointe de Lopatha. Le vent du Nord donne, en toute ſaiſon, le plus beau tems; celui du Midi, de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme ces vents viennent la plûpart de la mer, il n'eſt pas étonnant qu'ils dominent ſur une langue de terre placée entre deux mers. On obſerve que la terre y éprouve des viciſſitudes de la mer, à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat eſt plus doux, la terre plus fertile au Nord qu'au Midi. Près de la grande riviere, le tems eſt agréable & ſerein; mais à la pointe méridionale, où tous les vents ſe heurtent, les habitans n'oſent ſortir de leurs cabanes. En approchant de ce cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on eſſuie d'ouragans en hiver. La neige qui tombe entre le cinquante-deuxieme & le cinquante-cinquieme degré, eſt ſi abondante, qu'à la fonte du printems, toute la campagne en eſt inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le ſéjour du pays encore plus incommode, ce ſont les vents & les ouragans;

ceux qui s'élévent de l'Eſt partent du Midi. M. Kracheninnikow veut en conclure qu'ils viennent moins de la mer que des volcans & des exhalaiſon que la terre produit entre le cap de Lopatha & l'embouchure du Kamtſchatka. Mais ces vapeurs & ces feux, origine & foyer des ouragans, ne ſont-ils pas excités eux-mêmes par la fermentation que la mer produit dans le centre de la terre, à travers les antres & les cavités dont l'Océan a percé la maſſe du globe ?

§. III.

Terroir de la Sibérie.

Terroir. On trouve dans la Sibérie beaucoup de montagnes, des rochers, des deſerts, des lacs & des volcans. Vers l'embouchure de la Tara, il y a des deſerts qui ſont conſidérables; ils reſſemblent à des champs remplis de chaume. Les Tartares mettent le feu à l'herbe deſſéchée qui les couvre; elle s'enflamme aiſément & eſt bien-tôt conſumée. On voit dans ces deſerts beaucoup d'endroits marécageux : il y

en a qui, pendant l'été, ſont extrêmement ſecs & ne produiſent aucune herbe : il y a des lacs & des chemins battus ; le feu s'arrête à tous ces endroits, & s'éteint de ſoi-même. Les Voyageurs ſont auſſi ſouvent la cauſe de ces ſortes d'incendies : ils ſont obligés d'allumer des feux aux endroits où ils ſe repoſent, ſe remettent ſouvent en route ſans les éteindre, &, de proche en proche, le feu ſe communique par tout. En ſortant des montagnes qui ſont près de Sempalat, on trouve une vallée très-agréable ; le ruiſſeau Bereſſovke, dont les eaux ſont pures & claires, y coule à l'ombre des bouleaux qu'il arroſe ; ſes bords ſont couverts de fleurs & de verdure : l'Ivtich & les montagnes voiſines forment une vue charmante. Enſuite on trouve d'autres vallées fertiles & belles. A douze ou quinze lieues de l'Irtich, près du fort Ouſt-Kaménagorsk, on trouve un deſert : les Kalmoukes de ce canton y mettent eux-mêmes le feu pour arrêter les Coſaques, qui ne vont qu'à cheval, & qui, faute de fourages, ne peuvent aller au-delà. A cinquante lieues de la Tchoumich, la terre ne produit que

des pins, des bouleaux & des peupliers. A quelque, diſtance le terrein eſt réſineux, brûle ſouvent & fume ſans ceſſe : le lit de terre n'étant pas profond, on pourroit éteindre ce feu. Près de la ville de Kraſnoïark, il y a des deſerts, où les Flouchives, peuples qui habitent ce canton, nourriſſent des chevaux & des bêtes à cornes : pendant l'hiver on y voit rarement de la neige, & ces animaux vivent d'herbes pourries & de racines qu'ils déterrent ; ſi la terre eſt par hazard couverte de neige, ils l'écartent pour trouver leur nourriture : ces animaux ne ſont pas ſi forts que ceux que l'on voit ailleurs. On cultive ici des grains, & la terre y eſt ſi fertile qu'il ſuffit d'en travailler la ſuperficie, pour enſemencer cinq ou ſix ans de ſuite, ſans engrais : lorſque les parties cultivées ne produiſent plus avec la même abondance, il y en a beaucoup d'autres qui ſont inutiles & qu'on peut enſemencer. Quatre lieues au-deſſous de la ville de Selinghinsk, on trouve auſſi un terrein qui produit ſans ſoins & ſans engrais. La pareſſe des habitants de ce pays eſt ſi grande qu'ils ne veulent pas que la nourriture leur coûte la moindre

peine : il en eſt de même dans tous les cantons fertiles de ce grand pays, où l'on n'oblige point les hommes à travailler. Ces peuples vivent plutôt dans la miſere que de fumer les terres ; ils diſent que ce que l'on a par le travail ne vient pas de Dieu.

Le climat d'Argonne eſt extrêmement froid ; on y trouve pluſieurs endroits où la terre ne dégele pas à plus de trois pieds de profondeur : les celliers y ſont pratiqués dans les mines d'argent, & l'air en eſt ſi froid, que lorſqu'on en ouvre la porte, on héſite pour aller plus avant : la glace qui s'y forme en hiver ne fond point en été. Le diſtrict d'Argonne eſt ſujet à deux tremblements de terre périodiques ; l'un ſe fait ſentir au printems, l'autre au commencement de l'hiver. On dit qu'ils ſont fort doux, & généraux : que celui d'hiver dure juſque vers le mois de Novembre ; qu'alors le terrein s'éleve d'environ un demi-pied, & qu'au printems il s'abaiſſe peu-à-peu. Il croît dans ce canton un eſpece de blé-ſaraſin ſauvage. Avant d'arriver au lac de Segan-nor, on traverſe un deſert ſec & ſalé : on trouve enſuite un deſert pierreux ; la chaleur y eſt inſupportable

au commencement d'Août : il y a dans ce desert plusieurs lacs salés ; & dans d'autres deserts voisins une grande quantité d'ânes sauvages. L'air est très-pur à Oudinsk ; les maladies y sont rares ; le terroir est favorable aux légumes, & les vivres y sont en abondance. Iakoutsk est situé dans une belle plaine : quoique les environs de cette ville soient montagneux, ils sont très-agréables ; il y a d'excellents pâturages sur la rive occidentale de la riviere d'Angare. Les habitants de ce canton ne cultivent aucun blé ; les grains qu'ils consomment sont apportés des plaines plus éloignées du territoire d'Ilimsk, & des villages de l'Irkout & du Konda. Aux environs de la Léna, il y a peu de terrein qui ne soit couvert de bois ; les habitants y mettent le feu pour avoir des terres à cultiver, & le terroir est si ingrat qu'il ne produiroit rien, s'il n'étoit fumé ; cependant au fort Kirenskoi, qui est peu éloigné de ce canton ; les terres sont très-fertiles, & les plantes y ont une force & une grandeur extraordinaire. Les habitants de ce lieu, & même les animaux, sont sujets aux goîtres, & ces tumeurs y deviennent

Goîtres.

très-considérables ; cependant on ne voit point de montagnes dans ce canton, les troupeaux sont toûjours en plaine, les femmes n'y sont occupées que du soin de leur ménage ; ainsi l'action de monter ne peut pas être ici la cause de cette incommodité. Un de ces Goîtreux a assuré à M. Gmelin, qu'ayant passé une année dans les environs de la rivière d'Anga, son goître, qui étoit alors à son plus haut point de grosseur, diminua considérablement ; qu'il revint dans le même état quelque tems après son retour dans le canton de la Keringa.

A l'entrée du district d'Ilimsk, les environs de la Léna commencent à prendre un aspect sauvage ; on n'y voit que des montagnes escarpées & couvertes de bois. A trois lieues delà, sur la rive droite, est un rocher très-élevé ; sur la rive gauche, une grande plaine, & l'un & l'autre sont couverts d'arbres renversés & couchés du Midi au Nord. On dit que tout ce canton étoit une épaisse forêt ; mais qu'en 1733, le dix-neuf Juillet, une tempête épouvantable la renversa. Au-

delà de Vitimsk, les environs de la Léna ont un aſpect moins ſauvage; les bois ſont moins épais, les montagnes moins hautes, le terrein rapporte du foin & des grains. Vers l'embouchure de l'Olecma le terrein eſt ſablonneux, les bords de la Léna ſont couverts de cailloux gris; les bois deviennent moins épais, les ſaules y ſont auſſi communs que dans les contrées ſupérieures; mais on en voit peu de la grande eſpèce. Les terres labourables ſont communes; les Iakoutes peuvent mettre leurs beſtiaux en pâture pendant l'hiver; les troupeaux s'engraiſſent peu-à-peu: quand la neige eſt abondante, ils ſont obligés de chercher leur nourriture où ils peuvent la trouver: les Iakoutes ſont trop fainéants pour faire des proviſions de foin; cependant les beſtiaux y meurent rarement de faim. Le climat de Iakoutsk ne convient nullement au blé: on a cependant vu l'orge y croître & mûrir; mais comme elle y a mal réuſſi pluſieurs fois, il y a long-tems que la culture en eſt abandonnée. Quant aux autres eſpèces de blé, elles n'y viennent point en maturité: ce canton eſt trop ſeptentrional. La terre y eſt noire, graſſe

& produit des bouleaux. Telles ſont les marques du meilleur terrein de la Sibérie : mais quelles qu'en ſoient les qualités, il ne peut produire ſans une chaleur ſuffiſante ; & quelquefois vers la fin de Juin la terre eſt gelée à trois pieds de profondeur. Stralhenberg prétend que la cauſe de ce froid, preſque perpétuel, eſt le voiſinage de la Nouvelle Zemble & de ſes montagnes de glaces ; mais outre qu'il y a des glaces non-ſeulement à la Nouvelle Zemble & ſur toutes les côtes ſeptentrionales de la Sibérie, le ſeigle & même le froment viennent très-bien en pluſieurs cantons plus voiſins que Iakoutsk de la Nouvelle Zemble. Quoiqu'aux environs de cette ville il y ait des montagnes, on y trouve peu ou point de ſources, peut-être parce que la terre eſt gelée. En 1685, on voulut creuſer un puits, & l'on trouva la terre gelée, au mois de Juillet, juſqu'à treize toiſes de profondeur : plus on approche du Nord, plus ce défaut de ſources augmente. Dans le canton des Tartares Beltiriens, ſe trouve un deſert couvert de réglisſe aux environs de Kraſnoïark ; le terrein eſt aſſez bon ; un peu plus

loin, la terre eſt graſſe, propre à la culture; le ſeigle y réuſſit; mais le froment & l'orge n'y viennent que médiocrement : les pâturages y ſont excellents; les beſtiaux y vivent très-bien, les moutons Kalmoukes y multiplient beaucoup & ne dégénerent point. Les payſans des autres cantons de la Sibérie ont eſſayé d'élever cette eſpèce de moutons & n'y ont jamais réuſſi; ils dégénerent ou meurent : on penſe qu'ils ne peuvent vivre dans un pays plus découvert, ou ſupporter une plus grande chaleur. La difference du terroir, des plantes qu'il produit; la ſituation des lieux cauſe, ſans contredit, une grande variété dans les animaux. Près du diſtrict des Tartares Barabins, ſe trouve une plaine très-découverte, où l'on n'a que de l'eau de puits qui eſt un peu ſalée & ſulphureuſe; il y a auſſi, à la diſtance de deux lieues, du bois de bouleau : c'eſt dans cette plaine qu'eſt ſitué le fort Tchanskoï. Le fort Kainſkoï eſt dans le diſtrict même des Barabins : les environs de ce fort ſont fertiles, découverts, & l'aſpect en eſt agréable : on y a auſſi du bois de bouleau; mais quoiqu'il ſoit plus dur que

les bouleaux ordinaires, les habitants prétendent qu'il pourrit promptement. Le terrein de ce pays produit de la tourbe : il eſt propre à l'Agriculture ; on peut y avoir de très-belles prairies & de très-beaux troupeaux, & on n'y manque d'aucune des choſes néceſſaires à la vie : ce pays eſt peu habité & reſſemble preſque à un déſert. Les environs du fort Ialoutorovskoï ſont couverts de bois : il y a de grandes plaines qui s'étendent le long de la Tobol, & ſervent de pâturages à un grand nombre de chevaux. Les fréquentes inondations empêchent que ces campagnes ne ſoient cultivées ; cependant au Nord & à l'Occident du Fort on trouve ſuffiſamment de terres labourables : le blé y réuſſit aſſez bien ; un pond ou quarante livres de farine, ne coûte ordinairement que huit à dix ſols : les beſtiaux y ſont en grand nombre ; mais les moutons y ſont ſujets à des épidémies ſi rapides qu'elles enlevent quelquefois un troupeau entier : la tête & les parties enflent, & l'animal meurt en moins d'une demi-heure. A Solikamskaïa, le terroir produit beaucoup de ſel. Lorſqu'on creuſe des puits pour

lès salines, si l'on trouve une argile grise, c'est un très-bon signe : celle de Solikamsk contient de petites marcassites cubiques, de couleur d'or pâle. A Stroganov & Piskore, elle est entiérement pure, quoiqu'elle ait une odeur de soufre plus forte que celle de Solikamsk. La terre grise est un signe certain de la proximité des sources salées ; & on regarde aussi comme une marque assez sûre celle qui devient laiteuse pendant la chaleur, de quelque couleur qu'elle soit. La terre rougeâtre indique qu'on est loin des sources salées. La terre de Solikamsk étant fort légere, il est facile d'y creuser des puits ; mais les parties de cette terre ayant entr'elles peu de cohérence, elle tombe facilement, & bouche les canaux des sources. Celles de Stroganov & de Piskore étant au contraire un terrein ferme, n'ont pas le même inconvénient.

Tel est en particulier le terroir de différents cantons de la Sibérie. Mais en général, la province de Tobolsk, est stérile depuis sa capitale jusqu'à l'embouchure de l'Oby : à l'Orient, & au Sud elle produit des légumes & des

fruits assez bons. Celle de Iakutsk est tout-à-fait stérile ; on n'y voit que des genevriers, des groiseliers, des framboisiers, de petits arbrisseaux & des pins. Dans celle de Ienisseisk, quoi que le sel soit assez bon, il est si fort resserré entre des montagnes, qu'il n'y a que des espaces très-étroits à cultiver, & qui restent stériles par la paresse des habitants. La province de Nerzinsk est la plus féconde de toutes celles de la Sibérie. Le terroir de la province d'Irkutsk est sablonneux, & chargé de montagnes sans verdure : on y rencontre des plaines si desertes & si arides qu'on y voyage deux ou trois jours sans voir un seul arbre. Dans le Kamtschatka la fécondité des terres dépend particuliérement de la température du climat, & de sa position à l'égard du pole & de la mer.

Les lieux qu'arrose la Kamtschatka se ressentent de l'abondance que répandent par-tout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines & de bayes, qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y donne les bois également propres à la construction des maisons & à celle des

vaiſſeaux : les plantes qui veulent un terrein chaud y croiſſent beaucoup mieux, ſur-tout à la ſource de la Kamtſchatka, où la péninſule eſt plus large, plus loin de la mer, & moins ſujette aux brouillards. Entre ſa ſource & ſon embouchure, on a ſemé de l'avoine & de l'orge avec ſuccès : peut-être le froment y réuſſiroit-il auſſi.

Les légumes qui ont beſoin de chaleur ne parviennent pas à leur maturité dans ce pays : la laitue, le chou n'y pomment jamais ; les pois n'y font que fleurir. Mais ce qui ne demande que de l'humidité, comme les navets, les radix ou raiforts, & les betteraves, viennent par-tout plus abondants, plus gros & de meilleur qualité le long de la riviere de Kamtſchatka. Tout le pays eſt plus fécond en herbe qu'aucun endroit de la Ruſſie. Au bord des rivieres, dans les marais & les bois, elle ſurpaſſe la hauteur d'un homme, & peut ſe faucher juſqu'à trois fois dans un été. C'eſt aux pluies du printems, à l'humidité du terrein qu'on doit cette fécondité. Ce foin ſe conſerve fort avant dans l'automne, &

garde ſa ſeve & ſon ſue en hiver. Auſſi les beſtiaux y ſont extrêmement gros & gras, & donnent du lait dans toutes les ſaiſons.

Les bords de la mer ne ſont propres ni aux paturages, ni à la culture, ils ſont en général trop pierreux trop ſablonneux, ou trop marécageux. Sur la côte occidentale, depuis la mer de Pengina, l'on trouve, en avançant dans le pays, des endroits bas qui paroiſſent formés des ſables que la mer y a tranſportés. La terre n'y gele qu'à un pied de profondeur. Au-deſſous eſt une terre molle, juſqu'à l'épaiſſeur d'une archine & demie; plus bas, une couche de glace très-dure à briſer; enſuite une vaſe délayée & liquide; enfin ſe trouve le roc qui s'étend depuis les montagnes juſqu'à la mer. Cette terre eſt comme une éponge imbibée, qui n'a point aſſez de conſiſtance pour faire croître même des bois.

Si les cantons voiſins de la mer ſont communément ſtériles, les endroits élevés & les collines qui s'en éloignent ſont couverts de bois. La neige qui précede la gelée, aux premiers jours de l'automne, s'oppoſe à la ſemence des

grains, parce que, venant à fondre, elle emporte ou corrompt les ſemences : au printems, juſqu'au mois d'Août, des pluies abondantes avec la fonte des neiges couvrent d'eau la ſurface de la terre. Ce qu'on a ſemé croît cependant aſſez vîte ; mais, comme la ſaiſon de l'été ſe trouve fort courte, & qu'elle a quelquefois quinze jours ſans ſoleil, la moiſſon ne mûrit point, & la gelée vient la ſurprendre en fleur. Les côtes ont peu de bois, & les bords des rivieres n'ont que des ſaules & des cannes. Les rivages de la *Bolſchaia-Roka* ſont coupés à pic, & l'on trouve ſous pluſieurs couches de glaiſe, de ſable, de fange & de vaſe, à ſix pieds de profondeur, des arbres d'une eſpèce inconnue au Kamtſchatka, ce qui fait conjecturer qu'autrefois ce pays a été couvert par la mer, ou que le globe a pu varier dans ſa poſition.

ARTICLE

ARTICLE II.

Découverte de la Sibérie, du Kamtſchatka, des iſles Kouriles & autres.

§. I.

Découverte de la Sibérie.

LA Sibérie fut connue des Ruſſes en 1563, par un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anika* : elle a été conquiſe dans la ſuite par un chef de Brigands.

Avant la conquête des Ruſſes, la Sibérie formoit un Royaume particulier, qui étoit gouverné par un prince Tartare, de la religion de Mahomet.

Sous le regne du Czar Iwan Baſilowitz, un nommé Iermack Timofewitz, ſuivi de mille Coſaques, ravageoit, ainſi que nous l'avons dit dans l'Hiſtoire de Ruſſie, (*) les environ de l'Occa & du Volga. Iwan fit pourſuivre ce brigand par des troupes qui le battirent

(*) *Tom. XV, p. 232.*

& l'obligerent à prendre la fuite. Il obtint des ſecours d'un Seigneur nommé *Strogenow*, deſcendit la Tura avec ſes Coſaques, ſurprit la ville d'Onzigidun, actuellement Timéen, paſſa à Sibir, ville près de laquelle on a bâti celle de Tobolsk, en chaſſa Zutchium, Kam qui y régnoit, fit ſon fils priſonnier & l'envoya à Moſcou ; fit offrir à la Cour de Ruſſie ſa conquête, pour obtenir le pardon des ravages qu'il avoit faits. Iermack fut écouté favorablement, & auſſitôt, on envoya des troupes pour prendre poſſeſſion de la Sibérie. Depuis ce tems, les Ruſſes ſe ſont inſenſiblement étendus juſqu'au rivage de la mer du Japon & aux frontieres de la Tartarie Chinoiſe.

Iermack, à qui on donne le titre de Prince de Sibérie, ne jouit pas longtems de ſa conquête : en deſcendant l'Irtiſch, ſes troupes furent taillées en piéces, & il perdit la vie dans le combat. Comme c'étoit aux Coſaques qu'on devoit la conquête de ce pays, à meſure qu'on y envoya des troupes elles furent incorporées avec eux. C'eſt par cette raiſon que toute la milice de Sibérie

porte encore aujourd'hui le nom de Cosaques.

Zutchium resta long-temps à Moscou. On lui donna le nom d'Altenaï, Sultan. Il est devenu la tige de la famille de Sibirski, qui est comprise aujourd'hui parmi les Princes étrangers, comme descendant des Kans de Sibérie. Le nom de Iermack est encore actuellement fort en vénération dans ce pays. Tous les ans, on fait, dans différents endroits, & sur-tout à Tobolsk, une cérémonie en son honneur, & on ne manque pas de chanter un hymne à sa louange.

§. II.

Découvertes du Kamtschatka.

Aussi-tôt que les Russes eurent établi & assuré leur domination dans la Sibérie, ils firent de nouveaux efforts pour connoître les pays voisins, & soumettre les peuples sauvages qui les habitoient.

Wolodimer-Atlasow, Cosaque de nation, étant Commissaire à Anadir-Ostroy, reçut, en 1697, ordre d'étendre la domination Russe. Il envoya

ſeize ſoldats pour lever des tributs & ſubjuger des hommes. Morosko, Capitaine de cette troupe, s'avança juſqu'au Kamtſchatka, qui n'eſt pas à cent lieues de la riviere d'Anadir. Sur ſon récit, Atlaſow ſe mit à la tête d'environ cent hommes, & partit lui-même pour la conquête de ce pays. Arrivé à l'endroit où la preſqu'île s'éloigne du continent & s'avance dans la mer, il partagea ſa troupe en deux bandes, donna l'une à Morosko, pour conquérir la côte orientale, & marcha avec l'autre pour ſoumettre la côte occidentale.

Ces deux corps ſe rejoignirent vers le milieu de la preſqu'île, ſur la riviere de Tigil. Ces hommes de feu, c'eſt ainſi que les nommoient les Kamtſchatdales, à cauſe de leurs fuſils, firent payer tribut à cinq on ſix peuples ſauvages. Atlaſow, pour s'aſſurer des Nations qu'il avoit ſoumiſes, bâtit un fort ſur la riviere de Kamtſchatka : il y laiſſa quinze hommes avec un commandant, & revint à Moſcou, en 1700. Les dépouilles qu'il remporta conſiſtoient en trois mille deux cents zibelines, dix caſtors marins, ſept peaux de caſ-

tors amphibies ou terreſtres, quatre loutres, dix renards gris & cent quatre-vingts-onze renards rouges. Ce butin lui valut le grade de Commandant des Coſaques dans la ville d'Iakoutsk. Il eut ordre de retourner au Kamtſchatka avec cent de ces ſoldats ; mais en ſortant de Tobolsk, il fut mis en priſon, pour avoir pillé un vaiſſeau marchand.

Potop-Serioukow, qu'il avoit laiſſé au Kamtſchatka, reſta trois ans dans ſon fort, ſans guerre avec les Kamtſchadales, ſe bornant à trafiquer, parce qu'il n'avoit point de force pour conquérir. Mais, voulant paſſer à Anadirsk, il fut tué dans ſa route, avec ſes ſoldats. Tout fut aſſez paiſible, de part & d'autre, pendant cinq ou ſix ans : les Coſaques ſe contenterent de lever quelques tributs, & les Kamtſchadales de tuer quelques Coſaques. Cependant ce n'étoit pas une guerre ouverte ; on vivoit en auſſi bonne intelligence que des ſoldats ſans diſcipline peuvent conſerver avec un peuple ſans police.

Mais les Commiſſaires envoyés de Ruſſie au Kamtſchatka, pour y exercer

le pouvoir le plus abſolu, ſouleverent des peuples qui ſe croyoient indépendants. Si la levée des impôts a ſouvent occaſionnée des émeutes dans les Etats policés, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle en excite chez des peuples ſauvages.

Les Kamtſchadales étoient ſi peu diſpoſés à reconnoître une domination étrangére, qu'ils prenoient pour des exilés ou fugitifs de leur pays, ces Ruſſes qui venoient tous les ans leur demander un tribut de pelleteries. Ce peuple ne ſavoit pas encore quels étoient les prétendus droits d'un conquérant; mais il réſolut de ſe défaire de tous les Ruſſes. Les Kamtſchadales de Bolchereskoi brûlerent le petit fort qu'on y avoit établi pour fondement de la ſouveraineté; ils en maſſacrerent tous les ſoldats. Près de la mer des Caſtors, cinq Commis des tributs furent tués en exerçant leur emploi. Les Coſaques, n'oſant attaquer les rébelles, ſe tinrent ſur leurs gardes, en attendant un chef. Atlaſow ſortit enfin de priſon en 1706, pour être mis à leur tête. On le renvoya au Kamtſchatka avec des munitions & de l'artillerie; afin de mériter par des conquêtes le pardon du brigandage qu'il

avoit commis; & on lui recommanda la douceur & la juſtice, ſous peine de mort.

Dès qu'Atlaſow fut arrivé aux forts élevés ſur le Kamtſchatka, il détacha ſoixante-dix Coſaques pour réduire les rébelles qui avoient tué les Commis. On ne trouva point de réſiſtance juſqu'à la baye d'Awatcha où les Kamtſchadales s'étoient aſſemblés au nombre de huit cents. Ils ſe confioient ſi fort dans la ſupériorité de leur nombre, que, réſolus de ne point tuer les Coſaques, ils avoient apporté des courroies pour les lier. Les Coſaques ayant paru ſur la côte, virent dans la baye des canots vuides. Les habitans s'étoient cachés dans des bois qui étoient ſur le chemin. Auſſi-tôt que les ennemis furent paſſés, les Kamtſchadales fondirent ſur eux; mais la valeur des Coſaques renverſa les uns & diſſipa les autres. Le fruit de cette victoire, qui leur coûta ſix hommes, ſe réduiſit à faire trois priſonniers conſidérables, qui donnerent en tribut une trentaine de peaux. Mais les Coſaques ne jouirent pas tranquillement de leur butin; ce fut un germe de révolte chez leurs

ennemis, & de discussion entr'eux.

Atlasow qui commandoit les Cosaques, les avoit menés avec tant de rigueur, qu'avant qu'il arrivât au Kamtschatka, la Chancellerie de Iakoutsk, où il les avoit pris, étoit déja remplie de mémoires contre lui. Sa mauvaise conduite fut poussée à des excès révoltants: à la fin de l'hiver de 1707, ses troupes lui ôterent d'elles-mêmes le commandement. Pour leur justification, elles alléguerent entr'autres griefs, qu'il laissoit mourir de faim les soldats, en s'appropriant les vivres qu'il prenoit aux Kamtschadales, qu'ayant tué de sa main, un soldat innocent, il avoit répondu à ceux qui se plaignoient de cette barbare action, qu'il pourroit de même les faire périr tous, sans que le Czar lui demandât compte de leur vie; qu'il avoit dit aux Kamtschadales, au sujet de la mort de ce soldat, que s'il l'avoit tué, c'étoit pour empêcher les autres d'effectuer la résolution qu'ils avoient prise, d'égorger tous les habitans du pays, afin de s'emparer de leurs dépouilles.

Atlasow étoit sujet à l'ivrognerie, à la rapine. On le mit en prison; ses

effets furent enlevés & dépoſés dans le fiſc. Ils conſiſtoient en douze cents trente-quatre zibelines, quatre cents renards communs, quatorze renards noirs, ſoixante-quinze caſtors marins, ſans compter beaucoup d'autres fourrures. Enfin il avoit amaſſé des richeſſes immenſes en peu de tems.

Cependant on envoya ſucceſſivement deux Commiſſaires au Kamtſchatka, dans l'eſpace de deux ans, avec de nouvelles troupes & quelques piéces de canon; mais les Kamtſchadales tuérent beaucoup de ces recrues au paſſage: la diſſention des Coſaques les livroient à leurs ennemis. La mutinerie des uns, la rébellion des autres, retardoient & troubloient les progrès des expéditions de la Ruſſie au Kamtſchatka. Les habitans tuérent des ſoldats, les ſoldats ſe défirent de leurs chefs. Mironow, Commiſſaire envoyé pour remplacer Tchirikow, fut égorgé au mois de Janvier 1711, par vingt de ſes Coſaques. Atlaſow, qui s'étoit échappé de ſa priſon, & retiré au petit fort de Kamtſchatkoi, fut aſſaſſiné dans ſon lit par une trentaine de ces mêmes Coſaques qui pillerent trois maiſons

de l'Oſtrog, tous les effets des deux Commiſſaires égorgés, les magaſins de la marine, & les tributs de la Couronne. Enſuite, ayant groſſi leur nombre juſqu'à ſoixante-quinze hommes, ſous deux chefs, ils allerent au fort ſupérieur de Kamtſchatkoi, jetterent le Commiſſaire Tchirikow dans la riviere.

Ils crurent devoir prévenir les pourſuites de la Juſtice, en expoſant les ſujets de plainte qu'ils avoient contre Mironow & Tchirikou, ſans parler d'Atlaſow, qu'ils regardoient, ſans doute, comme proſcrit. Dans le mémoire que réçut la Chancellerie d'Iakoutsk, les deux Commiſſaires étoient accuſés d'avoir opprimé les Coſaques & les peuples ſoumis; arrachant aux uns leurs biens à force de menaces & de coups; forçant les autres à prendre, à un prix exceſſif, des marchandiſes pour leur ſolde, & à quittancer leur paye de neuf roubles & vingt-cinq copecks. On les accuſoit encore d'avoir fait tout le commerce pour leur compte, & de s'être approprié non-ſeulement le butin des ſoldats, mais les tributs de la Couronne. Pour preuves de leurs

monopoles & de leurs rapines, on produisit le mémoire de leurs effets. Ceux de Tchirikow, montoient à six cents zibelines, cinq cents renards ordinaires, & vingt castors marins : ceux de Mironow à huit cents zibelines, quatre cents renards, & trente castors. C'est presque la valeur & la quantité des tributs annuels que la Russie tire de tout le Kamtschatka, même aujourd'hui qu'il est entiérement soumis à cette Couronne.

Après s'être ainsi conduits, ce qui n'étoit qu'une récrimination, les mutins, pour mériter leur pardon, allerent soumettre les rébelles. Ils détruisirent un Ostrog de leur ennémi, & s'établirent à leur place. Les Kamtschadales se rassemblerent de toutes parts, en si grand nombre, qu'ils se flatoient d'étouffer les Cosaques avec leur bonnets. Ceux-ci, après avoir reçu la bénédiction d'un Archimandrite, qu'on avoit envoyé au Kamtschatka dès 1705, se voyant entourés & bloqués, tomberent sur les ennemis avec leurs carabines, & se battirent une journée entiere à coups de lance. Les Cosaques, qui n'étoient que quarante hommes, n'en

perdirent que trois & couvrirent la Bolchaia-Reka de cadavres, & toute la grande riviere tomba ſous le joug.

De tous tems, la ruſe ſe permit la trahiſon contre l'abus de la force ; ce n'eſt pas même une injuſtice oppoſée à l'injuſtice : d'ailleurs un peuple opprimé n'a pas toujours le choix des moyens pour établir ſa tranquillité, & pour ſecouer le joug inſupportable de la tyrannie. Les Kamtſchadales reçurent les Coſaques avec toutes les marques de ſoumiſſion & même d'amitié ; ils leur payerent des tributs, leur firent des préſents, & leur donnerent des ôtages. Mais dès la nuit ſuivante, ils mirent le feu au balagne où repoſoient les Coſaques mêlés avec les Kamtſchadales, qu'ils avoient gardés pour ſûreté. Les incendiaires crierent à leurs compagnons renfermés, de s'évader par de fauſſes portes qu'ils avoient pratiquées à deſſein de les ſauver : ceux-ci répondirent qu'ils étoient enchaînés ; mais qu'ils mouroient contents de voir périr leurs ennemis dans les flammes.

Cependant un nouveau Commiſſaire étoit venu remplacer Mironow, ſans ſavoir la deſtinée de ſes trois prédéceſ-

ſeurs. La route du Kamtſchatka n'étant d'abord ouverte que par terre, il étoit difficile d'y entrer & d'en ſortir à travers d'une multitude de peuples indépendants, qui défendoient leur liberté, oppoſant des embûches à des violences.

Les périls multipliés de cette route, empêchoient & retardoient la communication des conquérants avec Iakoutsk, & les expéditions ſe faiſoient au hazard. Schepetkoi avoit trouvé tout en combuſtion dans la preſqu'île ; des habitants mal ſubjugués par des ſoldats qui avoient aſſaſſiné leurs chefs, & ces factieux brûlés ou diſſipés par des vaincus rébelles. Ce Commiſſaire remit les choſes dans le meilleur ordre qui lui fut poſſible, & s'embarquant le 8. Juin 1712, ſur la mer orientale, il entra dans la riviere Olioutore, avec les tributs de la Couronne. Il fut obligé de ſe retrancher ſur les bords de ce fleuve, pour attendre les renforts d'Anadiresk qui l'eſcortaſſent juſqu'à Iakoutsk. Il avoit quatre-vingt-quatre ſoldats pour défendre un mauvais retranchement de terre, où tous les jours il étoit harcelé par les Koriaques. Enfin, ayant reçu des rennes, pour le tranſport, & ſoixante

hommes d'eſcorte, il arriva à Iakoutsk en Janvier 1714, portant les tributs de pluſieurs années. Depuis 1707, il n'en étoit point arrivé du Kamtſchatka. Cette levée avoit produit treize mille deux cents quatre-vingt Zibelines, trois mille deux cents quatre-vingt-neuf renards rouges, quarante-un preſque noirs, ſept tout à fait noirs, & deux cents cinquante-neuf caſtors marins. Pour avoir ces peaux de bêtes, il a, ſans doute, fallu tuer un grand nombre d'hommes.

Le Commiſſaire qui remplaça Schepetkoi, loin d'appaiſer les révoltes, en donna l'exemple. Réſolu de s'emparer de la Colonie, il fit arrêter & mettre à la torture Iarigin, Commandant de du fort inférieur de Kamtſchatkoi, traita de la même maniere l'Aumônier du fort & quelque Coſaques, pilla les effets du Commandant, pour les donner à ſes ſoldats. Iarigin fut obligé de ſe faire Moine. Kirgizow, l'uſurpateur, non-ſeulement ne put entraîner tous les Coſaques dans ſa défection; mais, après avoir vu ſon parti ſe déchirer en deux factions, il fut trahi par ſes complices & puni de mort.

Le ſucceſſeur de Koleſow, qui avoit étouffé les troubles par le châtiment du traître Kirgizow, profita du calme pour affermir les fondemens de la Colonie. L'établiſſement du fort inférieur, étoit un marécage ſujet aux inondations: le Commiſſaire bâtit une égliſe dans le voiſinage du fort; mais dans un endroit moins mal ſain. Cette égliſe attira les habitans de l'Oſtrog, & fit déſerter cet ancien établiſſement. Chez les peuples policés, les villes fondent des temples: chez les peuples ſauvages, les temples fondent les villes.

Du fort inférieur, qui étoit à l'embouchûre de la Kamtſchatka, le Commiſſaire Ivan Enifieskoi, marcha à la tête de cent vingt Coſaques & de cent cinquante Kamtſchadales, contre les rébelles d'Arſvatcha, qui avoient maſſacré vingt-cinq ſoldats & leur chef. Déja les conquérants avoient ſu oppoſer la nation Kamtſchale à elle-même. Les rébelles ſe défendirent pendant deux ſemaines. Comme on ne pouvoit les forcer, on mit le feu à leurs retranchements, & l'on égorgea tout ce qui échappoit aux flammes. Depuis ce moment, les habitans d'Arvatſcha payerent

un tribut régulier à la Ruſſie.

Le Commiſſaire Ivan & ſon prédéceſſeur Koleſow, qui n'avoient oſé paſſer dans le pays des Olioutours avec les tributs de la Couronne, s'étant embarqués enſemble, arriverent à la fin d'Août 1714, à la riviere d'Olioutoure. Ce qu'ils avoit levé dans l'eſpace de deux ans, montoit à cinq mille ſix cents quarante-une ziblines, ſept cents cinquante-ſept renards ordinaires, dix moitié noirs, onze fourrures des plus beaux renards, cent trente-ſept caſtors marins & deux loutres; ils apportoient de plus vingt-deux zolotniks d'or en lingots & en piéces du ſceau du Japon, qu'on avoit trouvés ſur des vaiſſeaux Japonois échoués aux côtes du Kamtſchatka.

Mais tous ces tréſorts, furent pillés par les Ioukagires, ſoldats de Petrow, qui avoient défait les Olioutours. Les mutins étoient outrés des violences d'un homme qui ſe ſervoit d'eux comme de chevaux, pour voiturer les tributs, au lieu d'employer, diſoient-ils, les Koriaques qu'on avoit fait venir exprès: ils maſſacrerent leur chef, aſſiégerent un Oſtrog, où les deux Com-

miſſaires s'étoient réfugiés, obligérent les Koriaques de l'Oſtrog à tuer ces deux Officiers, & ſe partagerent les tributs qu'on y apportoit. On en recouvra cependant une partie après cette émeute, ſoit en les rachetant à bas prix, ſoit par la reſtitution qui en fut faite à la caiſſe du fiſc.

Nouvelle route d'Iakoutsk au Kamtſchatka par mer.

Les dangers & les peines qu'il falloit eſſuyer dans une longue route par terre, au milieu de peuples indépendants ou peu ſoumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligérent d'en chercher une plus courte & plus ſûre. On tenta, dès l'an 1715, un paſſage par la mer d'Ockotsk au Kamtſchatka. Par-là on abordoit à cette Preſqu'île par ſa côte occidentale, au lieu d'y entrer par la côte orientale : d'ailleurs c'étoit deux voyes ouvertes à la conquête & au commerce ; mais la derniere avoit les plus grands avantages. D'Iakoutsk, qui eſt ſur la Léna, il n'y a guere que dix ou douze degrés juſqu'à Ockotsk, au lieu de trente degrés à parcourir depuis cette riviere juſqu'à celle d'Olioutoure. D'Ockotsk, on n'a qu'une traverſée d'environ trois cents lieues de mer, pour aborder au Midi du Kamtſ-

chatka, par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route, les tributs ne passerent plus par le Nord; mais ils furent toujours en proie à l'avidité des Commissaires, & au pillage des Cosaques, qui tantôt emprisonnoient les Officiers de la Russie, & tantôt vexoient les habitants du Kamtschatka. Enfin pendant trente ans, il ne se fit que des brigandages dans ce malheureux pays, entre ceux qui travailloient à le réduire & ceux qui résistoient au joug. Tel est le sort des nouvelles Colonies; il faut les arroser de sang, & les engraisser de carnage.

La découverte des îles Kouriles que la mer semble avoir détachées du Kamtschatka, fut tentée en 1720. On les parcourut, on les suivit jusqu'à l'île de Matmai, qui touche presqu'au Japon. En 1728, on leva la carte des côtes septentrionales du Kamtschatka, d'où l'on s'éloigne jusqu'au soixante septieme degré dix-sept minutes de de latitude. En 1729, un Capitaine Russe & un Chef de Cosaques, allerent avec des troupes au Kamtschaka, par ordre de la Cour, afin d'en reconnoître les côtes, soit au Nord, soit au Midi;

de ſoumettre de gré ou de force, tous les Koriaques qui ne ſeroient pas tributaires ; d'établir des colonies & de bâtir des Oſtrogs ; de cimenter un commerce avec les Nations voiſines. Mais ces ordres ne purent s'exécuter qu'en partie ; & ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des frontieres juſqu'à la Chine.

Cet Empire & celui de Ruſſie, qui ſe touchent par une extrémité, mais qui n'ont rien de commun que quelques deſerts limitrophes, qui ſervent à les ſéparer, offrent à l'eſprit humain, l'enfance & la perfection de la police ſociale, montrent la différence qu'il y aura toujours entre le deſpotiſme que les armes exercent ſur l'ignorance, & l'autorité que les loix prennent ſur un peuple éclairé. Mais la Ruſſie, en s'ouvrant une communication par la mer avec les Chinois, ſe prépare, ſans doute, une voie à la véritable grandeur. Ainſi le Kamtſchatka, ce pays ſauvage, peut devenir un jour le médiateur d'une heureuſe civiliſation ; & cette péninſule pourra en outre avoir des liaiſons avec celle de l'Inde. L'île du Japon ſemble placée entre ces deux régions, pour faciliter une nouvelle route de

commerce de l'Asie avec l'Europe, plus courte & moins dangereuse peut-être que l'ancienne. Tout porte à cette espérence, & le hazard même en a jetté les germes.

En effet, dès l'an 1730, un vaisseau Japonois vint échouer sur la pointe du Kamtschatka. Ce navire chargé de ris, d'étoffes de soie, de toiles de coton, qu'il portoit d'une province du Japon à une autre, fut poussé en pleine mer par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents pendant six mois, après avoir jetté ses marchandises, ses agrès, ses mâts, ses ancres dans la mer, il fut porté par les courants à Kouris-Kaia-Lopatka. L'équipage, composé de dix-sept hommes, voulut descendre à terre & camper sous une tente, avec ce qu'il put sauver des restes & des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois jours, ils apperçurent un Officier Cosaques avec des Kamtschadales. Ravis de revoir des hommes, ils leurs firent des présents. Les Japonois, à qui la tempête avoit enlevé leur vaisseau, se mirent dans un esquif pour le chercher sur la côte, ou pour aborder à quelque habitation; mais le perfide

Coſaque, qui ſe nommoit Chtinnikow, s'étant dérobé la nuit avec ſes gens, ils le trouverent qui dépeçoit la carcaſſe de leur navire, pour en avoir le fer. Ce barbare envoie auſſi-tôt ſes Kamtſchatdales, dans un canot, à l'eſquif des Japonois; & dans le tems que ceux-ci leur tendoient des mains ſuppliantes, pour demander du ſecours & la vie, ils les aſſaſſinerent avec les mêmes armes dont ces infortunés leur avoient fait préſent. On ne garda que deux de ces étrangers; l'un étoit un enfant de onze ans. Chtinnikow s'empara de tout ce qui étoit dans l'eſquif, brûla le vaiſſeau & ſe retira dans le fort ſupérieur de Kamtſchatkoi, avec ſon butin & ſes deux priſonniers. Mais un Commiſſaire arrivé peu de tems après, retira de ſes mains ces miſérables victimes, & les fit conduire avec toutes ſortes de bons traitemens, à Iakoutsk. Delà ces deux Japonois allerent, ſous la protection du Gouvernement, à Tobolsk, puis à Moſcow, & à Péterſbourg. Ils furent préſentés à la Cour en 1731. On les fit élever dans une école Militaire, où ils reçurent le Baptême en 1734. Deux ans après on

les mit avec de jeunes Ruſſes, pour apprendre la langue du pays ; mais cette même année, le plus âgé, qui avoit quarante-trois ans, périt, après ſix ans d'expatriation, dans un climat trop étranger à celui de ſa naiſſance. Le plus jeune mourut trois ans après. L'Académie de Pétersbourg, qui avoit été chargée de leur éducation, les fit modeler en plâtre, & conſerva ce monument ſingulier dans le cabinet des curioſités, où on les voit aujourd'hui.

Malgré toutes les précautions des Impératrices de Ruſſie pour adoucir le joug des Kamtſchadales, les Coſaques exercerent ſur ce peuple vaincu toutes les vexations qui ſuivent la conquête. Comme ils n'avoient point amené de femmes avec eux, ils abuſerent de la force pour en avoir : lorſqu'ils avoient aſſujetti quelques Oſtrogs, ils prenoient un certain nombre de femmes & d'enfants qu'ils partageoient entr'eux. Ils vivoient avec une de ces femmes en concubinage, & quand ils en avoient eu des enfants, ils lui donnoient l'inſpection ſur les autres eſclaves de la nation. Ceux qui vouloient contracter des al-

ſiances avec les Kamtſchadales libres, ſignoient des billets, par leſquels ils leur promettoient d'épouſer leurs filles dès que le Prêtre ſeroit arrivé; de ſorte que le baptême de la fille promiſe, celui de ſes enfants, les fiançailles & le mariage ſe faiſoient ſouvent tout à la fois; car il n'y avoit pour tous ces Oſtrogs qu'un ſeul Prêtre, qui demeuroit au fort inférieur du Kamtſchatkoi, & viſitoit les autres Oſtrogs tous les ans ou les deux ans.

Les Coſaques vivoient en Seigneurs, du travail de leur eſclaves, ou des tributs qu'ils en exigeoient. Quand ils alloient lever ceux de la Couronne, le tributaire payoit, indépendamment de la taxe du Prince, quatre renards ou zibelines; l'une pour le Receveur, l'autre pour ſon Commis, une troiſieme pour l'Interprête, & la quatrieme pour les Coſaques. Ces derniers paſſoient leur tems à jouer ces peaux dans des cabarets. Enſuite ils jouerent leurs eſclaves, de ſorte que ces malheureux changeoient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppreſſion alla ſi loin, que les Kamtſchadales réſolurent enfin de ſecouer le joug, & d'exterminer

tous les Ruſſes qui étoient dans la preſqu'île. Mais depuis que la route étoit établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtimens étoit devenu trop facile & trop fréquent pour exécuter un pareil complot, ſans une occaſion favorable. On attendit ce moment ; il arriva.

Les Tchouktchins, peuple voiſin de l'Anadir, non contens de repouſſer la domination Ruſſe, étoient venus attaquer les Koriaques ſes tributaires. Il étoit aiſé de chaſſer, avec des troupes diſciplinées, des ſauvages qui n'avoient que l'amour du butin & de l'indépendance ; mais ils reparoiſſoient toujours au moment où on ne les attendoit pas. On voulut les dompter, par une guerre vive & ſoutenue ; & le Capitaine Pawlatſki, venu au Kamtſchatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ſes troupes, pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il alloit ſoumettre des rébelles, ſon départ en formoit derriere lui. Les habitants de l'embouchure de la Kamtſchatka, ceux des deux rivieres intérieures qui ſont au centre du pays, ſe répandirent dans la preſqu'île pendant l'hiver, faiſant des complots, ſous

le

le prétexte & l'apparence de visiter. Il n'est pas difficile à des peuples conquis de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue.

Dès que le bruit se fut répandu que Chestakow, chef des Cosaques, venu avec Pawlutski, pour la grande expédition de 1729, avoit été tué par les Tchoukchis, les Kamtschadales, feignant de craindre les incursions de ces rébelles, s'armerent comme pour se défendre, mais dans l'intention de se délivrer des Cosaques, qu'ils prioient cependant de rester avec eux. Ils prirent toutes les précautions pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenoit des troupes Russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devoient être reçues dans les ports, avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacrer quand elles traverseroient l'intérieur du pays. Deux chefs étoient à la tête de ce complot. A peine le dernier Commissaire se fut embarqué avec ses tributs, pour entrer dans l'Anadir, que les Kamtschadales, assemblés sur leurs canots, remonterent la Kamtschatka : ce fut le 20 Juillet 1731. Ils égorgerent le peu de Cosaques

qui étoient reſtés ; ils y ſurprirent l'Oſtrog inférieur, brûlerent tout excepté l'égliſe & les fortifications, où l'on mit tout ce qu'on avoit pris dans le pillage. Dès le lendemain ils ſe revêtirent des habits Ruſſes, ſoit de femmes ou de Prêtres ; firent des feſtins, des danſes, des cérémonies ſuperſtitieuſes, en ſigne de réjouiſſance & de triomphe. Théodore Khartchin, un des deux chefs de la conſpiration, nouveau Chrétien, ordonna à un Kamtſchadale, qui ſavoit lire, & qui avoit été baptiſé comme lui, de chanter le *Te Deum*, en habit ſacerdotal. Enſuite il fit écrire ſur le regiſtre de l'égliſe : *par ordre du Commiſſaire Théodore Kartchin, on a donné à Savina* (c'étoit le nom de l'officiant) *trente renards ordinaires, pour avoir chanté le* Te Deum.

Cependant un vent contraire avoit obligé le vaiſſeau de Pawlutski de jetter l'ancre au ſortir de l'embouchure de la Kamtſchatka. Quelques Coſaques échappés du carnage, apporterent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouilloient encore ſur la côte. Auſſi-tôt on deſcendit pour appaiſer la révolte ; & quatre jours

après la prise du fort, on revint le battre en bréche avec quelques canons du vaisseau. Khartchin, qui, du haut des remparts, avoit insulté les Russes, fut forcé de s'évader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent; les uns furent tués dans le fort, les autres, avec les richesses qu'ils y avoient amassées, furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamtschadales, qui s'étoient rendus avant l'assaut, furent massacrés ou passés au fil de l'épée, en répresailles des insultes que les rébelles avoient faites aux femmes & aux enfants des Cosaques.

Khartchin, ayant rejoint plusieurs autres chefs de l'émeute générale, vint à la rencontre des Russes, pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats, peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un ôtage pour sûreté de sa personne, & passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamtschadales, promit de vivre en paix, & dit qu'il iroit engager les siens à mettre les armes bas. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti, il envoya dire aux Russes qu'on ne vouloit

point entendre parler de paix. Le lendemain il repartit avec les rébelles pour ſe rendre ſur la rive gauche de la Klioutchi, l'une des deux rivieres où la révolte s'étoit faite : mais, faiſant accroire qu'il n'étoit venu que pour achever l'accommodement commencé, il dit qu'il paſſeroit de l'autre côté, ſi l'on envoyoit 2 ôtages. On y conſentit, & auſſi-tôt qu'il fut à l'autre bord, les Ruſſes oppoſerent la perfidie à la ruſe, le retinrent priſonnier, & crierent à leurs ôtages de ſe jetter dans la riviere. Pendant qu'ils la traverſoient à la nage, on fit face aux Kamtſchadales, pour les empêcher de tirer des fleches ſur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenoit, tous les autres chefs de peuplade ſe diſſiperent, ou périrent avec leurs partiſans. L'un de ces principaux mutins, près de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea ſa femme, ſes enfants & ſe tua lui-même. Alors le carnage recommença. Un détachement qui marchoit le long de la mer de Pengina, paſſant tout au fil de l'épée, joignit les Coſaques du fort ſupérieur de Kamtſchatkoi, & ces deux corps réunis s'avancerent contre

les rébelles d'Arvatcha, qui étoient au nombre de plus de trois cents. Ils emporterent d'aſſaut les forts où les révoltés s'étoient retranchés, & les maſſacrerent, confondant l'innocent avec le coupable, & emmenant les femmes & les enfants priſonniers. Après avoir fait couler beaucoup de ſang & détruit un grand nombre de ces peuples, ils rétablirent la tranquillité dans ce pays, & revinrent chargés d'un immenſe butin.

Quand le feu de la révolte fut aſſoupi, Baſile Merlin, Officier Ruſſe, & le Major Pawlutski, eurent ordre d'en rechercher les cauſes, pour l'éteindre dans ſa ſource. En vertu de leur commiſſion, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Ruſſes, parmi leſquels étoit cet Andé Chtinnikow, qui avoit inhumainement fait maſſacrer les Japonois. Pluſieurs Coſaques furent punis des vexations qui avoient ſoulevé les Kamtſchadales. Les plus coupables d'entre les rébelles, entr'autres Théodore Khartchin, furent mis à mort. La plupart ſe préſenterent avec cette indiférence qui caractériſe tous les peuples ſauvages, pour qui la vie

n'eſt rien ſans la liberté. Un d'entre eux diſoit, en riant, qu'il ſe trouvoit malheureux d'être pendu le dernier. Ils témoignerent une égale fermeté au milieu des ſupplices & des tortures les plus affreuſes de la queſtion. Quelques cruels que fuſſent les tourments qu'on leur fit ſupporter, ils ne laiſſoient échaper que ces mots, *ni*, *ni*. C'eſt le cri des filles Kamtſchadales, que l'amour livre pour la premiere fois, à la volupté. Ces malheureux ne crioient ainſi qu'au premier coup; car, ſerrant enſuite la langue entre les dents, ils gardoient un ſilence obſtiné, comme s'ils euſſent été privés de tout ſentiment.

Depuis cette époque la paix a régné dans le Kamtſchatka : la douceur du Gouvernement y a rétabli la tranquilité que la force des armes & la dureté des tributs en avoient bannie. On n'exige plus de chaque habitant, qu'une peau des animaux qu'il tue à la chaſſe, ſoit renards, caſtors marins, ou zibelines. Les Kamtſchadales ſont gouvernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires, ſi ce n'eſt en matiere criminelle. On a rendu la liberté à tous

les prisonniers, que les Cosaques avoient fait esclaves, avec défense de traiter jamais les Kamtschadales comme tels. Enfin, pour mieux asservir ces peuples, par un joug plus doux & plus volontaire, on a tâché de leur faire embrasser le Christianisme. L'Impératrice Elisabeth Pétrowna a exempté d'impôts, pour dix ans, tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zéle des Missionnaires. Tous les Kamtschadales courent au-devant d'une religion qui les soulage d'un tribut dans cette vie, & leur promet des récompenses après la mort.

§. III.

Etat actuel des établissements Russes dans le Kamtschatka.

LA conversion des Kamtschadales est soutenue par tous les établissements d'une sage politique. Les forts & les temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux où les temples n'ont pas été des citadelles. La Russie s'est assurée du Kamtschatka par cinq Ostrogs ou forts : il y en a deux sur chaque

côte des deux mers, & un au centre des terres ; tous conſtruits ſur les bords de quelque riviere navigable qui communique à la mer.

A l'Occident de la preſqu'île eſt *Boltcheretskoi-Oſtrog* ; il eſt ſur la rive ſeptentrionale de la Bolskaja-Reka, entre les embouchures de la Biſtraja & de la Goltſowka, à trente-trois veſtres du golphe Pengina. Ce fort eſt un carré, d'environ onze toiſes & quatre pouces à chaque face. L'Eſt & le Nord ſont paliſſadés : le Couchant & le Midi ſont couverts ou flanqués d'édifices à l'uſage du Gouvernement. Auprès du fort, mais en dehors, eſt une égliſe avec un logement pour ceux qui la deſſervent. Les iſles que forment les rivieres d'alentour, contiennent trente maiſons, un cabaret, un laboratoire pour la diſtillation. Cet Oſtrog n'a que quarante-cinq ſoldats payés, & onze fils de Coſaques, obligés de ſervir ; mais, comme les habitants de ce pays ſont tranquilles, il y faut moins de fortifications qu'ailleurs. Cet Oſtrog eſt très-favorable au commerce. Tous les vaiſſeaux qui partent d'Okotsk, y portent directement, par le fleuve, les marchandiſes & les pro-

viſions qui ſe répandent dans les terres : ce port ſert en même-temps d'entrepôt ; les étrangers qu'il reçoit laiſſent de l'argent : les nationnaux auxquels il envoie ces denrées par des traîneaux, payent les frais du tranſport. Il achete & revend les caſtors marins, qui ſont aujourd'hui ce qu'il y a de plus recherché au Kamtſchatka : il ne lui manque que du bois & du ſel. C'eſt à ce fort que les Ruſſes abordent, & d'où ils commandent à toute la péninſule : il eſt la réſidence du Gouverneur général des Colonies du Kamtſchatka.

Le fort ſupérieur du Kamtſchatka eſt bâti à ſoixante-neuf veſtres de la riviere de Kamtſchatka, ſur la rive gauche, à l'embouchure du Kali, torrent qui ſe jette dans le fleuve. Avant que Boltchereskoi fût le port de débarquement, le chef-lieu étoit un fort ſupérieur du Kamtſchatka, & le Commiſſaire y réſidoit. Ce fort eſt un carré revêtu de paliſſades : il a dix-ſept ſagênes de chaque côté, ce qui fait plus de dix-huit toiſes. Au dedans eſt la douane ou ferme des tributs, avec deux magaſins. Au dehors eſt l'égliſe, la maiſon de la Couronne, un cabaret,

un laboratoire, & vingt-deux maiſons d'habitants. Ces édifices ſont mieux conſtruits qu'à Boltcheretskoi, parce que le pays y abonde en bois de peuplier. Le climat y eſt doux, le tems ſerein, la terre féconde en pâturages, & propre à la culture; tout invite à la défricher: le poiſſon y eſt rare. Si la mer des caſtors, qui devroit être dans le département d'Arvatcha, dont elle eſt voiſine, ne dépendoit pas de celui de Kamtſchatka, & que le commerce qui ſe fait par cette mer ne fût pas une reſſource pour les habitans de cet Oſtrog, ils trouveroient dans la culture des terres, une ſubſiſtance plus aſſurée, & une richeſſe permanente: tous les arts pourroient y être introduits. On ne ſeroit point réduit à ſe pourvoir de poiſſon ſur les côtes de la mer de Sengina, qui eſt à trois cents veſtres de cet établiſſement; ou d'aller en chercher au Kamtſchatkoi inférieur, qui en eſt éloigné de quatre cents.

Le fort inférieur du Kamtſchatkoi, eſt ſitué du même côté que la riviere de Kamtſchatka, à trente veſtres de ſon embouchure: il a quarante-deux ſagènes de longueur ſur quarante en-

largeur ; il eſt flanqué d'une tour avec une porte ouverte à l'Occident. Il renferme une égliſe avec une chapelle dédiée à S. Nicolas, grand patron des Ruſſes, & de tous les Matelots chrétiens qui révérent les Saints. Il contient une maiſon du Gouvernement pour loger les Commiſſaires, & deux magaſins pour garder les taxes & les munitions de guerre. Ces édifices conſtruits de bois de meleſe, ſont les mieux faits & les plus agréables qu'on voye au Kamtſchatka. Autour de la fortereſſe ſont le cabaret, le laboratoire à diſtillation, & les maiſons des habitants, qui ont trente-neuf foyers pour quatre-vingt-douze perſonnes.

Le fort ſupérieur du Kamtſchatka a de grands avantages ſur le fort inférieur. Les habitans y pêchent, ſalent & ſéchent du poiſſon plus qu'ils ne peuvent en conſommer. Ils ont en abondance du bois de charpente & de conſtruction. La riviere navigable au-deſſus & au-deſſous d'eux, leur fournit la commodité de s'en pourvoir, & de porter au loin du ſel & de l'huile de poiſſon. Le gibier foiſonne dans leur voiſinage, au point qu'ils ſe régalent de cignes, &

mépriſent les oies & les canards. Le poiſſon frais ne leur manque pas en hiver, & ils ont des proviſions de bayes ou de racines. Voiſins de la mer, ils achetent à peu de frais les uſtenſiles qui coûtent fort cher dans les terres. Les plus belles zibelines du Kamtſchatka leur viennent des bords de la Tigil. Les Koriaques leur vendent, à très-bon marché, les rennes, dont la chair & la peau leur ſont également utiles. La terre, fertile en quelques cantons de leur voiſinage, pouroit leur donner des fruits & des grains. Enfin ils ont tout ce qu'ils déſirent à bas prix, excepté les marchandiſes de la Ruſſie & de la Chine, qui leur coûtent de tranſport quatre roubles par poude, parce qu'on les leur voiture par terre, de Beltcheretſkoi. Ce qu'on fait venir de deux cents lieues ſur des traîneaux, tirés par des chiens, revient à douze ſols de France par livre. La navigation diminueroit conſidérablement ces frais de tranſport.

Un quatrieme Oſtrog, bâti en 1740, ſur la baye d'Arvatcha, fut peuplé des habitants qu'on tira des deux Oſtrog de la Kamtſchatka. Il eſt remarquable par un aſſez beau bâtiment, conſtruit

au fort de Pétro-Pawlutski. L'égliſe, qui porte le nom de S. Pierre & de S. Paul, ainſi que l'Oſtrog, eſt un des ornements du Kamtſchatka, par ſa ſituation & ſa conſtruction. Cet établiſſement a les avantages & les inconvéniens de Berecheretskoi-Oſtrog; mais s'il eſt plus commode pour la chaſſe des caſtors marins, l'eau n'y eſt pas ſi bonne; les habitans s'en trouvent incommodés, & les étrangers ſont obligés d'envoyer chercher aſſez loin l'eau de la riviere d'Arvatcha, qui ſe jette dans la baye de ce nom. Cet Oſtrog n'a ſur tous les autres que l'avantage de dominer de plus près ſur la mer orientale, qui ſemble offrir au Kamtſchatka la route de l'Amérique.

Le dernier Oſtrog eſt ſur la riviere de Tigil. On a conſtruit un fort pour tenir en reſpect les Koriaques fixes, & pour protéger les Koriaques errants contre les incurſions des Tchouktchis. Cet Oſtrog pourra avoir un jour de grands avantages ſur celui de Kamtſchatka inférieur. Les zibelines des bords qu'arroſe la Tigil, ſont à ſa portée. Les Koriaques y viendront vendre leurs marchandiſes. Ces peuples tributaires,

qui habitent aux environs de la mer de Pengina, tomberent dans ſon département. D'ailleurs il eſt plus voiſin du continent où le Kamtſchatka baiſſe, & des terres qui lui font face ſur la mer occidentale; & ce ſera l'une des clefs de la preſqu'île. Le trajet par mer y ſera très-court; la voie par terre ſera ouverte & facile, lorſqu'elle ſera délivrée des peuples errants qui l'infeſtent & l'interceptent. Enfin les Ruſſes tiennent aujourd'hui le Kamtſchatka par les flancs & par le cœur; ils en auront, ſans doute, bientôt la tête.

Parmi les cinq Oſtrogs Ruſſes qui dominent au Kamtſchatka, il n'y en a que trois dont Kracheninnikow ait rapporté les diſtricts, avec les revenus levés ſur les habitants tributaires de la Couronne.

Le département de Beltcheretskoi comprend dix-huit Oſtrogs Kamtſchadales: il y en a douze ſur la côte orientale: le plus conſidérable a quatre-vingts habitants, & le moindre n'en a que neuf. Chaque habitant paye une peau d'animal: cette capitation eſt aſſignée en zibelines ou en peaux de renards, au choix du Commiſſaire fiſcal. Dans un Oſtrog de

vingt-cinq habitants, on exige huit zibelines & dix-ſept peaux de renards; mais celles-ci ſe levent en plus grand nombre, parce qu'elles ſont moins rares. Cependant on trouve dans un Oſtrog de neuf habitans, une taxe de ſix zibelines & de trois peaux de renards, parce que le pays, ſans doute, fournit plus de la premiere eſpèce d'animaux que de la ſeconde. Mais ſur un nombre de trois cents onze habitants, il n'y a que cent neuf zibelines contre deux cents deux renards.

Les ſix Oſtrogs de la côte orientale qui dépendent de Beltcheretskoi, s'étendent depuis la baye d'Arvatcha juſqu'à la riviere de Nalatcheſva : ils ne renferment que cent quarante-neuf habitants : ils ne fourniſſent que quarante-deux zibelines & quatre-vingt-dix-ſept renards; mais ils payent le ſurplus en caſtors marins, jeunes ou vieux. On envoie tous les ans d'Okoſtsk un Commiſſaire, lever les taxes : c'eſt un ſoldat qui va le long de la riviere d'Arvatcha & de la mer de Pengina ramaſſer ces contributions; & s'il en laiſſe derriere lui, il envoie des Coſaques rappeller à leur devoir les contribuables négligents,

ou les transfuges qui ont oublié de payer avant de passer d'une habitation à l'autre. Les Kamtschadales voisins de l'Ostrog y vont eux-mêmes porter leur capitation. Chaque Receveur est secondé par un commis, un interprête, & quelques soldats qui gardent la caisse & la font remplir. Le Commissaire reçoit les impôts en leur présence, prend leur avis sur la qualité des pelleteries; l'Interprête porte la parole entre le Commissaire & le contribuable : le Commis enregistre & donne des quittances.

Le département du Kamtschatkoi inférieur s'étend à gauche sur la mer de Pengina, depuis la riviere Kompakawa, jusqu'à celle de Kavraso, à droite, sur la mer orientale, depuis le cap de Chipouskoi jusqu'à celui de Kronotskoi. C'est un espace d'environ deux degrés de latitude. Il contient vingt-sept Ostrogs, dont sept le long de la Kamtschatka, dix sur la côte de la mer occidentale, & dix sur la mer des castors. Le plus nombreux, qui s'appelle Machourin, a cent cinquante-trois habitants : le plus petit n'en a que six. Tous les deux sont sur la riviere de Kamtsch-

chatka, qui fournit ſeule trois cents trente-cinq tributaires, dont cent ſoixante payent en zibelines & le reſte en renards. Ce nombre d'hommes & la qualité du tribut, prouvent, en même-tems, l'avantage & la fécondité des bords qu'arroſe ce fleuve. Quand un homme ſauvage, pauvre, ſans terre & ſans culture, donne vingt francs à l'Etat qui ne le nourrit & ne le défend point, c'eſt, ſans doute plus qu'on n'en doit eſpérer dans les pays les mieux travaillés en finances. Cependant cet art important pour les Etats qui ont beſoin de reſſources, touche à ſa perfection.

Les dix Oſtrogs qui bordent la mer de Pengina, ne produiſent que quatre cents quarante-ſix tributaires, dont on ne tire que cent-vingt zibelines; le reſte des taxes ſe paye en renards. Les dix Oſtrogs de la côte orientale, rendent encore moins, puiſqu'ils n'ont que deux cents-ſept tributaires, & qu'ils ne payent que trente-trois zibelines & dix-ſept caſtors marins, quoique ces habitations ſoient dans le voiſinage de la mer des caſtors. Le haut Kamtſchatkoi fournit donc neuf cents quatre-

vingt-dix-huit habitants, dont environ un tiers paye en zibelines, & le reſte en renards, à quelque caſtors près.

Le département de Chanteskoi a dans ſon diſtrict, dix Oſtrogs, ſur la riviere de Kamtſchatka; deux ſur les bords de l'Elowka; neuf ſur la côte orientale, & onze ſur la côte occidentale. Les bords du fleuve ont une population de cinq cents quatre habitants: les bords de la petite riviere donnent près de cent hommes. Les côtes de la mer orientale n'ont que deux cents ſeize hommes; mais l'occidentale en fournit quatre cents trente-deux. Dans toute cette étendue de terre, on ne leve que deux cents ſoixante-une zibelines, quoique le département entier comprenne douze cents quarante-quatre habitants.

D'après ces calculs, le dénombrement des Kamſtchadales monte à deux mille ſept cents ſeize tributaires. Le total des taxes produit chaque année, trente-quatre peaux de caſtors marins, ſept cents ſix zibelines, dix-neufs cents ſoixante deux renards. Au Kamtſchatka, on eſtime ces tributs à dix mille roubles: ils en valent vingt mille à

Iakoutsk ; ainſi chaque Kamtſchadale vaudroit à la Ruſſie, près de ſept roubles.

§. IV.

Route d'Iakoutsk au Kamtſchatka.

Il falloit que la paſſion des conquêtes fût bien forte pour conduire au Kamtſchatka par des routes où l'on avoit à combattre non ſeulement des peuples indomptables & féroces, mais le froid & la faim, ſouvent plus cruels que les hommes. Les Coſaques que le Gouvernement de Ruſſie envoya dans ce pays, pour ſoumettre les Kamtſchadales & les obliger à payer tribut, ne voyageoient que dans l'hiver, ſans autres proviſions que celles qu'ils portoient dans leurs petits traîneaux. « Il leur » falloit, dit M. Kracheninnikow, traverſer de vaſtes deſerts, où régnent » ſouvent des orages affreux. Alors, » obligés de ſéjourner, ils conſommoient » bientôt leurs proviſions & ſe trouvoient réduits à manger leurs ſacoches » de cuir, leurs courroies, leurs chauſſures & ſur-tout les ſemelles de leurs » ſouliers qu'ils faiſoient rôtir. Il paroît » preſqu'incroyable qu'un homme puiſſe

» vivre dix à douze jours ſans manger ; » c'eſt cependant une choſe qui ne ſur- » prend point dans ce pays, puiſque, » parmi ceux qui ont fait ce voyage, il y » en a peu qui n'aient été expoſés à cette » cruelle extrémité ».

Anciennes routes par terre.

Cet Auteur indique enſuite trois routes qui menoient autrefois d'Iakoutsk au Kamtſchatka. La premiere, alloit par la Lena dans la mer Glaciale, d'où l'on entroit dans les rivieres d'Indigitka, ou de Korvitma. Delà, par terre, on alloit gagner la mer de Pengina, ou l'Olioutore, qu'on côtoyoit en canot, ou à pied. Mais cette route qui faiſoit parcourir douze cents lieues, au lieu de ſix cents, étoit ſujette à de grands inconvéniens : car dans la belle ſaiſon, où les glaces ſont fondues, il ne falloit pas moins d'un an pour ce trajet, même avec un vent favorable ; & ſi le tems étoit contraire, les glaces pouvoient briſer les bâtiments ; alors l'on étoit trois ans à faire cette route. On l'a abandonnée.

Seconde route.

La ſeconde route, par terre, menoit à Anadirskoi. On traverſoit ſix à ſept ſimovies ou maiſons d'hiver, pour y lever environ deux mille ſix cents quatre-

vingt-trois zibelines, & une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante ſoldats, avec deux Commiſſaires, pour garder près de ſoixante-dix ôtages, qui répondent du payement des taxes. Ainſi ces chemins n'étoient pas tant la route du Kamtſchatka que de pluſieurs autres pays, tributaires de la Ruſſie. Enſuite d'Anadirskoi, en côtoyant la riviere de Pengina, & la mer de ce nom, on gagnoit à travers les montagnes l'Oſtrog inférieur du Kamtſchatka. Ce dernier chemin d'environ douze cents veſtres, étoit d'un mois, & ſe faiſoit en partie avec des rennes, à dix lieues ou quarante veſtres, par jour: mais, comme la route entiere, depuis l'embouchure de la Kamtſchatka, demanderoit ſept mois de marche, on ne s'en ſert que pour expédier des couriers dans les affaires qui ne peuvent ſouffrir les riſques & les retardement de la mer.

Troiſieme route.

La troiſieme route ſe fait preſque route par eau. On deſcend d'Iakoutsk la Lena juſqu'à l'embouchure de l'Alden: on remonte celle-ci juſqu'à l'embouchure de la Maiou, d'où l'on remonte, juſqu'à l'Ioudoma; on gagne

par cette riviere un endroit qui s'appelle la Croix d'Ioudoma, d'où l'on ſe rend à Okhotsk, par terre : on s'arrête en chemin ſur la riviere d'Ourek, que l'on deſcend pour regagner, par mer, le port d'Obotsk. Mais comme cette riviere eſt dangereuſe, par ſes cataractes, on ne s'y expoſe gueres. D'ailleurs ce trajet de Iakoutsk, par eau, demande au moins un été entier, quoiqu'il n'y ait qu'environ deux cents lieues d'un port à l'autre.

Ainſi la route la plus ſûre & la plûs fréquentée, eſt celle dont M. Krascheninnikow nous donne l'itinéraire, dans le journal d'un voyage qu'il a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamtſchatka. La deſcription de ce voyage peut, dit-il, ſervir à perfectionner les cartes Géographiques. Sous ce point de vue nous croyons devoir l'inſérer dans cet ouvrage pour l'utilité des Géographes.

Quatrieme route. La quatrieme route ſe fait en été par les montagnes. D'Iakoutsk, on deſcend la Lena l'eſpace de dix verſtes & l'on s'arrête à Iarmenka, vis-à-vis l'iſle aux Ours. Iarmenka, qui ſignifie foire, eſt un lieu qui, ſans être habité, ſert de rendez-vous aux gens qui vont à

Okhotsk. On y reſte quelques jours pour les préparatifs de ce voyage ; on y arrange les ballots, de façon que, peſant chacun deux poudes & demi, la charge d'un cheval ſoit de cinq poudes.

En ſortant d'Iarmanka, on trouve à trois verſtes Koumaktai-Khortiga, colline ſabloneuſe, où les Iakoutsk ont ſuſpendu ſur des arbres beaucoup de crinieres de chevaux, comme une offrande qu'on fait à l'eſprit malin de la montagne, pour la monter & deſcendre ſans danger. En allant d'Iarmanka à cette colline, on voit à gauche un lac qui a deux verſtes de circuit. Après avoir deſcendu ce monticule, on traverſe cinq à ſix deſerts, ſitués à un verſte les uns des autres. Le dernier s'appelle Dolgata. Ce fut là le premier campement de notre Voyageur.

Le lendemain, à un verſte, il traverſa la riviere Sola. Elle a ſa ſource à cent verſtes, dans une chaîne de montagnes ; ſon embouchure a ſix verſtes, de l'endroit où paſſa M. Kracheninnikow. On fit rafraîchir les chevaux à onze verſtes de la Sola. A treize verſtes plus loin, ils ſéjournérent, près du lac Ourian-Khamous, où le Roſeau-blanc.

Le jour ſuivant, ils paſſerent deux lacs; ils allerent rafraîchir au bord du lac Arilak, & coucher ſur le bord du lac Talba, où les Iakoutsk tiennent une porte. Sur cette route on trouve encore deux autres lacs, l'un à la droite & l'autre à la gauche, qui ſe regardent; & le grand lac Oulakhan-Nofragana, dans lequel ſe décharge la riviere Tangana, qui, tombant d'une chaîne de montagnes, court l'eſpace de quarante verſtes. Sur la route de cette journée, qui fut de trente verſtes, nos Voyageurs virent environ dix lacs.

Le quatieme jour, à vingt verſtes du lac Talba, après avoir traverſé des montagnes, & quatre ou cinq deſerts, ils firent rafraîchir leurs chevaux ſur le bord du lac Sitagai. Le matin, ils avoient laiſſé trois lacs ſur la droite; l'après midi, ils en virent de près quatre autres, tous du même côté. La dernier eſt Alu-Ambaga, ſitué à treize verſtes du lac Sitagai: il falut y paſſer la nuit.

Le lendemain matin, ils trouverent encore trois petits lacs. A un verſte & demi du dernier, qui s'appelle Egdegas, eſt la riviere Kokora qui ſe jette dans la Tatta. Ils deſcendirent juſqu'à ſon embouchure,

embouchure, l'eſpace de vingt-deux verſtes. On trouve ſur cette route huit lacs, & quatre deſerts. A un verſte avant d'arriver au lac Téhirantchi, qui eſt le dernier, les Coſaques tiennent un poſte, où l'on prend des chevaux, qu'on envoie d'avance au bord de la riviere Aldan, pour relayer ceux qu'on a amenés d'Iakoutsk. On y paſſe la nuit: on y achete des beſtiaux pour vivre dans les deſerts. Les Voyageurs les font marcher devant eux: ils les tuent les uns après les autres, & partagent entr'eux la viande avec beaucoup d'égalité. On la fait rôtir, & l'on n'en fait cuire que la quantité néceſſaire pour la conſommation, autrement elle ſe gâte, & les vers s'y mettent.

Le ſixieme jour, ils ne firent que quinze verſtes, par une route où l'on trouve trois lacs & cinq deſerts. Le dernier, où ils paſſerent la nuit, fut le deſert Tittiaka, ſur les bords d'un petit lac.

Le ſeptieme jour, on rencontre cinq deſerts juſqu'à la riviere Tooula, dans l'eſpace de douze verſtes. A treize verſtes de la Tooula, eſt la Namgara, qui, par un cours d'environ ſoixante verſtes,

va se jetter dans la Tatta. A deux verstes avant d'arriver à celle-ci, on passe la nuit.

Le lendemain, on passe la Tatta, dont la source est à cent cinquante verstes & l'embouchure à cent soixante de l'endroit où on la traverse. Ce jour là même on passe quatre autres rivieres, & une petite chaîne de montagnes. On va finir cette journée au bord du lac Bisiktaka.

Le neuvieme jour, ils virent environ huit lacs, dont le plus grand, qui est celui de Tigitti, a cinq verstes de longueur, du Sud au Nord, & près d'un verste & demi de largeur. Depuis le lac Bisiktaka, d'où l'on part, il y a dix-huit verstes jusqu'au gué de la riviere Amga. Celle-ci large de quarante à cinquante sagênes, se jette dans l'Aldan, à cent verstes de l'endroit où l'on passe. L'Amga est remarquable parce qu'autrefois on y envoya des paysans Russes, pour y cultiver les terres. Mais, au lieu d'y établir l'Agriculture, ils y ont oublié jusqu'à leur langue maternelle, pour y prendre les mœurs des Iakouts. La religion est la seule chose qu'ils ayent conservée de leurs pères.

Le lendemain, il fallut passer, remonter, ou côtoyer, huit à dix rivieres. Ils firent douze verstes à travers les montagnes & compterent sept à huit lacs. Il y en a trois que traverse la petite riviere Tchipanda, qui se jette dans l'Aldan. Ce fleuve navigable tombe dans la Léna, à deux cents verstes d'Iakoutsk. On le passe en bateau dans un endroit qu'on appelle Beltskoi, parce qu'il est à vingt-quatre verstes au-dessus de l'embouchure de la Belaia, qui s'y jette. Depuis Iarmenka jusqu'au passage de Beltskoi, ils ne trouverent que des bois, la plupart de mélèse & de bouleau, peu de sapins & point de tremble, si ce n'est le long de la riviere Etgei, qui, après un cours de vingt verstes, se jette dans la Nokhou, tributaire de l'Aldan. Après avoir traversé ce fleuve, ils gagnerent la Belaia, que les Iakouts appellent Taidaga. C'est à son embouchure qu'ils passerent la nuit.

Le onzieme jour, ils côtoyerent cette riviere en remontant, & ils en traverserent trois autres, qui s'y jettent, à sa droite : il fallut passer la nuit sur les bords de la Lébini, l'un de ces trois

torrens, après une journée de vingt-ſix verſtes. Celle du lendemain ne fut que de vingt-quatre. A ſept verſtes de la Lébini, ils paſſerent l'Ardâikoi. A neuf verſtes de celle-ci, ils rafraîchirent leurs chevaux près de la montagne Tilliak-haia, qui veut dire montagne des Vents, parce qu'ils y ſont impétueux & continuels. A cinq verſtes de cette montagne, commence la forêt Noire, qui a dix verſtes d'étendue; ils en firent trois, & ſe repoſerent pour paſſer la nuit.

Le lendemain, ils acheverent de traverſer la forêt, & furent arrêtés par la pluie, le reſte du jour & la nuit ſuivante. En remontant le long de la Belaia, il fallut la paſſer trois fois, dans l'eſpace d'environ ſeize verſtes. Comme l'été avoit été fort ſec, il ne fut pas difficile de la paſſer à gué. Mais dans les tems de la grande pluie, il faut s'arrêter; car elle devient ſi rapide, que ſi l'on tente de s'y expoſer ſur des radeaux, le courant les emporte quelquefois ſur des rochers, ou des troncs d'arbres cachés ſous l'eau, briſe les radeaux & engloûtit les hommes. La Belaia ſe fait encore remarquer par des pins & des

ſapins, des bouleaux & des ſaules nains, dont ſes bords ſont couverts; par quelques groſeillers & génevriers épars; mais ſur-tout par de la rhubarbe ſauvage, qu'on diroit avoir été ſemée à deſſein, tant elle eſt abondante.

A vingt-cinq verſtes de la forêt Noire, eſt la Tchagdala, qui ſe jetre auſſi dans la Belaia. On la traverſe ſept fois dans l'eſpace de quatre lieues. A quinze verſtes de l'endroit, où on la paſſe pour la ſeptieme fois, on rencontre la riviere Iounakân, qui ſe jette dans l'Aldan. A dix verſtes au-deſſous de ſa ſource, elle reçoit, à ſa gauche, une petite riviere, dont les Iakouts ne ſavent point le nom. A un demi-verſte de ſon embouchure, eſt un lac appellé *Bouſkiol*, ou lac *Glacé*, il l'eſt toujours malgré les chaleurs de l'été. Ce lac, profondément creuſé entre des montagnes eſcarpées, a cent cinquante ſagênes de long, ſur quatre-vingt de large. La glace a environ un pié huit pouces d'épaiſſeur; elle eſt bleuâtre, inégale ſur la ſurface, & pleine de trous, qui y ſont, ſans doute, faits par le ſoleil. C'eſt une des curioſités du voyage d'Iakoutsk à Okhotsk.

On traverſe la Iounakan, huit fois en dix verſtes. A l'endroit où on la paſſe pour la huitieme fois, elle ſe partage en deux bras; dont l'un, qui court à l'Oueſt, ſe traverſe encore trois fois dans l'eſpace de huit verſtes.

Le reſte de cette route eſt ſi coupé de rivieres, & l'itinéraire en eſt ſi embarraſſé, par la deſcription de leurs cours, que ce ſeroit ennuyer le Lecteur d'entrer dans de plus grands détails. Terminons cette relation en peu de mots. Depuis la Iounakan juſqu'à Ioudonskoi-kreſt, ou la Croix d'Ioudoma, dans un eſpace de trois journées de chemin, ou d'environ cent verſtes, on trouve cinq glacieres, dont une a deux cents ſagênes de large, ſur cinquante de long, & la plus grande a trois verſtes de longueur, ſur une de largeur. La Croix d'Ioudoma, eſt un lieu d'entrepôt qui contient deux bâtiments pour des Officiers de Marine, une caſerne pour des ſoldats, cinq magaſins & quelques autres logements. Tout cela fut bâti pour faire l'expédition du Kamtſchatka, & ſert à la communication d'Iakoutsk avec Okhotsk. Depuis Ioudomskoi juſqu'à ce dernier port, il y a ſept jours de route, neuf ou

dix rivieres qu'on paſſe & repaſſe. Environ à moitié chemin, on trouve un Bureau de viſite, ſitué à l'embouchure de la riviere Korchounowka, à un endroit appellé *Ourats-koe-plodbiſche*. C'eſt un lieu où l'on avoit logé les ouvriers de l'Amirauté Ruſſe, employés à conſtruire les bateaux plats qui devoient tranſporter ſur l'Ourka, les munitions néceſſaires à l'expédition du Kamtſchatka.

Enfin M. Krachenninnikow partit d'Iarmanka le 9 Juillet 1737, arriva à Okhotsk le 19 Août, après trente-quatre jours de marche, & ſept de ſéjour ou de campement.

»On peut dire de cette route, dit-il, »qu'elle n'eſt pas mauvaiſe depuis Iakoutsk, juſqu'au paſſage de la Belaia; »mais delà juſqu'à Okhotsk, elle eſt »auſſi incommode & auſſi difficile »qu'il ſoit poſſible de l'imaginer: car il »faut côtoyer continuellement des rivieres, ou paſſer à travers des montagnes couvertes de bois. Les bords »des rivieres ſont remplis d'une ſi grande »quantité de groſſes pierres & de »cailloux ronds, qu'il eſt ſurprenant »que les chevaux puiſſent marcher

» dessus; beaucoup s'y estropient. Plus » les montagnes sont hautes, plus elles » sont remplies de boue. On trouve sur » leur sommet des marais énormes, & » des endroits couverts d'une terre » mouvante. Si un cheval de somme s'y » enfonce, il n'y a nul moyen de l'en » tirer. Et quand on marche, on ne peut » voir qu'avec la plus grande horreur » la terre se mouvoir, comme les vagues, » dix sagênes autour de soi ».

Ainsi, malgré les périls de la mer, les voyages de terre sont encore plus rebutants, par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des transports, sur-tout dans ces pays deserts, où la terre qui paroît à peine sortie du sein des mers, conserve encore le limon & la vase dont elle fut détrempée. Les rivieres, sans nombre, qui tiennent ce pays dans une sorte d'immersion, attendent la main de l'homme, pour recevoir des barrieres dans leurs cours, pour rendre habitable & fécond le sol qu'elles inondent.

Cependant le Voyageur cité, qui avoit fait la partie la plus longue, & la plus désagréable de son voyage, avoit encore d'autres périls à essuyer avant

d'arriver au terme. Il attendit, près de deux mois à Okhotsk qu'un vaisseau venu du Kamtschatka fût radoubé pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt & chargé, & l'on partit le quatre Octobre.

» Nous sortîmes, dit-il, à deux heures » après midi de l'embouchure de la » riviere Okhota, &, sur le soir, nous » perdîmes de vue la terre; mais sur les » onze heures, on apperçut que notre » bâtiment faisoit une si grande quantité » d'eau, que ceux qui étoient à fond de » cale en avoient jusqu'aux genoux. Quoi- » qu'on fît agir, sans cesse, les deux » pompes, & que chacun travaillât à » puiser l'eau avec des chaudrons & » tous les vases qui tomboient sous la » main, elle ne diminuoit point. Notre » vaisseau étoit tellement chargé que » l'eau entroit dans ses bords : il n'y avoit » point d'autre moyen pour nous sauver » que d'alléger le vaisseau... Nous jet- » tâmes à la mer tout ce qui étoit sur le » pont, ou attaché autour du vaisseau; » mais cela ne produisant aucun effet, » nous jettâmes encore environ quatre » cents de poudres de la cargaison.... En- » fin l'eau commença à diminuer. On ne

» pouvoit cependant quitter la pompe ;
» car dans peu de minutes l'eau augmen-
» toit de deux pouces.

» Nous reſtâmes dans cette triſte
» ſituation, juſqu'au 14 Octobre, ayant
» ſans ceſſe beaucoup à ſouffrir du froid
» & de la neige mêlée de pluie. Enfin
» nous arrivâmes à l'embouchure de la
» Bolſchaia-Reka, & nous y entrâmes ;
» mais il s'en fallut peu que ce ne fût
» pour notre malheur. Les Matelots ne
» connoiſſoient ni le flux ni le reflux.
» L'un & l'autre même dans les tems le
» plus calmes, excitent, en commençant,
» une agitation conſidérable, qui fait
» qu'on les confond. Le vent du Nord
» rendoit alors les vagues très-hautes :
» elles étoient ſi impétueuſes qu'elles
» paſſoient par-deſſus le vaiſſeau, qui,
» très-mauvais d'ailleurs, craquoit de
» toutes parts. La rapidité du reflux, &
» le vent contraire, que nous avions de
» côté, ne laiſſoient plus d'eſpérance
» d'entrer dans la riviere. Pluſieurs
» étoient d'avis de regagner la mer &
» d'attendre le flux. Si l'on avoit ſuivi
» leur conſeil, nous étions perdus ſans
» reſſource ; car ce vent impétueux du
» Nord, continua d'être ſi violent pen-

» dant plus d'une ſemaine, qu'il nous » auroit emportés en pleine mer, où » notre vaiſſeau auroit infailliblement » péri. Mais, par bonheur pour nous, » on ſe détermina à ſuivre l'avis de ceux » qui ſoutinrent qu'il valoit mieux nous » faire échouer ſur la côte, ce que nous » fîmes environ à cent braſſes de l'em- » bouchure, du côté du Midi. Notre » bâtiment fut bien-tôt à ſec, car le » reflux duroit encore.

» Sur le ſoir, lorſque le flux revint, » nous coupâmes le mât. Le lendemain » nous ne trouvâmes plus que des plan- » ches des débris de notre vaiſſeau; le » reſte fut emporté par la mer. Nous » vîmes alors tout le danger que nous » avions couru; car toutes les planches » du vaiſſeau étoient ſi noires, & ſi » pourries, qu'elles ſe rompoient aiſé- » ment.

» Nous reſtâmes ſur la côte dans des » balaganes & des cahutes, juſqu'au » 21 de ce mois, attendant les canots » qu'on devoit nous envoyer de l'Oſtrog. » Pendant le tems de notre ſéjour, il y » eut un tremblement de terre preſque » continuel; mais comme il étoit très- » foible, nous attribuâmes le mouve-

» ment que nous sentions, & la diffi-
» culté avec laquelle nous marchions,
» à notre foiblesse & à la violente agita-
» tion que nous venions d'essuyer sur la
» mer. Nous ne fûmes pas long-tems à
» reconnoître notre erreur; car quelques
» Kourilés qui vinrent dans l'endroit où
» nous étions, nous dirent que ce trem-
» blement de terre avoit été très-violent;
» & que les eaux de la mer s'étoient
» élevées très-haut.... Enfin nous par-
» tîmes de cet endroit le 21 Octobre,
» & le lendemain nous arrivâmes sur le
» soir à Boltchereskoi-Ostrog ».

Il résulte de ce récit, qu'en dix jours, par un tems calme, avec un vaisseau délabré, on a fait autant de chemin sur mer, qu'on en avoit fait dans un mois par terre, avec la belle saison, & sans contre-tems. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage sur toutes les autres manieres de voyager, c'est le retour du Kamtschatka à Iakoutsk. Le trajet maritime est très-court, quand il se fait dans les longs jours de l'été : la mer n'est point orageuse, on y craint que les calmes. Cependant en supposant que le tems soit le même pour la traverser, soit du

continent, ſoit de la preſqu'île, on gagne toujours beaucoup en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller par eau du port de mer juſqu'à la riviere Aldan, en gagnant l'Ioudoma, qui ſe jette dans la Maïou. Le chemin le plus difficile eſt juſqu'à la Croix d'Ioudoma. Notre Voyageur fut ſept jours pour aller du port d'Okhotsk à Ioudomkoi-kreſt, delà cinq jours pour entrer dans la Maïou, mais en ne navigeant que le jour. Il deſcendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne ſe remonte pas en moins de cinq ou ſix ſemaines. Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant même les ſéjours & les retardements. Ainſi le retour épargne la moitié du tems, ſans parler des fatigues & des peines du voyage par terre.

§. V.

Découverte des Iſles Kouriles.

CES Iſles ſemblent être une dépendance du Kamtſchatka, par la proximité où elles ſe trouvent de cette terre, dont elles ont été détachées par la mer;

& elles ſont comme autant de ſtations qui conduiſent de ce continent au Japon. Il s'eſt fait une tranſmigration des peuples entre la péninſule & les iſles voiſines : l'on paſſe continuellement des unes à l'autre. Ces iſles ſeront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon & de l'Inde, avec le Nord de l'Aſie & de l'Europe. Tout invite à les faire connoître.

Elles s'étendent depuis la pointe méridionale du Kamtſchatka, au Sud-Oueſt, tournant ſur une courbe ovale, au détroit de Teſſoi, qui ſépare l'iſle de Matſoumai, derniere des Kouriles, du continent de la Tartarie Chinoiſe.

Il paroît par la poſition de ces iſles, par leur diſtance & leur ſituation reſpectives, qu'elles faiſoient autrefois partie d'un grand eſpace de terre ferme, qui ſemble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait à peu-près le même chemin qu'aux Antilles, creuſant & minant un grand circuit, au travers duquel elle s'eſt ouvert pluſieurs paſſages, pour former ce golphe qui compoſe la mer d'Amur & celle de Pingina. Il y a même entre cette contrée de l'Aſie & celle de l'Amérique ſeptentrionale, une

reſſemblance ſinguliere ; ſoit que l'on conſidere d'un côté l'étendue circulaire des iſles Kouriles & celle des Antilles, ſoit qu'on examine les progrès & les ravages de la mer, qui a formé, d'une part, le golphe du Mexique, & de l'autre ce long ſinus compris entre les Kouriles & le continent d'Aſie. On apperçoit que ces deux chaînes d'iſles étoient autrefois une barriere que la terre oppoſoit au choc continuel de la mer, qui regagne toujours à l'Orient ce qu'elle doit perdre au Couchant. Nous en avons en France une preuve certaine : les Landes qui s'étendent depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne ſont dans un terrein qu'elle a abandonné. Mais quel que ſoit le rapport que ces groupes d'iſles, ſi éloignés entr'eux, ſemblent offrir à nos idées, arrêtons-nous à la deſcription de celles dont il s'agit.

On ne peut en déterminer le nombre d'une maniere bien poſitive. La carte géographique en préſente trente-ſix ; mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues. La différence des noms que leur donnent les Kouriles, les Japonois & les Ruſſes, jette de l'incertitude ſur la

quantité. M. Spanberg qui les a ſuivies depuis le Kamtſchatka juſqu'au Japon, mais ſans y aborder ni pouvoir les compter avec exactitude, ne nous dit rien de poſitif ſur leurs noms & ſur leur nombre. M. Kracheninnikow a ſuppléé à ce défaut, par les notions qu'il en a priſes dans MM. Steller & Muller. »Au reſte, il ſeroit à ſouhaiter, dit-il, »que la deſcription que M. Spanberg a »donnée des iſles Kouriles, qui s'é»tendent juſqu'au Japon, pût s'accor»der avec celle de M. Muller : on con»noîtroit par-là au juſte, non-ſeulement »leur grandeur, & la véritable ſituation »de chacune en particulier, mais en»core la diſtance qu'il y a entr'elles ; au »lieu qu'à préſent on n'en peut juger »que par conjecture ».

Premiere iſle des Kouriles.

La premiere des Kouriles, appellée *Choumtchou*, a, du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, cinquante verſtes de longueur ſur trente de largeur. Elles eſt remplie de montagnes, de lacs & de marais, d'où ſortent de petites rivieres qui tombent dans la mer. Trois de ces rivieres, où l'on trouve du Saumon de différentes eſpèces, mais en petite quantité, préſentent une habitation chacune. Quarante-

quatre perſonnes ſont toute la population de l'iſle. On prétend que ces habitants y ſont venus du Kamtſchatka, à l'arrivée des Ruſſes; c'étoit du moins leur aſyle le plus proche. Ils firent, dit-on, alliance avec d'autres Inſulaires voiſins, & les enfans ſortis de ce mélange de Kamtſchadales & de Kouriles ont une figure plus avantageuſe, des cheveux plus noirs, & beaucoup plus de poils. Quelle que ſoit cette origine, il eſt vraiſemblable que ce ſont tantôt les Inſulaires qui paſſent au continent, quand ils ont trop de monde, ou trop peu de ſubſiſtance; & tantôt les habitants de la terre ferme, qui peuplent les iſles, quant ils y ſont chaſſés par la guerre, ou jettés par les tempêtes. Ces différentes cauſes doivent avoir établi une réciprocité d'origine & de population entre les Kouriles & le Kamtſchatka.

Le trajet qui ſépare la péninſule d'avec l'iſle de Chomtchou, n'eſt que de quinze verſtes, que l'on fait en trois heures, mais dans un tems calme, & vers la fin de la marée. Pendant le flux, les vagues battent ſi fort du cap à l'iſle,

que les flots, élevés de vingts à trente sagênes, ne permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques appellent ces vagues *Souwoem*; les Kouriles *Kogathe*, c'est-à-dire, chaîne de montagnes; quelquefois Kamoui, *divinité*. Aussi leur jette-t-on en passant des idoles de bois pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger.

La seconde isle est *Poromoushir*: elle est deux fois plus grande que la premiere: le détroit qui l'en sépare n'est que de deux verstes, mais semé de rochers, & bordé de côtes escarpées. Les habitants de cette isle sont, dit-on, de vrais Kouriles: ils ont leurs habitations sur la pointe du Sud-Oueſt, au bord d'un lac qui a cinq verstes de circuit. Ces deux premieres isles sont sujettes à des tremblemens de terre, & à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique & du Japon différentes espèces d'arbres, parmi lesquels sont des débris de camphriers.

A l'Oueſt de Poromoushir est une isle déserte, désignée sur la carte sous le nom *d'Anfinogen*, mais que les Kou-

riles appellent, *Ouia-Koujatch*, qui veut dire rocher escarpé. Ce n'est qu'une montagne ronde, qui paroît, dit-on, exhaler de la fumée : on y va des Kouriles & du Kamtschatka chasser ou pêcher les lions & les veaux marins, qui s'y plaisent.

Histoire poëtique d'une montagne.

Les peuples d'alentour font une histoire poëtique sur cette montagne. Elle étoit autrefois, disent-ils, au milieu du grand lac Kourile, qui est sur la pointe du Kamtschatka ; mais comme son sommet déroboit la lumiere aux montagnes voisines, elles lui firent la guerre & l'obligerent de chercher une asyle à l'écart dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac ; & pour monument de sa tendresse, elle y laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore dans le lac Kourile, & qu'on appelle *Outchitchi*, qui signifie *cœur de Rocher* : mais le lac, par affection pour elle, la suivit, & quand elle se leva de sa place, il se fraya vers la mer un chemin qui est aujourd'hui le lit de la riviere Ozernaia. Tous les peuples sauvages ont mis leur histoire en fables, ou leurs fables en histoire ; mais ils n'ont pas su comme les Grecs embellir leurs erreurs.

La troiſieme des Kouriles (car l'iſle Ouia-Koujatch n'eſt pas proprement de ce nombre) eſt celle de *Sirink*. Les habitants des deux premieres vont chercher dans celle-ci, des oiſeaux & de la ſarana pour vivre.

La quatrieme eſt l'iſle *d'Onekoutan*. M. Steller dit que les habitants des iſles plus éloignées, venant dans celle-ci enlever les femmes & les enfants, les Inſulaires d'Onekoutan allerent s'établir à Poromouſir. M. Kracheninnikow dit au contraire que les Kouriles d'Onekoutan, tirent leur origine de ceux de Poromouſir. La preuve en eſt que des familles entieres de la quatrieme iſle, vont rendre viſite, ou plutôt hommage, aux habitants de la ſeconde, en leur payant des tributs de peaux de caſtor, ou de renard. On peut juger par-là, continue M. Kracheninnikow, que les autres habitants d'Onekoutan ne refuſeroient pas de payer des tributs, ſi on envoyoit des gens pour les ſoumettre & les aſſurer de la clémence de S. M. Impériale, & de la puiſſante protection qu'ils peuvent en attendre contre leurs ennemis, qui viennent de tems en tems faire des incurſions chez eux. Il

faut avouer que c'eſt une bonne maniere de protéger quelqu'un que de lui prendre ſon bien, pour le garder, par la crainte qu'un autre ne lui enléve.

Il y a dans le récit de M. Krachenninikow, ou de ſon Traducteur François, une contradiction dans ce qu'il dit de la ſeconde iſle des Kouriles & de la quatrieme. En général il paroît qu'on n'a pas des connoiſſances bien certaines ſur toutes ces iſles. L'Auteur Ruſſe a recours à M. Muller pour la deſcription des ſuivantes. Celui-ci en parle d'après les notions qu'il en a tirées des Japonois qui firent naufrage au Kamtſchatka, d'où ils furent envoyés à Pétersbourg. Mais il n'eſt point d'accord avec M. Steller, ni ſur le nombre, ni ſur la place des iſles.

La cinquieme eſt, ſelon lui, l'iſle *Koukoumicha* : elle forme un triangle avec les iſles Sirinki & Ouiakhkoupa ; mais elle eſt la plus méridionale des trois. Il paroît que ce ſont ces iſles qui ſont indiquées dans l'Atlas Ruſſe, ſous les noms de Diakou, Sainte-Hélié, ou Ilia, & Galante.

Quoi qu'il en ſoit de la cinquieme & de la ſixieme iſle, ſur la poſition deſ-

quelles les Géographes ſont en conteſtation ; la ſeptieme eſt *Araoumakoutan*, qu'un volcan rend deſerte.

La huitieme eſt *Siaskoutan*, qui a quelques habitants : la neuvieme à l'Oueſt, eſt *Ikarmak* : la dixieme, au Sud-Oueſt, eſt *Machaoutchou* : la onzieme, au Sud-Eſt, s'appelle *Igathon*. Ce ſont de petites iſles deſertes.

La douzieme, à une demi-journée de Siaskuotan, au Midi, s'appelle *Chlokoki*. On dit que les Japonois en tirent de la mine ; mais on ne ſait de quelle eſpéce.

La treizieme iſle & les quatre ſuivantes, ſont *Neocogo*, *Chachowa*, *Ouchitir*, *Kitoui*, & *Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverſer, dans un canot, chacun des détroits qui les ſéparent. Mais on riſque d'être emporté en pleine mer & d'y périr, tant les courants y ſont forts & les vagues enflées, pour peu que le vent s'éleve. Auſſi les habitants de ces iſles ne vont-ils de l'une à l'autre, qu'au printems, & par une mer calme. La ſeizieme a des roſeaux dont on fait des fleches, & la dix-ſeptieme des hommes indépendants.

La dix-huitieme eſt *Tchirpoui*, qui n'a point d'habitants; mais elle fournit des oiſeaux & des racines à la précédente & à la ſuivante.

Celle-ci s'appelle *Itourpou*: elle eſt ſi éloignée de Chimouchir que de l'une on ne voit pas l'autre. *Ouroup* eſt la vingtieme; & *Kourachir* la vingt-unieme.

La derniere, la plus grande & la plus fameuſe de toutes, eſt l'iſle *Matmai*. Ses habitants nombreux, comme ceux des trois précédentes, ont avec eux la même origine, & la même langue. Les Japonois les appellent tous du nom général de peuple d'Ieſo. Ceci peut ſervir, dit M. Kracheninnikow, à corriger l'erreur des Géographes qui ont donné le nom d'Ieſo à une grande terre, ſituée au Nord-Eſt, près du Japon.

Les habitants d'Ouroup & d'Itourpou commercerent autrefois, pendant vingt-cinq ou trente ans, avec les Kouriles voiſins du Kamtſchatka. Mais quelques-uns d'eux ayant été faits priſonniers dans l'iſle de Poromouſir, le commerce & la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

Les premieres & les dernieres de ces isles n'ont presque pas de bois. L'isle Kourachir est fangeuse & férugineuse; on y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chevres sauvages, des renards, mais inférieurs à ceux du Kamtschatka. Les Japonois y vont, dit-on, tous les ans acheter les peaux de ces sortes d'animaux; ils y portent en échange des ustensiles, des meubles & des étoffes. D'autres prétendent que les habitants de Kouralhir vont prendre à Matmai des étoffes du Japon, de soie & de coton, & des ustensiles de fer, pour les vendre aux isles d'Ouroup & d'Itourpou. Celles-ci donnent en retour des toiles d'ortie.

L'isle Matmai, habitée par des Japonois, la plûpart bannis, a une ville de ce nom, munie d'armes & de fortifications. A la pointe du Sud-Oueſt de l'isle, il y a une garnison pour défendre le pays de l'incursion des Chinois, & des incursions des habitants de la Corée. Le détroit ou le courant de mer, qui passe entre cette isle & le Japon, large en certains endroits de vingt verstes, se rétrécit en beaucoup d'autres, & partout est hérissé de caps & de rochers, qui

qui rendent le passage très-difficile. Si l'on perd du temps, ou si l'on manque d'attention, les vaisseaux vont se briser sur ces écueils, ou sont emportés en haute mer par la rapidité des courants.

» Au reste, dit M. Kracheninnikow, » on sait que les Hollandois, après » avoir quitté ces isles, (ce sont les » quatre dernieres Kouriles) trouverent » du côté de l'Est, une petite isle, à » laquelle ils donnerent le nom de *l'isle* » *des Etats*, & que delà, continuant » plus loin leur route à l'Est, ils apper- » çurent une grande terre (qu'ils appel- » lent terre *de la Compagnie*), qu'ils » croyoient unie au continent de l'Amé- » rique septentrionale. Les rapports faits » par les Japonois, & les éclaircissemens » donnés par les habitants de l'isle d'Ieso, » ne nous ont procuré aucune lumiere » là-dessus; mais il paroît que la terre » de la Compagnie, est la même que » celle qui fut découverte par le Capi- » taine Espagnol Gama; qu'on doit » plutôt la regarder comme une isle, » que comme un continent, parce que » l'Amérique, suivant toutes les obser- » vations faites entre le Japon & la » Nouvelle Espagne, ne peut s'étendre

»auſſi loin vers l'Oueſt à cette même »latitude. »

Des quatre iſles qui compoſent la terre d'Ieſo, M. Spanberg n'a donné des noms propres qu'à deux, qui ſont Matmai & Kourachir. Celles qu'il a déſignées ſous le nom de Zelonoi & de Tſitronnoi, iſles vertes & des citrons, doivent être les iſles d'Itourpou & d'Ouroup. S'il y a en effet des citrons dans ces iſles, (ce qu'on n'aſſure pas, quoi qu'elles ſoient à la latitude de quarante-deux à quarante-cinq degrés, où le climat eſt aſſez chaud pour produire de ces fruits) voilà le chemin des délices ouvert aux Ruſſes; il eſt vrai que c'eſt par les horreurs de la mer Glaciale.

§. VI.

Deſcription des Iſles ſituées entre le Kamtſchatka & l'Amérique.

Le Kamtſchatka n'étant important pour les Ruſſes que par la communication qu'il peut leur ouvrir avec le commerce & les richeſſes, il eſt naturel qu'après avoir trouvé la route qui les mene au Japon, ils en cherchent

une vers l'Amérique. La preſqu'iſle du Kamtſchatka doit être à-peu-près également éloignée de ces deux régions, s'il eſt vrai que les terres ſituées à l'Eſt de Tchoukotskoi ne ſoient qu'à deux degrés & demi de ce cap, & faſſent partie du continent de l'Amérique.

M. Steller va plus loin dans ſes conjectures, il dit que ce continent, ſitué depuis le cinquante-deuxieme juſqu'au ſoixantieme degrés de latitude ſeptentrionale, s'étend du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, preſque par-tout à une égale diſtance des côtes du Kamtſchatka. Il ſoupçonne même que ces deux continents ſe joignoient autrefois. La figure de l'un & de l'autre, le grand nombre de caps qui s'avancent des deux côtés, dans une longueur de trente à ſoixante verſtes; la multitude & la ſituation des iſles qui ſe trouvent entre ces deux terres, ſur une mer fort étroite; tout le porte à préſumer que l'ancien & le nouveau monde ont été ſéparés avec violence par cet élément qui change perpétuellement la face du Globe terreſtre.

Les iſles qui s'étendent, dit-il, depuis le Kamtſchatka juſqu'à l'Amérique, Chaîne d'iſles paralleles au Kamtſchatka.

entre le cinquante-unieme & le cinquante-quatrieme degrés de latitude, forment une chaîne auſſi ſuivie que les iſles Koutiles. La terre de la Compagnie doit être la baſe du triangle de ces deux chaînes d'iſles.

Enfin il y a des reſſemblances frappantes entre les Kamtſchadales & leurs voiſins de l'Amérique. Les traits du viſage ſont les mêmes : les uns & les autres mangent de la *Sarana*, qu'ils préparent de la même maniere : leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots, tous ces objets de comparaiſon portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eut-il jamais été joint à celui de l'Aſie, ces deux parties du monde ſont ſi voiſines, qu'il eſt très-poſſible que les habitants de l'Aſie ayant paſſé en Amérique par les iſles intermédiaires qui favoriſent cette tranſmigration. M. Steller joint à ces traits de conformité, des rapports très-ſenſibles entre les mœurs des Kamtſchadales & celles des Amériquains ; mais ces reſſemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la poſition, au genre de vie commun à tous les Sauvages du Nord qu'à l'ori-

gine des deux Nations. C'eſt dans les Langues, plus que dans les uſages, qu'il faut chercher l'origine des différentes populations. Or ſi le langage ne montre point de parenté entre les habitants de l'Aſie & de l'Amérique, il eſt difficile d'en établir ſur les autres rapports, qui ſont plutôt de l'homme que du ſang. Mais il s'agit moins de ſavoir les relations que la nature mettoit autrefois d'un continent à l'autre, que de découvrir celles que le commerce & la navigation y peuvent établir ou renouer.

Parmi les iſles qui ſerviront, peut-être, un jour d'entrepôt ou de relâche à la navigation des Ruſſes en Amérique, une des plus conſidérables eſt l'iſle Béring. Elle exige, par l'importance & la nouveauté de ſa découverte, une deſcription détaillée.

L'iſle Béring s'étend entre le cinquante-cinquieme & le ſoixantieme degrés de latitude, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. Son extrémité, la plus voiſine du Kamtſchatka, n'en eſt éloignée que de deux degrés, au Nord-Eſt de la preſqu'iſle. L'iſle n'a, dit-on, que cent ſoixante-cinq verſtes de longueur, ſur une largeur inégale, qui varie depuis L'iſle Béring.

cinq verſtes juſqu'à vingt-trois, entre le cent quatre-vingt & le cent quatre-vingt-cinquieme degrés de longitude. Sa longueur eſt ſi peu proportionnée avec ſa largeur, qu'il n'y a, peut-être pas, dit M. Steller, une iſle dans l'Univers auſſi ſinguliere à cet égard. Cependant il ajoute que toutes les iſles qu'on a apperçues de ce côté de l'Amérique, & toutes celles qui ſont ſituées à l'Eſt du Kamtſchatka, ont à-peu-près la même proportion.

Ses Montagnes. Cette iſle eſt compoſée d'une maſſe de montagnes: on voit les plus élevées, par un tems ſerein, à vingt lieues de diſtance. C'étoit une ancienne opinion des Kamtſchadales, qu'il devoit y avoir une terre vis-à vis l'embouchure de la Kamtſchatka, parce qu'ils voyoient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horiſon. Cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux verſtes, ou demie-lieue de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne eſt ſerrée & continue. Celles qui ſont à côté ſont coupées de vallons, formés par de petits ruiſſeaux, qui, prenant leur cours dans la longueur de l'iſle, ont leur embouchure au Nord

& au Midi. Les vallées, creuſées entre les plus hautes montagnes, ont les plus petits ruiſſeaux, & ſont étroites ; celles qui ſont au pied des montagnes les moins élevées, ſont plus larges & arroſées de plus grands ruiſſeaux. Il en eſt ainſi des plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derriere les caps les plus bas, elles ſont plus étendues que les plaines voiſines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent & s'élargiſſent en s'éloignant des montagnes & s'approchant de la mer. Les montagnes de l'iſle de Béring, ſon en général compoſées d'un roc de la même eſpèce & de la même couleur. Mais les caps qui s'avancent en mer, ſont d'une pierre dure & griſâtre. M. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Les côtes méridionales ſont plus eſcarpées & plus rompues que celles du Nord. La forme & l'aſpect des montagnes eſt, ſelon le même Auteur, l'ouvrage des inondations de la mer, des tremblements de terre & des fontes de neige. On trouve dans cette iſle un lieu qu'on appelle *l'Antre* : les rochers y repréſentent des murailles, des eſcaliers,

des bâtons ; les uns reſſemblent à des colonnes, pluſieurs forment des voûtes & des portes ; mais elles paroiſſent plutôt un ouvrage de l'art, qu'un jeu de la nature.

» S'il y a d'un côté de l'iſle une baye, » dit M. Kracheninnikow, il ſe trouve » ſur le rivage oppoſé un cap ; & par- » tout où le rivage va en pente douce, » & où il eſt ſabloneux, vis-à-vis il eſt » plein de rochers, & entre-coupé. » Dans les endroits où la côte ſe briſe, » & tourne d'un côté ou de l'autre, on » obſerve qu'un peu auparavant le » rivage eſt fort eſcarpé l'eſpace d'une » ou deux verſtes.... On a obſervé » ſur les plus hautes montagnes, que » de leur intérieur il ſort des eſpéces » de noyaux, qui ſe terminent en » cônes ; &, quoique la matiere dont ils » ſont faits ne differe en rien de celle » des montagnes mêmes, ils ſont pour- » tant plus tendres, plus purs & plus » clairs. « M. Kracheninnikow, dit qu'on peut regarder ces noyaux qu'il croit formés par quelque mouvement intérieur de la terre, & ſurtout par ſa preſſion vers le centre, » comme une eſpèce de criſtal, ou

» comme la matiere la plus pure des » montagnes, qui ſortant du centre, » eſt d'abord liquide, & ſe durcit enſuite » à l'air. »

L'iſle de Béring eſt environnée, au Nord-Eſt, juſqu'à quatre ou cinq verſtes, de bancs couverts de rochers, qui ſemblent avoir été détachés par la mer de l'iſle même dont ils augmentoient la largeur. Ces rocs ont les mêmes couches que les montagnes, & l'on apperçoit entr'eux des traces du cours d'une riviere. Sous ces rochers les plus eſcarpés l'eau eſt baſſe; ce qui n'eſt pas ordinaire, car la profondeur de l'eau, ſur les rivages de la mer, eſt preſque toujours proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin ce qui prouve combien l'Océan travaille fortement ſur cette iſle, c'eſt qu'en moins de ſix mois elle a changé de face dans un endroit où une montagne eſt tombée dans la mer.

Mais l'iſle de Béring, remarquable par elle-même, ne l'eſt peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ſes environs. Ce ſont des ſignaux &, ſans doute, des ponts que la nature a mis ſur le chemin du Nord de l'Aſie à l'Amérique. Ainſi tandis que les An-

glois & les François cherchent, à l'envi, des iſles qui leur aſſurent l'entrée du nouveau Monde, par la mer du Sud, il eſt aſſez ſingulier que les Ruſſes trouvent une chaîne d'iſles qui les y mene par la mer du Nord.

Deux autres iſles. De l'iſle Béring on découvre deux autres iſles; l'une au Midi n'a que ſept verſtes de circuit; l'autre au Sud-Oueſt, renferme dans une enceinte de trois verſtes, les deux rochers qui la compoſent.

Quatrieme Iſle. Au Nord de l'iſle Béring, dans une ſituation à-peu-près la même, ou parallele, eſt une iſle de quatre-vingts à cent verſtes de longueur. Elles ſont ſéparées l'une de l'autre, par un détroit de vingt verſtes au Nord-Oueſt & d'environ quarante au Sud-Eſt. Les montagnes de la derniere ſont moins hautes que celles de la premiere. On y trouve, à trente braſſe au-deſſus du niveau de la mer, une grande quantité de troncs d'arbres & de ſquelettes entiers de bêtes-marines, que la mer y a jettés; ſans doute, dans une inondation.

Sa température. La terre y eſt ſujette à de fréquents tremblements, dont pluſieurs au rap-

port des Voyageurs, y ont duré l'eſpace de ſix minutes. Le climat de cette iſle eſt plus rude & plus piquant que celui du Kamtſchatka, ſoit parce qu'elle eſt fort expoſée à tous les vents, ſoit parce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées, ſur-tout, les tourbillons de vent ſont ſi forts qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tenir debout. Mais ſi l'air eſt froid & déſagréable dans cette iſle, la terre y donne en abondance des eaux minérales, pures & très-ſalubres pour les malades. On y compte plus de ſoixante ruiſſeaux, dont quelques-uns ont huit ou dix ſagènes de largeur, ſur deux de profondeur. Ces ruiſſeaux qui tombent promptement dans la mer, s'élévent quelquefois dans les grandes marées, à la hauteur de cinq ſagènes.

ARTICLE II.

§. I.

Peuples qui habitent la Sibérie.

CE grand pays eſt occupé par trois ſortes d'habitants. 1°. Par des Peuples Hiſtoire généalogique des Tatars.

Payens, qui ſont les anciens habitants du pays; 2°. par des Tartares Mahométans, qui ſont ceux ſur leſquels les Ruſſes l'ont conquis; & enfin par les Ruſſes qui en ſont à préſent les maîtres.

Les Peuples payens qui habitent dans la Sibérie, ſont diviſés en pluſieurs Nations: les principales ſont, les Wogulitzes; les Samoyedes, qui habitent entre l'Obi & la Léna, vers la mer Glaciale, & qui ſont appellés *Samoyedi Mantzelà*, pour les diſtinguer des autres Samoyedes, qui habitent vers la côte ſeptentrionale de la Ruſſie, depuis les bords occidentaux de la Guba Taſſax-koya, juſqu'aux environs de la mer d'Archangel & de la riviere de Dwina. Ces hommes ſont les plus ſtupides & les plus pauvres de la Sibérie; leur extérieur tient beaucoup a celui des Calmoucks, excepté qu'ils ne ſont pas ſi bienfaits, ni ſi grands qu'eux, qu'ils ont de vilaines bouches à levres pendantes, & qu'ils ſont extrêments peſants.

Les Oſtiakes, qui habitent au Sud des Samoyedes, vers le ſoixantieme degré de latitude, depuis les montagnes qui ſéparent la Ruſſie de la Sibérie, juſqu'à la riviere d'Ieniſeisk, ſont à-peu-

près faits comme les Ruſſes, mais ils ſont communément d'une taille au-deſſous de la moyenne. On prétend qu'ils ſont iſſus d'une partie des habitants de la province de *Welika Permia* en Ruſſie; que, pouſſés par leur attachement à l'idolâtrie, ils quitterent leur pays & vinrent s'établir en ces cantons, du tems qu'on introduiſit le chriſtianiſme en cette province. On aſſure que la langue des Oſtiakes a encore beaucoup de conformité avec le jargon des habitants de la Permie, & qu'elle n'a aucun rapport avec les langues des autres peuples payens de la Sibérie.

Les Toungouſis occupent une grande partie de la Sibérie orientale & ſont diviſés, par les Ruſſes, en quatre branches principales, qui ſont les *Poſkamena Toungouſi*, qui habitent entre la riviere de l'Iéniſſeisk & celle de la Léna, au Nord de celle d'Angara; les *Sabatski Toungouſi*, qui habitent entre la Léna & le fond du golfe de Kamtſchatka, vers le ſoixantieme degré de latitude, au Nord de la riviere d'Aldan; les *Olenni Toungouſi*, qui habitent vers les ſources de la Léna & de l'Aldan, au Nord de la riviere d'Amur; & les

Conni Toungouſi, qui habitent entre le lac Baikal & la ville de Nerzinskoi, & le long de la riviere d'Amur.

Ces peuples ont à-peu-près les mêmes inclinations & la même phyſionomie que les autres Tartares & paroiſſent iſſus du même ſang ; cependant ils ne ſont pas ſi baſanés & ſi laids que les Calmoucks ; ils ont les yeux plus ouverts & le nez moins écraſé ; ils ſont communément d'une taille haute & robuſte, & ſont généralement plus actifs que les autres peuples de la Sibérie. Les *Poſkamena Toungouſi*, & les *Sabatzki Toungouſi* ne different guere dans leur maniere de vivre des Oſtiakes & des Samoyedes dont nous venons de parler, excepté qu'en été les hommes & les femmes vont abſolument nuds. Pour ſe garantir des moucherons qui ſont en grande quantité dans tous les pays du Nord, & principalement dans ceux qui tirent vers l'Eſt, ils portent au bras un pot, où il y a un morceau de bois pourri allumé, dont la fumée chaſſe ces inſectes. Ils ont des cheveux noirs & ordinairement fort longs ; ils les lient près de la tête & les laiſſent pendre. Les hommes & les femmes de

distinction se font des marques noires sur le visage & aux mains.

Les Olenni Tongousi ont, à-peu-près, les mêmes usages & les mêmes mœurs que les Sabatski. Lorsque quelqu'un d'eux fait un serment, il prend un chien, le couche par terre, lui enfonce un couteau dans le ventre & sous le pied gauche de devant, & par ses ouvertures il en suce le sang jusqu'à la derniere goutte; parce qu'ils sont fermement persuadés que le sang de ce chien ne manqueroit point de suffoquer à l'instant celui qui auroit la témérité de faire un parjure.

Les Conni Tongousi sont les moins barbares de tous ces peuples; ils ressemblent beaucoup aux Moungales dans leurs habillements & dans leurs manieres: ils coupent leurs cheveux à la façon des Calmouks; ils se servent des mêmes armes qu'eux, au sabre près, dont ils n'ont point l'usage: ils ne cultivent point les terres: les hommes & les femmes montent très-bien à cheval, & ne sortent jamais sans être bien armés. Tous les Toungouses en général sont braves & robustes. Il n'y a qu'un petit nombre de Conni Tou-

gouſis qui obéit à la Chine, tout le reſte eſt ſous la domination des Ruſſes, qui en tirent les plus belles pelleteries qui viennent de la Sibérie.

Les Iakuts qui habitent tout le long de la Léna, ſont à-peu-près faits comme les Toungouſis, & ſont les ſeuls d'entre les peuples payens de la Sibérie qui ſe ſervent de Rennes : on prétend qu'ils ont plus d'eſprit & qu'ils ſont plus ruſés que les autres peuples payens de ce continent.

Les Iukagri, qui habitent vers les bords de la mer Glaciale, à l'Eſt de l'embouchure de la Léna, ne ſont pas fort différents des Samoyedes; cependant ils ne ſont pas ſi ſtupides, ni ſi laids.

Les Tzuktzchi, les Tzchalatki, peuples alliés, qui habitent la pointe du Nord-Eſt de l'Aſie, vers le cap Suctoi-Nos, & les Olutorski, qui ſont au Sud d'eux, ſur les bords de la mer orientale, ſont les peuples les plus féroces de tout le Nord de l'Aſie. Ils ne veulent point avoir de commerce avec les Ruſſes : ils en tuent autant qu'ils en rencontrent, &, lorſque quelques-uns d'eux tombent entre les mains des

Ruſſes, ils ſe tuent eux-mêmes. La férocité de ces peuples a d'abord obligé les Ruſſes à ſuivre les bords du golfe du Kamtſchatka pour entrer dans ce pays ; mais depuis quelques années, ils y vont par eau, en paſſant de la riviere d'Ochota, vers les cinquante-cinquieme degrés de latitude, à la pointe la plus proche du pays de Kamtſchatka, ce qui leur épargne beaucoup de chemin & de fatigues.

Les Kamtſchadales reſſemblent en quelque ſorte aux Japonois : nous en parlerons plus bas. Les Buratti, qui habitent au Sud de la riviere d'Angara, entre la Ieniſeisk & la Selinga, ſont une eſpèce de Moungales : ils ſe nourriſſent de leur bétail, & ſont d'une taille haute & robuſte, mais bien moins baſanés que les Moungales.

Les Batabintski ſont une ſorte de Calmoucks : ils habitent dans les plaines, entre la riviere d'Irtis & l'Oby. Ils ſont, en partie, ſous la domination du Contaiſch, &, en partie, ſous celle de la Ruſſie. Il vivent de l'agriculture, de leur bétail & de la chaſſe.

Le Kamtſchatka, communiquant au Nord avec le continent, par la terre,

& au Midi avec les iſles Kouriles, par la mer, ſes habitants doivent participer du caractere, de la figure & du langage des peuples qui les environnent. Auſſi ſont-ils comme diviſés en trois nations, & trois langues; la Koriaque au Nord, la Kourile au Midi, la Kamtſchadale entre-deux. Celle-ci, qui eſt la principale nation, & ne parle que la même langue, habite depuis la ſource de la Kamtſchatka, juſqu'à ſon embouchure, & le long de la mer orientale. Mais les limites qu'on aſſigne aux trois autres Nations & à leurs langues, ſont trop confuſes dans l'Ouvrage dont M. l'Abbé Chappe a publié la traduction, pour qu'on s'arrête à cette diviſion des peuples & des langues.

Origine des Kamtſchadales.

Les Kamtſchadales s'appellent eux-mêmes, *Italmen*; c'eſt-à-dire, habitants du pays. Ils prétendent y avoir été créés; mais M. Steller aſſure qu'ils viennent de la Moungalie. Voici deux preuves de cette conjecture.

La langue des Kamtſchadales a beaucoup de mots terminés comme ceux des Moungales Chinois, en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *kſin*, *kſung*. Ces deux langues ſe reſſemblent dans les

déclinaisons & les mots dérivés. Les variations, les aberrations qui se trouvent entr'elles, viennent du tems & du climat.

Une autre preuve de descendance est la conformité de figure. Les Kamtschadales sont petits & basanés, comme les Moungales. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage plat & large, le nez écrasé, comme les Calmoucks : leurs traits sont irréguliers, leurs yeux enfoncés, les jambes grêles & le ventre pendant ; enfin les rapports de caractère des deux nations, achevent de prouver à M. Steller, qu'elles ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit-être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine ; & la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamtschadales n'ont aucun usage, ni presque aucune idée du fer dont les Moungales se servent depuis deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine ; ils ne connoissent que depuis peu de tems les Japonois & même les Kouriles. Ils étoient très-nombreux quand les Russes arriverent chez eux, quoique les inondations, les oura-

gans, les bêtes féroces, le ſuicide; & les guertes inteſtines, fuſſent des cauſes continuelles de dépopulation. Ils ont une connoiſſance de la propriété des herbes, qui ſuppoſe une longue expérience. Mais ſur-tout les inſtruments & les uſtenſiles dont ils ſe ſervent, ſont différents de ceux des autres Nations.

De tous ces faits, M. Steller conclud que les Kamtſchadales ſont de la plus haute antiquité, & qu'ils ont été pouſſés dans leur preſqu'iſle par les conquérants de l'Orient, comme les Lapons & les Samoyedes ont été chaſſés au Nord par les Européens. Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures, que les Kamtſchadales ſoient venus des bords de la Léna, d'où ils auront été chaſſés par les Toungouſis, ou qu'ils ſoient iſſus de la Moungalie, au-delà du fleuve Amur, l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté; & les révolutions fréquentes des peuples qui les entourent au continent, font préſumer qu'ils ſont arrivés au Kamtſchatka par terre, & non par mer; car c'eſt le continent qui a peuplé les iſles, & non les iſles qui ont peuplé le continent.

Les Kamtſchadales reſſemblent, par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le viſage moins long & moins creux, les joues plus ſaillantes, la bouche plus grande, & les levres épaiſſes, les épaules larges, ſur-tout ceux qui vivent ſur les bords de la mer. Il ne ſeroit pas même ſurprenant que ces hommes ſauvages n'euſſent quelques rapports éloignés de figure avec les animaux dont ils font la chaſſe, la pêche & leur nourriture: ſi l'imagination, le climat, les habitudes, les ſenſations, & ſur-tout les alimens de la mer influent dans la formation du fœtus.

Nous venons de donner une idée générale des habitants de la Sibérie; mais le Lecteur verra, ſans doute, avec plaiſir de plus grands détails ſur ces Nations preſque inconnues. Nous allons pour cet effet ſuivre M. Gmelin; & nous ferons connoître, en même-tems, pluſieurs autres peuples qui avoiſinent la Sibérie, dont il donne l'Hiſtoire.

M. Gmelin, par ordre de l'Impératrice Anne Iwannouna, ſe rendit en 1753 à Véliki Norgorod, ville éloignée M. Gmelin.

de Pétersbourg de cinquante lieues de France, pour aller en Sibérie & au Kamtſchatka, faire des recherches en tout genre. De cette ville, il alla à Vitchnei Volotchok, village grand & beau, où l'on tient des foires, & que la navigation rend très-vivant. Delà, il s'embarqua & paſſa à Torjok, ville aſſez grande & entourée de murs de de terre, arriva à Tver, ville ſituée au-deſſus de l'embouchure de la Tverſa, ſur les deux rives du Volga. Il s'y rembarqua & alla à Jaroſler, ville aſſez commerçante. En continuant ſa route, il paſſa par la ville de Coſtroma, par celle de Balakhna, & par pluſieurs autres villes & villages.

A Nijnei Norgorod, M. Gmelin apprit qu'il y avoit dans cette contrée beaucoup de Tchouvaches. Pour avoir une connoiſſance plus particuliere de cette Nation, il partit pour Tchébaxar. A peine eut-il fait une lieue, qu'il apperçut un feu ſur la montagne voiſine; il y monta, & trouva près de ce feu deux Tchouvaches qui étoient en prieres. Ils avoient tué un agneau, & en cuiſoient, dans un chaudron, les inteſtins & l'eſtomac, qu'ils avoient

rempli de ſang, de graiſſe & de gruau. Près de là, vers l'Orient, il y avoit un endroit carré, entourré de pieux, qui leur ſert à faire la priere. On raconta à notre Voyageur, que ce lieu avoit été choiſi par une perſonne, homme ou femme, nommée Jumaſu, qui, en langue Tchouvache, ſignifie ſorcier ou ſorciere. Ce ſont des prêtres ou prêtreſſes qui ſont fort conſidérés & ont une grande autorité : chaque village en a un au moins. Ces eſpeces de prêtres aiment l'argent, & font toutes ſortes de ſupercheries & de coquineries pour attraper ceux de leurs compatriotes qui ſont aſſez ſots pour ſe laiſſer duper.

Les Tchouvaches adorent un ſeul Dieu, qu'ils nomment Tora. Ils croient que le ſoleil eſt ſaint ; ils lui adreſſent auſſi des prieres : ils ont d'ailleurs pluſieurs petits Dieux qu'ils comparent aux Saints des Chrétiens. Chaque bourg a ſon idole, qui eſt placé dans un lieu ſacré ſemblable à celui dont nous venons de parler.

Les Tchouvaches ſont fort économes : c'eſt par cette raiſon qu'ils ne s'enyvrent point d'eau-de-vie. On dit qu'ils ſont voleurs.

Les Tchouvaches forment un peuple très-nombreux. Il y en a près de dix-huit mille aux environs de Tchibaxard ; plus de dix mille aux environs de Kouſmademianski ; de Sirilſgorod, plus de douze mille ; de Syyachk, plus de ſoixante mille ; & de Kokocheïsk plus de quatre cens mille. Lorſque M. Gmelin étoit dans ce canton on s'occupoit à convertir ces peuples, & on avoit établi, dans les villes Ruſſes qui y ſont, des écoles pour les jeunes Tchouvaches, où on les inſtruiſoit des principes du chriſtianiſme ; mais on déſeſpéroit preſque de la réuſſite ; parce que ceux qui ont quitté leur religion, ne l'ont fait que par crainte ou par intérêt. Les Tchouvaches s'abſtiennent de toute eſpèce de travail le Vendredi : ils ont une grande fête dans l'année, & tous vont enſemble viſiter le lieu ſacré.

De Tchibaxar, M. Gmelin ſe rendit à Caſan, éloigné de Pétersbourg d'environ trois cens ſoixante-douze lieues. Il y a dans cette ville une école où des enfants Tchouvaches, Tchéremiſſes, Mordounichers, Kalmoukes, & Tatares, apprennent la langue Ruſſe & la langue Latine, la Philoſophie & les principes

principes du Chriſtianiſme. On prend dans les différents cantons les enfants qui ſont les plus vifs, & dont les peres ont le plus d'eſprit; on les enlève à leurs parents, on les inſtruit, & on eſpere qu'ils convertiront leur Nation à la foi chrétienne. Cette violence ne peut inſpirer que l'averſion & l'horreur.

A quelque diſtance de Caſan, il y a un village Tatare, où l'on voit quatre moſquées. La plus intéreſſante de ces moſquées eſt un vaiſſeau quarré, bâti en bois, ſur lequel il y a une tour avec une gallerie, ſans cloches & ſans croix. Pour appeller les Tatares à la priere, il y a ſur la tour de la moſquée un homme qui crie, ou chante de toutes ſes forces; on le nomme *Mâſin* en langue Tatare. Le peuple va cinq fois par jour à la moſquée, au point du jour, à dix heures, à midi, à quatre heures & ſix heures.

Caſan eſt ſitué ſur la riviere de Kaſenka, à deux lieues du confluent de cette riviere & du Volga: il a une citadelle bâtie en pierre, où eſt le logement du Gouverneur & du Commandant. Il y a un arſenal, &, vers le haut de la ville, une belle maiſon mar-

chande, où l'on trouve des marchandiſes de toute eſpece & des marchands Ruſſes & Tatares. A l'une des extrémités de la ville, il y a une manufacture de draps : elle a été établie aux frais du Gouvernement, par un Ruſſe, qui s'y eſt tellement enrichi qu'il a fait bâtir, à ſes frais, ſept égliſes en pierres. Vers le centre de la ville eſt un hôpital, bâti en bois, deſtiné à la garniſon de Caſan.

On trouve au-delà de cette ville pluſieurs villages de Tatars; ceux de ce canton ſont Muſulmans; ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Les Tatares ſont les plus civiliſés des peuples de la Sibérie, &, parmi eux, les Mahométans le ſont beaucoup plus que les Idolâtres. Ces peuples s'habillent à la Ruſſe, ainſi que leurs femmes; mais ils ſe font raſer la tête, & pluſieurs ſe taillent la barbe en pointe. Au lieu de vitres, ils emploient la tunique extérieure de l'eſtomac du veau : ils tendent ces membranes ſur les chaſſis, & elles laiſſent paſſer aſſez de lumiere. Ils ont un inſtrument de muſique que les Ruſſes, nomment *Gouſſi* : cet inſtrument eſt fait comme une harpe : il

a dix-huit cordes, ſoutenues par un chevalet fort bas, & poſé près de l'endroit où l'on attache ces cordes : les chevilles autour deſquelles elles ſont tournées, ſont à l'autre côté de l'inſtrument ; la premiere & la ſeconde cordes ſont à la quinte l'une de l'autre ; la troiſieme eſt à un demi-ton plus haut que la ſeconde ; la quatrieme à la tierce de la ſeconde ; la cinquieme à la tierce de la quatrieme ; la ſixieme à un demi-ton plus haut que la cinquieme ; la ſeptieme à un ton de la ſixieme, & ainſi des autres. Le Muſicien s'aſſied à terre, fait la baſſe de la main droite, & de l'autre le deſſus.

Après ces Tatars, on trouve des villages Votiakes. Les hommes & les femmes y ont preſque tous les cheveux roux. Ils ſont preſque ſans religion : ils ont peu de connoiſſance des tems : ils ſont ivrognes & pauvres. Les Votiakes ſont ſpirituels & grands chaſſeurs : l'arc eſt leur arme ordinaire.

A Vorchnoï-Pobiou ſont les Tchéréméſſes. On y voit des femmes aſſez jolies : ceux qui veulent épouſer des filles, les marchandent & les obtiennent à meilleur marché qu'ils peuvent. Après

Verchnoï-Pobiou, l'on trouve un village de Votiakes, qui ne reſſemblent point aux précédents : on ne peut les comparer qu'aux payſans de Finlande, qui ſont, ſans contredit, les peuples les plus ruſtres du monde. Les Votiakes & les Tchérémiſſes parlent Tatare & Ruſſe.

En partant de ce village Votiake pour Oſſa, on peut paſſer par Sarapoul. Avant d'arriver à Bourma, on traverſe une forêt de douze lieues. Les Tatars qui habitent ce village, deſcendent de ceux de Kongour, & ont une autre dialecte que ceux de Caſan. Les maris achetent auſſi leurs femmes.

A Kongour il y a une caverne dont Strahlengerb a donné la deſcription. Voici ce qu'en dit M. Gmelin. « Les » parois de cette Caverne ſont des pier- » res calcaires : elle eſt l'ouvrage de la » nature ; mais elle n'a point autant de » ſingularité que celle du Duché de Wir- » temberg ou de Hartz. On voit dans « celle-ci beaucoup de figures formées » par l'eau qui filtre au travers des » terres : ces figures repréſentent quel- » quefois des arbres, des animaux. Un » coup de piſtolet y fait autant de bruit

»qu'un canon du plus gros calibre »tiré en plain air. A une certaine dif»tance, les flambeaux s'éteignent ; »ainſi on n'a point encore été juſqu'au »fond de cette caverne ».

Notre Voyageur alla du Kongour à la Fonderie d'Inghin ; de-là il ſe rendit à Ialyme, village Tatar, & à Iecatherimbourg, ville fondée en 1723, par Pierre le Grand, & achevée ſous l'Impératrice Catherine qui lui a donné ſon nom. Cette ville eſt dans la Province de Tobolsk, environ à ſix cents lieues de Pétersbourg. On peut la regarder comme le centre de toutes les Fonderies de la Sibérie : c'eſt la réſidence de ceux qui ont inſpection ſur les mines. Elle a été bâtie en entier aux frais du Gouvernement, & n'eſt habitée que par des Inſpecteurs des mines, par des Mineurs & des Fondeurs. Elle eſt bâtie à l'Allemande, réguliere, fortifiée à cauſe du voiſinage des Bachkires, & traverſée par l'Iſet. Il y a dans cette ville une Juriſdiction pour les mines, une Douane qui releve de la Juriſdiction de Tobolsk : il y a un Hôpital pour les malades. A Polva, qui eſt à treize lieues d'Iecatherimbourg, il y a une fonderie de cuivre. A Siſſort

il y a une fonderie de fer.

A deux jours de marche d'un village nommé *Phomime*, il y a un vaſte deſert où ſont pluſieurs lacs, les uns d'eau ſalée & les autres d'eau amère : on trouve dans ces deſerts des chevaux ſauvages. M. Gmelin ſe rendit à Irbit, village ſitué ſur la riviere de ce nom ; il s'y tient une foire conſidérable : des Grecs, des Boukhares, des Tatares de toutes les eſpeces y apportent des marchandiſes. On trouve enſuite Tioumène, ville aſſez grande, preſque toute bâtie en bois & dont les remparts qui l'entourent ſon auſſi de bois : elle eſt ſur la rive méridionale de la Toure. De cette ville on va à Minime, village habité par des Tatars qui deſcendent des Boukhares. Près de là il y a d'autres Tatares qu'on appelle *Tourbinne*.

Enſuite on va à Tobolsk. A quatre lieues & demie de cette ville, eſt le lieu où l'on dit qu'étoit l'ancienne *Sibir*, réſidence des Souverains de la Sibérie. Il eſt ſur la rive droite de l'Irtich. On n'y voit plus qu'un vieux mur tombé en ruine. Au-deſſus & près de cet endroit, il y a un petit ruiſſeau nommé *Sibirka*, qui ſe jette dans l'Irtich. Il paroît que

cette ancienne ville a donné ſon nom à tout le pays, & à ce petit ruiſſeau qui en étoit voiſin.

La ville de Tobolsk eſt ſituée ſur l'Irtich, à cinquante-huit degrés douze minutes de latitude : c'eſt la capitale de la Sibérie. On la diviſe en haute & baſſe ville. La haute eſt ſur une colline à l'Orient de l'Irtich, & la ville baſſe dans la plaine, entre la colline & la riviere. Ces deux villes en font une fort conſidérable ; mais toutes les maiſons y ſont en bois. La ville haute eſt nommée *la Ville*. On y voit une citadelle en pierre, & preſque quarrée, dans laquelle il y a une maiſon marchande, bâtie en pierre, ainſi que la Chancellerie & l'Archevêché. Outre la maiſon marchande, il y a dans la ville haute & dans la ville baſſe, un marché pour les denrées & la quincaillerie.

Le Clergé n'y eſt point auſſi nombreux que dans les autres villes Ruſſes : il n'y a dans la citadelle que deux égliſes, qui ſont en pierres ; hors de la citadelle, il y en a deux en bois & un couvent : la baſſe ville n'a que ſept paroiſſes & un couvent ; en pierre.

La ville haute n'eſt point expoſée aux

inondations ; mais il faut aller chercher l'eau dans la baſſe ville. Du côté de la montagne, vers l'Irtich, il ſe détache tous les ans de grandes maſſes de terre ; & ſouvent les habitants ſont obligés de déloger, d'abattre leurs maiſons trop voiſines de cette montagne & de les rebâtir plus loin. On croit que cette chûte de terre eſt occaſionnée par la Tobol, dont l'embouchure eſt directement vis-à-vis de la citadelle ; mais, par ce que nous rapporte notre Voyageur, on doit attribuer la cauſe de ces éboulements à la nature des terres. Tobolsk eſt une ville très-boueuſe : on y voit une grande quantité de vaches : la plûpart des chats y ſont rouges.

L'Irtich eſt la principale riviere qui paſſe à Tobolsk : ſa ſource eſt loin de-là, dans le pays des Calmoukes. Elle traverſe, après un long cours, un lac ſitué dans le même pays, & nommé *Nourſaïſſanne*, en langue Calmouke. Les eaux de cette riviere ſont toujours bourbeuſes. Celles de la Tobol ſont beaucoup plus claires & plus pures, & un mille au-deſſous de l'embouchure de cette riviere, on peut encore les

distinguer des eaux de l'Irtich.

Tobolsk a beaucoup d'habitants : il y en a un quart, à-peu-près, qui sont Tatares, les autres sont Russes, & presque tous exilés ou fils d'exilés. Tout y est à si bas prix qu'un homme y vit bien, à raison de dix roubles, ou soixante-six livres treize sols par an : aussi la fainéantise y est portée on ne peut plus loin.

Les Tatares de Tobolsk descendent, en partie, de ceux qui s'y étoient établis avant la conquête de la Sibérie, &, en partie, des Boukhars qui s'y sont établis peu-à-peu, avec plusieurs priviléges & la permission du Grand Duc. Ils y vivent tranquillement & subsistent de leur commerce. Il n'y a point d'artisans parmi eux.

A quelques journées de Tobolsk est un grand village Tatare, nommé Outtous. Il est formé de trois villages, dont l'un est d'hiver & les deux autres sont d'été : c'est un usage commun à tous les Tatares de ce canton. En général les Tatares s'établissent loin des villes, les Russes, fort près. Les Tatares bâtissent leurs maisons dans le goût de celles des villes de Russie.

Tara n'eſt pas fort éloigné d'Outtous. Cette ville, au bas de laquelle la riviere d'Agarke tombe avec rapidité dans l'Irtich, eſt diviſée en haute & baſſe ville. La haute eſt entourée de chevaux de friſe, d'un rempart de bois, & d'un rempart de terre : il y a ſur ces remparts trente piéces de canon. A l'extrémité de la baſſe ville, il y a un village Tatare qui a une moſquée.

Cette ville eſt petite & pauvre ; toutes les maiſons, ſoit publiques, ſoit particulieres, y ſont bâties en bois : le peuple y eſt peu nombreux. En 1722, on y exécuta ſept cents habitants qui refuſerent de prêter le ſerment de fidélité.

Près de l'embouchure de la Tara, eſt un village Tatare, où demeure un Kniazès, ou petit Prince : il veille ſur les Tatares de cette contrée, qu'on appelle *Jéfachnies* ou *Tributaires*. M. Gmelin fit venir ce Prince à ſon bateau. »Il arriva, dit ce Voyageur, dans une »grande chaloupe à quatre rames ; & »les Bateliers lui marquoient beau»coup de reſpect. Il étoit de belle fi»gure, de moyen âge, & habillé com»me les Tatares : ils nous fit préſent »d'un gros agneau. La converſation que

» nous eûmes avec lui, nous fit juger » que c'étoit un homme de ſens. Ayant » vu par hazard une de nos bouſſoles, il » nous dit qu'il en avoit appris l'uſage » d'un matelot de diſtinction qui voya- » geoit : les Tatares nomment Matelots » tous les gens de mer. Il ajouta que » l'aiguille aimantée ſe dirigeoit vers la » grande poutre de fer, placée à l'un » des bouts de la terre, & qui s'éleve » juſqu'à certaine petite étoile. Il nous » demanda de l'opium, & nous en » montra quelque peu qu'on avoit falſifié » par le mélange d'un autre extrait. » Quand on en a mangé le ſoir, nous » dit-il, on eſt le lendemain *pokhmiéli*; » c'eſt-à-dire, dans l'état où met l'ivreſſe » de la veille. Nous laiſſâmes le Prince » très-content de nous, & nous reprimes » notre route ».

Il faut être ſur ſes gardes quand on paſſe par ce canton, parce qu'on a ſur la rive orientale le deſert Barabin, ſur l'occidentale le deſert Coſaque ; les Tatares qui les habitent tuent les hommes & emmenent les femmes : ils ſont barbares & cruels.

Depuis ces deſerts juſqu'à Iamichéva, la route eſt difficile & la navigation ſur

l'Irtich, très-dangereuſe. Cependant les bateliers Tatares ſont remplis de zèle & d'ardeur : ils ſont en général officieux & paiſibles : ils travaillent jour & nuit ſans proférer une ſeule parole, & ſe donnent mutuellement tous les ſecours dont ils ont beſoin. Ils n'ont nul penchant au vol ; ils ſont au contraire renommés pour leur fidélité : ils ſont francs. Ils ne font point de ſerment ; un ſimple coup frappé dans la main eſt pour eux un engagement qui n'eſt j'amais violé. Ils rempliſſent les devoirs de leur religion avec la plus grande exactitude : jamais ils ne font un repas qu'ils ne le commencent & le terminent par une priere ; & ils ne mettent jamais à la voile qu'il n'ayent crié leur ſouhait de bonheur.

Ils ſont preſque tous noirs & baſannés ; leurs cheveux ſont noirs. Lorſqu'ils ont des proviſions ils mangent quatre fois par jour : leur nourriture ordinaire eſt l'orge : ils aiment beaucoup la chair de poulain ; d'ailleurs ils ſont peu délicats. Ils font quelquefois un repas, qu'on nomme *bichbarmak*. La deſcription des cérémonies religieuſes qu'ils mettent en pratique pour le pré-

parer, ſatisferoit ſi l'on pouvoit pénétrer leurs idées ; mais n'ayant pu en être inſtruit, dit notre Voyageur, je dirai ſeulement ce que j'ai vu. « La » choſe fut commencée par trois Tatares, » dont l'un faiſoit l'office de Boucher. » Après avoir lié les piés de l'agneau, » ils le porterent au côté du bateau qui » regardoit le Midi, c'eſt-à-dire, la » Muque, lui tournant la tête vers cet » endroit ; ils s'y tournerent eux-mêmes » & firent leur priere accoutumée. En- » ſuite le Boucher égorgea l'agneau, & » laiſſa couler le ſang dans la riviere : » lorſque l'animal fut mort, il verſa de » l'eau ſur la bleſſure, le mit à terre » & le dépeça : il abbatit d'abord le » pied droit de devant, enſuite le gau- » che, enfin les deux autres dans le » même ordre ; puis, coupant près de la » gorge & des deux côtés du ſternum, » il enleva la peau reſtée ſur cet os, & » la chair de deſſous qu'il mit de côté. » Il ſuſpendit l'animal à une corde, par » les piés de derriere, lui coupa la » tête, fendit la peau du haut en bas, » coupa les parties & les jetta ; alors il » tira toute la peau, coupa la poitrine, » enſuite le ventre : le nombril & la

» veſſie furent jettés à l'eau. Le cœur fut
» inciſé en pluſieurs endroits, & tout le
» ſang que l'on en tira fut jetté, ainſi que
» le ſang du foie & des autres inteſtins.
» L'eſtomac & les boyaux furent preſſés
» avec les mains, & lavés dans l'eau
» chaude. Les glandes du méſentere
» furent jettées; les inteſtins étant tirés,
» on coupa les quartiers de devant, en-
» ſuite ceux de derriere. Juſques-là le
» Tatare qui ſervoit de Boucher avoit
» tout fait avec ſes deux aides; mais
» tous les autres ſautant alors aux quar-
» tiers de l'agneau, ôterent la chair de
» deſſus les os & la couperent en petits
» morceaux. Le petit morceau du ſter-
» num fut rôti ſur les charbons, &
» mangé comme un mets friand; ils
» firent cuire en même tems les os avec
» ce qui étoit deſſus, & après avoir fait
» leur priere, ils mangerent avec les
» doigts ſans couteau & ſans fourchette.
» Enſuite ils paſſerent aux inteſtins, de-
» là vinrent à la viande: tout fut ex-
» pédié de la même maniere & avec
» une promptitude qui nous fit plaiſir.
» L'agneau fut mangé par vingt Ta-
» tars: ils commencerent la cérémonie
» à dix heures du matin: il me paroît

»que le principal & le merveilleux de »ce repas eſt de n'y employer que les »doigts ».

D'Iamicheva, en traverſant de grands bois, où les voyageurs mettent ſouvent le feu, on va à Sempalat. Sempalat eſt dans un deſert, environ à quatre lieues du fort qui en a tiré le nom qu'il porte. Les Ruſſes ont ainſi nommé cet endroit, parce qu'on y voit les reſtes de ſept anciennes maiſons bâties en pierre. On les appelle en langue Calmouke, le couvent de Darchan Thortchi. C'eſt une eſpece de couvent que ce Calmouke idolâtre fit bâtir, & qu'il habita. On n'y trouve ni ordre ni magnificence; ce ſont ſix maiſons élevées, ſans ſymmétrie, l'une auprès de l'autre. La plupart n'ont que quatre murs: l'une eſt quarrée, l'autre eſt pyramidale, toutes les autres ſont en triangles. On voit encore dans l'une deux idoles de bois, qui repréſentent des Ours; dans une autre le plancher eſt d'ardoiſe, le plafond de briques, & il y a quelques figures humaines peintes ſur le plâtre; mais le tems les a rendues méconnoiſſables, & le peu qu'il a épargné ne fait point regretter ce qu'il a détruit. On

n'y voit pas une seule voûte, & le dessus des portes est appuyé sur une simple planche. Il y avoit dans ces bâtiments quelques morceaux de porcelaine : on y voit une grande fosse d'où l'on a tiré, dit-on, quelque peu d'or pâle; & on y trouve une colonne de pierre, brisée en deux, dont le chapiteau représentoit une tête humaine.

Le fort Sempalat fut bâti en 1718, sur la rive orientale de l'Irtich. Il est entouré d'un fossé, d'une barriere, & d'un retranchement en bois. Tous les habitants sont Promichelennikes ou Flouchives. Les environs sont agréables & paroissent fertiles; cependant on n'y cultive aucun arbre fruitier. Ici comme à Iamichéva il n'y a point de toît en charpente. On n'y connoît point l'usage des vitres; les fenêtres sont garnies de carreaux de papier.

A quelque distance du fort Sempalat, on trouve les ruines de l'ancienne habitation d'un Calmouke idolâtre. L'on n'y voit plus que les fondements d'une maison qui étoit divisée en six chambres. Aux environs de cette maison, l'on apperçoit des canaux pratiqués dans la campagne : ils ont, sans doute été faits

par les anciens habitants de ce canton, pour conduire l'eau dans leurs champs. Il eſt probable qu'ils étoient Boukhares : Bouſtoukan, ayant conquis la petite Boukharie, emmena en captivité tous les Boukhares qu'il put trouver. D'ailleurs, il n'y a pas long-tems que toute la contrée, depuis Omsk, en remontant l'Irtich, eſt habitée par des Calmoukes : ce peuple ne cultive point ; & le Chef même des Calmoukes n'a point d'habitation fixe. La principale raiſon de cette vie errante eſt, ſans doute, la néceſſité de chercher de nouveaux pâturages, quand leurs troupeaux ont conſommé toute l'herbe de ceux où ils ſont : pendant l'hiver, il paſſent en Calmoukie, parce qu'il y tombe peu de neige.

Ablait-kit ou Ablain-kit eſt un endroit fameux depuis quelques tems ; il eſt ſitué à dix-huit lieues ou environ à l'Occident de l'Irtich, & eſt éloigné de Pétersbourg de quinze cents quarante lieues. Il conſiſte en quatre maiſons : deux ſont bâties ſur un fondement fort élevé au-deſſus du rez-de-chauſſée. La premiere eſt une grande ſalle, où il y a deux fourneaux placés chacun dans

un angle : ils ſont pointus par en haut & par en bas, & ventrus par le milieu : au fond il y a un trou par où pouvoit couler quelque matiere, & un autre où l'on plaçoit un ſoufflet.

Dans la maiſon qui eſt derriere celle-ci, on voit pareillement une grande ſalle, dans laquelle il y avoit autrefois, près de l'entrée, ſur un piédeſtal, une grande idole de terre qui en contenoit ſeize autres. Derriere ce piédeſtal, le mur étoit orné de peintures extraordinaires, comme d'un homme à quatre têtes & vingt-quatre bras, d'un autre à deux têtes & huit bras. Il y avoit auſſi dans ce bâtiment une grande caiſſe à pluſieurs caſes, où l'on a trouvé des manuſcrits qui ſont à préſent diſperſés dans toute la ſalle.

Les maiſons ſont de briques, & percées de quelques trous ; mais il ne paroît pas qu'on y ait fait de fenêtres. Les ſoldats qui étoient aux ordres de M. Gmelin, apporterent beaucoup de manuſcrits, tant Calmoukes que Tangoutes, de toute forme, de toute eſpece, & en différents caracteres. Les Tangoutes étoient ſur du papier fort uni, bleu, blanc, ou de couleur d'or :

tous les Calmoukes ſur du papier blanc & en encre noire ou rouge. On trouva auſſi quelques papiers imprimés, & des caracteres en bois; ils étoient longs, quadrangulaires, & portoient des lettres mongales. A la couleur noire dont ils étoient teints, on voyoit qu'ils avoient ſervi. Il y avoit quelques figures en bois, aſſez mal peintes en détrempe; mais bien conſervées: c'étoit un des ornemens du plancher de la ſeconde maiſon: elles repréſentoient une eſpèce de Saint.

Il y avoit encore dans ces maiſons un grand nombre de manuſcrits; & quoiqu'on eût enlevé les mieux conſervés, on pouvoit lire ceux qui reſtoient. Ablaikit étoit autrefois le temple d'un prince Calmouke, appellé Ablai, de la famille des Khochotes: il vivoit vers le milieu du ſiecle dernier, & fut dépoſſédé, vers l'an 1671, pendant les guerres civiles des Calmoukes.

Près de ce lieu eſt un fort nommé *Ouſt-kaméno-gorsk*. Enſuite on traverſe pluſieurs montagnes conſidérables, & l'on trouve Kolivan, où il paroît ſouvent quelques petites caravanes de Calmoukes Ouongaï ou tributaires. Ils ont un petit Prince qu'ils nomment *Omba*: ils

habitoient autrefois ce canton-ci. Lorſqu'on y établit une fonderie, ils vinrent faire à ce ſujet des repréſentations ; mais, ayant été pillés deux fois par les Coſaques, ils ſe ſont retirés & habitent à préſent à la ſource de la Tcharie, qui eſt environ à trois journées de Kolivan.

Ils ſont fort amis des Ruſſes comme tous les autres Calmoukes.

La fonderie de Kolivannkagora eſt protégée par un fort à quatre baſtions de terre, entouré d'un foſſé. Vers l'Occident eſt un village, & au Nord de la fonderie, un mur de terre entoure le tout. Il n'y a point d'égliſe dans ce fort ; la plupart de ceux qui y travaillent ſont des ſchiſmatiques qui ont abandonné l'égliſe Grecque ou Ruſſe. On dit qu'ils ont leurs livres particuliers, ſur leſquels ils ſe réglent. Il leur eſt preſcrit de ne boire ni manger dans aucun vaſe dont un Ruſſe fidele ſe ſeroit ſervi, de n'aller dans aucune égliſe Ruſſe, de s'abſtenir entiérement d'eau-de-vie ; & de ne faire le ſigne de la croix qu'avec deux doigts comme les Prêtres Ruſſes, lorſqu'ils béniſſent le peuple. Le principal ſchiſmatique de ce canton, eſt un prétendu fouilleur de

mine, qui habite sur la Tcharich, & à qui l'on attribue la fondation d'un couvent de filles. L'entrepreneur des mines a fait bâtir un village sur les bords de l'Obe, une des plus grandes rivieres de la Sibérie.

Commencement de la Sibérie proprement dite

De la fonderie de Kolivan, M. Gmelin passa la Tchoumich, & il fut alors dans la Sibérie proprement dite. Les habitants de ce canton pensent que les Chrétiens ne sont point affables. Il y a sur la Tchoumich beaucoup de Tatars, dont la plupart sont Théleïtiches; mais ils sont moins nombreux qu'ils ne l'ont été. Plusieurs quitterent ce canton lors des irruptions des Calmoukes, & allerent plus avant dans la Sibérie: peu-à-peu, ils reviennent dans leur ancien pays.

Le village de Kaltirak est environ à cinquante lieues de la Tchoumich: il n'y avoit dans ce village que quatre familles Russes. Tous les autres habitants étoient Tatares, la plupart Théleïtiches ou Kichtimiches. Plusieurs d'entr'eux furent baptisés lors du voyage Apostolique fait chez les Ostiaques, par Philophei, Archevêque de Tobolsk; mais ils font peu de cas de cet avantage.

Les Chrétiens de ce canton ſe croyent obligés de porter la croix qu'ils ont reçue au baptême : ceux-ci ne la portent point ; ils diſent hardiment qu'on les a forcés à recevoir le baptême ; ce qu'ils n'auroient jamais fait autrement. Cependant lorſqu'on le déſire, ils font le ſigne de la croix. Ils ſe marient comme les Chrétiens, & vont quelquefois aux égliſes Ruſſes.

Notre Voyageur fit venir une femme & une fille Tatare Tchelemiches : « cette » femme, dit-il, étoit fort belle ; elle » avoit les cheveux noirs, la peau blan- » che, l'air doux, agréable, & la taille » avantageuſe. Nous lui demandâmes ſi » elle étoit contente de ſon mari (qui » étoit avec elle, & n'avoit qu'un œil) & » ſi elle ne déſiroit point d'en avoir un » plus agréable : elle nous fit entendre » qu'elle verroit volontiers cette méta- » morphoſe ; mais que Dieu ayant voulu » le lui donner tel, elle en étoit ſatiſ- » faite : elle s'énonçoit aſſez bien en » Ruſſe & paroiſſoit ſpirituelle ».

Environ à une lieue de Kouſnetsk, il y a un village de Tatares Tchéléïtiches, & dans ce village deux eſpeces de maiſons, dont les unes ſont habitées

l'été & les autres l'hiver. Ces Tatares ne ſont point Mahométans, leur religion n'a aucune forme, & leur foi paroît fort incertaine. Ils croyent en Dieu & l'honorent en ſe tournant vers l'Orient tous les matins & prononçant, avec ferveur, cette courte priere, *ne me tue pas*. Ces Tatares ont pluſieurs femmes : elles ne ſont pas belles ; & preſque toutes fument du tabac & avalent la fumée. Ces Tatares ſont artificieux & cachent avec ſoin leurs uſages.

En deſcendant la riviere de Tom, on trouve un petit village de Tatares Abintſiens. Les Tatares qui habitent le long des rivieres de Kondoma & de Mraſſa ſont dans la plus groſſiere ignorance & dans la plus grande miſere : leur état prouve évidemment que notre bonheur eſt proportionné à nos lumieres. Ils font leur inſtrument de labourage avec du fer : c'eſt un outil dont le fer eſt en demi cercle, tranchant par le bout & faiſant avec le manche un angle droit. Ils travaillent la terre avec cet outil comme avec le hoyau, & la remuent à quelques pouces de profondeur. Leur bled ſe moud entre deux pierres, qu'un homme frotte l'une ſur l'autre.

La ville de Kouſnetsk eſt dans le canton qu'habitoient autrefois les Tatares Kiriſins. Ce peuple s'eſt retiré, peu à-peu, vers les Kalmoukes, à meſure que les Ruſſes ſe ſont approchés de lui. Il y a plus de cent ans que cette ville eſt bâtie. On y envoie des colonies de Tomsk, de Verkotourie, & de Viliki-Novogrod. Les Tatares qui occupoient cet endroit fondoient le fer, & pourvoyoient à leur ſubſiſtance, ſoit par ce travail, ſoit par celui de forger ce métal. C'eſt de là qu'on tire le nom que l'on a donné à cette ville : le mot Ruſſe Kouſnets ſignifie Forgeron.

Cette ville eſt ſur la rive droite & orientale de la Tom, & vis-à-vis l'embouchure de la Kondomar : elle eſt compoſée d'environ cinq cents maiſons. Les habitants ſont très-pareſſeux. Quoique la Tom ſoit poiſſonneuſe, on voit rarement du poiſſon dans cette ville : on n'y connoît point le jardinage ; on n'y vend que de la viande & du pain : on n'y connoît point le gibier. La plupart des villes de la Sibérie font un aſſez grand commerce ; mais celle-ci n'en fait aucun, ſi ce n'eſt qu'il s'y vend du tabac de Tchercaſſie ou Circaſſie, & quelques chevaux.

De

De Kouſnetsk, M. Gmelin ſe rendit à Mamichéva. Cehamiou eſt habité par un payſan Ruſſe & huit ou dix Tatares Toulibertiens. A ſon arrivée toutes les femmes & filles Tatares s'enfuirent comme à l'approche d'une troupe ennemie.

Plus loin eſt un village de Tatares Kiſtimiens & Toulibertiens. Enſuite on paſſe une chûte d'eau qu'on dit horrible dans le pays, mais qui n'eſt point dangereuſe, & on arrive au village de Borodina, habité par des Ruſſes & des Tatares Ietchinskiens. Il y a environ cinquante ans que le Patriarche Ruſſe, qui réſide à Kouſnetsk, baptiſa tous ces Tatares. Plus zèlés que les Kaltirackes pour leur nouvelle religion, ils vont aſſiduement à l'égliſe Ruſſe, portent des croix, ont dans leurs maiſons des images de Saints, & font devant ces images le ſigne de la croix de la maniere ordinaire.

Près de-là eſt un rocher fameux, appellé Piſanoï; la riviere en baigne le pied & le laiſſe à droite. Quelques figures ſculptées ſur ce rocher lui ont fait donner ce nom, ainſi qu'au village ſitué ſur le ſommet. Il y a dans ce village quelques Tatares, qu'on prétend être Théléituns; mais qu'on ne peut

regarder comme tels ſi l'on en juge par leur religion. Ils ſe croyent iſſus des Calmoukes, & n'ont point de Kamm. Ils adorent un ſeul Dieu; & quand ils le prient, ils ſe tournent vers l'Orient ou vers l'Occident. Ils ne font, diſent-ils, aucun cas du Diable; mais ils paroiſſent trop artificieux pour parler ſincérement de leur religion; ainſi on ne peut rien aſſurer à cet égard.

L'établiſſement de la ville de Tomsk a commencé par celui d'un fort, ſous le regne du Czar Féodor Ivanovits, environ vingt années avant la fondation de Kouſnetsk: elle eſt aujourd'hui compoſée de plus de deux mille maiſons. Comme Tobolsk, elle étoit autrefois une des capitales de la Sibérie; mais il y a long-tems qu'on l'a compriſe dans la province d'Ieniſei: elle eſt à préſent dans celle de Tobolsk.

Cette ville eſt ſituée ſur la Tomm, elle eſt traverſée par le ruiſſeau d'Ouchaïka, & défendue par un fort. On y voit pluſieurs égliſes, deux couvens, un d'hommes, l'autre de filles, & une grande maiſon marchande, quarrée & toute en bois, qui contient quarante-cinq boutiques; on y vend des meubles

en vernis de la Chine, des pelleteries & autres marchandises de différentes especes.

Tomsk est la ville de Sibérie la plus avantageusement située pour le commerce : on y arrive de Tobolsk, en été, fort commodément par l'Irtich, l'Ob & la Tomm; il faut passer par cette ville en venant de Ienisseisk & des autres endroits de la Sibérie, situés à l'Orient & au Nord. Il y passe tous les ans une ou deux caravanes de Calmoukes, & toutes celles de la Chine pour la Russie, ou de la Russie pour la Chine. Le commerce y est considérable & presque général, quoiqu'il y ait une Compagnie particuliere de commerce qui a ses Directeurs.

Le plus grand nombre des habitants de cette ville sont, comme presque tous les Sibériens, renégats ou anciens croyans. Trois d'entr'eux, depuis l'ordre de se couper la barbe, payent tous les ans trois cents trente-trois livres à la Chancellerie, pour avoir permission de la porter. Les Tomskims sont paresseux, ivrognes & libertins.

Il y avoit à Tomsk un Cosaque, habitant de cette ville, qui passoit pour

amateur d'Hiſtoire Naturelle : « il nous »fit part, dit M. Gmelin, d'une obſerva-»tion qu'il avoit faite le matin du 30 »Septembre. Il avoit vu autour du Soleil, »continue cet Auteur, un cercle dont »la circonférence étoit rouge en dehors, »jaune au milieu, verte en dedans : le »Soleil occupoit le centre, & le rayon »étoit d'environ quinze diamétres du »ſoleil : des nuages aſſez conſidérables, »qui étoient à l'horiſon, cachoient une »partie de ce cercle. Il y avoit un demi-»cercle très-grand, dont la partie »convexe étoit tournée vers l'horiſon, »& la circonférence paſſoit par le cen-»tre du ſoleil ; elle étoit rouge en »dehors, jaune en dedans : à chaque »extrémité de ſon diametre, on voyoit »une image ſolaire. Ce demi-cercle »renfermoit un autre cercle, fort grand »en comparaiſon du premier, & dont la »circonférence blanchâtre en dehors & »bleue en dedans, paſſoit par le centre »du ſoleil. Les circonférences de ces trois »cercles ſe coupoient & ſe confondoient »des deux côtés du ſoleil, & l'on voyoit »à chaque point de contact, une image »ſolaire un peu plus grande que celle »du demi-cercle. Le haut du plus grand

» des deux cercles étoit touché par un arc » verd en dedans, jaune au milieu & » rouge en dehors : le cercle qu'entouroit » le ſoleil étoit ſurmonté par un arc ſem- » blable, qui le touchoit en un point ».

Au-delà de Tomsk, il y a des Tatares baptiſés depuis pluſieurs années : leur ancienne religion étoit, à-peu-près, celle des autres Tatares ; ils penſoient peu à l'Etre ſuprême. Lorſque l'Archevêque vint dans ce pays, il en fit aſſembler les habitants : quelques-uns vinrent à lui de bonne volonté ; mais la plupart y répugnoient ; il fallut que les Dragons qui accompagnoient l'Archevêque les fiſſent ſortir de leurs huttes. Ces Tatares habitent le long de la Tchoulime : le lieu étoit commode pour les baptiſer : ceux qui refuſoient le baptême étoient jettés dans l'eau ; lorſqu'ils revenoient à bord, on leur attachoit une croix au cou, & ils étoient Chrétiens. Mais, afin d'entretenir ces proſélites dans leur religon nouvelle, on leur bâtit une égliſe. Quant à ceux qui habitent plus bas ſur la Tchoulime, on leur aſſigna l'égliſe du fort Méleskoi. Tous ces Tatares n'ont pas les premiers principes de la religion Chrétienne.

Depuis Tomsk juſqu'à Ieniſeisk, on ne trouve que quelques Simovies : ce ſont des mauvaiſes cabanes qui tiennent lieu d'Auberges. Elles ſont éloignées de toutes habitations ; & notre Voyageur n'y trouva que des hommes ſourds & aveugles.

La ville de Ieniſeisk eſt ſur la rive gauche & occidentale de l'Ieniſei, qui a dans cet endroit plus d'un quart de lieue de large : cette riviere prend ſa ſource en Mongalie, &, après un cours d'environ ſept cents quarante lieues, ſe jette dans la mer Glaciale. Cette ville, qui eſt moins ancienne que Kouſnetsk, eſt à plus de deux mille lieues de Pétersbourg. Ce fut d'abord un petit fort, comme la plupart des villes de la Sibérie ; mais la ſituation en eſt ſi commode que bientôt ce fort devint une ville. Elle eſt le long de la Ieniſei, & a plus de longueur que de largeur ; ſon enceinte eſt d'une lieue & demie. Elle a pluſieurs bâtiments publics ; deux couvents, l'un d'hommes & l'autre de femmes, & ſept cents quatre maiſons. Iéniſeisk eſt après Tioumene, la premiere ville de la Sibérie qui ſoit bâtie en plaine.

Cette ville eſt bien ſituée pour le commerce, & preſque tous ſes habitants ſont marchands. L'ivrognerie, la pareſſe & tous les autres vices y régnent auſſi fortement que dans les autres villes dont nous avons parlé. On dit que les Iéniſeinsks ſont ruſés & artificieux, & on les nomme *Skosniski*, c'eſt-à-dire, pénétrants. Il eſt d'uſage en Sibérie que les habitants des villes ſe donnent entr'eux des ſurnoms : on nomme les Taréens, *apoſtats* ou *pendus*, parce qu'il y en eut autrefois un grand nombre qui furent exécutés : on appelle les Kouſnetſéens, *marmotes*, parce qu'ils portent beaucoup de peaux d'une eſpece de petite marmote ; les Tomskaines, *fanfarons* ; les Sourgoutes, *louches* ; les Béréſouins, *mangeurs d'écureuils* ; les Mangaſéens, *viſages ſereins*, ou *mangeurs de poiſſons ſéchés* ; les Kraſnoiarſkains qui ſe révoltent ſouvent contre leurs Vaivodes, ſont appellés *opiniâtres* ; les Illimskains, *mouches d'Illimsk* ; les Iakoutes, *mangeurs d'écorce*.

On éprouve ici dans l'hiver un froid extrême. Vers le milieu de Décembre, l'air eſt comme gelé ; il reſſemble à un brouillard, quoique le tems ſoit très-

clair. Cette eſpece du brume, ou plutôt cet air extrêmement condenſé, empêche la fumée des cheminées de s'élever. Les moineaux & les pies tombent & meurent glacés, lorſqu'on ne les porte pas auſſi-tôt dans un endroit chaud. Ce froid exceſſif produit un effet dangereux; car dès que les poëles ſont échauffés, on reſſent de grand maux de tête, & l'on voit dans ceux qui ſouffrent les effets ordinaires des vapeurs du ſoufre. Lorſqu'on ouvre une chambre, il ſe forme ſubitement un brouillard auprès du poële, quoique l'air de la chambre ſoit chaud avant comme après. Dans l'eſpace de vingt-quatre heures les fenêtres ſont couvertes intérieurement d'une glace épaiſſe de trois lignes. Tant que duroit le jour, qui alors étoit très-court, on voyoit des halos ou couronnes & des parhélies, & pendant la nuit des paraſélenes. Il eſt certain que ces phénomenes dépendent du grand froid.

M. Gmelin parle d'une ſorte de merveille qu'il vit dans cette ville: « c'étoit, » dit-il, un Nain d'environ deux pieds » de haut, âgé de plus de cinquante » ans, qui étoit marié en ſecondes noces » & avoit cinq enfants vivants; il man-

»geoit & buvoit plus qu'un homme de »taille ordinaire. C'étoit un Ecrivain de »la Douane de Krasnoiarsk; on l'avoit »envoyé à Ienisisk pour quelques re»cherches».

Les nations étrangeres du district de Iénisseisk, sont les Ostiaques Marimmiéna & Ienisseiskains: ceux-ci ont reçu le baptême; les Tatares Assaniens, qui habitent le long des rivieres d'Oussolke & d'Ona. Il n'en reste plus qu'environ une douzaine, dont, à peine, deux ou trois savent encore leur langue nationale. C'étoit autrefois un peuple nombreux: enfin les Tounguses, qui habitent le long des rivieres d'Oussolque & d'Ona, qu'on n'a pu, jusqu'à présent, déterminer à embrasser la religion chrétienne: ils sont riches en bétail, & ont la coutume de se coudre sur le visage différentes figures, qui de bleues deviennent noires; mais cette coutume n'est pas générale parmi eux; il n'y a gueres que les enfants qui soient décorés de ces figures.

La ville de Krasnoïark est sur la rive gauche de l'Iénisei. Elle a été dans l'origine un fort qui, peu-à-peu est devenu ville: elle a trois cents cinquante

maiſons, quelques bâtimens publics & elle eſt entourée d'un rempart de bois.

Preſque tous les habitants ſont Flouchive, parce que le deſſein qu'on avoit en bâtiſſant le premier fort, étoit de mettre le déſert voiſin à l'abri des Tatares Kirghiſiens, qui y faiſoient de fréquentes irruptions : on n'y voyageoit qu'avec danger ; mais, depuis pluſieurs années, ces déſerts ſont ſûrs. Les Coſaques qui les infeſtoient auſſi, ſe ſont retirés vers la Kalmoukie, & les Flouchives Kraſnoïarkains peuvent communiquer ſans danger, avec tous les pays d'alentour. Cette ſureté rend la ville de Kraſnoïark plus vivante.

Les Flouchives qui l'habitent ſont preſque tous riches. Leurs biens conſiſtent en chevaux & en bêtes à cornes ; & la nourriture de ces animaux les inquiete peu, parce qu'ils les laiſſent paître dans le déſert. Pendant l'hiver, on y voit rarement de la neige ; ils vivent d'herbes pourries & de racines qu'ils déterrent. Si la terre eſt, par hazard, couverte de neige, accoutumés au climat & à cet inconvénient, ils ſavent tirer leur nourriture de deſſous la neige. Les chevaux ſont foibles & les vaches

donnent peu de lait.

Les habitants de ce pays ſont de la plus grande pareſſe. Il n'y a pas de payſan d'un autre canton qui ne payât volontiers pour être dans celui-ci, qui eſt des plus fertiles; mais l'avarice des Gouverneurs eſt un obſtacle à leur déſir; enfin la police eſt on ne peut plus mal adminiſtrée dans ce pays.

Les Flouchives ont un avantage aſſez conſidérable; mais c'eſt, il eſt vrai, au détriment du tréſor Impérial. Tous les Tatares des environs payent le tribut en pelleteries; &, comme ils ne peuvent pas toujours le payer de cette maniere, ils donnent, au lieu de chaque piéce de pelleterie qui leur manque, un prix fixé par un réglement. Lorſque ces Tatares commencerent à payer le tribut, ils apportoient les peaux, comme ils les prenoient, & remettoient aſſez ſouvent à la caiſſe Impériale des Zibelines de grand prix; mais les habitants de Kraſnoïark, & peut-être auſſi les marchands qui paſſoient, ont ouvert les yeux aux Tatares : ils leurs achetent les belles pelleteries beaucoup plus d'un rouble, qui eſt le prix fixé par le réglement, ainſi les Tatares, en remettant

ce prix à la caiſſe, ont pour eux le ſurplus, & actuellement il y entre plus de roubles que de zibelines.

Les Kraſnoiarkains ſont ivrognes, & tous les Flouchives vivent ſi familiérement avec le Vaivode, que lorſqu'il les invite à dîner chez lui, ils s'y enivrent avec autant de clameurs qu'au cabaret. Ils boivent l'eau-de-vie dans de grands gobelets; & celui qui ſe trouve à la fin du repas le plus ſemblable à une bête, reçoit le lendemain de magnifiques préſens.

Il y a près de l'Léniſei trois ſouterrains célèbres, dont l'un n'eſt qu'une petite caverne. Pour arriver à l'entrée de celui qui eſt le plus élevé, on monte l'eſpace de cinquante toiſes. Ce ſouterrain eſt ſpacieux & s'enfonce en montant, avec une pente aſſez roide: il a environ cinquante pas de largeur: les côtés ſont couverts de galactites qui reſſemblent à des champignons de pierre, & le roc eſt calcaire. Quand on y eſt éclairé par des flambeaux, cette lumiere fait un très-bel effet ſur la glace qui couvre tout le deſſus du ſouterrain, & reſſemble à du ſalpêtre cryſtalliſé.

On va au troiſieme ſoutertain par un chemin aſſez difficile & qui peut même

être regardé comme impratiquable. Le roc dans lequel eſt percée cette caverne eſt calcaire, & l'on y voit çà & là, des concrétions pierreuſes, ſous la forme de champignon.

Près de-là, ſur la rive droite de la riviere, eſt le rocher peint : il n'a pas plus de ſept toiſes de haut : on voit qu'il a été taillé du côté où ſont les figures. Il étoit enduit d'une eſpèce de plâtre qui eſt tombé en partie : les figures ont été peintes ſur le plâtre ; & ſi la couleur rouge qu'on y a employée n'eſt pas de l'ocre brûlé, elle en approche beaucoup. Ces figures repréſentent des hommes & des animaux ; il y en a, ſur-tout, une très-bien conſervée, qui repréſente un homme à cheval. Le deſſein eſt tel qu'on doit l'attendre de payſans groſſiers.

Il y a près de Kraſnoïark quelques Oulous ou villages Tatares. Un de ces villages, nommé *Monget*, eſt compoſé de ſept à huit iourtes ou huttes pareilles à celles des Tatares de Kouſnetsk. Ces Tatares n'ont point de culte, cependant ils croyent qu'il y a un Dieu. Il y a dans le diſtrict de Kraſnoïark d'autres Nations étrangeres qui ſont les Arintſiens, les

Kotoviſains & les Kemarchintſains. Les Arintſiens étoient autrefois un peuple conſidérable ; mais il n'en reſte plus que très-peu. Les Kotoviſains habitent vers Abakamk & Kansk ; les autres ſur la Mana & vers la ſource de la Kama.

A cinq ou ſix cents pas du village nommé *Ladadka*, on voit une croix que les habitants ont placée, pour écarter des génies ou démons qu'ils croyent habiter dans des bois qui ſont aux environs. On trouve plus loin le fort Kanskoi, & quelques Tatares qui ſont pauvres ; cependant il y en a qui ont deux femmes. Ni les unes ni les autres ne portent de chemiſes, excepté ceux qui ont reçu le baptême ; mais ils ſont en petit nombre : ils ne ſe levent jamais, & lorſqu'on le leur reproche, ils diſent que leurs ancêtres ont vécu de même. Lorſqu'ils veulent dormir ou ſe repoſer dans leur huttes, ils ſe mettent autour du feu, qui eſt au centre de la hutte, accouplés de ſorte que leurs jambes vont réciproquement entre leurs bras : lorſque l'un ſe tourne, l'autre fait de même pour ne pas changer leur diſpoſition, & ce tour ſe fait auſſi régulièrement que s'il étoit commandé.

Aux environs du fort d'Oudinskoi il y a beaucoup de Bourettes, que les Ruſſes nomment *Bratski*. Parmi eux preſque tous les hommes ont les cheveux coupés ſur le haut de la tête. Le fort de Belachanskoï eſt un des plus conſidérables qu'il y ait en Sibérie ; il eſt ſitué ſur l'Angare. Il y a hors de ce fort environ ſoixante maiſons qui ſont habitées par des Flouchive[illegible]x des Négociants ; elles ſont toutes aſſez bien bâties. Le plus grand nombre de ces habitants eſt riche : ce fort eſt un entrepôt pour les marchands qui viennent d'Irkoutsk. Les environs en ſont habités par des Bourettes bergers. Les bœufs de ce canton ſont fort renommés, & ne le cedent point aux bœufs de Circaſſie.

Les bords de l'Angare ſont aſſez fertiles, quoique coupés en différents endroits par des crevaſſes. Nicolskaïa-Saſtava eſt un endroit où les droits ſe payent : on y reçoit ceux des marchandiſes qui viennent de la Chine ; il ſeroit difficile de faire paſſer ces marchandiſes par un autre endroit. Comme elles ſont toujours en grande quantité, l'emploi de Receveur enrichit, dans l'eſpace d'un an, celui qui l'exerce. Le Gouverne-

ment nomme à cet emploi & le met ordinairement à l'enchere : le prix commun eſt de deux mille livres. Les différents Receveurs des impôts de la Sibérie, s'enrichiſſent tous, &, comme par-tout ailleurs, vexent le malheureux contribuable, autant qu'ils peuvent. Dans l'indiſpenſable néceſſité où l'on eſt de s'en ſervir, on parviendroit, ſans doute, à arrêter leur cupidité, par les punitions les plus rigoureuſes.

Près de là eſt le lac Baikal. Les habitants de ce pays veulent que ce ſoit une mer : ils prétendent que ce lac regarde comme une injure d'être ainſi nommé, & ſe vange immanquablement de ceux qui lui font un pareil affront. Ils croient qu'il a quelque choſe de divin, & l'appellent, depuis long-tems, la *ſainte mer.*

Plus loin eſt le fort Kabanskoi, dont les environs paroiſſent peu abondants en vivres, quoique les habitants ſoient ou laboureurs ou bergers : ils ne vendent leurs denrées qu'à un très-haut prix. On trouve ici des Bourettes qui ſont riches. Pluſieurs d'entr'eux ont mille moutons, dont les queues ſont auſſi larges que ceux des Calmoukes : ils ont

auſſi un grand nombre de bœufs & de chevaux. Ces Bourettes ont la malpropreté commune à tous les habitants de la Sibérie. Ils montent indifféremment ſur des chevaux, des bœufs & des vaches.

Aux environs de Sélinghinsk, il y a un Taicha ou Prince de la religion Mongalienne, ou Dalaïlamaienne. M. Gmelin partit de-là, s'embarqua ſur la Tchikoi, quand elle eut ceſſé de charier des glaces, ſe rendit ſur les frontieres de la Chine, & arriva à Kicakta, qui ſépare cet Empire de celui de Ruſſie.

La ville de Sélinghinsk eſt ſituée ſur la rive droite & orientale de la Sélenga. Ce fut en 1666 qu'on fit au lieu où elle eſt une ſimple redoute : environ vingt ans après on y conſtruiſit un fort, qui ſubſiſte encore & qui fut l'origine de cette ville. Elle occupe environ une demi-lieue le long de la riviere, & n'a que cent cinquante-une maiſons.

La Sélenga a, près de la ville, environ deux cents toiſes de largeur, & on y voit quelques iſles. Les vaiſſeaux pouvoient y mouiller il a pluſieurs années ; mais les eaux s'étant jettées ſur la rive occidentale, ont à préſent vers l'Orient peu de profondeur.

Les habitants de ce pays ſont pareſſeux & de mauvaiſe foi. Il eſt rare que le créancier donne quittance, ou rende l'engagement de l'emprunt qui acquitte la dette; il arrive méme aſſez ſouvent que ce créancier ayant beſoin d'argent, cherche à ſe faire payer une ſeconde fois. Dans ce cas, ſi l'emprunteur répond qu'il s'eſt acquité, l'affaire eſt portée devant le Vaivode, qui ſouvent décide de différentes manieres. Un payſan Hargereſinien en tua un autre qui s'étoit déja fait payer deux fois l'argent qu'il lui avoit prêté & qui le redemandoit une troiſieme. L'aſſaſſin dit, pour ſa juſtification, qu'il appréhendoit de payer ſouvent cette dette, s'il eut laiſſé l'autre vivre plus long-temps. En général quand un Sibérien peut gagner quelque choſe par ruſe ou par artifice, il préfére cette voie à celle du travail. Le genre de vie des Sélinghinskains favoriſe leur pareſſe : tous les aliments leur conviennent.

Au-delà de Selinghinsk, il y a beaucoup de déſerts. A cinquante lieues de cette ville, on trouve un Taicha ou Prince du pays : il eſt ordinairement accompagné de Bourettes armés d'arcs

& de fléches. On paſſe un déſert, & on arrive au fort Iéravinskoi, ſitué ſur le lac Iéravnis : les habitants du village vivent à la Bratskaine, ils ne ſe donnent pas la peine de travailler pour vivre : ils ſont bergers, & leurs troupeaux les nourriſſent. A quelque diſtance, ſur la Chilka, il y a beaucoup de villages, mais les voyageurs n'y trouvent guere que de vieilles femmes, ſourdes & aveugles, depuis que des paſſants ont pillé ces villages, & maltraité ceux qui vouloient défendre leurs biens. Dès que les habitants entendent parler de voyageurs, ils cachent tout ce qu'ils ont & prennent la fuite. Les auteurs de ces violences ſont ordinairement des ſoldats ou des Officiers de troupes de Sibérie.

La ville de Nertchinsk eſt ſur la rive gauche de la Nercha : elle étoit plus floriſſante lorſque les caravanes de la Chine y paſſoient; mais depuis pluſieurs années qu'elles ont ordre de prendre un autre chemin, les habitants devenus oiſifs ſe ſont plongés dans les vices les plus honteux, & cette ville dépérit. Si le feu conſume une maiſon on ne la rebâtit pas : s'il y en a qui menacent ruine on ne prend pas la peine de les étayer. Il y

a peu de familles qui ne ſoient infectées de maladies vénériennes ; & comme on n'y a point de Chirurgien, on y voit des perſonnes dans un état ſi miſérable qu'ils reſſemblent à des ſquelettes vivants. Le Vaivode s'inquiette fort peu de ces déſordres publics : uniquement occupé de ſon intérêt particulier, il ne penſe qu'à engager les habitants à lui faire des préſens, & à les vexer. La ville de Rortſchink a quelquefois éprouvé les ſuites amères de ſa pareſſe & de ſes déſordres.

De cette ville on va aux mines d'Argoune. Le climat de ce pays eſt extrement froid : on y reſſent des tremblements de terre qui ſont périodiques. Au-delà des montagnes d'Argoune on trouve une montagne de jaſpe, & à quelque diſtance on trouve Zouroukaitou, village limitrophe entre la Chine & la Ruſſie.

La borne de la Chine & de la Ruſſie la plus reculée eſt auprès du mont Abagaitou, qui ſe trouve dans ce canton. On y voit de petits grais ſur un côteau, ils ſont amoncelés à deux ou trois toiſes de hauteur : leur alignement eſt du Midi au Nord ; l'un marque la borne

Ruſſe & l'autre la borne Chinoiſe. On avoit attaché ſur celle-ci à quelques bâtons des morceaux de drap ſur leſquels il y avoit des caracteres Indiens & Tongouſes. Tous les ans les Mongaliens, qui ſont pieux, y viennent accompagnés de quelques Lamas, pour y faire une dévote cérémonie : lorſqu'elle eſt finie, les Lamas diſtribuent au peuple ces piéces de drap qu'il attache à des bâtons & plante ſur la borne. Depuis Sélinghinsk juſqu'ici, il y a environ quatre cents lieues.

Il y a du côté de la ſource de l'Onon quelques familles ou tributs Tongouſes qui portent des bonnets de peaux de la tête de chevreuil, auxquels ils laiſſent les cornes, & cet uſage les diſtingue de quelqu'autres tributs. Les Ruſſes qui les ſoumirent, ayant remarqué que les uns ſe ſervoient de chevaux, les autres de rênes & quelques-uns de chiens, prétendirent les diſtinguer par la dénomination de Tongouſes chevaux, Tongouſes rênes & Tongouſes chiens. Mais ceux qui avoient des rênes les ayant toutes perdues, ſont devenus Tongouſes chevaux, & cette diviſion ne peut plus ſubſiſter. Les Tongouſes ont le viſage

à-peu-près conformé comme les Calmoukes ; cependant ils l'ont un peu moins large : en général ils ſont de petite taille. Leurs cheveux ſont noirs, & la plupart les portent treſſés comme les Chinois ; mais quelques-uns ne ſuivent point cet uſage : on en voit qui les coupent tous & qui ne laiſſent ſur le devant de la tête qu'une couple de touffes. Il eſt rare de voir un Tongouſe qui ait de la barbe ; dès qu'elle paroît, ils l'arrachent, & répetent l'opération juſqu'à ce qu'ils n'en ayent plus. Ce peuple errant n'a d'autres occupation que la chaſſe. Ils ſont fort unis entr'eux : ils ſont diviſés en familles ou tributs, deſquels un certain nombre eſt ſubordonné à un Saiſſant, qui a ſous lui un Choulinga & un certain nombre de Saiſſants a pour chef un Taïcha. Tous ces Officiers ſont Tongouſes. Le Gouvernement Ruſſe les choiſit & les païe pour veiller à l'exécution de ſes commandemens, & maintenir leur nation dans l'ordre & l'obéiſſance : ils peuvent décider des petits débats ; mais il ne leur eſt pas permi d'infliger de grandes peines. Ce peuple eſt officieux.

Oudinsk eſt ſituée ſur la riviere de

l'Ouda qui vient de l'Orient & eſt large d'environ 30 toiſes. Les habitants ſont des Droriœnines ou Nobles, des Diétiboïares ou Officiers ſubalternes du Gouvernement, des Coſaques, des Marchands, des Officiers de caravanes, des Carimmi-iéſechnie ou Bratskains, tributaires, mariés à des femmes Ruſſes & par conſéquent chrétiennes. Le Gouverneur eſt un Pricachetchik ſubordonné au Vaivode de Solenghisk. Les environs ſont très-agréables. Cette ville eſt moins floriſſante depuis qu'on a établi Kiœkta, & que les caravanes de la Chine paſſent à Selenghinsk. Les vivres y ſont en abondance & à bon marché. L'air y eſt très-pur, & les maladies y ſont rares.

M. Gmelin s'embarqua ſur la Sélinga, continua ſa route par le lac Baikal, enſuite remonta la riviere d'Angere & arriva à Iakoutsk. Cette ville fut bâtie vers l'an 1661 : après Tobolsk & Tomsk, c'eſt une des plus conſidérables & une des plus grandes de la Sibérie. Elle eſt ſituée dans une belle plaine, ſur la rive orientale de l'Angare, & entourée, comme les autres villes de ce pays, de paliſſades diſpoſées en quarré, de foſſés & de chevaux de friſe, excepté du côté

de la riviere : en dedans de ce retranchement on a conſtruit quatorze petites redoutes. La citadelle eſt ſur le bord de l'Angare ; ſes remparts ſont de bois, & elle a quatre-vingt-dix toiſes de longueur ſur ſoixante-dix de largeur. Il y a dans la ville neuf cents trente-neuf maiſons bien bâties en bois, & pluſieurs édifices publics. Les Iakoutskains ſont marchands, Flouchives, Droriœnins, ou Diéti-boïares. Leur genre de vie eſt ſemblable à celui de preſque tous les Sibériens : ils aiment à l'excès l'oiſiveté, le vin & les femmes. Il y a un Commandant dont l'autorité s'étend ſur toute la province ; un Evêque qui, juſqu'à préſent, a fait ſa réſidence dans un couvent ſitué ſur l'Angare, à une lieue de la ville. C'eſt de lui que relevent tous les établiſſements ſpirituels & tous les Eccléſiaſtiques de la Province.

Les principales rues ſont munies de chevaux de friſe ; on y fait pendant la nuit des rondes & des patrouilles : mais ni cette police, ni les ordres donnés dans tout l'Empire Ruſſe, n'empêchent point que le plus grand nombre des cabarets ne ſoit rempli toutes les nuits. Les environs de la ville ſont agréables,

agréables : ils ſont, à la vérité, remplis de monticules, mais il y a de bons pâturages ſur la rive occidentale de la riviere; & malgré la pareſſe des habitants qui ne cultivent point la terre; on y trouve des vivres en abondance, & l'on y fait un grand commerce.

Le fort Toukinskoi, ſitué ſur les rives de l'Irkoutsk, eſt à cinquante-un degré de latitude. On rencontre aux environs une eſpece de Tatares idolâtres, qui ſe nomment *Soïetes*, & qui parlent la même langue que les Tatares Kraſnoïarks. Les bords de l'Irkoutsk ſont habités par les Bourettes, peuple miſérable. Il y a entre Iakoutsk & Toukinsk un rocher, nommé *Chamanskoi* ou *Sorcier*: les Bourettes en ont peur, ainſi que de la plupart des hautes montagnes; aucunsd'euxn'oſent en approcher.

Près du fort Bretskoi ſur la rive orientale de l'Oka, il y a des habitants qui ont une coutume qui mérite d'être remarquée. La plupart des villages y ont pluſieurs dénominations; à la mort du payſan dont un village porte le nom, il reçoit celui d'un autre. Les Brutshams de ce canton n'étant pas auſſi riches en beſtiaux que ceux qui ſont au-delà

du lac Baikal, ſe font baptiſer en plus grand nombre ; mais c'eſt la miſere qui les détermine à recevoir le baptême, ainſi que tous les peuples de la Sibérie. Ils occupoient autrefois les environs du fort Iendennskoi, qui ne fut établi qu'afin de les obliger plus facilement à payer le tribut ; mais ils les ont abandonnés ; & les Tongouſes qui errerent dans ce canton étant morts, ce fort n'eſt plus d'aucune utilité.

» Avant que le Vaivode Pachkou, » dit M. Gmelin, entrât dans le pays » des Bratskains, il envoya cinq cents » Flouchives, ſous la conduite du Sin- » boïard Dounaïer. Ils cantonnerent » auprès de la grande chûte d'eau, nom- » mée *Padoun* ; & Dounaïer remonta » avec cinquante hommes l'Angara & » l'Oka, juſqu'à un petit ruiſſeau qui eſt » à demi-lieue au-deſſus de l'endroit » où l'Oka ſe partage en deux bras, & » qui porte encore aujourd'hui le nom » de Dounaïera. Il fut attaqué par les » Bourettes, & accablé par le nombre : » il périt avec toute ſa troupe. Les autres » Flouchives, ayant appris ſa défaite, » allerent au bras ſupérieur de l'Oka, & » y bâtirent un fort, à demi-lieue au-

» deſſus de cette riviere. Les Bratskains » promirent de payer le tribut, s'ils les » vouloient recevoir dans une iſle qui » étoit voiſine. Les Flouchives s'y ren- » dirent, & furent reçus d'une maniere » qui ne leur annonçoit que paix & » plaiſirs : l'eau-de-vie de lait ſur-tout » leur fut prodiguée ; mais la demande » du tribut fut par les Bratskains un ſi- » gnal d'attaque. Le plus grand nombre » des Flouchives fut égorgé ; ceux qui » fuyoient furent tués dans le petit bras » de l'Oka qu'ils paſſoient à la nage, & » qui, depuis ce tems, eſt nommé *le* » *bras ſanglant*. Trois années après, » Pachkou entra dans leur pays, fit » conſtruire pluſieurs forts, ſe comporta » avec plus de prudence, & parvint à » ſoumettre toute la nation. Le fort Brats- » koi eſt un de ceux que ce Vaivode fit » conſtruire. Lorſque nous y paſſâmes, » nous eumes beaucoup de peine à en- » gager les habitants à nous vendre des » vivres ; cependant ils ont tant de beſ- » tiaux qu'ils s'en nourriſſent eux & la » ville Ilimsk ».

Les Tongouſes qui occupent les environs de ce fort n'ont point de troupeaux ; ils vivent dans les bois, ſont très-

miſérables, & pluſieurs n'ont pas ſeulement un renne pour aller à la chaſſe. Les environs des Kéchimskaïa ſont fertiles, & les habitants de ce village ont des vivres en abondance. Depuis Anamirskaïa juſqu'à Ilimsk, le chemin porte le nom de Volok, qui ſignifie un territoire compris entre deux rivieres, ou un chemin peu pratiqué qui traverſe des bois.

Les bois des environs d'Ilimsk ſont habités par des Tongouſes : il eſt rare de trouver dans le même lieu plus de cinq huttes. Les Tongouſes ne demeurent pas long-tems dans le même lieu : ils reſſemblent à ceux de Nertchinsk & aux Bratskains. Ils ont preſque tous ſur le viſage certains traits de couleur bleue, faits avec une aiguille & du fil frotté avec de la ſuie ou de la craie noire. Pendant l'hiver leur unique nourriture eſt le produit de leur chaſſe ; l'été & l'automne ils mangent du poiſſon. Ils ſont très-pauvres, & on eſtime leur revenu par le nombre de leurs rennes : celui qui en a cinquante eſt fort riche ; vingt ſont un bien paſſable, & avec dix on ne vit point mal ; mais ſix font une fortune des plus ordinaire. Cependant il y en a peu qui en ayent davantage ;

pluſieurs en ont moins, & quelques-uns n'en ont point du tout. Quoique leur religion leur permette d'avoir pluſieurs femmes, ils ſont ſi pauvres qu'ils ne peuvent en avoir plus d'une; mais ils ne s'en paſſent pas. Les mariages diſproportionnés par l'âge ont en Sibérie les mêmes ſuites qu'ailleurs.

La ville d'Ilimsk eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de l'Ilim, dans une vallée forte étroite, formée par de hautes montagnes. La riviere a environ cinquante toiſes de largeur, & toute la vallée cent toiſes; ainſi la ville eſt fort étroite, mais elle a un quart de lieue de long. On y voit pluſieurs bâtiments publics & un fort quarré bâti en bois, long de cent-vingt toiſes, large de quarante : il occupe le milieu de la ville. Il y a au-deſſus & au-deſſous du fort ſoixante-dix-ſept maiſons, aſſez mal bâties. Les habitants boivent, dorment ou vont à la campagne s'amuſer à des bagatelles. Ils ſont très-pareſſeux, & ne ſe nourriſſent que du produit d'un petit troupeau que leur a laiſſé leur pere. Ils ne labourent point; mais ils prennent des terres à loyer des Ruſſes bannis & des Tongouſes qui cultivent leurs campagnes, & ſou-

vent ils refuſent à ces derniers le ſalaire dont ils ſont convenus. Quoique la plupart ſoient Flouchives, ils ſervent très-peu, parce qu'ils ſe font exempter par un Oupravitel intéreſſé, ou payent des hommes qui font leur ſervice. Ils ſont incivils & peu officieux : les vivres y ſont à bon marché.

Au-delà du fort Tchetchinskoi, on trouve peu de villages, & de vivres : cet inconvénient porte les Flouchives & les Silnies ou exilés à déſerter. Il eſt ordonné de pendre les déſerteurs de cette eſpece, & on voit ſur la Léna pluſieurs potences qui ſont plantées pour eux. Mais elles ſervent peu ; car lorſqu'après quelques tems ces déſerteurs vont trouver le Prikachetchik avec un préſent, ils ſont toujours renvoyés abſous. Il faut donc pour contenir ces hommes dans leur devoir, employer la plus grande ſévérité : ni l'honnêteté, ni la douceur, ni la bonté n'ont ſur eux aucun pouvoir. « On trouva dans le ſac » d'un de nos fuyards, dit M. Gmelin, » un petit ſachet plein de terre ; & j'ap- » pris que les Sibériens qui paſſent de » leur pays dans un autre, y portent un » peu de la terre dans leur pays ; ils en

» mettent dans leur verre lorſqu'ils » veulent boire, & s'imaginent que cette » précaution les préſerve de toute mala- » die ; mais ſur-tout, d'un extrême deſir » de revenir dans leur pays. Ce préjugé, » ajoute notre Auteur, n'appartient » point excluſivement aux Sibériens, il » y a long-tems qu'il regne en Ruſſie ».

Ivanouchkova eſt le dernier village du Gouvernement d'Ilimsk : ici les environs de la Léna commencent à prendre un aſpect ſauvage. Peu loin du village de Chelaghine ou Koureskaia, on voit des Tongouſes fort ſauvages. Leurs femmes ſont noires & malpropres, mais aſſez honnêtes. Les vieilles femmes n'ont pas trop de pudeur : elles fument comme les hommes & font uſage du tabac Chinois. Les bords de la Nijnaïa-Toungouska ſont le pays natal de ces Toungouſes.

Le village de Vitimsk eſt un des plus anciens établiſſements Ruſſes faits ſur la Léna. Il y a pluſieurs années qu'il étoit célebre par une mine de très-beau talc ; aujourd'hui elle eſt épuiſée. Le village eſt à la latitude de cinquante-neuf degrés vingt-huit minutes ; cependant toute la moiſſon eſt preſque toujours faite vers

la mi-Août. Nédoſtriélov eſt le nom d'un village & d'un payſan qui l'habitoit en 1736, il étoit âgé de cent-huit ans, ſe portoit très-bien, & n'avoit aucune infirmité.

Il y a dans ce canton pluſieurs montagnes qui ſont fort célebres dans l'hiſtoire ancienne des Iakoutes. Selon leur tradition, ils habitoient autrefois les contrées ſupérieures de la Léna; mais ils furent tellement preſſés par leurs voiſins les Bourettes, que la plupart abandonnerent leur pays, deſcendirent la Léna, avec troupeaux, femmes & enfants. Ceux qui reſterent ayant voulu repouſſer leurs ennemis, furent ſi vivement attaqués, qu'abandonnant tous leurs biens & prenant les premiers ſoliveaux qu'ils trouverent, ils ſe jetterent dans la Léna, deſcendirent cette riviere juſqu'au pays où leurs compatriotes s'étoient établis. Quoiqu'ils fuſſent réduits alors à la plus grande miſere, ſoit par des mariages avantageux, ſoit par leur travail, le plus grand nombre devint auſſi riche que les autres. Mais comme les Iakoutes ont l'humeur guerriere, les plus opulents dépouillerent les plus pauvres & les firent eſclaves. Lorſqu'il n'y

eut plus parmi eux d'hommes foibles qu'ils puſſent piller, ils attaquerent leurs voiſins les Tongouſes Paromiens, dont les richeſſes tenterent leur avidité; les chaſſerent du canton où Iakoutsk eſt aujourd'hui & qui paſſe pour avoir été la patrie des premiers Iakoutes. Dans cette guerre, un gros parti de Tongouſes fut défait auprès des monts Gouskmes. Depuis ce tems les Tongouſes Paromiens & les Iakoutes de la Léna ſe font une guerre continuelle. Ceux-ci prétendent que le territoire de Paroma leur appartient comme aux Tongouſes, & qu'ils on droit d'y chaſſer. Un Tongouſe qui eſt plus habile à tirer de l'arc, fait ſouvent fuir dix Iakoutes; ces derniers ſont preſque toujours chaſſés & battus.

Près du fort Olecminskoi, la Léna eſt remplie d'iſles, dont la plupart ſont habitées par des Iakoutes; les autres ſont des pâturages. Ce fort eſt ſur la rive gauche de la riviere, & eſt un des plus anciens de la Sibérie. Il fut établi lorſqu'on exigea des peuples de cette contrée qu'ils payaſſent le tribut; & on lui donna le nom de la riviere d'Olecma, qui tombe à quatre lieues au-deſſous,

par la rive droite de la Léna. Le terrein qui eſt entre Virimsk, & Olecminsk pourroit nourrir un grand nombre d'habitants : il y a plus de terres-labourables que dans les contrées ſupérieures ; tous les blés y croiſſent très-bien. Les premiers payſans qui ſont venus s'y établir, ont un peu cultivé les terres ; mais la pareſſe & l'yvrognerie ſe ſont emparées de leurs deſcendants. Quelque pauvre que ſoit un payſan, il travaille peu, mais il tient à ſes gages un Ouvrier de nation Iakoute, paye pour lui le tribut & lui donne ſa ſubſiſtance, qui n'eſt pas beaucoup plus chere que la nourriture d'un chien. Au printems, il eſt rare qu'il y ait aſſez de grains pour enſemencer : le payſan qui a tout mangé au cabaret, eſt obligé d'attendre celui qu'on apporte des contrées ſupérieures. Il ne faut pas être étonné qu'il ne mûriſſe point parfaitement ici, où on le ſeme plus tard que dans les cantons plus méridionaux.

Pendant l'hiver il fait dans ce canton un froid exceſſif, & dans ce tems, il arrive quelquefois que les eaux deviennent épaiſſes comme une bouillie & ſe congelent à l'inſtant. Les poëles ſont preſ-

que conſtruits ici comme en Ruſſie : la plupart ſont de terre ; ceux des gens riches ſont faits à fourneaux & de terre ; les autres de ſimples briques. Quelques-uns ont deux ou trois voûtes l'une ſur l'autre, afin que le feu tournoyant plus long-temps à l'intérieur cauſe une chaleur plus durable. Les uns ont l'ouverture en dedans de la chambre, pour qu'on ne perde point la chaleur ; les autres l'ont en dehors, pour éviter la vapeur ſulphureuſe qui ſort du poële, lorſqu'on l'ouvre avant que le bois ſoit parfaitement conſumé. Ces vapeurs cauſent des maux de tête, des tremblements & foibleſſes de nerfs, des nauſées, des vomiſſements, des aſſoupiſſements, & ôtent enfin la reſpiration & la vie ; mais elles n'ont pas ces effets ſur tous les Ruſſes, peut-être parce qu'ils y ſont accoutumés dès leur enfance.

La ville d'Iakoutsk eſt dans une plaine ſur la rive gauche de la Léna, qui ſe jette dans la mer Glaciale à deux cents milles d'Allemagne de cette ville. Elle a cinq ou ſix cents maiſons bâties en bois, qui ſont peu apparentes & peu commodes. On y voit quelques bâtiments publics, un fort, des égliſes,

une chancellerie, un magasin à poudre. La plupart des habitants de cette ville sont Drorioeniens, Diéti-boïares, ou Cosaques. Ils ont des appointements, & par le moyen des présents qu'ils reçoivent des Iakoutes, ils savent se concilier la bienveillance & la protection des Vaivodes & des autres Officiers de la Chancellerie. Ils ont de plus des troupeaux de bœufs & de chevaux, qui font la principale partie de leur subsistance : les artisans de cette ville y gagnent assez pour s'y soutenir. Enfin il y a des hommes qui, n'ayant ni métier, ni emploi, forment, en automne, des compagnies pour aller à la chasse des zibelines, & gagnent souvent, en une seule fois, de quoi vivre deux années. Autrefois ces habitants étoient tous fort à leur aise ; ils vivoient dans une grande liberté, & n'étoient point gênés dans leur commerce, ni chargés d'aucunes corvées ; mais aujourd'hui, ils se plaignent beaucoup des vexations qu'ils supportent. Le climât d'Iakoutsk ne convient nullement au blé : ce canton est non-seulement trop septentrional, mais encore trop oriental.

Quoiqu'aux environs de cette ville il

y ait des montagnes, on y trouve peu de ſources. En 1685, on voulut creuſer un puits, & l'on trouva la terre gelée, au mois de Juillet, juſqu'à treize toiſes de profondeur : plus on approche du Nord, plus ce défaut de ſources augmente. D'Iakoutsk à Ohosk, il y a environ deux cents-quarante lieues : le chemin eſt très-difficile & traverſe des montagnes & des forêts dont le terrein eſt preſque toujours marécageux. M. Gmelin n'ayant point d'orde d'aller juſqu'à cette derniere ville, termina ſon voyage à Iakoutsk, & enſuite retourna ſur ſes pas.

Le plus grand nombre de ceux qu'on envoie en exil dans ce pays, ſont des Marchands ruinés, qui doivent beaucoup au gouvenement. On ne leur défend point d'y faire uſage de leur induſtrie ; & leur banniſſement leur eſt ſouvent très-utile. Quant ils ont du ſens & de la probité, ils trouvent ici le moyen, plus qu'en Ruſſie, de faire un gain conſidérable & de rétablir leur fortune. Le climât de ce pays eſt en général aſſez ſain : on y voit beaucoup de vieillards.

La ville de Mangaſéa ou de Tourou-

chansk eſt ſituée au Nord de la riviere d'Iéniſei & le long du canal Nikolskoï : elle eſt compoſée d'une centaine de maiſons ſéparées les unes des autres : le fort eſt vers le milieu de la ville & près du canal. On y envoie d'Iéniſeisk un Commiſſaire tiré de l'ordre des Droriœniens ou Diéti-boïares, pour y rendre la juſtice. Cette ville a perdu ſon ancien éclat, & le nombre de ſes habitants eſt conſidérablement diminué. La plupart des Mangaſéens étoient autrefois des Coſaques envoyés dans ce canton, ſoit pour ſubjuger, ſoit pour contenir les Toungouſes & les Samoïedes ; mais il n'eſt pas néceſſaire aujourd'hui d'y en envoyer en auſſi grand nombre, parce qu'on ne peut les employer que pour faire des corvées, des écritures, & recevoir le tribut. On voit à Mangaſéa, tant en dedans qu'en dehors, pluſieurs bâtiments publics, comme un magaſin du tribut, un magaſin à poudre, des égliſes & des cabarets.

A l'embouchure de la Tas, qui ſe jette dans la mer Glaciale, à l'Occident de l'Iéiſei, il y avoit autrefois une petite ville, appellé Mangaſéa. La mer y forme un golfe, qui, vers la terre, eſt diviſé en

deux parties, qui s'étendent au Sud, preſque juſqu'au ſoixante-huitieme degré. La Tas ſe jette dans la partie orientale, & l'Ob dans l'occidentale. Les rivieres de Touroukan & de Iélagoui ſont voiſines de la Tas, & il eſt facile d'aller par celles-ci de même que par l'Ob à Iéniſeisk.

Les habitants de cette petite ville, ayant trouvé le climât trop rigoureux, ſe tranſporterent un peu plus haut, & y bâtirent une ville, qu'ils nommerent *la nouvelle Mangaſéa*. On aſſure qu'il ſe faiſoit autrefois un aſſez grand commerce d'Arkangel par Poieſt-Oſersk, petite ville ſituée à l'embouchure de la Petchora, qui ſe jette dans la mer du Nord par le fort d'Obdorskoi & l'ancienne Mangaſéa. Les Mangaſéens ne craignirent point de le perdre, quand même ils ſeroient rétirés un peu plus au Nord. Leur nouvelle ville eſt plus connue en Sibérie ſous le nom de *Touroukansk* que ſous celui de *Mangaſéa*. On y tient tous les ans une foire où l'on vend des pelleteries de toutes eſpeces. Depuis Mangaſéa juſqu'à la mer, de-là, le long du rivage juſqu'à la Karanga, & le long de cette riviere, ou trouve par-tout des habitations Ruſſes : quel-

ques-uns changent de tems en tems ; d'autres y paſſent leur vie. A ſoixante-dix lieues au-deſſous de Mangaſéa, il y a une paroiſſe riche, qu'on nomme *Kantaïskoïpogoſt*, ou paroiſſe de Kantaïsk : elle eſt ſituée à ſoixante-huit degrés de latitude ſeptentrionale, compoſée d'une égliſe, d'un presbitère, & d'un petit nombre de maiſons de payſans, dont quelques-unes ſont vuides ; mais les environs ſont remplis d'habitations de chaſſeurs, qui ſont éloignées les unes des autres, afin que les chaſſeurs ne puiſſent ſe nuire entr'eux : on les appelle Simovies.

On voit dans ce pays un grand nombre de Tatares, dont la figure n'eſt point du tout déſagréable : il n'ont ni les yeux enfoncés, ni le nez applati, ni le viſage plus large ; ils reſſemblent beaucoup aux hommes d'Europe. Leur taille eſt aſſez belle, & il eſt rare d'en trouver qui ſoient boiteux ou boſſus : la plupart ſont maigres, vifs, laborieux & affables, liants, aſſez grands parleurs, mais vrais & ſinceres. Cependant il faut s'en défier dans le commerce ; la tromperie en ce genre eſt pour eux une ſimple fineſſe : ils diſent que ceux qui

n'entendent pas un commerce ne doivent pas le faire, & qu'il faut être imbécile pour être dupé. D'ailleurs tout vol & toute violence ſont parmi eux des crimes inouis. Le libertinage & l'ivrognerie n'y ſont pas communs; cependant ils ne ſont pas exempts de ces deux vices. Ils ont beaucoup de chevaux, diſtillent du lait de cavalle, & ne peuvent s'empêcher d'en boire plus qu'il ne convient. Lorſqu'ils vont dans les villes ou villages Ruſſes, ils fréquentent les cabarets ou les maiſons de leurs amis qui ont de la bierre & de l'eau-de-vie : on peut cependant dire qu'en général, ils ne ſont pas intempérans. Les hommes & les femmes Tatares aiment beaucoup à fumer du tabac, & commencent à prendre cette habitude dès leur dix ou douzieme année. Le tabac Chinois eſt pour eux le plus agréable; il n'y a que les pauvres qui faſſent uſage de celui de Circaſſie : ils y mêlent de petits copeaux très-minces d'écorce de bouleau, tant par épargne que pour en diminuer la force. Les morts, & ſur-tout leurs compatriotes, ſont à leurs yeux des objets d'une ſainte vénération. Quoiqu'ils ſachent qu'on a

trouvé beaucoup de richeſſes dans les tombeaux de leurs ancêtres, & qu'ils habitent, pour ainſi dire, parmi ces tombeaux, aucun d'entr'eux n'a tenté de s'enrichir par cette voie. Quelques-uns ont quatre femmes ; les pauvres n'en ont qu'une ſeule. Ils font peu de cas de la propreté ; cette négligence diminue l'agrément de leur figure : les femmes, qui paſſent pour les plus belles, reſſemblent beaucoup à nos payſanes en habit des Dimanches, & les hommes aux valets des payſans.

Ils n'ont jamais voulu entendre parler d'aucune religion : les dogmes de la religion Chrétienne, les rêves de Mahomet, les ſuperſtitions Mongaliennes n'ont pu s'introduire chez eux. Ils montrent, à ceux qui tâchent de les entretenir de ces matieres, les tombeaux de leurs ancêtres, en diſant qu'on a vu par les richeſſes qu'on en a tirées, qu'ils abondoient en biens temporels, qu'ils en ont joui dans la croyance qu'ils leur ont tranſmiſe ; & que ſi les Tatares d'aujourd'hui ne poſſedent pas les mêmes biens, c'eſt qu'ils n'ont pas conſervé rigoureuſement les anciennes mœurs ; mais qu'ils ne pourroient éviter une ruine

totale, s'ils se prêtoient à de pareils changements.

Les habitants des environs du fort Tasséavskoi étoient autrefois exposés au pillage des Tatares errans ; mais l'établissement de ce fort les a mis en sûreté. Les Tatares & les Toungouses deviennent de jour en jour plus traitables. Ils regardoient comme leur ennemi tout homme qui n'étoit pas leur compatriote, & croyoient en le volant suivre la loi naturelle.

Les Toungouses de l'Ona parlent presque tous la langue Russe : ils portent aussi l'habit Russe ; mais il est aisé de les distinguer par leur taille & par les figures qu'ils se tracent sur le visage. Leurs habits sont des plus simples : ils ne se lavent jamais : outre les marques par lesquelles on les distingue des Russes, il est encore très-facile de les reconnoître à l'odeur. Lorsqu'ils vont au cabaret, ils sont obligés de porter leur verre, on ne leur en donneroit pas.

Dans le pays nommé *Baraba*, on trouve Or-Aoul ou Orkie-Iourti, qui est le long du bord oriental de la riviere d'Ob : c'est un village Tatare très-considérable, composé de trente familles

Bratskaines, & de quinze Barabins : celles-ci payent le tribut ; douze des autres ſont à la ſolde du Gouvernement. Leur moſquée eſt au milieu du village, & leur cimetiere ou maſaret loin du village, au milieu de l'Or-Karagaï. A cet égard ces Tatares ſont moins barbares que nous. Ils prennent dans l'Ob beaucoup d'eſturgeons, s'en nourriſſent & en vendent aux habitants du fort Tchanskoi. Le prix d'un eſturgeon, long de quatre pieds, & qui ſouvent a trois livres d'œufs, eſt de cinq ou ſix ſols. Les Tatares Barabins ſont un peuple errant, comme tous les Sibériens idolâtres : ils n'habitent point pendant l'été les mêmes endroits qu'ils ont habité l'hiver ; cependant ils ſont dans l'uſage de revenir aux lieux où ils ont paſſé l'été ou l'hiver précédent. Ils ont des troupeaux de bœufs & de chevaux qui ne ſont pas très-nombreux. Leurs aliments ſont le lait, le poiſſon qu'ils prennent dans les lacs du déſert Baraba, le gibier, & ſur-tout les canards & les plongeons, qui abondent en ce canton. On dit qu'ils ſe convertiſſent peu-à-peu à la religion Mahométane, par les ſoins de leurs voiſins les Ta-

tares, qui leur envoyent, en ſecret, des Prêtres.

Les habitants de Tara aiment beaucoup l'eau-de-vie : il ne leur eſt pas permis d'en diſtiller ; mais le Gouverneur ne ſévit contre eux que lorſqu'il n'a pas reçu de préſents. Il y a dans cette ville un grand nombre de maiſons aſſez commodes ; elles ſont preſque toutes neuves, parce qu'on y éprouve ſouvent des incendies. L'on n'y fait preſque point de commerce : il n'y a que les habitants riches qui puiſſent y faire venir des marchandiſes étrangeres, & ils les vendent au prix qu'ils veulent ; ils ſont toûjours d'accord entre eux & n'ont qu'un prix. Leur plus grand commerce eſt au fort Iamicheva & à la foire d'Irbit. Ils y échangent des marchandiſes Ruſſes contre celles des Kalmoukes, qui s'y rendent en été. Ce canton eſt ſujet aux incurſions des Coſaques : ils pillent, brûlent, & emmenent tous les habitants qu'ils ne maſſacrent pas. Un vieillard s'étant caché ſous le plancher de ſa chambre, ils le chercherent long-tems ; mais enfin ayant mis le plancher en piéces, ils le traînerent dehors & lui déchiqueterent

les mains & les pieds, deſorte qu'il perdit tout ſon ſang & la vie. Ces Coſaques ſont armés d'une eſpece de carabine qui porte environ trois fois plus loin que les fuſils.

Depuis 1728, les frontieres de la Ruſſie ont beaucoup ſouffert des incurſions de ces voleurs. Le canton Barabin, les villages de l'Irtich au-deſſus de Tara, ceux de l'Och, de l'Aïer, de la Vagai, de l'Iamourtta, de la haute Tobol, de Soudelova & de Tchernoloutskaïa ont tous été dévaſtés; les troupeaux, & les perſonnes de l'un & l'autre ſexe qu'ils ont tuées ou emmenées priſonnieres ſont innombrables. On fait des traités avec ces brigands; mais il y a pluſieurs bandes ſous différents chefs, & elles ſe reſſemblent de maniere qu'il n'eſt pas poſſible de les diſtinguer. Lorſqu'on ſe plaint à l'un de ces chefs, il dit que ce n'eſt pas lui qui a commis le déſordre dont on l'accuſe; mais que c'eſt, ſans doute, une autre horde ſur laquelle il n'a aucun pouvoir. Ainſi ni les traités, ni les ôtages ne peuvent arrêter leurs violences, & l'on ne pourra les réprimer que par la vigilance & par le ſupplice de ceux que l'on prendra

pillant. Il eſt même à craindre que ce mal n'augmente, ſi on n'y apporte un prompt remede; car parmi le grand nombre de Ruſſes que ces brigands ont emmenés priſonniers, il y en a qui ſe ſont fait voleurs, & ne ſe font aucun ſcrupule de piller leurs concitoyens.

Les environs du fort Ialoutorvskoï ſont agréables : ils ſont compoſés de quelques bois & de grandes plaines qui s'étendent le long de la Tobol, & ſervent de pâturages à un grand nombre de chevaux. Les fréquentes inondations que ces campagnes éprouvent, empêchent qu'on ne les cultive; mais on trouve aſſez de terres-labourables à l'Occident & au Nord du village. Les habitants de ce canton ſont riches en chevaux; cependant il eſt rare qu'il s'écoule une ſeule année ſans qu'une maladie épidémique n'emporte une partie des troupeaux. Le bled y réuſſit aſſez bien: un pond ou quarante livres de farine ne coûte ordinairement que ſix à dix ſols. On y a des bêtes à cornes en aſſez grand nombre; mais les moutons y ſont ſujets à des maladies ſi violentes & ſi rapides, qu'elles enlevent quelquefois un troupeau entier : la tête & les parties

enflent, & l'animal meurt en moins d'une demi-heure.

Il n'y a pas un ſeul endroit dans la Sibérie où le vol ſoit auſſi commun. En voici la cauſe. La plupart des habitants ont des habitations d'été où ils demeurent juſqu'à ce que la moiſſon ſoit faite, quelques-uns même y reſtent juſques vers Noël, & les voleurs profitent de cette abſence. D'ailleurs ce diſtrict eſt plein de gens oiſifs, qui ne vivent que de rapines; & tous les fripons qui partagent avec les Commandants & Gouverneurs ſont aſſurés de leur protection.

Tioumenne eſt une ville ſituée ſur la rive méridionale de la Toure, dans une plaine agréable, élevée environ de dix toiſes au-deſſus du lit de la riviere: elle eſt traverſée par un ruiſſeau, nommé *Thiounanka*. On y voit des couvents, des égliſes, un fort, une maiſon de ville & pluſieurs autres bâtiments publics. En remontant le Tioumenka, on trouve un bourg, appellé *Imskaïa*; il a deux cents-quarante maiſons & des habitants de tous les états. Sur la rive ſeptentrionale de la Toure, vis-à-vis la ville, il y a une eſpece de fauxbourg, habité

habité par des Ruſſes, des Boukares & des Tatares Mahométans. Les Ruſſes y ont cent-quinze maiſons & une égliſe : les autres, vingt ſept maiſons & une moſquée. La rive eſt baſſe & ſujette à de fréquentes inondations. On voit encore ſur le Tioumenka des reſtes d'une ancienne fortereſſe Tatare ; & un des points les plus courts & les plus inconteſtables de l'hiſtoire de Sibérie, c'eſt qu'il y a eu dans le canton de Tioumenne une ville Tatare.

Tourinsk eſt une ville ſituée ſur la Toura : on la nomme plus communément dans ce pays *Iépantchin*, parce qu'au tems de la conquête, un petit Prince nommé *Iépantcha*, y faiſoit ſa réſidence. Dans l'année 1704, cette ville fut réduite en cendres par un incendie. En 1740, le quartier des voituriers fut brûlé de nouveau. Pluſieurs Tourinskins ruinés par ces accidents, ſe ſont répandus dans les villages voiſins & ailleurs, de ſorte que cette ville a moins d'habitants que par le paſſé : on n'y compte aujourd'hui que trois cents-trente-neuf maiſons. Près de ce canton on voit les Bachires, peuple inconſtant, méchant & perfide, qu'on n'a ſoumis

qu'avec beaucoup de peine. On lui a défendu d'habiter les montagnes, parce qu'il eſt plus aiſé de le contenir lorſqu'il n'habite que les plaines.

La ville de Néviansk eſt ſituée ſur la Néva, à quelque diſtance d'Iécatherimbourg ; les rues en ſont propres en tout tems, quoiqu'elles n'ayent ni pavé, ni points ; mais on a creuſé le long des maiſons des foſſés qui ont leur écoulement, & l'on a élevé l'entre-deux avec des cailloux. Il y a un grand nombre d'habitants qui prennent le nom de Staro-Vertſi ou anciens croyants. A en juger par l'extérieur, ces eſpeces de dévots paroiſſent honnêtes ; cependant ils ſont yvrognes & fripons. Pierre le Grand, ſéduit par les apparences, les chargea de débiter dans les cabarets, les eaux de vie du Gouvernement, parce qu'ils regardent comme un grand péché d'avaler une ſeule goutte de cette liqueur. Il eſpéroit qu'avec tant d'honnêteté & d'attachement à leur religion, ils ne détourneroient rien, ni des revenus, ni des eaux-de-vie. Mais leur hypocriſie n'échappa point aux regards de Pierre, il leur ôta les emplois qu'il leur avoit confiés. Ces anciens croyants ſont oiſifs, pareſſeux, ont toujours l'air de prier

Dieu : ils s'aſſemblent ſouvent pour cenſurer les actions de ceux qui ne ſont pas de leur religion ; & lorſqu'ils ont perdu dans ces aſſemblées un temps qu'ils auroient dû employer à gagner du pain, ils ne ſe font aucun ſcrupule de dérober celui que leur voiſin s'eſt procuré par ſon travail ; parce qu'ils penſent que leurs aſſemblées, ayant pour objet la perfection de leur prochain, ſont plus précieuſes que ſes travaux.

Verkotourie eſt une ville qui n'eſt pas éloignée de celle de Tourinsk : elle eſt ſituée ſur la rive gauche de la Toure, qui va, à cet endroit, du Nord au Midi. Tout l'emplacement que cette ville occupe eſt un fond de roc, de ſorte qu'il y a peu de maiſons où l'on ait des caves. Trois petits ruiſſeaux traverſent la ville & ſe jettent dans la Toure. On compte dans Verkotourie deux cents-quarante-ſept maiſons, qui ſont preſque toutes habitées par des marchands. Une grande rue qui traverſe la ville dans toute ſa longueur, eſt planchéiée d'un bout à l'autre. On viſite dans cette ville tout ce qui entre en Sibérie & tout ce qui en ſort.

La ſituation de Verkotourie eſt aréable ; l'air y eſt aſſez ſain. On s'y ocupe peu de l'agriculture ; cependant le pain n'y eſt pas cher. Les bêtes à cornes & les chevaux y réuſſiſſent bien ; le bœuf y eſt à aſſez bas prix ; en général on y vit bien & à bon compte. La ſociété des Verkotouriens eſt paſſable : ils reçoivent aſſez civilement les étrangers. Les marchands Ruſſes qui vont en Sibérie ou qui en reviennent, paſſent l'hiver à Verkotourie, pour y attendre la fonte des glaces & la liberté du cours des rivieres. Cependant on trouve encore dans cette ville quelques hommes demi-ſauvages, qui croient à peine qu'il y a des humains hors de l'enceinte de leur ville.

Solikamskaïa eſt une ville conſidérable pour le pays : elle eſt ſituée ſur les deux rives de la riviere d'Ouſſolka : elle a environ ſix cents maiſons, bâties en bois, dont la plupart ſont très-commodes : on y voit pluſieurs bâtiments publics, tels que des égliſes, un hôpital pour les hommes, un autre pour les femmes, des bains, des ſalines. Les habitants ſont accoutumés à commercer avec les Ruſſes, & leur ſociété n'eſt pas déſagréable.

Kaigorodok eſt une petite ville de la province de Viatket du diſtrict de Caſan : elle eſt ſur la rive gauche du Kama, & traverſée par un petit ruiſſeau. Il eſt rare que les étrangers y ſoient bien traités ; ſur le plus léger ſujet, les habitants leur cherchent querelle, & ſe font payer quatre ou cinq fois.

Ouſtioug Vélikoï eſt une autre petite ville du diſtrict d'Arkangel ; elle eſt ſituée ſur la rive gauche de la riviere de Soukone, environ un quart de lieue au-deſſus de ſon embouchure dans l'Ioug. La communication qu'elle a, par eau, avec les villes d'Arkangel & de Vologda rend ſa poſition très-favorable pour le commerce. Ses habitants ſont preſque tous marchands, & quelques-uns ont fait une grande fortune. La Doina, riviere formée par la réunion de celles d'Ioug & de Soukone, ſe jette dans la mer Glaciale à ſept lieues au-deſſous d'Arkangel, & porte par-tout les plus grandes barques.

La ville de Vologda, dont nous venons de parler, étoit autrefois appellée Naſon : elle eſt ſur les deux rives de la Vologda. On y voit encore, ſur la rive droite, les reſtes d'un château de pierre que le Czar

Ivan Baſilowits fit élever. On compte dans cette ville ſeize cents ſoixante & quatorze maiſons, qui occupent le long de la Vologda environ une lieue & demie: elles ſont preſque toutes habitées par des marchands.

ARTICLE IV.

§. I.

Religions des Peuples qui habitent la Sibérie.

IL y a dans la Sibérie preſqu'autant de Religions que de différents peuples. Les habitants de Tobolsk ſont attachés à la religion Grecque, juſqu'au fanatiſme. Leurs égliſes ſont très-mal bâties, le chœur eſt placé dans le milieu; mais on ne peut voir les cérémonies dans l'intérieur du chœur, la porte eſt preſque toujours fermée, & les Prêtres ſeuls peuvent y entrer: quand on l'ouvre c'eſt pour donner la bénédiction ou pour de grandes cérémonies. Alors l'Archevêque eſt précédé par ſon Clergé, dont les habillements ſont majeſ-

rueux ; leur barbe & leurs cheveux épars : ils forment en ſilence un demi-cercle autour de la porte : l'Archevêque eſt au milieu du clergé, la mître ſur la tête, & la croſſe à la main, ou il tient à chaque main un chandelier à trois branches garni de cierges ou de reliques avec leſquelles il donne la bénédiction. Le culte de cette religion eſt preſque toujours préſenté en action. M. l'Abbé Chappe qui a été témoin de la cérémonie de la Cène dit : « S. Pierre étoit »repréſenté par un gros Moine, bien »nourri & de bonne mine ; mais appa»remment peu au fait de ces exercices : »il avoit l'air gauche & imbécille. L'Ar»chevêque, au contraire, avoit un air aiſé »& une vivacité qui caractériſoient par»faitement ſon enthouſiaſme. Après avoir »lavé les pieds à onze Moines, il s'adreſſa »à S. Pierre : il s'éleva alors une grande »diſpute qu'on n'entendoit pas, parce »que ce prélat avoit à une de ſes manches »unquarré d'étoffe entouré de clochettes »qui faiſoient un bruit conſidérable ; »mais on reconnoiſſoit aiſément à l'air »triſte & embarraſſé du Moine qui »repréſentoit S. Pierre, qu'il n'aimoit »pas les diſputes. Quelques éclats de

»rire des assistants acheverent de le dé-
»concerter : on ne les fit cesser qu'en
»lui lavant promptement les pieds ».

»On fait approcher, continue cet
»Auteur, dans l'église Grecque, les
»enfants de la sainte Table, quoiqu'ils
»n'ayent que cinq ou six mois. J'en fus
»témoin à Tobolsk : on éveilla un petit
»enfant pour faire cette action sainte :
»il fit connoître par ses cris & par les
»pleurs qu'il répandoit, qu'on auroit
»pu l'en dispenser ; mais malgré ses
»pleurs & ses cris, on le fit communier ;
»on ne l'appaisa qu'en lui donnant à
»teter ».

Les Ostiaques rendent quelques cultes à des idoles. Ces idoles sont de deux sortes : ils en ont de publiques qui sont en vénération à toute la Nation, & de particulieres que chaque pere de famille se fabrique lui-même, & que l'on adore en particulier. Ces deux especes d'idoles sont communément des troncs d'arbres, ou des bûches arrondies par le haut pour représenter une tête ; deux trous marquent les yeux, un autre la bouche ; on y voit une espece de nez, mais le tout est grossiérement façonné. En 1714, lorsqu'on

baptiſa pluſieurs mille Oſtiaques, on trouva chez eux quelques idoles publiques d'une belle fonte; elles paroiſſoient leur être venues de la Chine. Ces peuples adoroient auſſi de belles plaques, ſur leſquelles étoient repréſentés, en relief, divers animaux, tels que des cerfs, des chiens, &c. Le Pere Philote, Archevêque de Tobolsk, eſt l'Apôtre qui s'eſt rendu chez les Oſtiaques & qui les a baptiſés; mais tout l'avantage de cette miſſion, c'eſt que ces nouveaux convertis ſe diſent chrétiens.

Les Toungouſes ſont tous payens: leur religion eſt la même, à peu de choſes près. Ils reconnoiſſent un premier principe; mais ils ne lui rendent aucune ſorte d'adoration. Dans les néceſſités de leur vie errante, ils s'adreſſent à des idoles de figure humaine, qu'ils font eux-mêmes, comme les Oſtiaques. Les Mongales ont des idoles de cuivre paſſablement fortes, auxquelles ils font des ſacrifices avec beaucoup de cérémonie & de vénération.

Les Iakutes & les Iukayres ſacrifient à trois dieux inviſibles auxquels ils donnent des noms: ils adorent auſſi le ſoleil, la lune, les cignes, l'aigle, les

corbeaux, & quelques petites ſtatues qui ſont groſſiérement faites. La religion des Bourettes conſiſte à faire des ſalutation de tête devant les peaux qui entourent leurs cabanes : ils ſe proſternent auſſi devant le ſoleil & la lune ; mais ſans faire ni prieres, ni invocation. Lorſque les Bourettes veulent prêter ſerment entr'eux, ils ſe rendent vers le lac Baikal ſur une montagne qu'ils regardent comme ſacrée : là ils affirment ce qu'ils veulent faire écrire ; & ils ſont perſuadés que celui qui feroit un faux ſerment ne pouroit deſcendre de cette montagne. Les Braſtki ont à-peu-près la même religion que les Bourettes : quelquefois cependant, pour s'attirer la bénédiction du ciel, un pere de famille conſacre un cheval blanc, parce que cette couleur eſt fort en vénération chez eux.

Pour donner une idée du déréglement de l'imagination des hommes, nous allons entrer dans quelques détails ſur les différents cultes de ces peuples.

Les Tchouvaches adorent un ſeul Dieu qu'ils nomment Tora : ils croyent que le ſoleil eſt ſaint ; & lui adreſſent auſſi des prieres, ainſi qu'à pluſieurs

autres petits Dieux qu'ils comparent aux Saints des Chrétiens. Chaque bourg a ſon idole qui eſt placée dans le lieu ſacré qu'il s'eſt choiſi.

Lorſque les Tchouvaches veulent faire leur priere, ils choiſiſſent une montagne ſur le haut de laquelle ils allument du feu, ils appellent cet endroit le lieu ſaint. Ils tuent un agneau, en cuiſent dans un chaudron les inteſtins & l'eſtomach, qu'ils rempliſſent avant de ſang, de graiſſe & de gruau. A quelque diſtance du feu, vers l'Orient, ils ont un endroit quarré entouré de pieux, où ils font leur priere. Ils mangent autant qu'ils veulent de l'agneau qu'ils ont fait cuire; & quand leur priere eſt faite ils mettent une ſomme d'argent, proportionnée à leurs facultés, dans un arbre creux, emportent dans leur maiſon les reſtes de la victime, & les mangent avec leurs amis. Ils offroient autrefois la peau de l'agneau, & la ſuſpendoient dans l'endroit deſtiné à la priere; mais cet uſage eſt aboli; ils la vendent.

Les Tatares qui ſont ſur le lac Boulak & dans les environs, ont des moſquées. Communément elles ſont bâties

en bois : il y a une tour avec une gallerie, ſans cloches & ſans croix. On entre par une petite porte dans une eſpece de chambre qu'on peut regarder comme l'avant-nef. C'eſt dans cet endroit que les Tatares ôtent & laiſſent leurs ſouliers avant d'entrer dans la moſquée. Ils entrent enſuite par une porte qui eſt vis-à-vis de la porte extérieure & de la même grandeur. La nef eſt une piéce quarrée, & ſuffiſamment éclairée par un grand nombre de fenêtres. A droite de la porte, il y a un four qui donne une chaleur très-douce. Ce bâtiment eſt ſoutenu par quatre piliers. Il y a au-deſſus de la porte une petite tribune où ſe placent les chantres. L'Abifs ou Prêtre Tatare, ſe met vis-à-vis de la porte & au milieu du mur oppoſé, le viſage tourné vers le peuple. Il y a, ſur la gauche de la porte, un ſiége élevé de quelques marches, & devant ce ſiége un pupitre où ſont les ſaints livres. Au-deſſus de ce ſiége, il y a une fenêtre, hors du rang des autres, par laquelle le pupitre eſt éclairé. Le milieu de la moſquée, entre les piliers, eſt ordinairement couvert d'un

tapis : cet endroit eſt regardé comme le ſanctuaire.

A l'heure de l'office, la moſquée eſt remplie de Tatares : ils y ſont rangés aux deux côtés de l'Abifs, juſqu'aux piliers voiſins de la porte. Ils ſont aſſis à la Turque, & ont preſque tous la tête couverte. Pendant que l'Abifs ou Prêtre chante, les Tatares ont les mains jointes. Des chantres chantent peu de tems, mais d'une maniere qui n'eſt point déſagréable. Enſuite l'Abifs, revêtu de ſes habits de cérémonie, ſe met à ſon ſiége & lit dans un livre Arabe très-bien peint. Quant il a ceſſé de lire, il deſcend de ſon ſiége, & va ſe remettre à ſa premiere place ; alors les chantres recommencent à chanter & continuent aſſez long-tems, enſuite on commence la priere générale. L'Abifs marmote quelques mots : les Tatares ſe levent tous enſemble ; leur murmure indique qu'ils prient, & chacun a une eſpèce de chapelet ſur lequel il ſe guide. Ils font beaucoup de geſtes & prient avec les mêmes cérémonies. Ils tiennent un doigt dans chaque oreille ; quelques fois ils ſe paſſent la main entiere en demi-

cercle ſur le viſage & principalement ſur la bouche. Souvent ils tiennent les mains de ſorte que le bout des doigts regarde la bouche, & qu'elle n'eſt touchée que par celui du milieu : ils font tous ce geſte lorſque l'on chante ces mots : *Laïlaha Illalahu Mahammeden raſuluja :* ils ſe courbent ; & s'étant relevés, ils tombent proſternés, reſtent quelque tems la face contre terre, ſe relevent à moitié & ſe proſternent de nouveau ; alors leur priere eſt près d'être achevée. Chacun ſort dès qu'il l'a finie, & en peu de tems la moſquée ſe trouve vuide. Pour appeller les Tatares à la priere, il y a ſur la tour de la moſquée un homme qui crie ou chante de toutes ſes forces. Cet homme eſt nommé Mâſin, en langue Tatare : le peuple accourt à ſes cris, qui durent peu ; il va cinq fois par jour à la moſquée, au point du jour, à dix heures, midi, quatre heures & ſix heures.

C'eſt par la circonciſion que les Tatares ſont faits Muſulmans. On circoncit à la fois autant d'enfants qu'il s'en préſente, depuis ſix juſqu'à quatorze ans. La cérémonie commence par

un repas où l'Akhoune tient la premiere place, & dans ſon abſence un Prêtre d'un ordre inférieur. Les Tatares ſéculiers s'aſſient près de lui ſur de larges bancs, & la cour de la maiſon eſt ordinairement remplie. Auſſi-tôt après le repas on prend le thé; enſuite autant d'hommes qu'il y a d'enfants les apportent à la compagnie, & l'Abdal prie l'Akhoune de le bénir, avant qu'il opere ſur ces enfants l'œuvre de la circonciſion: pendant ce tems tous les aſſiſtants liſent des prieres. La bénédiction donnée, on rapporte les enfants dans la chambre où ils étoient; on les met ſur un banc large, & on étend ſur eux une couverture légere. Le Prêtre & la compagnie reſtent dans la chambre où l'on a mangé, lorſqu'il y en a une autre où la circonciſion peut ſe faire, & la mere ſeule eſt préſente. Il y aſſiſte rarement d'autres femmes, & même on les fait manger dans une autre maiſon, pour plus de bienſéance. Il y a quelquefois des hommes à cette opération. Quand la circonciſion ſe fait chez des gens pauvres qui n'ont qu'une chambre, elle eſt remplie d'hommes & de femmes.

L'Abdal, ayant été béni par l'Akhoune, commence l'opération : il tient une aſſiette de bois, ſur laquelle eſt une petite aiguille de bois, une pincette de bois, un vieux raſoir & un peu de coton brûlé : il ſe met à genoux devant l'enfant, lui découvre les pieds & les tient ferme entre ſes genoux ; d'autres lui tiennent les mains. Enſuite il prend la partie qu'il va circoncire, & repouſſant la ſurpeau, afin qu'elle ne ſoit pas ridée, il paſſe avec la main l'aiguille de bois deſſous cette ſurpeau, de laquelle il pince & attire un petit morceau ; puis prenant de la main droite la pincette de bois, il la paſſe ſous l'aiguille & ſur la ſurpeau, de ſorte que l'on ne voit en deçà de la pincette que le petit morceau qu'il a pincé de la main gauche. Alors il prend le raſoir, coupe ce morceau, repouſſe la ſurpeau encore plus haut, met ſur la plaie un peu de coton brûlé, qui à l'inſtant arrête le ſang. Cela fait, il place l'enfant de ſorte qu'il ait les genoux élevés & un peu écartés, afin que la partie bleſſée ſoit libre de tous côtés, & à l'abri de tout frottement : enſuite il le couvre, & paſſe à un

autre. A chaque enfant qui eſt opéré, les aſſiſtants jettent des cris de joie, parce que ces enfants ſons devenus Muſulmans. Pendant la cérémonie on joue d'un petit tambour de baſque; pour les amuſer ou empêcher d'entendre leurs cris. Le petit morceau coupé eſt triangulaire, & d'environ une ligne & demie de chaque côté. L'Abdal le donne à la mere: elle le met dans du coton & le garde précieuſement; mais ſi les enfants n'ont plus leur mere, il jette ce morceau. Il viſite la plaie pendant huit jours, ſans y rien mettre, & donne toute ſon attention à ce que la ſurpeau ne retombe pas; mais ſi elle retombe malgré lui, il fait recommencer l'opération avec les mêmes cérémonies. Il y a des enfants qui ſouffrent tranquillement cette opération, & d'autres qui s'agitent, qui ſe révoltent, que l'on a peine à engager au repos, à la patience. Lorſqu'ils appartiennent à des gens riches, cette cérémonie eſt accompagnée des courſes & des divertiſſements qui ſont en uſages aux noces Tatares.

Les Votiakes ſont preſque ſans religion. Ils croient, il eſt vrai, qu'il y a un

Dieu, qu'ils nomment Ioumar, & qu'ils placent dans le ſoleil ; mais ils ne lui rendent aucun honneur. Dans les cas de quelque importance, ils ont recours à un homme, qu'ils appellent *Dona*. Ils ont une fête qu'ils célèbrent une fois par an, elle tombe au jour de Noël ; mais il leur importe peu de la célébrer quelques jours avant ou après. Cette fête conſiſte à boire ce jour-là de la bierre de toutes ſes forces. Les Tchéremiſſes ont preſque la même religion que les Votiakes, & leurs lieux ſaints reſſemblent à peu de choſes près à ceux des Tchouvaches, ſi ce n'eſt qu'ils ſont dans les plaines ou dans les bois.

Il y a dans le fort & dans le village de Kolivannkagora, des ſchiſmatiques qui ont abandonné l'égliſe Ruſſe. Il paroît que les reproches faits à la religion Ruſſe par ces ſchiſmatiques, n'ont pour objet que de petites choſes.

A une lieue de Kouſneſtk ou environ, il y a des Tatares qui ne ſont point Mahométans ; leur religion n'a aucune forme, & leur foi paroît fort incertaine. Ils croient un Dieu, l'honorent en ſe tournant vers l'Orient tous les

matins, & prononçant avec ferveur cette courte priere, *ne me tue pas.* Il y a, près de leur village, certains lieux qu'ils nomment Tailga, en leur langue, qui differe du Tatare commun; ces endroits ſont diſtingués par quatre poteaux de bouleau, plantés en quarré, à une toiſe l'un de l'autre : c'eſt-là qu'ils font leurs dévotions, une fois au moins chaque année. Ils tuent un cheval, l'écorchent & en mangent la chair auprès du Tailga : enſuite ils empaillent la peau, lui mettent dans la bouche une ou deux branches d'arbres garnies de leurs feuilles, & placent ce ſimulacre de cheval ſur le Tailga, qu'ils garniſſent auparavant de traverſes. Le Tailga & le cheval ſont toujours tournés vers l'Orient. Près du Tailga, il y a trois pieux de bouleau, plantés ſur une ligne droite & joints enſemble par une corde. A l'extrémité ſupérieure des pieux eſt fixée horiſontalement une petite planche quarrée, & de chaque angle de cette planche s'éleve un petit morceau de bois long de quelques pouces & entouré de crins : des rubans de différentes couleurs, & longs d'environ deux pouces,

pendent à la corde : le deſſus du pieu du milieu eſt ordinairement orné d'une peau de lièvre, & il y en a une d'hermine attachée à la corde, entre le premier & le ſecond pieu. La chair de ces animaux eſt peut-être auſſi un des mets de leur ſaints repas. Le renard en eſt exclus, parce qu'il creuſe la terre.

Les Tailgas ſont regardés comme des lieux ſaints, & les peaux que l'on y place ſont des offrandes faites à Dieu. Pendant les cérémonies qui accompagnent ces offrandes, les Tatares font ſouvent leurs prieres. Ils ont des prêtres. Les Tatares Abintſiens ne s'adreſſent point à Dieu, parce qu'ils ſont perſuadés qu'il ne veut que le bien; ils ſavent auſſi qu'il a la connoiſſance de l'avenir : ils craignent le diable, parce qu'il veut le mal. Ils lui font certaines offrandes : ils braſſent en ſon honneur de grands tonneaux de bierre, & la jettent en l'air & contre les murs. Ils craignent, lorſqu'ils meurent, qu'il ne ſe ſaiſiſſe de leur ame, de laquelle ils n'ont aucune idée; mais ils ne veulent pas que le diable s'en empare.

Les Tatares Kiſtiniens & Touliber-

tiens ont un lieu ſaint à-peu-près ſemblable à celui des Tatares Abintſiens, & ils y font vraiſemblablement les mêmes offrandes & les mêmes cérémonies. Ils prétendent que leur Dieu habite dans le voiſinage de celui des Ruſſes, qu'ils ſont très-bien enſemble & ſe viſitent ſouvent. Ils croient que Dieu peut les aider en toutes choſes; mais qu'eux dont la demeure eſt ſur la terre, ne peuvent s'adreſſer à lui qui habite dans le ciel. Ils ont recours au diable, parce que demeurant ſous terre il leur eſt plus aiſé de parvenir juſqu'à lui.

Au-delà de Tomsk, il y a des Tatares baptiſés depuis pluſieurs années; leur ancienne religion étoit à-peu-près celle des autres Tatares: ils penſoient peu à l'Etre ſuprême. Lorſque l'Archevêque de Toboſsk vint dans ce pays, il en fit aſſembler les habitants, pour les convertir. Quelques uns vinrent de bonne volonté; mais la plupart y répugnoient: les dragons qui accompagnoient l'Archevêque les firent ſortir de leurs huttes. Ces Tatares habitent le long de la Tchoulime, & le lieu étoit commode pour les baptiſer: ceux qui refuſoient le baptême étoient jettés dans l'eau: lorſ-

qu'ils revenoient à bord, on leur attachoit une croix au cou, & ils étoient chrétiens. Pour entretenir ces proſélites dans leur nouvelle religion, on leur bâtit un égliſe. Quant à ceux qui habitent plus bas ſur la Tchoulime, on leur aſſigna l'égliſe du fort Méleskoï. Tous ces Tatares n'ont pas les premiers principes de la religion chrétienne : ils penſent qu'elle conſiſte à porter une croix, à faire le ſigne de la croix, a aller à l'égliſe, faire baptiſer leurs enfants, n'épouſer qu'une femme, s'abſtenir des aliments dont ils mangeoient avant, & obſerver les jeûnes preſcrits. Ils ont chacun une image devant laquelle ils font leurs prieres : voilà leur Chriſtianiſme ; & il y a bien à craindre que de ces malheureux aucun ne groſſiſſe le nombre des élus. On envoie cependant des Prêtres pour les inſtruire dans la religion ; mais ces Prêtres ne ſavent point la langue Tatare ; de plus ils ſont ignorants, & leur vie n'eſt pas exemplaire.

Près de Kraſnoiark il y a des Tatares qui n'ont point de culte ; cependant ils croient qu'il y a un Dieu ; mais comme ils commercent beaucoup avec

les Ruſſes, ils portent de tems en tems des cierges aux égliſes Ruſſes, pour témoigner la confiance qu'ils ont au Dieu de cette nation. Ils ont un véritable éloignement pour le Chriſtianiſme : ils diſent que leurs peres ont très-bien vêcu ſans la religion chrétienne : ils prétendent que cette religion eſt minutieuſe & trop ſévere ; qu'elle défend de manger de la chair de cheval, & ordonne de manger les jours de jeûnes des choſes qu'ils ne connoiſſent pas.

Aux environs de Selonghinsk il y a un Taicha ou prince de la religion Mongalienne. Celui qui exiſtoit il y a pluſieurs années, avoit été lui-même prêtre Mongalien : ayant quitté la prêtriſe pour ſe marier, il avoit avec lui un prêtre de ſa croyance. La hutte ou habitation de ce prêtre étoit aſſez propre : le plancher étoit couvert d'un tapis de Turquie. A un angle de la hutte il y avoit pluſieurs petits coffres, poſés les uns ſur les autres, celui d'en bas avançoit un peu, & au milieu de la partie ſaillante étoit une lampe allumée ; de chaque côté de cette lampe une taſſe à thé, remplie de thé bratſkain préparé, trois autres ſur la droite

& deux ſur la gauche ; ces deux dernieres étoient pleines d'eau pure : toutes ces taſſes étoient d'argent & dorées en dedans. Il y avoit au deſſus de la lampe dans un autre petit coffre un bourkenne de métal jaune, lequel, excepté la tête & le ſein droit que l'on avoit laiſſé découvert, étoit enveloppé d'une étoffe de ſoie. Le haut de la tête eſt couvert d'un bonnet de fil de fer ; le ſein droit eſt très-gros ; les pieds ſont l'un ſur l'autre à la maniere Bratskaine : la main droite eſt couchée ſur la cuiſſe gauche ; il a dans le ſein un petit vaſe rempli qui eſt de la même fonte que toute l'idole. A côté de ce coffre & contre le mur de la hutte, il y avoit un morceau de ſolomianka, d'environ dix-huit pouces de haut, ſur douze de large & couvert de quatre Saints aſſez bien peints ; mais le Dieu, qu'ils regardent comme le principal, étoit au-deſſus des autres.

L'idole dont nous venons de parler, ſelon ce Ghélune ou Prêtre, repréſente le fils du vrai Dieu, qui eſt venu dans le monde pour inſtruire les hommes, & eſt enſuite remonté au ciel. Le vaſe rempli qu'elle a dans le ſein ſignifie

ſignifie que le Fils de Dieu ayant dû, pendant ſon ſéjour dans ce monde, ſa nourriture aux hommes, il a promis une pleine abondance à tous ceux qui lui rempliront toujours ſon vaſe. Ce fils de Dieu a une mere qui eſt d'un grand ſecours dans toutes les adverſités, à ceux qui portent ſur eux ſon image, & ſur-tout aux voyageurs. On voit dans la hutte de ce Prêtre une de ces images, qui eſt couverte de feuilles d'or, enveloppée de coton & enfermée dans un étui de cuivre. Enfin, ſelon ce Prêtre, le Fils de Dieu a un pere, un grand-pere, & ce dernier eſt le plus conſidérable.

Ils ne connoiſſent aucun autre Dieu; mais ils croient qu'il y a un Lama ou ſage régent qui gouverne ſous ces Dieux. Le premier jour de chaque mois eſt pour eux un jour de fête, & celui où on allume la lampe, qui reſte allumée pendant l'office, qui commence le matin, & dure tout le jour. Ils ont enſuite, de cinq en cinq jours, des heures de prieres, excepté le trente, qui eſt le dernier jour du mois. Pour appeller à l'office, le Prêtre ordonne aux ſervants de jouer d'un inſtrument qui;

reſſemble à un hautbois.

Le Prêtre ſe ſert quelquefois, pendant l'office, d'une petite cloche, qu'il tient de la main gauche : pendant qu'il la fait ſonner, il a dans la droite un manche de laiton, qu'il tient avec trois doigts, qui ſont le pouce, l'index & l'annulaire ; les deux autres doigts ſont levés, parce que le Fils de Dieu, lorſqu'il vivoit ſur la terre, & qu'il inſtruiſoit & béniſſoit les hommes, avoit toujours les doigts arrangés de cette maniere. Les Prêtres ont des eſpéces de pillules qu'ils donnent aux malades à l'heure de la mort. Ils ont auſſi une eſpéce d'encens dont ils mettent dans cette occaſion de petits morceaux ſur des charbons. Lorſque les dévots Mongaliens voyagent, ils portent ſur eux de ces pillules & de cet encens, & comme ils croient que ce ſont des choſes ſacrées ils les mettent dans une petite boëte d'argent.

Les Mongaliens ne regardent point les Bourettes comme de vrais croyants ; mais comme des gens livrés au démon, & qui ne demandent rien à Dieu. Quoique les Toungouſes ayent auſſi parmi eux des ſorciers, ils penſent

que c'eſt une choſe tout-à-fait différente & diſtincte de la religion, & dont un vrai croyant ne fait aucun cas. En effet les Bourettes ſont de vrais payens : leur langue étant Mongalienne, les prêtres Mongaliens peuvent les inſtruire aiſément dans leur religion, en convertir quelques-uns & en faire de vrais croyants.

A cinquante lieues de Selenghinsk on trouve un autre Taicha ou prince du pays. Son habitation eſt entourée de cinq à ſix huttes, environnée de perches, auxquelles on avoit ſuſpendu des agneaux, dépouillés & vuidés. Le Prince avoit deux femmes. On voyoit dans ſa hutte un grand nombre d'ornements qui ſervoient à parer des idoles, & un Lama qui vient quelquefois viſiter ce Prince. La plupart des idoles avoient environ un pied & demi de longueur & un demi-pied de largeur. Elles étoient faites de piéces de velours & de draps de différentes formes. Sur ces idoles il y avoit des couronnes, des croix, des franges, des pierres à fuſil, de petits morceaux de ſanguine & de pierre noire, qu'on appelle en ce canton, pierre de tonnerre, avec de petites pillules de cire

rouge. Tout cela, ſelon ces bonnes gens, ſert à guérir les maladies. Dans un coin de la hutte il y avoit un ſac d'un gros drap de poil de chameau, qui étoit plein de Dieux, faits du même drap, & découpés très-groſſierement. Lorſqu'on veut avoir un Dieu de cette eſpece, on prend un morceau du ſac, on en découpe le haut en rond, pour faire la tête, on taille le reſte en diminuant, on en coupe une laniere depuis le bas juſqu'au milieu pour faire les jambes, & le Dieu eſt fait. Ce Taicha avoit auſſi deux Dieux d'argent; un Commiſſaire des limites les lui avoit achetés des Chinois.

La religion des Toungouſes eſt celle qui, autrefois, étoit commune à tous les peuples de la Sibérie. Il leur eſt permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent; mais il eſt rare qu'ils en ayent plus de deux; & il faut qu'ils les achetent. Leurs Dieux ou Chévikis ſont de bois ou de cuivre: ils ont le viſage diforme: ceux de cuivre ſont dans des étuis de cuir, de ſorte qu'on ne voit le métal que du côté du viſage. Pour ſe rendre leurs Dieux favorables, ou pour leur témoigner leur reconnoiſ-

ſance quand la chaſſe a été heureuſe ; ils leur mettent ſur la bouche un peu de crême ou de graiſſe. Le ſoleil eſt auſſi l'objet de leur vénération ; mais leurs Chamans ſont leurs recours dans les circonſtances les plus importantes & les plus difficiles. Quant ils ſont malades, ils conſultent le Lama Mongalien, & ce Prêtre ſaiſiſſant l'occaſion de faire des nouveaux convertis réuſſit quelquefois. Les Bratskains croyent que le diable eſt l'auteur du tonnerre, & que les animaux qui en ſont frappés ſont les victimes qu'il s'immole. Afin de lui plaire, ils élevent un échafaud à l'endroit où l'animal a été tué & le placent deſſus comme une offrande qui lui eſt agréable. La grand-mere du Taicha, dont nous venons de parler, étoit une vieille ſorciere qui ſavoit découvrir les voleurs ; elle faiſoit retrouver les troupeaux perdus ; elle n'avoit pas ſeulement commerce avec les diables, mais auſſi avec l'Etre infini. Un jour il lui révéla qu'il devoit deſcendre ſur la terre, & l'informa de la montagne où il vouloit ſe repoſer. Elle mena les Bratskains vers cette montagne : aux premiers rayons du ſoleil,

elle leur dit qu'elle ſentoit l'impreſſion Divine, & cet aſtre s'étant élevé de plus en plus, il partit du ſommet de la montagne des eſpeces d'éclairs inconnus juſqu'à lors à ces peuples : ils tomberent le viſage contre terre, la vieille pouſſa des cris de joie & reçut des préſents. Elle avoit porté ſur la montagne les idoles d'argent, dont nous avons parlé, & les éclairs qu'on avoit vus n'étoient que les rayons du ſoleil, réfléchis par ce métal poli.

Les Bratskains des environs d'Irkoutsk ſe font baptiſer en plus grand nombre que ceux qui ſont au-delà du lac Baikal, parce qu'ils ne ſont pas auſſi riches ; c'eſt la miſere ſeule qui engage tous les Sibériens à recevoir le baptême. Ces Bratskains ſont polythéiſtes & non idolâtres comme ceux d'au-delà le lac : ils réverent deux divinités, qui ſont le ciel & le diable : leurs ſorciers leur apprennent à laquelle, en certains cas, ils doivent faire des offrandes. En général ils en font au ciel pour l'honorer, & au diable pour l'engager à détourner d'eux quelque mal. Celles pour le ciel ſe font en plein air. Elles conſiſtent à manger toute la chair d'un

animal & à en placer ſur un échafaud le ſquelette & la peau. Ils attachent ordinairement une corde à deux perches, plantées près de l'*ex voto*, & y ſuſpendent les morceaux de drap, ou les peaux d'animal que le ſorcier a preſcrits. Ils ſe ſervent auſſi de leur eau-de-vie de lait dans preſque toutes les offrandes qu'ils font en été : le Chaman en jette un peu en l'air, & boit le reſte avec les aſſiſtants. Le ſacrifice en l'honneur du diable ſe fait toujours dans une hutte : le ſquelette de la victime eſt placé ſur un échafaud ; le Chaman fait ſa harangue dans la hutte. Lorſqu'il offre de l'eau-de-vie, il en jette une petite quantité vers l'Occident & boit le reſte avec ceux qui croyent à ces ſortiléges. Enſuite il inſtruit celui qui l'a conſulté de ce qu'il doit offrir, outre la victime & le brandevin, ſoit en morceaux de drap, ſoit en pelleteries.

Les Bratskains ont une grande idée du pouvoir de leurs Chamans, & croyent qu'ils peuvent, pendant leur vie & même après leur mort, leur faire, avec le ſecours du diable, toutes ſortes de maux. Ils s'imaginent que leurs Chamans morts

viennent les tourmenter pendant leur ſommeil & les menacer d'une mort violente. Lorſqu'ils ont eu ces terribles rêves, ils ſe rendent au tombeau où le Chaman eſt enterré avec tout ſon appareil de ſorcier, & tâchent de l'appaiſer par le ſacrifice d'un animal qu'un Chaman encore vivant doit avoir indiqué. On mange cette victime & le ſquelette eſt placé ſur le tombeau.

Les Toungouſes d'Ilimsk ont des Dieux de bois qu'ils taillent eux-mêmes, & qui ont juſqu'à trois pieds de hauteur: ils regardent ces Dieux comme les auteurs du bonheur dont ils jouiſſent. Quand ces peuples doivent aller à la chaſſe, ils leur font, ſoir & matin, quelques prieres. Ils offrent au diable le premier animal qu'ils tuent à la chaſſe, à l'endroit même où il eſt tué, afin que ce méchant eſprit ne mette aucun obſtacle au ſuccès des chaſſeurs. Lorſqu'on revient à la hutte avec une heureuſe réuſſite le Dieu eſt careſſé & fêté; mais autrement le maître de cette idole la prend, la jette pluſieurs fois à terre, la laiſſe long-tems ſans honneurs, & quelquefois même il la jette à l'eau.

Ce qu'Isbrand Ides a écrit des ſerments

des Toungouſes du village de Chalughine, ſitué ſur les bords de la Lena, eſt inconnu parmi eux. Le plus ordinaire de ces ſerments eſt exprimé par le mot *olimni*, qui ſignifie prendre Dieu à témoin. Il y en a un autre qu'ils regardent comme plus ſacré : on fait un feu, on égorge un chien, & on en recueille le ſang ; le corps eſt mis ſur du bois où l'on met le feu, mais à l'endroit où il ne brûle pas ; pendant ce tems l'accuſé paſſe par-deſſus le feu & boit une couple de gorgées du ſang de la victime ; le reſte eſt jetté dans le feu, & le chien placé ſur un échafaud dreſſé en plein air auprès de la hutte. Alors l'accuſé dit : « De même »que le ſang du chien brûle dans ce »feu, je ſouhaite que celui que j'ai bu, »brûle dans mon corps, & de même »que le chien mis ſur l'échafaud ſera »conſumé, je veux être conſumé en »même tems, ſi je ſuis coupable. »

Les Iakoutes admettent deux Etres ſuprêmes, l'un tout bon, l'autre méchant, & chacun eſt compoſé de pluſieurs autres : il n'y a pas un diable ſeul, mais pluſieurs qui ont des femmes & des enfants : une de ces familles de

diables nuit aux hommes, l'autre aux enfants, & l'autre aux troupeaux. Les unes habitent dans les nues, les autres ſous la terre. Il y a de même des Dieux de différentes eſpeces : les uns prennent ſoin des troupeaux ; les autres préſident à la chaſſe ; quelques-uns veillent ſur les hommes ; mais leur demeure eſt dans l'air & très-élevée. Plus un Chaman ou Moine eſt vieux, plus il ſait de noms de Dieux & de diables. Ces noms ſont inconnus du Iakoute vulgaire, & même tous les Aïounes ne connoiſſent pas les mêmes Dieux & les mêmes diables : il y en a quelques-uns qui, étant plus familiers, ſont connus plus généralement ; mais chaque Aïoune en a beaucoup qui ne ſont attachés qu'à lui ſeul. Des mots extraordinaires qu'ils prononcent en faiſant des contorſions, & dont ils évitent avec ſoin de faire connoître la ſignification, ſont les noms des eſprits tant bons que méchans. Lorſqu'un Aïoune, par exemple, veut découvrir un voleur, il appelle tous les diables chacun par leur nom ; quand ils ne viennent pas, les Aïounes vont les trouver dans leurs demeures : ceux qui habitent dans les nuages, ont des po-

ches comme les Ruſſes, & les diables terreſtres ont des huttes d'Iakoutes. Preſque tous les Sibériens croyent que lorſqu'un homme eſt malade, le diable lui a enlevé l'ame, & que lorſqu'elle n'eſt pas rendue promptement, le corps meurt. Alors le Chaman l'appelle inutilement, il garde ſa proie. Mais le Prêtre a recours aux Dieux qui protégent les hommes & leur demande le nom du diable voleur : dès qu'il le ſait, il va le trouver & l'engage à rendre cette malheureuſe ame. Pour cet effet, il prend des queues de différents animaux ; & les attache à un long fil. S'il préſume que le voleur pourroit ne pas s'accommoder de ces choſes, & qu'il exigera un cheval, il en figure un avec de l'écorce de bouleau, le met devant la hutte, prend les queues attachées au fil, comme s'il vouloit les montrer au diable, ſaute, crie autour du malade. S'il meurt, il faut que le diable ſe contente de ce qu'il a pris ; mais s'il recouvre la ſanté on immole le cheval promis.

Les Iakoutes font tous les ans des vœux pour eux-mêmes : les objets de ces vœux ſont de nombreux troupeaux, des chaſſes heureuſes, ou quelque autre

bonheur dont un Iakoute peut avoir l'idée : les Aïounes engagent les Dieux à exaucer ces vœux. Chaque famille raſſemble vers la fin du mois de Juin tout le lait de cavale dont les poulains peuvent ſe paſſer ; on le met en fermentation comme celui qu'on veut diſtiller ; on invite le Chaman ; toute la famille prend ſes habits de fête ; on pare ſur-tout un enfant de douze à quinze ans, avec toute la pompe Iakoute. Le Chaman, vêtu de ſes habits ordinaires, & non de ſa robe de cuir, dont il ſe ſert quand il veut appeller les diables, ſe place au milieu de la hutte, le viſage vers l'Orient, tenant de la main gauche un pot de lait de cavale fermenté, de l'autre une cuillier de bois : toute la famille, hommes, femmes & enfants, eſt aſſiſe au tour de la hutte, & l'enfant, pompeuſement paré, eſt, le genou droit à terre, devant le Chaman. Celui-ci, s'inclinant pluſieurs fois, appelle tous les Dieux, l'un après l'autre, &, en prononçant chaque nom, prend une cuillerée de lait qu'il jette en l'air : cela s'appelle repaître les Dieux, & c'eſt par ce régal qu'on peut ſe concilier leur bienveil-

lance: afin qu'ils ſoient contents, on leur jette trois fois du lait. Le Chaman s'étant encore incliné, après avoir marmoté quelques mots, ſort de la hutte, la famille le ſuit & s'aſſied autour de lui. Alors il boit, avec toute l'apparence d'une grande dévotion, quelques coups du lait reſté dans le pot, le préſente à l'enfant, qui le reçoit à genoux en s'inclinant, boit auſſi deux fois dans cette poſture, & le préſente de la même maniere à chacun des membres de la famille, qui le reçoit aſſis. Lorſque tous ont bu, le jeune homme préſente le pot, ainſi qu'il a fait, en commençant par les plus conſidérables de l'aſſemblée, qui eſt le Chaman, & qui cette fois boit aſſis comme les autres. Tout le lait préparé doit être bu, & cette liqueur, ayant une certaine force, la fête ſe termine ordinairement par une ivreſſe générale. La divination par l'inſpection de la main eſt en uſage parmi les Iakoutes; mais elle n'eſt exercée que par les Chamans, qui paſſent pour les plus habiles & les plus conſidérables de la nation.

Il y a au-deſſus de Iakoutsk un fameux rocher, nommé Sergouïer; ces peu-

ples le réverent comme une divinité : ils lui attribuent le pouvoir d'envoyer des vents impétueux. On aſſure que les Bouretes ont auſſi un rocher, ſitué près d'Irkouts, qu'ils nomment rocher Chaman ou ſorcier, dont aucun d'eux n'oſe approcher ; ils croyent que lorſqu'un accuſé s'y rend & en revient ſain & ſauf, il eſt innocent : il paroît qu'ils regardent ce rocher comme un Dieu qui punit les malfaiteurs. Les Iakoutes font des offrandes à Sergouïer, pour obtenir ſa bienveillance.

L'aveuglement dans lequel ces peuples ſont plongés par l'idolâtrie, eſt incroyable. Une femme Iakoute accouche-t-elle d'un monſtre, ſes compatriotes regardent cet événement comme le préſage des plus grands malheurs qui arriveront à la race humaine : ils croyent que tout monſtre eſt un diable né pour la perte des hommes. Dès que la mere l'a vu, elle le fait mettre dans un vaſe d'écorce de bouleau, & ſuſpendre à un arbre, afin qu'il ne puiſſe s'enfoncer dans la terre, & tourmenter enſuite les hommes. Le pere étant de retour à la hutte, apprend cette effrayante nouvelle : auſſitôt, ſans demander à voir le monſ-

tre, &, pour détourner entiérement les maux qu'il doit faire, il le prend à l'arbre où il eſt ſuſpendu, & le brûle. Ces peuples mépriſent les idoles de bois, parce que, dès qu'on les touche, elles témoignent de la dureté : les leurs ſont des poupées de chiffons.

Les Kamtſchadales n'ont aucune idée juſte de la Divinité. Ils prétendent que Dieu n'eſt la cauſe ni du bonheur ni du malheur ; mais que tout dépend de l'homme. Que le monde eſt éternel, les ames immortelles, qu'elles ſeront réunies au corps & toujours ſujettes à toutes les peines de cette vie, excepté la faim. Que toutes les créatures, juſqu'à la mouche la plus petite, reſſuſciteront après la mort. Que ceux qui ont été pauvres dans ce monde ſeront riches dans l'autre, & que ceux qui ſont riches ici deviendront pauvres à leur tour. Il ne croyent pas que Dieu puniſſe les fautes ; car celui qui fait mal, diſent-ils, en reçoit le châtiment dès à préſent. Ils penſent auſſi que le monde empire de jour en jour, & que tout dégénere, en comparaiſon de ce qui a exiſté autrefois. Voilà, à-peu-près, quels ſont les dogmes de ces peuples.

Au défaut d'idées juſtes ſur la divinité, les Kamtſchadales ont fait des Dieux à leur image, comme les autres peuples. Le ciel & les aſtres, diſent-ils, exiſtoient avant la terre. *Koutkhou* créa la terre; ce fut de ſon fils qui lui étoit né de ſa femme, un jour qu'il ſe promenoit ſur la mer. Koutkhou, diſent d'autres Kamtſchadales, & ſa ſœur *Kouhtligith*, ont apporté la terre du ciel, & l'ont affermie ſur la mer, crée par *Outleigin*.

Koutkhou, après avoir créé la terre, quitta le ciel, & vint s'établir au Kamtſchatka. C'eſt là qu'il eut un fils, appellé *Tigil*, & une fille, nommée *Sidanka*, qui ſe marierent enſemble. Koutkhou, ſa femme & ſes enfants, portoient des habits faits de feuilles d'arbres, & ſe nourriſſoient d'écorce de bouleau & de peuplier; car les animaux terreſtres n'avoient pas encore été crées, & les Dieux ne ſavoient point prendre de poiſſon. Koutkhou abandonna un jour ſon fils & ſa fille, & diſparut du Kamtſchatka. Quoiqu'il marchât ſur des raquettes, les montagnes & les collines ſe formerent ſous ſes pas: la terre étoit plate auparavant; mais ſes pieds y enfoncerent

comme dans de la glaiſe, & les vallons creuſés en conſervent la trace.

Tigil voyant augmenter ſa famille, inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie, pour prendre des poiſſons. Son pere lui avoit appris à faire des canots & l'art de s'habiller de peaux. Il créa les animaux terreſtres, & leur donna *Piliat-choutchi* pour veiller ſur eux. Ce Dieu d'une taille fort petite, vêtu de peau de goulu, eſt traîné par des oiſeaux : ce ne ſont pas des aigles, ni des colombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle *Tiranous*.

Koutkhou a fait beaucoup de ſottiſes, qui ne lui attirent que des malédictions, au lieu de louanges & de prieres. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de ſables, de torrents ou de rivieres ſi rapides, tant de pluies & de tempêtes ? Les Kamtſchadales n'ont que des injures à lui dire, pour de ſi mauvais offices. Soit peu de crainte ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au Dieu qu'ils eſtiment le plus, que les oüies, les nageoires, ou les queues de poiſſons, qu'ils jetteroient dans les immondices. Au reſte ſi les Kamtſchadales ne donnent rien à leur

Dieu, c'eſt qu'ils en attendent peu de choſes. Ils font un Dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg*, & qu'ils repréſentent ſous la forme d'un poiſſon. Ce Dieu ne ſonge qu'à lui. Il envoie les poiſſons dans les rivieres, pour y chercher du bois propre à la conſtruction de ſes canots, & non pour ſervir de nourriture aux hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un Dieu puiſſe leur faire du bien.

Ils connoiſſent des Dieux très-capables de leur faire du mal. Ce ſont ceux qui préſident aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies deſcendent la nuit des montagnes, & vont à la mer prendre du poiſſon : ils en portent un à chaque doigt. Les Dieux des bois reſſemblent aux hommes ; leurs femmes portent des enfants qui croiſſent ſur leur dos & pleurent ſans ceſſe. Ces eſprits égarent les voyageurs & leur ôtent la raiſon. Piliatchoutchi, ou *Bilioukai*, eſt quelquefois malfaiſant. Ce Dieu habite ſur les nuées, d'où il verſe la pluie & lance les éclairs. L'arc-en-ciel eſt la bordure de ſon habit. Les ſillons que l'ouragan fait ſur la neige, ſont la trace de ſes pas. Il faut craindre

ce Dieu ; car il fait enlever dans des tourbillons les enfants des Kamtſchadales, pour ſupporter les lampes qui éclairent ſont palais.

Touila eſt le Dieu des tremblements de terre. Ils proviennent de ce que ſon chien *Kozei*, quand il le traîne, ſecoue la neige qu'il a ſur le corps. *Gaëtoh* eſt le chef du monde ſouterrain, où les hommes vont habiter après leur mort. Car ſous la terre qui eſt plate, eſt un ciel ſemblable au nôtre, & ſous ce ciel eſt une autre terre dont les habitants ont l'hiver quand nous avons l'été, & leur été pendant notre hiver.

La ſuperſtition des Kamtſchadales n'eſt pas toujours aveugle & mal raiſonnée. Ils appellent bien & vertu, ce qui ſatisfait leurs déſirs & leurs beſoins ; faute & mal, ce qui peut leur nuire. Monter ſur les volcans, c'eſt s'expoſer à une perte certaine ; c'eſt commettre un crime que le ciel doit venger. Juſques-là leur crainte eſt raiſonnable ; mais voici une opinion qu'on peut taxer de lâcheté. C'eſt une faute de ſauver un homme qui ſe noye ; parce qu'on peut ſe noyer ſoi-même. Voici des axiomes qui leur ſont favorables. C'eſt un

péché de ſe quereller & de ſe battre pour du poiſſon aigre, parce qu'on peut ſe faire un grand mal pour ce qui n'eſt pas un bien; d'avoir commerce avec ſa femme quand on écorche des chiens, parce qu'on peut avoir la galle. Chez les Kamtſchadales le mal phyſique eſt un péché.

Une ſeule cérémonie renferme toutes les ſuperſtitions des Kamtſchadales; c'eſt la fête de la purification des fautes. Comme on y trouve les dogmes de la religion du pays, il eſt néceſſaire de la décrire avec quelque détail.

Cette fête ſe célebre au mois de Novembre, quand les travaux de l'été & de l'automne ſont finis. On commence par balayer la Iourte. On en ôte enſuite les traîneaux, les harnois & tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut invoquer. Un vieillard & trois femmes portent une natte qui renferme des proviſions. On fait une eſpece de hache avec de l'Ioukola, qui eſt une pâte; & ces quatre perſonnages ſacrés envoyent chacun un homme dans le bois, avec ſes proviſions & ſa hache, pour le voyage. Le *Tonchitche* eſt une herbe myſtérieuſe qu'on porte à la

main ou ſur la tête, qu'on met partout dans les cérémonies réligieuſes. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver en ont ſur la tête & ſur leur hache; les femmes & le vieillard dans leurs mains. Celles-ci après le départ des quatre bucherons, jettent le reſte de leurs proviſions aux enfants, qui ſe battent pour les avoir. Enſuite les femmes pêtriſſent, ou taillent du Ioukola, en forme d'une baleine. On chauffe la Iourte; & le vieillard apporte une barbue, qu'il met dans un foſſé creuſé devant l'échelle de la Iourte. Il tourne trois fois ſur la même place; les hommes, les femmes & les enfants, font la même choſe après lui. Il fait cuire de la ſarana, pour régaler les mauvais génies. Chacun place ſes idoles de bois, ſoit anciennes, ſoit neuves, dans le plafond au-deſſus du foyer; car le foyer & l'échelle ſont des choſes ſerrées dans les Iourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande idole. On attache à celle-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du tonchitche, & on la met ſur le foyer. C'eſt le grand Dieu Lare. Enſuite les enfants ſe pla-

cent auprès de l'échelle, pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans la Iourte : un d'entr'eux prend la grande idole, la traîne par le cou autour du foyer, & la remet à sa place avec ses compagnons, qui la suivent en criant *Alkhalalalaï.*

Les vieillards s'asseoient autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand Pontife, prend une pêle de tonchitche, & dit au feu, nouvellement allumé : « Koutkchou nous ordonne de » t'offrir une victime chaque année... » Sois-nous propice, préserve-nous des » chagrins, des malheurs & des incen- » dies ». Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se levent, frappent des pieds, battent des mains, & finissent par danser, en criant toujours Alkhalalalaï.

Pendant ces cris les femmes & les filles sortent des coins de la Iourte, les mains levées, avec des regards terribles, des contorsions & des grimaces affreuses. Ces convulsons finissent par une danse accompagnée de cris & de mouvements si furieux, qu'elles en tombent par terre, comme mortes, l'une après l'autre. Les hommes les

remportent à leurs places, où elles reſtent étendues ſans mouvement. Un vieillard vient prononcer ſur elles quelques paroles, qui les font crier & pleurer comme des obſédées.

A la fin du jour les quatre bucherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés, & portent un des plus gros bouleaux, coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de la Iourte, avec ce bouleau, battant des pieds & jettant de grands cris. Ceux qui ſont dedans leur répondent avec le même bruit. Une fille s'élance en fureur, vole ſur l'échelle & s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter; mais le chef de la Iourte les empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau dans la Iourte; tous les hommes, qui ſont dehors, l'en retirent & les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'étoit attachée au bouleau la premiere. Elles reſtent toutes ſans mouvement.

C'eſt alors que le vieillard vient les déſenchanter. M. Kracheninnikou, de qui l'on a tiré cette deſcription, dit que dans une de ces fêtes, il vit une des filles obſédées, réſiſter plus long-

tems que les autres aux paroles myſtérieuſes du vieillard. Enfin elle reprit ſes ſens, & ſe plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit ſa confeſſion, & s'accuſa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle auroit dû s'en purifier, en jettant dans le feu des nageoires & des ouïes de poiſſons.

Les hommes qui reviennent du bois, ne rapportent dans les nattes où l'on avoit mis des proviſions, que des copeaux de bouleau. On en fait de petites idoles, en l'honneur des démons qui ſe ſont emparés des femmes. On les range de ſuite, on leur préſente trois vaſes de ſarana pilée, en mettant une cuiller devant chaque idole. On leur barbouille le viſage de vacier. On leur fait des bonnets d'herbe; &, après avoir mangé les mets où on ne leur a pas fait toucher, on fait, de ces idoles, trois paquets, & l'on jette au feu tous ces petits Dieux ou démons avec de grands cris & des danſes.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations & les beſoins du peuple qui la célebre. Une femme vient à minuit dans la lourte d'aſſemblée, avec une figure de baleine,

baleine, faite d'herbe, qu'elle porte ſur ſon dos. Les geſtes & les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui ſe dit & ſe fait à cette occaſion, n'eſt que pour demander aux vents & à la mer qu'ils envoyent des baleines mortes ſur les côtes du Kamtſchatka. Le lendemain matin, de vieilles femmes font à-peu-près les mêmes extravagances devant des peaux de veaux marins. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, & les allument comme des bougies, elles en parfument ou empeſtent la Iourte. Cette fumigation s'appelle une purification.

Enſuite une femme entre dans la Iourte, par la ſeconde ouverture, qu'on appelle Cokhade, ou Iouzara, tenant un loup fait d'herbe douce, & rempli de graiſſe d'ours. Les hommes & les femmes ſe diſputent ce loup; les premieres l'emportent enfin: un homme tire une flèche ſur ce loup, & les autres le déchirent, mangent la pâte & les matieres comeſtibles dont il eſt formé.

Après ces diverſes cérémonies, on apporte dans la Iourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une, & après l'avoir courbée en

cercle, il y fait paſſer deux fois ſa femme & ſes enfants, qui danſent en rond en ſortant de ce cercle. Cela s'appelle ſe purifier de ſes fautes. La fête ſe termine par une proceſſion qu'on fait autour de la Iourte; on traîne le grand bouleau, que les quatre députés ont apporté de la forêt. On le place enfin ſur la balagne, où il reſte toute l'année, ſans la moindre vénération.

Telle eſt la fête de la purification chez les Kamtschadales du Midi. Elle ſe célebre avec quelque différence dans les rirs chez ceux du Nord. Au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau deux hommes nuds, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles, vont à la riviere avec un ſeau, puiſent de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs ſeaux dans la Iourte, l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu; il la trempe dans les ſeaux, d'où il tire un morceau de glace, qu'il jette au feu. Après le tribut que ces deux éléments ſe ſont payé réciproquement, par les mains de ce Kamtschadale, on donne à tous les

aſſiſtants à boire de l'eau bénite.

Il ſe fait enſuite une ou deux cérémonies ſecrettes, dont tout le myſtére ou le prix, eſt dans le ſecret même, qui ne mérite ni d'être vu, ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici, pour ſatisfaire la curioſité, c'eſt qu'on y purifie les perſonnes qui ont été malades, ou en danger de ſe noyer. Cette purification du paſſé, qui ſert de préſervatif pour l'avenir, conſiſte, pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de Tonchetche, dont on leur avoit couronné la tête; & pour les autres, à ſe coucher ſur le foyer, qui eſt couvert de cendre chaude, appellant à leur ſecours des perſonnes qui viennent les retirer de la cendre, avec le même empreſſement que s'ils ſe noyoient.

Le lendemain de cette purification, on prend deux bottes de paille, ou d'herbe ſéche pour en faire le *Pom*. C'eſt une figure d'homme qui n'a qu'un pied de hauteur, & à laquelle on attache entre les cuiſſes une baguette de deux toiſes de longueur. On la ſuſpend au plafond par cette baguette: on la courbe en arc, & l'on jette la figure au feu. Ces folies ſe terminent par des jeux qui divertiſſent les ſpectateurs.

Les hommes qui ſont dans des Iourtes bien chauffées, jettent des tiſons dehors ; les femmes les rejettent dedans. C'eſt à qui aura le deſſus. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de la Iourte ; les hommes de les en chaſſer. Les tiſons volent, de part & d'autre, comme des fuſées. Les femmes, qui ſont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chaſſer ; les hommes rangés en haie ſur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes priſonnieres dans la Iourte. Chaque parti veut en avoir le plus, & ſi l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever, juſqu'à ce qu'on ſe trouve, de part & d'autre, avoir un nombre égal de priſonniers. Alors ſe fait l'échange, & chacun reprend ſa femme.

Les Kamtschadales diſent que les éclairs ſont les eſprits *Gamouli*, qui, en chauffant leurs huttes ſe jettent les tiſons à demi conſumés. Quand ils entendent le tonnerre, ils diſent que Koutkhou tire ſes canots ; car ils penſent que ce Dieu paſſe ſes canots d'une riviere à l'autre, & qu'il entend auſſi ce bruit, quand ils font la même choſe. Ce Dieu

craint leur tonnerre, comme ils craignent le ſien. Lorſqu'il tombe de la pluie, ce ſont les *Gamouli* qui piſſent; s'il fait un grand vent, c'eſt *Balakitg*, fils de Koutkhou, qui ſecoue ſes cheveux, longs & friſés, ſur la face du pays. Pendant ſon abſence, ſa femme *Zavina* ſe met du rouge pour lui plaire à ſon retour; & ce rouge fait l'éclat de l'aurore & du crépuſcule. S'il paſſe la nuit dehors, elle pleure, & c'eſt pourquoi le ciel eſt ſombre.

Les Kamtschadales voyent très-peu de ſerpents; mais ils ont une crainte ſuperſtitieuſe des lézards. Ce ſont, diſent-ils, les eſpions de Gaëtch, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrappe, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au Dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la triſteſſe, & meurt quelquefois de la crainte qu'il a de mourir.

Avant d'aller à la pêche du veau marin, les Kamtschadales donnent encore de ſingulieres marques de leur ſuperſtition. Ils font une repréſentation myſtique. Une groſſe pierre, qu'ils roulent contre une lourte, eſt la mer; de

petits cailloux qu'ils mettent deſſus ſont les vagues; de petits paquets d'herbe douce, les veaux marins. On met ces paquets entre des boulets de *Tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poiſſon & d'autres mêlanges. Avec de l'écorce de bouleau, on forme une eſpece de vaſe en façon de canot; on le traîne ſur le ſable, comme s'il nageoit ſur la mer. Tout cela ſe fait pour inviter les veaux marins à ſe laiſſer prendre; on leur montre qu'ils trouveront au Kamtschatka de la nourriture, une mer & ce qu'il leur faut. Dans la Iourte, les Kamtschadales ont des hures de veaux marins, à qui ils font des prieres & des reproches; comme ſi ces animaux refuſoient de venir chez des hôtes qui les régalent ſi bien. La fin du repas aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts.

Ceux des Kamtschadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à-peu-près ſemblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur; ils la portent en proceſſion, d'une balagane dans une Iourte. Ils placent devant la

Ioupana un grand vaſe plein de *Tolkoutha*. Enſuite on tire la baleine de la Iourte, en criant, *la baleine s'eſt enfuie dans la mer*. On va la remettre dans un balagane neuf, fait exprès, où on laiſſe une lampe allumée, avec un homme pour empêcher que cette lampe ne s'éteigne pendant la ſaiſon de la pêche, qui dure depuis le printems juſqu'en automne.

Enfin la ſuperſtition des Kamtſchadales paroît, ſur-tout, dans leurs uſages à l'égard des morts, qui, dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivants. Au Kamtſchatka, l'on n'oſe rien porter de ce qui leur a ſervi, pas même loger dans l'habitation où un homme eſt mort. Mais il eſt ſingulier qu'ils n'ayent pas plus de reſpect pour les cadavres. Ils les donnent à manger à leurs chiens; parce que ceux qui ont été dévorés, auront de très-bons corps dans le monde ſouterrain. Ils ont encore une autre raiſon pour expoſer les cadavres à la voirie. Les eſprits malins qui ont tué ces victimes, s'en contenteront, peut-être, en les voyant, & feront grace aux vivants.

§. II.

Prêtres & Sorciers des différentes religions des peuples de la Sibérie.

La ſuperſtition de la plupart de ces peuples eſt ſoutenue par de prétendus ſorciers & ſorcieres. Les Tchouvaches les appellent Iumaſſes, & preſque tous les autres habitants de la Sibérie les nomment Chamans. Ces eſpéces de Prêtres & Prêtreſſes uſent de toutes ſortes de ſupercheries pour tromper & abuſer l'ignorance & la crédulité de leurs compatriotes; ils ſont fort conſidérés & ont une grande autorité.

Chez les Oſtiakes, le pere de famille eſt ordinairement le grand Prêtre & le ſorcier : c'eſt lui qui fabrique les idoles, qui offre les ſacrifices aux divinités, qui les conſulte & qui rend les oracles qu'elles lui dictent. Chaque pere de famille a auſſi l'inſpection de ſa maiſon & termine les petits différends qui peuvent y ſurvenir. Dans les affaires graves, ils ont recours aux Vaivodes, ou ils appellent les Prêtres

de leurs idoles pour les juger. Le différend se termine ordinairement par une sentence que le Prêtre prononce, comme si elle lui étoit inspirée par l'idole même. Les dogmes de leur religion ne sont pas en aussi grand nombre que les pratiques. M. Stralhenberg dit: »Je leur demandai où ils croyoient que »leur ame alloit après la mort: ils me »répondirent que ceux qui mouroient »d'une mort violente, ou dans une »guerre contre les ours, entroient »droit dans le ciel; mais que ceux qui »mouroient dans leur lit, ou d'une »mort ordinaire, étoient obligés de »servir pendant long-tems un Dieu »sévére au-dessous de la terre.» Ceci, continue le même Auteur, fait présumer que ces Ostiakes descendent des premiers Cimbres qui ont habité la Russie. On croit que les Ostiakes viennent de la Permie, & qu'ils en sortirent lorsque le Christianisme s'y fut introduit. Le nom d'Ostiakes, qui leur a été donné par les Russes, indique leur origine; il équivaut à *restant* ou *reste* d'une autre nation. Le nom qu'ils se donnent dans leur langue est *Choutiscki*, & le pays qu'ils habitent ils l'appellent *Gandimieck*,

Parmi les peuples payens de la Sibérie, les Chamans des Toungouſes paſſent pour les plus habiles négromanciens ; on vient les conſulter quelquefois de deux ou trois cents lieues. Lorſqu'on veut recouvrer une choſe volée, ou ſavoir l'événement d'une affaire, il faut qu'on commence par payer au Chaman un certain prix convenu avec lui pour la conſultation. Enſuite le Chaman met une robe garnie de toutes ſortes de vieilles ferrailles, de figures d'oiſeaux, de poiſſons, & autres animaux, qui tiennent les unes aux autres par des mailles qui ſont de fer ainſi que les figures. Ses jambes & ſes pieds ſont couverts d'une étoffe ſemblable à la robe : dans ſes mains il tient des pattes d'ours, qui ſont de fer : ſur ſa tête eſt un bonnet orné de ferraille & ſurmonté de deux hautes cornes de fer, placées au-deſſus du front. Il prend de ſa main gauche un tambour de ſa façon, & dans la droite un petit bâton couvert de peaux de rats. Il ſaute & danſe en croiſant les jambes de différentes manieres ; il s'agite ſi fort que le cliquetis des ferrailles de ſa robe, les coups qu'il frappe ſur ſon tambour, &

les hurlements qu'il pouſſe de tems en tems, font un bruit affreux.

Pendant cette danſe horrible, il a les yeux ſur l'ouverture qui eſt au haut de ſa hutte, & ne ceſſe de faire du bruit, de ſauter, de hurler qu'après qu'il a vu l'oiſeau noir, qui vient ſe poſer ſur le toit de la cabane du magicien; & auſſitôt que cet oiſeau a été apperçu par le ſorcier, il diſparoît, & le ſorcier tombe par terre hors de lui-même: il demeure environ un quart d'heure dans cet état ſans mouvement ni ſentiment. Il revient enſuite à lui, & donne la réponſe ſur l'affaire dont il s'agit.

Les Toungouſes, ainſi que pluſieurs autres peuples, allument des branches de génevriers dans leurs cabanes, lorſqu'ils ſont malades. Ils croyent que la fumée de ces branches a la vertu de guérir toutes ſortes de maladies, & de les garantir des maléfices des ſorciers. Lorſque cette fumigation ne réuſſit pas, ils prennent en décoction les feuilles mêmes de l'arbriſſeau. Ils ſe ſervent auſſi de la fumée de ces feuilles pour rappeller à la vie leurs Chamans, lorſqu'ils tombent par terre, après avoir

fait mille contorſions : ils ſont perſuadés que leurs défaillances ſont cauſées par le diable à qui les ſorciers parlent.

Les Tatares des environs de Kouſnetsk appellent leurs Prêtres Kamms ; c'eſt d'eux que dépend tout l'ordre de leurs cérémonies religieuſes. Ils diſent que le Kaman paſſe quelquefois des nuits entieres dans la campagne, pour étudier ce qu'il doit ordonner. Il ne ſait ni lire ni écrire non plus que les Tatares ; mais les ſignes qui font connoître qu'il eſt digne de la prêtriſe, ſont des convulſions pareilles à celles de nos poſſédés. Quand elles le prennent, il dit que Dieu l'a ordonné Prêtre, & il eſt cru ſur ſa parole : alors il eſt ſorcier, & fait les mêmes coquineries que les Chamans des Toungouſes. Il fait connoître l'avenir, il donne des nouvelles d'un ami abſent, il appelle le diable qui apparoît toujours de nuit ſous la forme d'un ours, & l'inſtruit de ce qu'il demande. Il en eſt quelquefois dit-on, traité cruellement, lors même qu'il ne l'appelle pas, ſur-tout pendant ſon ſommeil : pour prouver ſon intimité avec le diable, il ſe leve ſouvent la nuit & crie de toutes ſes forces. Ces Kamms

diſent qu'ils voyent le diable ; les uns qu'il leur apparoît ſous la forme d'une étincelle ; les autres comme une ombre. Il y a des Chamans qui n'ont point de tambour, parce que le diable ſuprême ne leur a point encore ordonné de s'en ſervir ; il ne fait cet honneur qu'à ceux avec leſquels il a réſolu d'avoir le plus intime commerce. Il y a beaucoup d'autres diables de moindre importance qui ſervent les Chamans, & celui qui en a le plus eſt le mieux inſtruit.

Il y a chez les Toungouſes encore une autre eſpece de ſorcellerie qui n'eſt pas moins célebre. En égorgeant un agneau d'une maniere particuliere on guérit un malade ; mais il faut que le diable ait expreſſément ordonné d'égorger cet agneau. Deux hommes le tiennent, l'un par les pieds de devant, l'autre par ceux de derriere ; le Chaman lui ayant fait à la poitrine, vers le côté gauche, avec un grand couteau, une inciſion, met la main dans la bleſſure ; & lui arrache le cœur. Enſuite il l'écorche & le mange avec les parents du malade, comme une offrande que le diable exige. Si le Chaman veut manger un cheval, il dit

que le diable l'ordonne : le malade lui donne le plus beau & le meilleur qu'il ait.

» Nous fimes venir, dit M. Gmelin, » une ſorciere Iakoute qui n'étant en- » core qu'à la fleur de ſon âge, effaçoit » cependant les ſorciers les plus fameux. » Elle nous dit ſans héſiter qu'elle étoit » ſorciere, & avoit porté ſon art ſi loin, » que, par le moyen du diable, elle s'en- » fonçoit un couteau dans le corps, ſans » ſe faire aucun mal. Sa jeuneſſe, ſa » vigueur, ſa vivacité, la rendoient ſu- » périeure dans les ſauts, les cris d'ours, » de lion, de chien, de chat : elle ap- » pella tous les eſprits de l'air, de la terre, » les vit, leur parla, nous aſſura qu'elle » en avoit les réponſes les plus certaines. » Enfin elle demanda un couteau, & » ſembla ſe l'enfoncer dans le corps avec » violence : je voulus alors y toucher ; » mais auſſitôt elle dit que le diable » ne vouloit pas cette fois lui obéir, & » nous pria de différer juſqu'au lende- » main. En effet, elle vint nous trouver, » ſe perça en notre préſence, retira le » couteau ſanglant, ſe coupa un petit » morceau de la membrane adipeuſe, » le fit rôtir & le mangea. Les Iakoutes

» qui étoient préſents, témoignerent
» leur étonnement par une exclamation
» qui leur eſt particuliere, & des geſtes
» pleins de componction : ils paroiſſoient
» touchés juſqu'au fond du cœur ; mais
» elle agit enſuite comme s'il ne lui étoit
» rien arrivé d'extraordinaire, ce qui aug-
» menta encore l'admiration des Iakoutes.
» Elle ſe retira, ſe mit une emplâtre de
» réſine de melaſſe, & la contint avec
» de l'écorce de bouleau & de vieux
» linges. Enſuite elle avoua, par un
» écrit ſigné d'elle & du principal inter-
» prête de la ville, que juſqu'alors
» elle ne s'étoit point enfoncé le cou-
» teau dans le corps, qu'elle n'avoit
» eu d'abord que l'intention de nous
» tromper comme elle trompoit les
» Iakoutes, en retirant le ventre & fai-
» ſant paſſer le couteau entre les habits
» & le corps ; mais que nous l'avions
» obſervée de trop près ; qu'ayant appris
» de ſes pere & mere que lorſqu'on s'en-
» fonçoit un peu le couteau dans le ven-
» tre, on ne mouroit pas, pourvu que
» l'on mangeât un petit morceau de ſa
» propre graiſſe, & que l'on bandât bien
» la bleſſure, elle s'y étoit déterminée
» pour ne pas être regardée par nous

» comme une fourbe. Nous lui perſua-
» dâmes de nous dire la vérité de ſes
» autres ſorcelleries, & elle avoua qu'elle
» avoit trompé ſes compatriotes juſqu'a-
» lors, pour donner à ſon métier plus
» de conſidération. Elle ſe panſa deux
» fois ſeulement, & ſa bleſſure fut gué-
» rie le ſixieme jour. » Les Iakoutes n'ont point d'écriture qui leur ſoit propre; mais chacun d'eux choiſit un ſigne dont il fait uſage toutes les fois qu'il veut donner ſon témoignage par écrit, & l'interprête certifie que ce ſigne eſt celui du Iakoute préſent, & que ſes paroles ont été fidellement traduites.

Parmi ces peuples ignorants, c'eſt un emploi très-conſidérable que celui de Chaman; il ne peut être rempli que par les eſprits les plus ſublimes, & le ſang qui paſſe de ſorcier en ſorcier donne la plus grande idée de leurs talents & leur attire la plus grande confiance. Il y a de ces Chamans qui comptent juſqu'à ſept générations de pere en fils.

Les Prêtres de la religion Mongalienne ou Dalaï-lamaïenne ſe nomment Ghélunes: ils ſont habillés différemment que le peuple. Leur bonnet

eſt tout à fait plat par le haut & ſans touffe : ils n'ont pas les cheveux aſſemblés en choux comme la plupart des Mongaliens : ils portent autour du cou une guirlande de roſes, que les gens de qualité peuvent auſſi porter ; mais c'eſt ſur-tout un des ornements des Moines & des Religieuſes, car la religion Mongalienne a, comme la Catholique, des célibataires qui ne mangent point de viande & qui font de fréquentes prieres. Elle a auſſi dans ſon clergé des rangs différents. Le Dalaïlama eſt dans cette religion ce que le Pape eſt dans la Catholique : il a le gouvernement ſpirituel & temporel. Sous lui eſt un Vicaire qu'on nomme Koutoukhta. Les Mongaliens ont appris de leurs ancêtres, par tradition, que leur Lama eſt immortel. Mais les Tangoutes élevent des enfants qu'ils tâchent de rendre, par une bonne éducation, capables de remplir dignement le rang de Lama. Après la mort du Lama régnant, celui des diſciples des Tangoutes qu'ils regardent comme le plus habile, dit que l'ame du Lama défunt eſt paſſée dans ſon corps, & auſſitôt il eſt reconnu. Mais lorſqu'il y en a d'autres qui pré-

tendent à la même place, il s'éleve de grandes diſſentions. Il arrive quelquefois qu'aucun des concurrents n'eſt Lama, parce qu'on leur donne un ſeul Kouloukhta, qui, par ſes promeſſes & ſon éloquence acquiert peu-à-peu le droit d'immortalité; &, dès qu'il voit qu'on lui eſt ſoumis, il perſuade à ceux de ſon égliſe de ne reconnoître aucun des Lamas.

§. III.

Mariages des peuples de la Sibérie.

Preſque tous les peuples de ces contrées regardent leurs femmes comme des eſclaves, & les tyranniſent. On ne connoît point dans ces pays barbares l'amour délicat, ce bonheur des ames ſenſibles, dont la vertu a quelquefois peine à ſe défendre. Un amant n'y jouit point du plaiſir raviſſant de devoir à ſes ſoins, à ſa tendreſſe, l'égarement d'une amante qui voudroit être vertueuſe; ces voluptés ſont inconnues en Sibérie.

Les hommes abuſent plus que partout ailleurs, du droit du plus fort;

ils ont établi les loix les plus injuſtes, qui n'ont point encore été détruites par l'empire que doivent naturellement avoir ſur les hommes les charmes de ce ſexe enchanteur. Ils obligent les femmes dans leurs fiançailles, de leur préſenter une poignée de verges en grande cérémonie, & de tirer leurs bottes, pour preuve de la ſupériorité du mari & de la ſervitude de la femme; & quand ils ſont mariés, ils en exigent les ſervices les plus vils.

D'après de pareils traitements ces hommes peuvent-ils ſe flatter de trouver en leurs femmes la délicateſſe & le ſentiment? Quand les occaſions ſont favorables, celui qui déſire n'a beſoin que de témérité. Mais communément on ne voit les femmes qu'en préſence de leur maris; & ſi on leur marque des ſoins & des attentions, on court riſque de n'être plus à portée de les revoir.

Ces hommes ſont extrêmement jaloux de leurs femmes. Cependant à Tobolsk ils reſtent peu avec elles, ils paſſent la plus grande partie de la journée à boire, & rentrent ivres chez eux. Les femmes ſortent peu : elles

vivent ſeules dans l'intérieur de leur maiſon, livrées à l'ennui & à l'oiſiveté. Elles ne connoiſſent d'autres plaiſirs que celui des ſens : elles ſe livrent ſouvent à leurs eſclaves ; la bonne conſtitution & la vigueur déterminent toujours leur choix.

Elles ſont généralement belles : elles ont la peau très-blanche, une phyſionomie douce & agréable, des yeux noirs, languiſſans & modeſtes, des cheveux noirs. Elles mettent toutes du rouge, les filles comme les femmes ; les ſervantes & une partie des femmes du peuple ſont mêmes dans cet uſage. Les femmes ſont ordinairement bien faites juſqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans ; mais leurs jambes ſont toujours groſſes, & les pieds à proportion ; & inſenſiblement elles prennent trop d'embonpoint. Les bains qu'elles prennent deux fois par ſemaine contribuent ſurtout à leur gâter la taille : ils occaſionnent un relâchement dans toutes les parties du corps, qui eſt cauſe qu'avant l'âge de trente ans elles ſont preſque paſſées.

Si les hommes exercent la plus grande ſévérité envers leurs femmes, ils ſe con-

duiſent autrement à l'égard des filles; ils leur laiſſent la plus grande liberté afin qu'elles puiſſent ſe marier, & elles ne manquent pas d'en profiter, ſans conſulter leurs parents ni l'égliſe; deſorte qu'avant l'âge de puberté, elles connoiſſent les douceurs du mariage. Mais l'inconſéquence des hommes eſt ſi ſinguliere, qu'en accordant aux filles cette liberté, ils exigent qu'elles conſervent leur virginité: ils s'aſſurent de cet état par des experts qui y donnent l'attention la plus ſcrupuleuſe.

Le jour du mariage, qui ſe fait comme dans notre égliſe, les parents de la fille donnent un grand ſouper, où ſe trouvent ceux du mari, quelques amis & un ſorcier, qui peut détruire les ſortiléges que d'autres magiciens peuvent mettre en uſage pour empêcher la conſommation du mariage. On conduit avant le ſouper les nouveaux mariés dans la chambre nuptiale, avec la plus grande cérémonie: ils ſont accompagnés d'un parain & d'une maraine. Le ſorcier eſt à la tête; le parain qui le ſuit conduit la jeune mariée: le mari donne la main à la maraine, & le garçon d'honneur à la proche parente du mari, qui

eſt du nombre des experts. Les femmes nommées pour experts ſont ordinairement trois ou quatre. Pendant que ce cortége va à la chambre nuptiale, on finit de tout diſpoſer dans l'appartement où l'aſſemblée eſt reſtée : elle n'attend que le retour des mariés pour ſe livrer au plaiſir, dans la perſuaſion où l'on eſt que la déciſion des experts ſera favorables à la jeune mariée.

L'appartement nuptial ne contient qu'un lit, très-propre & ſans rideaux, les images que le parain & la maraine ont données aux jeunes mariés, quelques chaiſes & une table où ſont des bouteilles d'eau-de-vie, des verres placés ſur un cabaret, auprès duquel eſt une vieille matrône.

Le cortége étant arrivé dans la chambre nuptiale, la matrône préſente à la jeune mariée le cabaret, où ſont des verres remplis d'eau-de-vie, ou autres liqueurs : celle-ci en préſente d'abord au magicien, & enſuite à chacun ſuivant ſon rang ; le ſorcier fait tous ſes ſortiléges ; & l'on deshabille la jeune mariée, lui laiſſant ſeulement un petit jupon & une petite camiſole, l'un & l'autre arrangés pour ce jour de céré-

monie où doit regner la volupté. On deshabille auſſi le mari à qui l'on paſſe une robe de chambre. La jeune mariée embraſſe alors toute l'aſſemblée ſur la bouche, préſente de nouveau un verre d'eau-de-vie ; & après avoir bu, tout le monde ſe retire dans l'appartement qui précéde la chambre nuptiale ; les jeunes mariés reſtent ſeuls avec la matrône qui préſide à cette cérémonie ; elle y prend d'autant plus d'intérêt qu'elle eſt récompenſée, ſi la jeune pupile eſt décidée vierge ; au lieu qu'on la force de boire dans un verre percé, au milieu de l'aſſemblée, lorſqu'elle n'eſt point vierge, ce qui eſt un ſigne d'infamie.

Après la conſommation du mariage, on fait rentrer les femmes, qui déshabillent la jeune mariée & la mettent toute nue, pour juger de ſa virginité. Parmi les différentes preuves, ils regardent comme la plus certaine, celle où le linge eſt enſanglanté ; & dans ce cas on place ſa chemiſe dans une caſſette ; on lui en remet une autre, on l'habille, & l'on fait rentrer le ſorcier, le parain & le garçon d'honneur. La matrône, triomphant dans cette circonſtance,

préſente de nouveau le cabaret à la mariée, pour offrir encore un verre de liqueur à tout le cortége. On ramene enſuite les deux époux à l'aſſemblée : la caſſette qui contient le dépôt de la virginité de la jeune femme, paſſe la premiere; & ſitôt que cette caſſette paroît, la muſique annonce le triomphe des deux époux. On montre pendant ce concert à tous les convives, les marques de la virginité de la mariée, &, pendant pluſieurs jours, on tranſporte la caſſette chez tous les voiſins. Après que l'aſſemblée a été convaincue de la virginité de la mariée, elle danſe quelques minutes avec ſon mari, & l'on ſe met à table, où la plupart des hommes s'enivrent.

M. l'Abbé Chappe à ſon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg, fut engagé en route à être garçon d'honneur au mariage d'un Officier militaire, qui épouſoit une Demoiſelle de ſeize ans. »Elle avoit, dit cet Auteur, la taille la »plus noble & la plus élégante; ſes »cheveux du plus beau noir, formoient »ſeuls ſa coëffure : une partie étoit nat»tée & le reſte tomboit en grandes »boucles ſur ſes épaules & ſur un ſein »de la plus grande blancheur & à moitié découvert,

» découvert. Elle avoit une phyſionomie » très-piquante, animée par deux yeux » noirs bien fendus, où brilloient le » déſir & l'amour du plaiſir ».

» Avant d'aller à la chambre nup- » tiale..... la jeune mariée nous donna » à tous un baiſer ſur la bouche, nous » préſenta de la liqueur, fut déshabillée » à l'ordinaire, ainſi que le mari, & nous » nous retirâmes dans une chambre. » Nous y reſtâmes dans le plus grand » ſilence, juſqu'à ce qu'on ouvrit la » porte pour faire entrer les experts : ils » en ſortirent bientôt en fureur & tra- » verſerent l'appartement comme un » éclair : le parain pâlit à cet événement. » Après avoir rêvé quelque tems, il » entra dans la chambre nuptiale, dont la » porte étoit reſtée ouverte. Je l'y ſuivis : » le mari s'étoit déja retiré. Je reſtai » interdit à la vue de la jeune mariée : » elle étoit encore toute nue, évanouie » entre les bras de la matrône : ſa tête » étoit penchée ſur ſon épaule droite, » appuyée contre la figure ridée de la » vieille matrône, qui la ſoutenoit d'une » main placée au-deſſus des reins : elle » tenoit de l'autre la chemiſe, qu'elle » n'avoit pas eu le tems de paſſer, & qui

» s'échapoit de toute part par ſa peſan-
» teur. La jeune mariée avoit le corps
» un peu penché en arriere : ſon bras
» gauche pendoit ſur le côté, qu'on
» voyoit à découvert, tandis que l'autre
» bras touchoit preſque à terre. Dans
» cette attitude, elle étoit immobile &
» avoit les yeux fermés; j'aurois cru qu'elle
» n'étoit plus du nombre des vivants,
» ſans les mouvements qu'occaſionnoit la
» reſpiration ſur une gorge naiſſante, où
» toutes les formes de la jeuneſſe paroiſ-
» ſoient avec éclat : elles en acquéroient
» de nouveaux par la figure, la couleur
» & l'ajuſtement de la vieille ».

« Le parain s'approcha & lui parla dans
» la langue du pays : à ce ſon de voix la
» jeune mariée ouvre des yeux mourans,
» qu'elle tourne de ſon côté, leve un
» bras languiſſant ; il retombe auſſi-tôt
» & ſes yeux ſe referment : le parain
» tente en vain de lui faire avaler de
» l'eau-de-vie ; lui en jette ſur le viſage ;
» elle ouvre les yeux une ſeconde fois,
» fait des efforts pour ſoulever ſa tête :
» ſes regards égarés paroiſſent chercher
» la lumiere ; mais elle ne peut encore
» proférer une parole. Le froid de la
» mort l'avoit totalement défigurée ; ſes

» levres étoient livides & fanées ; ſes
» joues étoint retirées & couvertes d'une
» pâleur mortelle. Je craignois qu'elle
» ne pût réſiſter à cet excès de douleur.
» Ses yeux ne préſentoient qu'une mem-
» brane blanche, à travers les paupieres
» à moitié fermées. Le parain redouble
» ſes ſoins & ſes careſſes : elle laiſſe enfin
» échaper un ſoupir ; on la releve ſur ſes
» jambes encore foibles : mais ce premier
» état de connoiſſance augmente ſes
» malheurs ; elle leve les mains & les
» yeux au ciel, & ſemble implorer le
» ſecours de la Divinité ; ſes yeux fixes &
» ouverts ne répandoient point de larmes.
» J'étois tout ſaiſi de ce ſpectacle af-
» freux : je ne pus en être témoin plus
» long-tems ; je courus rejoindre ceux
» qui m'avoient conduit à ce mariage,
» dans le deſſein de m'en retourner
» chez moi, & de m'éloigner de ce
» ſéjour de douleur ; mais l'aſſemblée
» me préſenta une nouvelle ſcene. »

» Les femmes qui avoient ſervi d'ex-
» perts, ſemblables à des mégéres, étoient
» à peine ſorties de la ſalle nuptiale, qu'el-
» les avoient mis le déſordre dans l'aſſem-
» blée : les deux plus vieilles & les plus
» méchantes, vomiſſoient des injures au

» bon homme de pere, en lui tenant le
» poing ſous la gorge. Ce pere anéanti &
» les bras croiſés, ſouffroit toutes ces in-
» jures en ſilence, tandis que ſa fem-
» me perſécutée par d'autres parentes du
» mari, verſoit des torrents de larmes,
» & jettoit les hauts cris. Je vois plus loin
» une autre furie, qui tient d'une main une
» bouteille, & de l'autre le verre percé;
» les yeux étincelants, & le viſage pâle
» de fureur. Elle courut dans l'apparte-
» ment les bras tendus, demande à tout
» le monde la matrône, pour la faire
» boire dans le verre percé: elle heurte,
» elle culbute tout ce qui ſe trouve ſur
» ſon paſſage. Les convives tâchent de
» ſe démêler de ce déſordre comme ils
» peuvent: l'un cherche ſon chapeau,
» une femme demande ſon mantelet;
» d'autres veulent enfin adoucir les pa-
» rents du jeune marié. Dans ce déſor-
» dre un plat renverſé cauſe de nou-
» veaux troubles de la part du domeſ-
» tique qui a été culbuté, & de celui
» dont l'habit a été gâté; des enfants
» réfugiés dans un coin de l'apparte-
» ment, font des cris affreux. Les muſi-
» ciens en grouppe ſur une eſpece d'am-
» phitéâtre, ſe diſpoſerent de même à

» partir ; mais ils avoient déja tiré parti
» du feſtin, par quantité d'eau-de-vie
» qu'ils avoient bue : l'un en attendant
» qu'il puiſſe trouver un paſſage, admire
» tranquillement ce ſpectacle, un autre
» eſt ſi ivre qu'il paroît ignorer l'aven-
» ture de la jeune mariée, & la tête
» tremblante, ainſi que tout ſon corps,
» il prélude un air ſur ſon violon ; tandis
» qu'un troiſieme, le corps penché en
» arriere, éleve avec peine un bras éner-
» vé par l'eau-de-vie, & en le laiſſant
» tomber, apoſtrophe de ſa large main
» la phyſionomie du joueur de violon,
» pour l'avertir qu'il faut partir. »

» Enfin je trouvai au milieu de ce
» déſordre la perſonne qui m'avoit con-
» duit à cette noce.... lui ayant deman-
» dé que deviendroit la jeune mariée, il
» me répondit qu'elle ne paroîtroit plus
» dans l'aſſemblée, où il ne reſteroit
» que quelques perſonnes ; que le mari
» garderoit ſa femme, & qu'à la lon-
» gue il prendroit le meilleur parti,
» celui du raccommodement. »

Au lieu de ſe livrer à des ſoupçons injuſtes ou à de fauſſes joies, les hommes devroient ſe tranquiliſer ſur ces marques incertaines de la virginité des filles ;

car ſouvent l'effuſion de ſang n'a pas lieu quoiqu'elles ſoient vertueuſes, & ſouvent il y en a qui en répandent quoiqu'elles ne le ſoient pas. C'eſt ce que des Anatomiſtes éclairés ont reconnu, ainſi que l'incertitude des autres prétendus ſignes de virginité, qui varient ſelon la conformation, le tempérament, la ſanté & l'âge.

Les Tatares qui ſont aux environs de Tobolsk, font auſſi de grandes réjouiſſances le jour de leur mariage; mais ils ne donnent point dans les indécentes extravagances que nous venons de rapporter pour s'aſſurer de la virginité des nouvelles mariées; ils ſe livrent à la confiance qui les tranquiliſe; & c'eſt le parti le plus ſage dans une circonſtance auſſi ſcabreuſe & où il eſt ſi difficile d'acquérir des connoiſſances certaines.

L'Abiſſ & l'Akhoune ſe rendent dans la maiſon où doit ſe faire la cérémonie. Ils montent dans une chambre deſtinée pour cet uſage, s'aſſeyent ſur un banc tatare avec des hommeux qui repréſentent les peres des fiancés. Deux conducteurs du fiancé entrent & demandent à l'Akhoune ſi l'on peut commencer la

cérémonie ; l'Akhoune le permettant, le fiancé entre. Ses conducteurs demandent s'il voudroit épouſer une telle : à l'inſtant un des Abiſſ envoie faire à la fiancée la même demande. Lorſqu'on a rapporté ſon oui, & que les peres ont donné le leur, l'Akhoune expoſe au fiancé les loix du pays ſur le mariage. La principale eſt qu'il ne peut prendre aucune autre femme ſans le conſentement de celle qu'il épouſe actuellement. Le fiancé ne répond point ; mais ſes conducteurs promettent pour lui qu'il obſervera ces loix. Cela fait l'Akhoune le bénit & termine la cérémonie.

Il eſt permis à tout le monde de voir la cérémonie du fiancé ; mais il n'en eſt pas ainſi de celle de la fiancée, qui ſe fait la veille de la noce : il n'y a que les proches parents & les intimes amis qui puiſſent y être admis.

Une troupe de femmes & de filles, parentes de la fiancée, ſe rendent chez elle la veille du mariage. C'eſt ſans doute pour pleurer ſa virginité, comme cela ſe pratique ailleurs. Quand elles ſont arrivées dans la chambre, elles commencent par manger ; & bientôt

on entend un violon & flûte tatare, & on voit des petits garçons qui danſent & qui chantent. La fiancée eſt aſſiſe derriere un rideau, ſur un tapis, étendu à part pour elle, & une jeune fille de ſes compagnes ſe place à ſes côtés : un grand drap blanc les couvre toutes deux. Les filles & les femmes qui ſont préſentes viennent l'une après l'autre embraſſer la mariée & ſe retirent.

Paroiſſent enfin deux hommes de la part du marié : ils ſe placent au milieu de la chambre & chantent l'hymne de la mariée. Pendant qu'on la chante pluſieurs filles & femmes pleurent, & preſque toujours on entend auſſi la fiancée ſangloter. Ce jour là le fiancé ne doit point paroître. Lorſque le chant eſt fini, les chanteurs & d'autres hommes qui les accompagnent, vont derriere le rideau & prennent par les quatre coins le tapis ſur lequel eſt la mariée, l'enlevent elle & ſa compagne, toujours enveloppées du drap blanc, & la portent dans une autre maiſon, qui n'eſt point celle du fiancé. On y remet encore la mariée derriere un rideau, ſur le même tapis, & des parentes du fiancé qui ſe trouvent dans cette

maiſon vont l'embraſſer & la conſoler. La ſymphonie, les danſes, les chants recommencent, & la fiancée reſte dans cette maiſon toute la nuit, & le jour ſuivant qui eſt celui de la noce, juſqu'à ce que le mari vienne la prendre & l'emmene chez lui.

Dans la ville de Tomsk, M. Gmelin, vit célébrer un mariage aſſez ſingulier. »Les divertiſſements de la S. Michel, »dit ce Voyageur, avoient donné aux »gens non mariés, l'occaſion d'avoir »enſemble des entretiens. Un garçon »& une fille que l'on rencontra en »converſation furent menés à la chan»cellerie, & condamnés à s'épouſer. »On les mena dans la cathédrale où »nous nous rendions avec le Vaivode; »la cérémonie fut faite fort cavaliére»ment. Les deux fiancés allerent à l'au»tel, l'homme tenant la droite : la »fiancée avoit près d'elle ſa Chouaka »& le fiancé ſon Drouchka. Le Prêtre, »en habit de cérémonie, délia les che»veux de la fiancée avec l'aide de la »Chouaka; il donna enſuite au fiancé »& à la fiancée un cierge allumé, lut les »prieres ordinaires, & procéda au reſte »des cérémonies. On étendit un tapis

»ſous les pieds des fiancés ; le Prêtre »ſe fit donner leurs anneaux, dit des »oraiſons, & mit à chacun l'anneau de »l'autre. Il apporta enſuite une image »de ſaint au lieu de la couronne accou»tumée, la mit ſur la tête du fiancé, »& lui demanda s'il vouloit la fiancée »pour femme ; il répondit, oui, parce »que l'on m'y force. Cette réponſe n'ar»rêta nullement le Prêtre, qui lui répon»dit à baſſe voix, qu'on voyoit bien qu'il »ſe marioit de bonne volonté puiſqu'il »étoit venu dans l'égliſe. Cependant le »Drouchka lui tenoit toujours l'image »ſur la tête. Le Prêtre alla chercher une »autre image pour la fiancée & répéta »les mêmes choſes : celles-ci ne répon»dit point : parle donc, dit-il, n'as»tu pas une langue ? & continua »la cérémonie, la Chouaka & le »Drouchka tenant toujours l'image ſur »la tête l'un du fiancé, l'autre de la »fiancée, & l'on ôta le tapis qui étoit »ſous eux. Enſuite chacun d'eux, ayant »toujours l'image ſur la tête, firent le »tour de l'endroit où étoit le tapis au »contraire du cours du ſoleil ; &, pour »confirmer la promeſſe qu'ils faiſoient »d'être l'un à l'autre, chacun d'eux baiſa

»l'image qu'on lui avoit mis ſur la tête. »Il y a toute apparence que le Protopape »ou vice-Patriarche n'approuvoit pas ce »mariage, & que pour y mettre un »obſtacle, il avoit fait enlever les cou»ronnes. De méchans eſprits répan»doient que le Vaivode trouvant la fille »jolie, avoit réſolu de s'en amuſer, & »que pour plus de commodité il avoit »ordonné le mariage, ſe propoſant de »retirer les deux époux dans ſa maiſon; »& on appuyoit cette opinion par des »exemples. Il eſt vrai que le Vaivode »garda le ſilence, au refus du fiancé, »& laiſſa continuer l'affaire.»

Les Bourettes que les Ruſſes nomment Bratski donnent leurs filles pour une ſomme d'argent ou une certaine quantité de bétail à ceux qui les veulent, & ne les laiſſent amener que lorſque les acheteurs les ont payées. On ne voit point qu'il y ait d'autres formalités pour les mariages de ce pays; mais il n'eſt pas néceſſaire ici de vendre une fille à un homme pour qu'il lui ſoit permis de partager ſon lit; les hommes en achetent quelquefois qui ſont enceintes. Les Toungouſes ont cette même façon de ſe marier; & quoiqu'il leur ſoit

permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent, il eſt rare qu'ils en ayent plus de deux.

Chez les Oſtiakes les hommes ont un grand penchant pour les femmes; quoiqu'elles ſoient laides, puantes, dégoûtantes & d'une malpropreté exceſſive : une ſeule ne leur ſuffit pas, ils en épouſent autant qu'ils en peuvent nourrir & entretenir. Paſſé quarante ans, ils les regardent comme vieilles; mais ils ne les renvoyent pas; ils les gardent pour avoir ſoin du ménage, & en prennent de jeunes pour ſervir à leurs plaiſirs.

Quand un Oſtiake recherche une fille en mariage, un ami de l'amoureux va d'abord marchander avec le pere de la fille, l'objet que déſire ſon ami, & rarement il eſt eſtimé moins de cent roubles, ce qui revient à-peu-près, à cinq cents livres. Si l'amant conſent au marché, il propoſe de donner en payement ſon bateau, ſur le pied de trente roubles, ſon chien pour vingt, ſes filets pour le même prix, &c, juſqu'à ce qu'il ſoit à la ſomme qu'on lui demande. Si le beau-pere futur eſt d'accord, il promet de livrer ſa fille au bout d'un cer-

tain tems. Juſqu'à l'époque fixée le prétendu n'a pas la permiſſion de faire la cour à ſa future, ni de lui rendre viſite. Quand il va voir le pere & la mere, il entre chez eux à reculons ; il n'oſe les regarder en face, ſe tient toujours tourné de côté en leur parlant, pour leur marquer ſon reſpect & ſa ſoumiſſion. Le terme convenu étant arrivé, le galant vient recevoir ſa future ; le pere la lui livre, en préſence des parens & des amis aſſemblés : il recommande enſuite aux époux de vivre en bonne union, & de s'aimer comme mari & femme. Cette exhortation eſt toute la cérémonie qui ſe pratique aux mariages des Oſtiakes. Ceux qui en ont le moyen régalent tous les conviés d'un verre d'eau-de-vie.

Quand une fille a atteint l'âge de ſept à huit ans, le pere cherche à la marier afin qu'elle puiſſe mieux s'accommoder à l'humeur de ſon mari ; & celui-ci attend pour conſommer le mariage, que la nature en ait marqué l'inſtant.

Parmi ces peuples les peres épouſent leurs filles, les freres leurs ſœurs ; mais un fils n'épouſe pas ſa mere, ſans doute, parce que les meres ſont déja vieilles

lorſque leurs fils ſont nubiles. Si le mari ſe dégoûte de ſa femme, il eſt le maître de la renvoyer ; cependant la pitié, ou l'équité naturelle l'emportent preſque toujours ſur leur inconſtance, & ils uſent peu du droit qu'ils ont.

Leurs femmes habitent dans une cabane ſéparée, non-ſeulement pendant le tems de leurs couches, mais encore tant que durent leurs indiſpoſitions périodiques. Ces femmes ne paroiſſent point du tout s'embarraſſer de l'approche du terme de leur accouchement. Cependant il arrive aſſez ſouvent en hiver, lorſqu'elles ſont en marche pour changer de demeure, que le moment du travail les ſurprend : comme elles n'ont point de tentes prêtes, elles s'aſſeyent avec d'autres femmes au premier endroit, qui eſt ſouvent couvert de neige. La malade ſe délivre de ſon fardeau ſans témoigner aucun mécontentement, ni donner aucune marque de douleur. Le premier ſoin eſt de couvrir entiérement l'enfant avec la neige pour l'endurcir au froid, & on le laiſſe dans cette ſituation juſqu'à ce qu'il crie ; alors la mere le prend dans ſon ſein, & continue ſa route avec le reſte de la compagnie.

Dès qu'on eſt arrivé à l'endroit où l'on a deſſein de réſider, les nouvelles accouchées ont un logement à l'écart, & il n'eſt permis à perſonne, pas même au mari d'en approcher, excepté une vieille femme qui la ſert pendant quatre ou cinq ſemaines. Au bout de ce tems on allume un grand feu au milieu de la cabane, & l'accouchée ſaute par-deſſus. Après cette cérémonie qui lui tient lieu de purification, elle va avec ſon enfant trouver ſon mari, qui la reçoit ou la renvoie ſelon qu'il le juge à propos.

La jalouſie eſt connue de ces peuples barbares; mais les effets en ſont moins cruels que dans nos climats. Quand ces hommes croyent connoître celui qui partage l'infidélité de leur femme, il coupe du poil de la peau d'un ours & lui porte. S'il eſt innocent il accepte ce poil; mais s'il eſt coupable, il avoue le fait, & convient à l'amiable avec le mari du prix de la femme que celui-ci répudie & que l'autre épouſe. Tous agiſſent de la meilleure foi du monde. Ils ſont perſuadés que dans le cas où un homme coupable ſeroit aſſez hardi pour accepter ce poil, l'ame de l'ours à qui ce poil appartient le feroit mourir au

bout de trois jours. Lorſque le prétendu coupable continue à ſe bien porter, tous les ſoupçons du jaloux ſont diſſipés ; il ſe croit dans ſon tort, & il cherche à le faire oublier à ſa femme. Voilà, peut-être le ſeul cas où la ſuperſtition puiſſe cauſer un bon effet.

« Touche-la ſi tu peux » dit un pere à l'amant qui recherche ſa fille en mariage ; & c'eſt toute l'autorité qu'il a ſur elle. Si l'amant touche, le mariage eſt fait, il n'y a point d'autre cérémonie. La fille recherchée eſt défendue avec des camiſoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens ſi multipliés, qu'à peine peut-elle ſe remuer ; elle eſt en outre gardée par des femmes qui la défendent quelquefois avec aſſez de ſuccès. S'il la trouve ſeule, ou peu environnée, il ſe jette ſur elle arrache, & déchire ſes habits, les toiles & les liens dont elle eſt enveloppée, & ſe fait jour, s'il peut, juſqu'à l'endroit qu'on lui a permis de toucher. S'il y a porté la main ſa conquête eſt à lui ; le ſoir il vient jouir de ſon triomphe, & le lendemain il emmene ſa femme avec lui dans ſon habitation.

Cette victoire coûte ſouvent ſix à

ſept ans de combats terribles au malheureux amant qui attaque la place ; quelquefois même elle n'eſt pas emportée. Les filles & les femmes qui la défendent, tombent ſur l'aſſaillant, en criant, & lui portent de grands coups, ui arrachent les cheveux, lui égratignent le viſage, & quelquefois le jettent du haut des balagnes. Le malheureux, eſtropié, meurtri, couvert de ſang & de contuſions, va ſe faire guérir par le tems, & ſe remettre en état de recommencer ſes aſſauts. Mais quand il eſt aſſez heureux pour arriver au terme de ſes déſirs, ſa maîtreſſe a la bonne-foi de l'avertir de ſa victoire, en criant d'une voix tendre & plaintive, *ni*, *ni*. C'eſt l'aveu d'une défaite qui coûte bien cher à celui qui l'obtient.

Outre les combats dangereux que l'amant eſt obligé de livrer, il doit, pour obtenir la permiſſion d'attaquer, aller dans l'habitation de celle qu'il recherche, ſervir quelque tems toute ſa famille. Si ſes ſervices ne plaiſent pas, ils ſont entiérement perdus, ou foiblement récompenſés.

Après cet acte de violence & d'hoſtilité, ſuivi du ſceau qui eſt l'eſſence du

mariage, les nouveaux époux vont célébrer le feſtin de leurs noces chez les parens de la fille. L'époux, dit M. Krâcheninnikou, qui fut témoin d'une noce au Kamtſchatka, accompagné de ſa femme & de ſes parens, s'embarqua ſur trois grands canots, pour aller rendre viſite à ſon beau-pere. Les femmes aſſiſes avec la mariée, portoient des proviſions de bouche en abondance. Les hommes tout nuds, & ſur-tout le marié, conduiſoient les canots avec des perches. A cent toiſes de l'habitation, on deſcendit à terre, on fit des ſortiléges & des conjurations, en chantant. Enſuite on paſſa à la mariée, par-deſſus ſes habits, une camiſole de peau de mouton, où étoient attachés des caleçons, & quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots & on aborda près de la maiſon du beau-pere. Un des jeunes garçons, député du village de la mariée, la conduiſit depuis le canot juſqu'à la iourte, où devoit ſe célébrer la fête. On l'y deſcendit par une courroie. Une vieille femme qui la précédoit, avoit mis au pied de l'échelle une tête de poiſſon ſec, ſur laquelle on avoit prononcé des paroles magiques,

à la premiere deſcente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille qui la mit ſur le foyer à côté du bois préparé pour chauffer la iourte.

On ôta à la mariée les habits ſuperflus dont on l'avoit ſurchargée, pour en faire préſent à tous les parens qui pouvoient en rendre aux nouveaux mariés. L'époux chauffa la iourte, prépara les proviſions, & régala tous les convives. Le lendemain le pere de la jeune épouſe donna ſon feſtin, & le troiſieme jour les convives ſe ſéparerent; mais les nouveaux mariés reſtérent quelques jours chez le beau-pere pour travailler.

Telles ſont les cérémonies des premieres noces; les ſecondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut ſe remarier n'a beſoin que de ſe faire purifier; c'eſt-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouſer. Cette purification eſt ſi deshonorante pour l'homme, qu'il n'y a que des étrangers qui veuillent s'en charger. Une veuve riſquoit autrefois de l'être toute ſa vie; mais depuis qu'il y a des Coſaques au

Kamtſchatka, les veuves trouvent à ſe faire abſoudre du crime de ſecondes noces.

Dans ce pays toute union d'un ſexe à l'autre eſt permiſe, ſi ce n'eſt entre le pere & la fille, entre le fils & la mere. Un homme peut épouſer pluſieurs femmes & les quitter, la ſéparation du lit eſt le ſeul acte de divorce; les deux époux ainſi dégagés ont la liberté de faire un nouveau choix, ſans nouvelle cérémonie. Les femmes ne ſont point jalouſes entre elles de leur mari commun, & le mari n'eſt point jaloux de ſes femmes; on ne les punit point non plus de la perte de la virginité. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-peres, de trouver dans les femmes, ce qu'on ſe plaint parmi nous de ne pas y trouver.

Cependant les femmes Kamtſchadales ont auſſi leur modeſtie ou leur timidité. Quand elles ſortent elles ont toujours le viſage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe: ſi elles rencontrent un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laiſſer paſſer, ſans en être vues. Quand elles travaillent dans leur iourte, elles ſont derriere des

rideaux ; & ſi elles n'en ont point elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger, & continuent leur ouvrage. Mais les Coſaques & les Ruſſes poliſſent inſenſiblement ces femmes ſauvages, dont les mœurs tiennent à la ruſticité.

Les Kouriles ont juſqu'à deux ou trois femmes ; mais ils ne voyent les filles qu'ils recherchent que la nuit, à la dérobée, juſqu'à ce qu'ils ayent payé au pere le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidele occaſionne à ſon mari la perte de l'honneur ou de la vie. Le mari qui l'a ſurpriſe, appelle ſon adverſaire en duel, & ſon arme eſt un bâton. Celui qui fait le défi, reçoit le premier ſur le dos trois cents coups d'une maſſue groſſe comme le bras : il les rend à ſon ennemi. Cela continue juſqu'à ce que l'un des deux demande grace, ou ſuccombe ſous le nombre ou la force des coups. Refuſer le duel, c'eſt ſe deshonorer. Le coupable qui préfere la vie à l'honneur doit dédommager le mari, par une compenſation en bêtes, en habits, en proviſions de bouches.

Les Koriaques à rennes ſont exceſſivement jaloux de leurs femmes ; ils les tuent elles & leurs amants quand ils les

ſurprennent en adultere ; ſouvent même ſur un ſoupçon d'infidélité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles ſoient mal propres, dans la crainte d'irriter leurs maris. Jamais elles ne ſe lavent ; jamais elles ne ſe peignent les cheveux ; jamais elles n'ont de rouge ſur le viſage. « Pour-» quoi ſe farderoient-elles, diſent ces » maris, ſi ce n'étoit pour plaire aux » autres, puiſque nous les aimons ſans » parure ». Auſſi portent-elles leurs ajuſtements les plus beaux, ſous des habits uſés & dégoûtants. Cet uſage eſt d'autant plus étonnant que les Koriaques fixes ont des mœurs tout-à-fait oppoſées. Chez eux c'eſt une politeſſe d'offrir ſa femme ou ſa fille à un étranger, une injure de refuſer cet offre. Un Koriaque fixe tueroit un homme qui n'auroit pas voulu prendre ſa place dans le lit nuptial ; comme un Koriaque à rennes aſſaſineroit celui qu'il trouveroit avec ſa femme. Le Koriaque fixe ne ſait que changer de lit & de femme, avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes mettent tout en uſage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit ſe parer de leurs beaux habits, ſe peindre de blanc & de rouge.

Les *Tchouktchi*, eſpèce de Koriaques

plus fixes & plus forts que les autres Koriaques, & qui, ſans les Ruſſes, enléveroient les rennes aux errants, pour les obliger à vivre en eſclaves de racines & de poiſſons comme les Koriaques ſédentaires. Les Tchouktchi ont les femmes les plus complaiſantes : elles ſont toutes nues dans leurs iourtes, aſſiſes ſur leurs talons : elles s'occupent à admirer les figures qu'elles ſe ſont tracées ſur le corps; elles ſont plus enchantées de ces ornements qui ne les quittent jamais, & qui tiennent à leur peau, que des plus beaux habits qui leur ſeroient étrangers.

Les Koriaques ſont ou habitants ou voiſins du Kamtſchatka. Ils ſont, comme on vient de voir, de deux ſortes. Les premiers qu'on appelle *fixes*, ſont établis ſur toute la pointe ſeptentrionale du Kamtſchatka; les autres, errants avec leurs rennes au milieu de ces peuples fixes. Ces deux Nations, dont l'origine peut être la même, différent par la figure, le genre de vie, le caractère & les affections.

Les Koriaques errants ſont maigres; ils ont le viſage ovale, de petits yeux couverts de ſourcis épais, le nez court, la barbe grande; ils ſont plus petits &

moins gros que les Koriaques fixes. Ceux-ci ſont plus robuſtes & plus courageux. Le Koriaques aux rennes ſont vains & préſomptueux. Ils habitent partout où il y a de la mouſſe pour leurs rennes ; ils boivent de l'eau de neige, & ſe chauffent avec des arbuſtes verds. Leurs iourtes ſont inhabitables par la fumée de leur feu qui fait dégeler la terre. Quatre pieux avec des traverſes qu'ils ſupportent ; un foyer entre ces pieux, où les chiens ſont à l'attache ; voilà le logement de ce peuple errant. Les femmes font la cuiſine, elles cuiſent la viande avec la peau couverte de tout ſon poil : c'eſt de la chair de rennes mortes de maladie, ou arrachée à la gueule du loup. Un Koriaque a juſqu'à dix mille rennes dans ſes troupeaux, & n'en tue pas une pour ſe nourrir ; il attend que la nature elle-même détruiſe ces animaux pour en nourrir les hommes.

Les Koriaques errants n'ont aucune idée de la Divinité ; cependant ils ont beaucoup de vénération pour les démons, parce qu'ils les craignent. Ils immolent même des rennes & des chiens, ſans ſavoir à qui ils les offrent

en

en ſacrifice ; ils ſe contentent de dire, *c'eſt pour toi ; mais envoie-nous auſſi quelque choſe.* Ces hommes ſont abſolument ignorants & ſuperſtitieux.

Les Koriaques errants ou fixes, ont des Prêtres ou Magiciens qui ſont Médecins, & qui prétendent guérir les malades, en frappant ſur des eſpéces de petits tambours. Ces magiciens ou Chamans font croire que les démons leur apparoiſſent & ſortent, tantôt de la mer, tantôt des volcans, & que ces eſprits les tourmentent dans des ſonges : ils mettent en pratique une partie des ruſes des autres Chamans pour tromper ce peuple groſſier, & l'entretenir dans la ſuperſtition.

Les Koriaques fixes célèbrent tous les ans une fête qui dure un mois, pendant lequel, enfermés dans les habitations, ſans aucun travail, ils paſſent le temps à ſe régaler & à ſe réjouir. Ils n'ont point de fêtes.

Quand les Koriaques ſont riches, ils épouſent juſqu'à deux ou trois femmes qu'ils entretiennent dans des endroits ſéparés, avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont auſſi quelquefois des concubines ; mais elles ſont deſ-

honorées, par le nom de *Kaïen*.

Les Koriaques fixes ont un uſage bien ſingulier, c'eſt de donner dans leur lit conjugal, la ſeconde place à des pierres qu'ils habillent & careſſent comme des femmes. Un habitant d'*Oukinka*, dit M. Kracheninnikou, avoit deux de ces pierres, l'une grande, qu'il appelloit ſa femme; l'autre petite, qu'il appelloit ſon fils. Celui-ci lui demanda la raiſon de cette ſingularité. L'Oukinka répondit qu'un jour, dans un temps où il avoit tout le corps couvert de puſtules, il avoit trouvé ſa grande pierre ſur le bord d'une riviere; qu'ayant voulu la prendre elle avoit ſoufflé ſur lui, comme auroit pu faire un homme; & que de peur, il l'avoit jettée dans la riviere. Dès ce moment ſon mal empira, juſqu'à ce qu'au bout d'un an, ayant cherché la pierre dans l'endroit où il l'avoit jettée, il fut étonné de la retrouver à quelque diſtance de ce lieu, ſur une grande pierre plate, avec une autre petite à côté. Il les prit, les porta dans ſon habitation, les habilla, & bientôt après ſa maladie ceſſa. Depuis ce temps, dit le Koriaque, je porte toujours la petite pierre avec moi; & j'aime ma femme de

pierre, plus que ma véritable épouſe. Aveugle effet de la ſuperſtition qui fait préférer une matiere inanimée à ſa femme, à ſes enfants.

§. IV.

Funérailles des Peuples de la Sibérie.

LA ſuperſtition ne paroît pas moins dans les cérémonies funèbres de ces peuples, que dans les autres circonſtances importantes de leur vie; & elle a donné lieu à des uſages auſſi ridicules que contraires à l'humanité.

Sur une montagne qui eſt à un quart de lieue de Tobolsk, il y a une maiſon qui ſert pour la ſépulture des habitants de cette ville. On y voit pluſieurs bieres qui ſont remplies des cadavres de perſonnes mortes de mort violente ou ſans ſacrement. Il y a ſouvent auprès de ces morts beaucoup de vivants qui ſont leurs parents ou amis : il y en a même d'autres qui ne leur étoient attachés par aucun lien ; mais qui ſe flattent que ces morts pourroient dans l'autre monde dire un mot en leur faveur. Les cadavres des morts reſtent dans cet endroit

tout au plus un an ; & il y en a beaucoup qu'on n'y laiſſe pas auſſi longtemps. Ceux qui meurent, ainſi que nous venons de le dire, entre les deux jeudis qui précédent la Pentecôte, ſont privés de la ſépulture, & dépoſés dans cette maiſon juſqu'au jeudi qui ſuit cette fête. S'ils meurent ce jeudi même, ils ſont privés de la ſépulture une année entiere ; mais s'ils meurent un jour avant, ils ſont délivrés le lendemain. L'Archevêque de Tobolsk va ce jour-là en proceſſion avec ſon Clergé à cette eſpèce de purgatoire, & après quelques prieres, il déclare que Dieu remet aux morts qui ſont dans ces bieres les péchés qu'ils ont commis, ſoit par négligence, ſoit en abrégeant leur vie.

Les ſépultures des Tatares qui habitent aux environs de cette ville, ſont de petits emplacements quarrés, hexagones, ou d'autres formes : ils ſont entourés de hayes, & contiennent une ou pluſieurs tombes : l'intérieur de ces ſépulchres eſt ordinairement planté de bouleaux. Souvent on plante devant de longues perches ſemblables à des mâts, au ſommet deſquelles on ſuſpend

un arc : ce ſont les Tatares qui ſervent dans les troupes, qui ſe ſont attribué ce droit pour être diſtingués des autres.

Près du fort d'Ouſt-Kaminogorsk, on voit quelques tombeaux des Kalmoukes. Le mort y eſt couché par terre, la tête tournée vers l'Orient : il y a dans la foſſe des morceaux de fer que la rouille a ſi fort endommagés, qu'on ne peut voir à quoi ils ont ſervi. Le reſte de la foſſe eſt rempli de cailloux de l'eſpèce de ceux qu'on voit dans les ruiſſeaux du voiſinage.

Parmi les Tatares des environs de Kouſnetsk, il y en a qui brûlent leurs morts, d'autres qui les enterrent, ou les expoſent ſur un arbre. Ceux des environs de Toinsk ſont dans l'uſage de manger le cheval de celui d'entr'eux qui meurt, & ils offrent au diable la peau de l'animal. Ils enterrent leurs morts ; & tous ceux qui vont à un enterrement, ſautent à leur retour par-deſſus un feu fait exprès, afin que le mort effrayé par ce feu, ne les ſuive pas. Dans le pays des Bratskains, on voit un grand nombre d'anciens tombeaux, entourés de pierres, dont les plus grandes

ſont du côté de l'Orient. Dans un de ces tombeaux on voit d'abord des os de cheval, enſuite ſous un lit de pierres très-groſſes, un ſquélette humain auquel il manque beaucoup d'os, & ſur-tout la tête entiere : le haut de ces deux ſquélettes eſt tourné vers l'Orient. Dans quelques autres, on ne trouve que des os d'hommes, & pas un ſeul os de la tête.

Les Toungouſes des environs d'Ilimsk, mettent leurs morts ſur des arbres, ou les laiſſent à terre ; mais ceux à qui on veut rendre des honneurs particuliers, ſont placés ſur un échafaud avec leur arc & leurs fléches, & quelques uſtenſiles qui puiſſent leur ſervir dans l'autre monde. On les met loin des chemins, dans des lieux où il ne va que des Toungouſes, pour que ceux qui ne ſont pas de la même religion, ne s'emparent point des effets laiſſés auprès des morts.

Les Iakoutes brûloient autrefois les morts, ou les mettoient ſur un arbre, ou même les laiſſoient dans la hutte où ils avoient expiré. Il étoit d'uſage que lorſqu'un d'entr'eux qui étoit diſtingué par ſa naiſſance ou par ſon rang,

mouroit, un de ſes domeſtiques qu'il aimoit le plus, ſe brûloit avec joie, ſur un bûcher particulier, pour aller ſervir ſon maître dans l'autre vie. Depuis que ce peuple eſt ſoumis au gouvernement Ruſſe, ces coutumes barbares ne ſubſiſtent plus : les Iakoutes enterrent leurs morts; mais ils croient que tout lieu eſt bon pour cette cérémonie : chacun fait choix de l'endroit où il veut être enterré; c'eſt ordinairement ſous l'arbre qui lui paroît le plus beau. M. Strahlemberg dit que les Iakoutes qui mouroient dans la ville de Iakoutsk, étoient jettés dans les rues, & ſouvent dévorés par les chiens; mais M. Gmelin dit que c'eſt une fable contraire à tous les uſages de ce peuple; que d'ailleurs les Ruſſes ne ſouffriroient point de pareilles horreurs.

Quand un Boukou eſt mort, on le porte dans la Moſquée tatare où ſont l'Akoune & ſon Clergé. Il eſt enſeveli dans deux piéces de drap de tchaldar; la premiere eſt blanche, & celle de deſſous eſt jaune. Il faut que ces draps ayent été apprêtés par des Muſulmans, pour être dignes d'envelopper ceux qui ont vêcu dans la loi mahométane. On

met de plus ſur le drap de deſſous un petit morceau du tchaldar blanc plus fin, long environ de ſix pieds, & l'on fait au milieu un trou, dans lequel on paſſe la tête du mort. Ce morceau eſt parfumé, lorſqu'on fait la priere, avec de l'eau camphrée & autres odeurs fortes, enſuite couſu comme un ſac & lié aux deux extrémités & par le milieu. On y attache une demie-feuille de papier, ſur laquelle une priere tatare eſt écrite. Avant que d'enſevelir le corps, on le lave : les femmes & les hommes rendent ce devoir aux perſonnes de leur ſexe. On l'apporte dans une biere à l'entrée de la Moſquée ſeulement ; car autrement ce lieu ſaint ſeroit profané par la préſence du cadavre. La biere eſt faite de planches jointes enſemble avec de l'écorce, & couverte d'un tapis. L'Akoune, ſes Prêtres & les aſſiſtants diſent quelques prieres à la porte de la moſquée. Enſuite on met la biere ſur un traîneau, & on la tranſporte au cimetiere. La foſſe ne doit point être faite à prix d'argent; c'eſt une œuvre pie à laquelle tous les aſſiſtants doivent travailler. Elle eſt longue, quarrée & dirigée vers la Mecque, comme le ſont auſſi les

moſquées : elle eſt aſſez profonde pour qu'un homme y étant aſſis, ſa tête ne ſoit point au-deſſus de la ſurface de la terre. Avant qu'on mette le corps dans la foſſe, tous ceux qui l'accompagnent, prenient un peu de terre, & prient à très-baſſe voix, ſoufflent deſſus légérement, & un homme ayant reçu de petits morceaux de cette terre dans un pan de ſa robe, les met dans la foſſe aux pieds du mort. Cette cérémonie eſt établie pour obtenir le pardon des péchés. Le corps eſt apporté au bord de la foſſe; on ôte le tapis qui couvre la biere; on coupe l'écorce qui tient les planches jointes enſemble, & deux hommes, prenant le drap, chacun par une extrémité, deſcendent le corps en terre, la tête vers la Mecque. Alors on délie les draps mortuaires, & l'on découvre le viſage du mort. Enſuite on plante un bâton, au bout duquel il y a une priere écrite ſur une feuille *in*-8°, dans la foſſe, à la droite du corps, près de la poitrine, &, comme ſi le mort devoit la lire; on lui tourne la tête vers cette feuille. C'eſt en effet ſon paſſeport, ou plutôt une priere qu'il doit lire, au moment qu'il eſt éveillé pour ſubir ſon

jugement. On met dans la foſſe des arbres coupés exprès, les planches dont la biere étoit faite, quelques braſſées de foin & toute la terre qui a été tirée de la foſſe. Enſuite avec un arroſoir, on jette trois fois de l'eau pure ſur la tombe, en commençant par le côté droit, continuant par la gauche; & ſur la foſſe même, de travers, en allant de la tête aux pieds. Enfin tous les aſſiſtants aſſis prient à baſſe voix, & la cérémonie eſt faite.

Les Tatares croient que, lorſque ceux qui ont accompagné le convoi, ſont environ à quarante pas du tombeau, deux Anges y deſcendent, éveillent le mort, l'interrogent ſur ſa foi, ſa vie & ſes mœurs, & lui déclarent ſon jugement. Ils diſent que le mort ſe léve, & s'aſſied pendant cet interrogatoire.

Chez les Oſtiakes, lorſqu'une femme a perdu ſon mari, elle témoigne ſa douleur, en faiſant fabriquer une idole qu'elle habille des vêtements du défunt. Elle la couche enſuite avec elle, & la place tout le jour devant ſes yeux pour s'exciter à pleurer. Elle continue la même choſe pendant une année

entiere. Ce temps paſſé, l'idole eſt dépouillée & reléguée dans quelque coin, juſqu'à ce qu'on en ait beſoin dans une autre occaſion. Une femme qui n'obſerveroit pas cet uſage, ſeroit deshonnorée; elle paſſeroit pour n'avoir pas aimé ſon mari, & ſa fidélité ſeroit très-ſuſpectée.

Leurs enterrements ſe font ſans cérémonie. On habille le mort, & on l'enterre; on met à côté de lui ſon couteau, ſon arc, une fléche & les uſtenſiles de ménage qu'il avoit. Si c'eſt en hiver, on le laiſſe dans la neige: & lorſque l'été eſt venu, on l'enterre.

Les Kamtſchadales au lieu d'enterrer leurs morts, les donnent à manger aux chiens. Ils lient le cadavre par le cou avec une courroie, le traînent hors de leur iourte, & le laiſſent enſuite pour être la pâture de ces animaux. Ils donnent deux raiſons de cet uſage; la premiere eſt, que ceux qui auront été mangés par les chiens, en auront de très-bons dans l'autre monde. La ſeconde, c'eſt que les mettant aux environs de leurs iourtes, les eſprits malins qu'ils croient avoir occaſionné leur mort, voyant ces cadavres, ſeront contents de

la mort de ces victimes, & ne feront point de mal aux vivans. Cette ſeconde raiſon n'eſt pas vraiſemblable, puiſqu'ils abandonnent toujours leurs habitations, ſi quelqu'un d'eux vient à mourir, & ils vont s'établir dans d'autres iourtes, qu'ils conſtruiſent à une grande diſtance des premieres. Ils jettent hors de la iourte avec le cadavre, tous les habillements du défunt, par la crainte que ces habits ne les faſſent mourir; car quiconque porte ces habits, meurt infailliblement, ſuivant eux, plutôt qu'il ne devroit. Les autres peuples de ces contrées brûlent leurs morts ou les enterrent avec quelques cérémonies.

Les habitants de la pointe méridionale des Kouriles, ſont ſi fort perſuadés que les vêtements d'un mort les feroient mourir, qu'ils ne toucheroient jamais à aucune choſe, quelque plaiſir qu'elle leur fît, dès qu'ils ſavent qu'elle vient d'un mort. Auſſi les Coſaques & ceux qui leur portent des marchandiſes, comme des habits de drap faits à l'Allemande ou à la Ruſſe, ou des vêtements faits d'étoffe de ſoie de la Chine, ne ſe ſervent d'autres ruſes pour les empêcher d'acheter chez d'autres mar-

chands, que de les assurer que les habits de ces derniers ont appartenu à des personnes qui sont mortes. Le suicide est aussi commun chez les Kouriles que parmi les Kamtschadales ; mais il n'y a point d'exemple qu'ils se soient laissé mourir de faim.

Après avoir ainsi fait leurs funérailles, ils se purifient de la maniere suivante. Ils vont couper de petites branches d'un arbre quelconque, ils les apportent dans la iourte, &, après en avoir fait des cercles, ils passent en rampant deux fois au travers de ces cercles ; ils les reportent ensuite dans le bois, & les jettent du côté du Couchant. Celui qui a traîné le corps hors de la iourte, doit attraper deux petits oiseaux : il en brûle un tout entier & mange l'autre avec toute la famille. Ils doivent se purifier le jour même des funérailles; ainsi ils ne sortent point de la iourte, & ne permettent point aux autres d'y entrer, avant de s'être purifiés. Au lieu de prieres pour les morts, ils jettent au feu les ouies ou nageoires du premier poisson qu'ils attrapent; c'est un présent qu'ils croient faire au mort ; & ils mangent le poisson. Ils mettent le corps de leurs jeunes

enfants dans des creux d'arbres, & ordinairement ſans aucune cérémonie. Ils regrettent & pleurent les morts, ſans cependant pouſſer de grands cris.

Les Koriaques brûlent leurs morts. Ils les revêtent de leurs plus beaux habits, & les font traîner par leurs rennes qui étoient les plus chéries du mort, juſqu'à l'endroit où on doit les brûler. On place ſur un grand bûcher le cadavre avec tous les uſtenſiles qui lui appartenoient; ſes armes, ſa lance, ſon arc, ſes fleches, ſes couteaux, ſes haches, ſes chaudrons, &c. On y met le feu & pendant que le tout ſe conſume, on égorge les rennes qui l'ont apporté. Ils en mangent la chair, & jettent ce qui reſte dans le feu. On reconnoît la renne qui a été la plus aimée du défunt, lorſque le traîneau qu'on lui fait tirer paſſe ſans faire entendre aucun bruit, ſur un pieu mis exprès par terre. Ils attachent quelquefois juſqu'à dix paires de rennes, pour faire ce choix. Ils obſervent encore cette différence qu'ils mettent à ces rennes le poitrail ſur l'épaule gauche, & non ſur la droite, comme ils le font ordinairement.

L'anniverſaire du défunt ne ſe fait

qu'une fois, & un an après ſa mort. Ses parens prennent deux *Kargins*; c'eſt-à-dire, deux jeunes rennes qui n'ont point encore ſervi, & une grande quantité de cornes de ces animaux qu'ils ont amaſſées exprès pendant l'année. Lorſqu'ils ſont arrivés à l'endroit où l'on a brûlé le corps, ou ſur quelque hauteur, ſi l'endroit où ſe trouve le bûcher étoit trop éloigné, ils égorgent les rennes & les mangent, & ils enfoncent les cornes dans la terre. Le Chaman les envoie au mort, comme ſi c'étoit un troupeau de rennes. De retour chez eux, ils ſe purifient en paſſant à travers deux petites baguettes que l'on a miſes exprès pour cela; & le Prêtre, ſe tenant auprès de ces baguettes, frappe ceux qui paſſent à travers, avec une petite verge qu'il tient à la main, en prononçant certaines paroles, afin que les morts ne les faſſent pas mourir.

ARTICLE V.

Education des Enfants, Nourriture, Habitations, Habillements, Meubles, &c, des Peuples de la Sibérie.

§. I.

Education des Enfants.

L'ÉDUCATION des Enfants contribue à former aux peuples de ces contrées le tempérament le plus robuſte ; & leur ſanté ſeroit peut-être inaltérable ſans leur intempérance. A peine les enfants ſont-ils venus au monde que placés dans un panier, dans un tas de paille, ou de vieux linges, ils jouent des pieds ou des mains ; ils n'ont ni langes ni maillots. On les nourrit de lait par le moyen d'un cornet, au bout duquel on adapte une tétine de vâche, ou la mere leur donne quelquefois à têter. Le panier eſt ſuſpendu à une longue perche élaſtique, qu'on peut faire mouvoir ſeulement d'un pied pour les bercer. Les femmes ſont ordinairement chargées de ce ſoin. Quoique les enfants ne puiſſent

encore ſe ſoutenir, on leur donne la liberté de ſe rouler à terre, n'ayant qu'une chemiſe pour tout vêtement. Ils s'y culbutent, font des efforts pour marcher & on les laiſſe tranquillement ſe débattre. Enfin au bout de quelques mois ils marchent ſeuls, ils courent par-tout; ils ſortent des poëles avec leur chemiſe ſeulement & qui ne leur couvre que la moitié des cuiſſes. Ils jouent dans cet état au milieu de la neige, quoiqu'il faſſe un froid exceſſif. Ils ſont généralement bien faits : il en eſt peu qui ſoient eſtropiés & contrefaits. Rarement cependant il reſte un tiers d'enfants dans une famille; il en meurt beaucoup, puiſque de ſeize ou dix-huit on n'en conſerve ſouvent que trois ou quatre.

La maniere de coucher de ces peuples eſt très-contraire aux bonnes mœurs. L'uſage des lits y eſt abſolument inconnu. La famille eſt couchée pêle-mêle, preſque deshabillés, les uns ſur des nattes placées ſur des bancs, les autres ſur les poëles ou par terre. La jeuneſſe inſtruite plutôt qu'ailleurs, ne tarde pas à ſe livrer à la diſſolution.

Les voyageurs ne nous ont point appris quels noms ces peuples donnent à

leurs enfants. Chez les Koriaques ce sont les vieilles femmes qui les nomment, en observant les cérémonies suivantes. Elles plantent deux petits bâtons, au milieu desquels elles attachent un fil; elles suspendent à ce fil une pierre enveloppée dans un morceau de peau de bélier de montagne. Elles prononcent tout bas en même tems quelques paroles, & demandent à la pierre quel nom on doit donner à l'enfant; elles répetent en suite tous ceux de ses parents, & lui donnent celui qu'elles ont prononcé lorsqu'elles ont cru appercevoir que la pierre s'agitoit un peu.

Noms d'Hommes.	*Noms de Femmes.*
Aiga.	Iakii (*pointe d'un traîneau.*)
Liaktele.	Iamga (*la peste.*)
Kiiaougingen(*éveillé.*)	Iouimatch.
Geitchale.	Ekim.
Vellia (*corneille.*)	Wagal.
Oummevi.	Képion.
Iakaïak (*hirondelle de mer* ou *Cormoran.*	Kaliaïan.

Les femmes qui viennent d'accoucher sont pendant dix jours sans sortir de leur iourte, & sans se montrer. Si dans cet intervalle elles sont obligées de changer

de demeure, on les tranſporte dans des traîneaux couverts. Elles donnent à téter à leurs enfants juſqu'à l'âge de trois ans environ, après quoi elles les accoutument à manger de la viande : elles ne connoiſſent point l'uſage des berceaux, ni des langes ; elles laiſſent leurs enfants par terre, & lorſqu'elles changent d'habitation, elles les portent derriere le dos ou devant leur ſein. Chez les Iakoutes lorſqu'une femme accouche, la premiere perſonne qui vient à elle nomme ſon enfant.

En Sibérie on marie communément les enfants vers dix-huit ans, ſouvent plus tard, & dans quelques circonſtances à quinze & à ſeize. Les femmes accouchent juſqu'à cinquante ans ; mais cela eſt rare. Ces peuples ayant peu de beſoin ne craignent pas l'embarras des nombreuſes familles ; on voit des femmes qui ont eu juſqu'à dix-huit enfants.

Les femmes des Kamtſchadales ; médiocrement fécondes, accouchent aiſément. Une femme ſort de ſa iourte, & revient au bout d'un quart d'heure avec un enfant ; ſans la moindre marque d'altération ſur le viſage. Elles accouchent à genoux, en préſence de tous les

habitants du bourg, ou de l'oſtrog, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe. Elles coupent le cordon umbilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, & jettent l'arriere-faix aux chiens. Les Iakoutes, au contraire, le font cuire & en régalent leurs parents & amis. Tous ceux qui aſſiſtent aux couches des Kamtſchadales prennent l'enfant dans leurs mains, le baiſent, le carreſſent, & ſe réjouiſſent avec le pere & la mere. Les peres donnent à leurs enfants les noms de leurs parents morts; ces noms déſignent ordinairement quelque qualité ſinguliere ou quelque circonſtance relative, ſoit à l'homme qui le portoit, ſoit à l'enfant qui le reçoit.

Une caiſſe de planches ſert de berceau; on y ménage ſur le devant une eſpèce de gouttiere, pour laiſſer couler l'urine. Les meres portent leurs enfants ſur le dos, pour voyager ou travailler, ſans jamais les emmailloter ni les bercer. Elles les allaitent pendant trois ou quatre ans. Dès la ſeconde année, ils ſe traînent en rampant, quelquefois ils vont juſqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les reſtes. On habille de bonne heure ces enfants à la Samojede.

Ce vêtement, qui ſe paſſe par les pieds, eſt un habit où le bonnet, le calçon & les bas ſont attachés & couſus enſemble. On y ménage un trou par derriere, pour ſatisfaire aux beſoins naturels, avec une piéce qui, fermant cette ouverture, tombe & ſe releve comme celle de nos culottes à pont.

Les parens aiment leurs enfants ſans en attendre le même retour. Les enfants grondent leurs peres, les accablent d'injures, & ne répondent aux témoignages de la tendreſſe paternelle, que par l'indifférence. La vieilleſſe infirme eſt ſur-tout dans le mépris. Mais quelle reconnoiſſance peuvent ſentir des enfants qui n'ont reçu, pour ainſi dire, de leurs parents, que le lait d'une mere? Au Kamtſchatka les parents n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfants prennent ce qu'ils trouvent, ſans demander. Il ne conſultent pas même leurs parents, quand ils veulent ſe marier.

Chez les Koriaques dès l'âge le plus tendre on exerce les enfants à la fatigue & au travail. Ils vont chercher du bois & de l'eau fort loin; ils portent des fardeaux; ils gardent les rennes. Les

enfants des gens riches dès qu'ils naiſſent ont quelques-uns de ces animaux qu'on leur deſtine pour héritage, mais ils n'en jouiſſent pas avant l'âge mûr.

§. II.

Nourritures de ces Peuples.

Tous les peuples de ces contrées vivent d'une maniere dégoûtante. Les Votiakes ſe nourriſſent de chair de cheval, de vache, d'ours & d'écureuil; ils mangent auſſi, comme les Tchéremiſſes de la chair de cochon. La nourriture la plus ordinaire des Tatares Abinſins, eſt l'oignon du maſtagon; ils le font cuire dans l'eau ou ſous la cendre: il a un goût de farine. Le cheval, le bœuf, l'agneau, toute eſpèce d'aliment convient aux Tatares-Oulous: leur boiſſon ordinaire eſt l'eau ou le petit lait de cavalle: ils mangent auſſi des fruits & des légumes, ſur-tout d'une plante commune dans leur pays qu'on appelle noix de terre; & des oignons de maſtagon de différentes eſpèces. Toutes les Nations étrangeres des environs de Kraſnoïark font uſage des

mêmes aliments. Les Toungouſes tuent rarement les animaux privés pour ſe nourrir, ils ne mangent que ceux qui meurent naturellement : ils dévorent, avec un plaiſir égal, le bœuf, le cheval, le mouton, loup, cerf, ours, renard, marmotte; les oignons de maſtagon, racines de biſtorte, le lait & le fromage; mais le pain eſt pour eux le mêts le plus délicieux; ils en demandent aux voyageurs, & le donnent ſouvent à leurs enfants : leur boiſſon eſt le thé fait avec du lait, du beurre, du petit lait, & en été de l'eau-de-vie de lait. Le peuple d'Iakoutsk boit beaucoup d'eau de-vie de grain; elle eſt foible au point qu'on aſſure qu'il y a quelquefois de petits poiſſons qu'on y voit nager. C'eſt, ſans doute, parce que cette eau-de-vie étant apportée d'Iakoutsk par la Léna, ce qui fait un trajet conſidérable, les bateliers, ayant ſoif, tirent de l'eau-de-vie, qu'ils rempliſſent avec l'eau de la riviere; la ſoif revenant ſouvent, les tonneaux ſe vuident d'eau-de-vie, & ſe rempliſſent preſqu'entiérement d'eau de la Léna, avec laquelle il peut y entrer de petits poiſſons. Les femmes boivent

l'eau-de-vie dans des verres qui tiennent chopine, & à force de répéter, elles finiſſent quelquefois par s'enivrer. En général l'eau-de-vie eſt néceſſaire aux habitants de cette contrée, ſoit parce que le climat y eſt très-froid, ſoit parce que les aliments qu'ils mangent en quantité, y ſont glacés. Les principaux ſont les poiſſons gélés, parmi leſquels le Karains paſſe pour un mêts exquis: les plus ordinaires ſont des baies de toute eſpèce, comme des groſeilles rouges & noires; des baies d'airelle, de cannoberge, des mûres de haie. On mange ces fruits glacés dans toutes les ſaiſons, excepté pendant le temps de leur mâturité. Tant qu'ils ſont gelés, ils paroiſſent auſſi frais que ſur la plante; mais s'ils reſtent quelque temps dans une chambre chaude, ils dégélent, ſe ridents & perdent leur forme. Les habitants du pays prétendent que s'ils ne buvoient pas d'eau-de-vie, ces aliments glacés leur donneroient la colique, & ſous ce prétexte ils en boivent trop. Le genre de vie des Iakoutes eſt peu différent des autres Sibériens idolâtres; le pain ne leur eſt pas néceſſaire: ils mangent les racines de l'argentine, de

la

la pimprenelle, de la petite biſtorte, de l'ondéhoula ou kiélaſſa qui paroît être le jonc fleuri, &c. Ils mangent crue une partie de ces racines, font ſécher les autres, les réduiſent en poudre, & les mêlent avec la crême & avec la bouillie. Toutes les eſpèces d'oignons & d'ails qui croiſſent dans leurs campagnes, ſont pour eux des mets agréables, ſur-tout les feuilles de l'ail à feuilles d'argent. Ils raclent auſſi l'aubier des jeunes pins, le mettent en poudre, & le mêlent avec leurs aliments. Ils mangent la chair de cheval & de vache; mais ce n'eſt ordinairement que quand ces animaux meurent de maladie ou par accident. Le lait fait partie de leur nourriture. Les moutons ſont rares chez eux, parce que leurs chiens ſont méchants & les dévorent; d'ailleurs un air auſſi froid ne convient point à cet animal. Ils n'élevent point de cochons, parce qu'ils n'en aiment pas la chair; car aucune ſuperſtition ou idée religieuſe ne les portent à s'en abſtenir. Ils mangent tous les animaux ſauvages qu'ils peuvent prendre; mais ceux qui flattent le plus leur goût, ſont les ſouris & les petites marmottes. Après avoir

écorché une ſouris, ils la font cuire devant le feu avec une petite broche de bois : dès qu'un endroit eſt un peu bruni, ils le coupent, le mangent, préſentent le reſte au feu, & continuent de même juſqu'à ce que la ſouris ſoit mangée; ce qui eſt fait en peu de temps, car ils mangent la viande à demi-cuite. Ils préférent les plus gros oiſeaux : au printemps & en automne, où les oies & les canards paſſent dans ces contrées en grand nombre, ils en font une proviſion qu'ils conſomment peu-à-peu : s'ils prennent en même temps un héron, une grue, une cigogne, un cigne, ils les mettent en magaſin.

Les Kamtſchadales vivent de racines, de poiſſons & d'amphibies : ils font pluſieurs ſortes de mêlanges de ces trois ſubſtances. Leur principal aliment eſt le *Ioukola*, ou le *Zaal ;* c'eſt-là leur pain. Ils prennent toutes ſortes de poiſſons ſaumonnés : ils les découpent en ſix parties. On en fait pourrir la tête dans des foſſes, pour la manger en poiſſon ſalé. Le dos & le ventre ſéchent à la fumée ; la queue & les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, & les arêtes pour les chiens. On deſſéche cette eſpèce de

pâte, & l'on en mange tous les jours.

Le ſecond mets eſt le *Caviar*, qui ſe fait avec des œufs de poiſſon. Il y a trois façons de le préparer. On fait ſécher les œufs à l'air, ſuſpendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce ſac & étendus ſur le gazon. D'une autre maniere, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbes ou des rouleaux de feuilles, & on les ſeche au feu. Enfin on les met ſur une couche de gazon, au fond d'une foſſe, & on les couvre d'herbes & de de terre, pour les faire fermenter. C'eſt ce caviar dont les Kamtſchadales ſont toujours pourvus. Avec une livre de cette ſorte de proviſion, un homme peut ſubſiſter long-temps ſans une autre nourriture. Quelquefois il mêle à ſon caviar ſec, de l'écorce de ſaule ou de bouleau. Ces deux aliments veulent être enſemble. Le caviar ſeul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, & l'écorce eſt trop ſéche pour qu'on puiſſe l'avaler.

Un régal pour eux, plus exquis encore, eſt le *Tchoupriki*. On étend ſur une claie, à ſept pieds au-deſſus du foyer, des poiſſons moyens de toute

eſpèce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poiſſon s'eſt ainſi cuit lentement dans ſon jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aiſément la peau, on en vuide les entrailles; on le fait ſécher ſur des nattes, on le coupe par morceaux, & on garde ces proviſions dans des ſacs d'herbes entrelacées.

Ce ſont-là les mêts ordinaires qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtſchadales eſt la chair des veaux ou monſtres marins. Voici comment on en fait des proviſions. On creuſe une foſſe, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par deſſous. Quand la foſſe eſt échauffée, on en retire les cendres, on garnit le fond d'un lit de bois d'aulne verd, ſur lequel on étend, par couches, de la graiſſe & de la chair de veau marin, entrecoupant ces couches, de branches d'aulne; & quand la foſſe eſt remplie, on la couvre de gazon & de terre, pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces proviſions, qui ſe gardent une année entiere, & valent mieux ainſi

boucannées que cuites.

La maniere dont les Kamtſchadales mangent la graiſſe des veaux marins, eſt de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent raz des lévres avec un couteau, & de l'avaler ſans la mâcher.

Le mêts le plus recherché des Kamtſchadales, eſt le *Silega*. C'eſt un mélange de racines & de baies, broyées enſemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graiſſe de baleine, du veau marin, & du poiſſon cuit. Tous les peuples ſauvages ont ainſi leur *oille*, qu'ils préparent d'une maniere qui eſt dégoûtante pour tout autre qu'eux. Les femmes Kamtſchadales nettoient & blanchiſſent leurs mains craſſeuſes dans le ſilega, qu'elles pétriſſent, & délayent avec la *Sarana*.

Ce peuple n'a que de l'eau pour boiſſon. Autrefois pour s'égayer il y faiſoit infuſer des champignons. Aujourd'hui c'eſt de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Ruſſes veulent leur en donner par grace, en échange de ce que ces Sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamtſchadales ſont fort altérés par le poiſſon ſec dont ils ſe nourriſſent,

auſſi ne ceſſent-ils pas de boire de l'eau après le repas, & même la nuit. Il y mettent de la neige ou de la glace, pour l'empêcher de s'échauffer.

Les Koriaques font cuire leur viande dans des marmites. Leur cuiſine n'eſt pas délicate ; on cuit la viande avec la peau couverte de tout ſon poil. Encore n'eſt-ce que de la chair de rennes mortes de maladies ou étranglées par le loup.

§. III.

Habitations, Meubles & Habillement des Peuples de la Sibérie.

UNE des commodités de la plupart de ces peuples, eſt de changer d'air & de logement avec les ſaiſons : leurs habitations ſont preſque toutes portatives. Cependant les Tatares qui ſont près de Tobolsk, plus civiliſés que les autres, habitent dans des maiſons. Ceux qui ſont aux environs de Kouſnetsk, & qu'on nomme Tatares-Théleitiches, ont des maiſons de deux eſpèces, une pour l'été, l'autre pour l'hiver. Celle d'été eſt de figure ronde, pointue par le haut, & a par le bas environ trois toiſes

de diametre : on y entre par une petite porte qui regarde l'Orient. A l'extrémité ſupérieure, il y a un trou rond qui ſert d'iſſue à la fumée. A l'intérieur & autour de cette habitation, il y a des bancs qui ſont fort larges : au milieu, la terre eſt un peu creuſée, & ce creux eſt le foyer. Cette maiſon eſt faite de joncs paſſés entre des baguettes attachées intérieurement l'une à l'autre ; &, afin que la pluie n'y entre pas, on met des écorces de bouleau entre les joncs & les baguettes. Celle d'hiver eſt à-peu-près ſemblable. Leurs femmes ſont laides, & preſque toutes fument du tabac.

Cependant M. Gmelin dit avoir vu une de ces femmes qui étoit fort belle ; ſes cheveux étoient noirs, ſa peau blanche, elle avoit l'air doux, agréable, & ſa taille étoit avantageuſe. Elle avoit une longue robe de ſoie rouge, ſur une chemiſe de laine, & portoit des bas de toile ; le cou de la chemiſe étoit orné de perles de la Chine ; elle étoit ouverte par-devant comme nos chemiſes d'hommes, & garnies de boutonnieres & de boutons de différentes grandeurs. Elle portoit un bonnet tatare,

très-bien fait & garni de zibéline ; ſes cheveux formoient deux treſſes, dont chacune paſſant ſur l'épaule, pendoit par-devant d'environ un pied, & retournoit delà aux épaules où les extrémités de ſes treſſes étoient attachées enſemble : elle avoit à chaque oreille deux anneaux d'argent, l'un grand & l'autre petit. A celui-ci pendoit une pierre bleue enchâſſée par l'extrémité ſupérieure dans un chaton d'argent : à l'autre pendoit une plaque preſque ronde, un peu étroite & percée par le bas, à laquelle étoient attachés cinq petits globes en pierres. Cette femme avoit avec elle une fille qui étoit habillée de la même maniere, excepté que ſes habits étoient moins bons, & que ſes cheveux formoient une ſeule treſſe qui pendoit par derriere.

La plus grande parure des femmes des Tatares qui habitent près de Caſan, eſt d'avoir une coëffe garnie de coraux & d'anciens copekes qui leur couvrent preſque toute la tête, & d'avoir un anneau pendant à la narine droite : le reſte de l'habillement eſt à la Ruſſe. On voit par-derriere une treſſe terminée par une boucle de ruban, dont les deux

bouts paſſent en écharpe autour du corps, & retombent par-devant. Elles portent aux oreilles deux anneaux joints par une chaîne jaune, paſſée au travers de pluſieurs copekes, & qui pendent fort bas par-devant. Les Tatares ſont les plus civils des peuples de la Sibérie : les Mahométans le ſont beaucoup plus que les Idolâtres.

Les Tatares, dont nous venons de parler, s'habillent à la Ruſſe ; mais ils ſe font raſer la tête, & pluſieurs ſe taillent la barbe en pointe. Ils ne font point uſage de poële ; mais dans chaque chambre ils ont deux cheminées, l'une pour ſe chauffer, & l'autre pour la cuiſine. Leurs chambres ſont toujours propres. Ils y ont des bancs larges & bas, ſur leſquels il y a toujours un tapis, plus ou moins beau ſelon l'aiſance du maître, & une couchette ou un couſſin qu'ils offrent aux étrangers. Au lieu de vitres, ils employent la tunique extérieure de l'eſtomac d'un veau. Ils tendent ces membranes ſur les chaſſis, & elles tranſmettent aſſez de lumiere.

Les Tchérémiſſes ſont habillés à la Ruſſe : leurs femmes ſe réglent ſur l'âge comme les Votiakes. Les vieilles

ſont habillées à la Ruſſe. Les jeunes ont deux manieres qui ne différent cependant entr'elles que par la coëffure. Quelques-unes ſont coëffées de deux anneaux, dont l'un entoure la tête du devant en arriere, & l'autre du haut en bas. Le premier eſt le plus large, il eſt orné d'un rang de copekes entre deux rangs de coraux : d'autres copekes ſont ſuſpendus à l'extrémité extérieure; à l'endroit où l'anneau s'allonge par derriere, & commence à ſe retrécir, les deux bouts ſont contenus l'un ſur l'autre par un bandeau garni de deux rangs de copekes & de coraux. Cet anneau eſt terminé par une queue faite d'un bandeau large de deux pouces qui pend juſqu'aux reins, & eſt engagé dans les plis de leur robe. Cette queue eſt ornée d'un grand nombre de pièces de monnoie & de coraux de toutes couleurs. L'anneau qui va du deſſus au-deſſous de la tête, ſe termine ſous le menton : il eſt orné de croix de corail verd, dont les extrémités ſont garnis de petits coraux blancs. Au-deſſous de l'oreille droite, il pend de cet anneau un autre anneau mince, dont les bouts ne ſe joignent pas. L'un de ces bouts

eſt orné d'un petit cryſtal blanc, monté dans un chaton d'étain. Ce chaton eſt prolongé au-delà du cryſtal, entouré d'un fil d'étain, ſerré & terminé par un petit anneau d'étain. A l'autre bout eſt attaché un petit morceau de queue de lievre. Une boucle d'oreille toute ſemblable eſt à l'oreille gauche. Au-deſſus des deux anneaux qui entourent la tête, s'éleve un bonnet pareil par la forme & par la hauteur à ceux de nos Grenadiers. Il eſt large de cinq pouces à ſa partie extérieure, d'un pouce à ſon extrémité ſupérieure, & tout le devant eſt couvert de copekes. Du rang inférieur de copekes, & ſur toute la largeur qui eſt d'environ trois pouces, pendent des rangs de coraux verds & jaunes, de cinq en cinq alternativement, longs de trois pouces, & garnis en haut & en bas de grands copekes d'argent. Aux côtés & par-derriere, au lieu de ces coraux, pendent des fils de ſoie verte & rouge; ceux des côtés ſont de même longueur que les coraux du devant : les fils de derriere vont juſqu'à l'anneau qui entoure la tête du haut en bas. Les cheveux du devant ſortent du bonnet, ceux de derriere ſont en chou.

Les femmes portent de petits grelots. Il ſe trouve quelquefois de petites différences, auxquelles nous ne nous arrêterons point ici.

Les huttes des Tatares-Abinſiens ſont à moitié enterrées; quelques-unes étant couvertes de traveteſes reſſemblent aſſez à des hayes. Les trous de ces huttes ſont bouchés aſſez mal adroitement, avec toutes ſortes de matériaux, & les traverſes qui forment le toît, ſont couvertes de terre : la fumée ſort par un trou pratiqué au milieu du toît. L'intérieur de ces maiſons eſt fort ſale.

Les filles & les femmes Vorkcomſkiennes ont de chaque côté quatre treſſes qui pendent par-devant : ces treſſes ſont ornées d'un bout à l'autre de coquillages de porcelaine, & terminées par des hochets. Elles portent auſſi de chaque côté & à même hauteur quatre grands coquillages de porcelaine diſpoſés en croix. Les filles ont de plus autour de la tête un ruban orné de ces coquillages.

L'habillement de ces Tatars ne differe point de celui des Tatars Thébéitiſches, ſi ce n'eſt que ceux qui ſont veufs, portent ainſi que les filles, une

marque de leur liberté : ils ont les cheveux attachés en touffe derriere la tête, comme les Chinois ou les Kalmoukes tributaires. Les femmes des Tatars Kiſtiniens & Toulibertiens portent deux treſſes à leurs cheveux, une de chaque côté : les filles fiancées en portent deux ; mais les filles non fiancées en ont juſqu'à vingt, quand elles ont aſſez de cheveux.

Les Tatars qui habitent au-delà de Tomsk, appellés Tatars de la Tchoulime, avoient de mauvaiſes huttes dont l'entrée regardoit l'Orient : elles étoient de pieux & de terre, ou de ce qu'ils pouvoient ſe procurer le plus facilement : ils faiſoient des bancs intérieurement tout autour de la muraille, & plaçoient au milieu ou à un des côtés, une cheminée dont on pouvoit faire le tour ; ſon ouverture étoit percée dans le toît. Leurs maiſons n'ont pas aujourd'hui en général meilleure apparence ; cependant quelques-unes ſont bâties dans le goût de celles des Ruſſes, & ont des poëles : ils abandonnent auſſi l'uſage de tourner vers l'Orient l'entrée de leurs huttes : les trous qui leur ſervent de fenêtres ſont couverts par la glace qui

leur tient lieu de vitres.

Ceux de Kraſnoïark ont des huttes ou iourtes pareilles à celles des Tatars de Kouſnetsk. Elles ſont faites de pieux plantés en terre, joints par des traverſes & couvertes d'écorce de bouleau : celles des plus riches ſont couvertes de peaux de chevreuil. Elles ont deux ouvertures, dont l'une pour la fumée, l'autre qui eſt vers l'Orient ſert d'entrée, & eſt ordinairement couverte d'une peau de chevreuil. Le feu ſe fait tout au milieu de la hutte; les hommes, les femmes, les enfants & les chiens de chaſſe ſe mettent autour. Ils ne ſe chauffent en hiver, qu'au feu qu'ils font dans ces huttes, qui ſont toujours remplies de fumée. Cependant les plus riches en ont conſtruit quelques-unes où ils peuvent placer des poëles. Celles-ci ſont leur appartement d'hiver, & ceux d'été ſont les huttes ordinaires.

Les huttes Bratskaines ſont rondes; elles ont deux ouvertures, l'une pour l'entrée, l'autre pour la fumée. Elles ſont couvertes d'une eſpece d'étoffe blanche, que les Bratskains font eux-mêmes. Cette étoffe eſt entre des lattes clouées en croix les unes ſur les autres.

Toute la hutte eſt compoſée de cette maniere. Quand on veut la tranſporter, on décloue les lattes, on ôte l'étoffe, on met enſemble les lattes, & on charge le tout, qui tient fort peu de place, ſur des chevaux, ou ſur des bœufs. Ces Bourettes n'ont à porter que leur hutte & deux petits coffres ; leurs principaux biens ſont des chevaux & des bœufs, des moutons & des chevres. Ils ne reſtent qu'un ou deux mois dans le même lieu. Les Bourettes, leurs femmes, leurs enfants, les agneaux, les veaux, les chiens, tous logent enſemble. Quand les agneaux ont plus d'un mois, ils ne logent point dans la hutte, on les met dans une eſpece de parc, fait de poutres poſées les unes ſur les autres : ce parc eſt ouvert par-deſſus. Les femmes n'ont rien de particulier dans leur habillement : elles ont un collier de quelques rangs de coraux jaunes, pluſieurs treſſes qui leur flottent ſur les épaules, auxquelles elles attachent en travers des rangs de coreaux fort courts.

Les habillements des Toungouſes ſont faits de peaux de rennes, le poil en dehors en été & en hiver. Les femmes ſont habillées de la même

façon, excepté qu'elles tournent le poil de leurs peaux en dedans. Ces habits ne paſſent pas le genou: les bords intérieurs ſont ornés de franges de fil, qui pendent juſqu'à la moitié de la jambe. Dans leurs habits de cérémonie, les femmes ont par-deſſus cette premiere peliſſe, une eſpece de corſet de même étoffe, ouvert ſur la poitrine & qui ne deſcend que juſqu'aux hanches. Le poil de ce corſet eſt tourné en dehors. En été les deux ſexes portent au bras un petit pot dans lequel il y a un morceau de bois pourri embraſé. La fumée qu'il donne ſert à les garantir des moucherons qui ſont en grande quantité dans leur contrée.

Ces peuples, ainſi que les Oſtiakes, n'ont aucune habitation fixe. Ils tranſportent leurs cabanes aux endroits les plus propres à la chaſſe ou à la pêche. Les logements des Oſtiakes ſont, comme chez les Samoyedes, formés de petites huttes quarrées, faites avec des arbriſſeaux; des écorces de bouleau couſues enſemble en font la couverture & les parois. Le long de ces parois ſont pratiqués des endroits un peu élevés au-deſſus de l'aire, & faits en forme de coffres, remplis de raclure de bois, qui

leur ſervent de lits. Le foyer eſt au milieu de la cabane. Tous leurs meubles conſiſtent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, fleches & en uſtenſiles de ménage, faits d'écorce de bouleau, dans leſquels ils boivent & mangent. Quelquefois ils ont une hache, mais le plus ſouvent un couteau.

Des peaux d'ours, de rennes ou d'autres animaux ſervent aux Oſtiakes à faire des habillements pour l'hiver. L'été ils en ont d'autres faits de peaux de certains poiſſons, & ſur-tout d'eſturgeons. Leurs bas & leurs ſouliers tiennent enſemble & ſont de peaux de poiſſons. Par-deſſus leur habillement, fait comme une robe, ils ajoutent en hiver une camiſole fort courte, à laquelle eſt couſu un bonnet qu'ils ne mettent jamais que quand il pleut. Lorſque le froid eſt exceſſif, ils mettent deux de ces camiſoles l'une ſur l'autre. Pour déſigner un hiver fort rude, ils diſent qu'ils portoient deux camiſoles. Ces peaux ſont couſues enſemble, ſans les paſſer & ſans aucune préparation. Si un Oſtiake a beſoin d'un bonnet, il va à la chaſſe, tue un oie ſauvage, un cigne ou un autre oiſeau, le dépouille

ſur le champ & fait un bonnet de ſa peau.

Le vêtement des femmes ne differe de celui des hommes, que par les eſpeces d'embelliſſement qu'elles y ajoutent. Celles qui ſont les plus riches portent des habillements de drap rouge ; & c'eſt la plus grande magnificence. Leur coëffure eſt compoſée de morceaux de toile peinte de différentes couleurs, & elles s'enveloppent la tête de maniere que le viſage eſt preſqu'entiérement caché. Celles qui portent les draps rouges ont une eſpece de voile de damas, ou d'autre étoffe de ſoie de la Chine. Elle ſont dans l'uſage de ſe faire des marques noires au viſage & aux mains.

Un Oſtiake conſidérable, qui avoit le titre de Prince, vint à bord du vaiſſeau d'Isbrant-Ides, & le conduiſit à ſon habitation. « Elle étoit, dit ce » Voyageur, comme le autres cabanes, » d'écorces d'arbres aſſez mal couſues. » J'y trouvai quatre femmes de ce pré- » tendu Prince. La plus jeune avoit une » juppe de drap rouge, & beaucoup de » corail, de verre autour du cou & de » la ceinture, ainſi qu'autour des treſſes » de ſes cheveux qui lui pendoient ſur

»les épaules. Elle avoit auſſi de grandes »boucles aux oreilles, où pendoient des »grains de corail enfilés. La cabane »n'avoit pour tout meubles que quel»ques berceaux, & des coffres faits d'é»corce, dans leſquels étoient leurs lits »remplis de raclure de bois, auſſi mo»lette que des plumes. Les berceaux »placés au bout de la cabane, étoient »remplis d'enfants nuds. Il n'y avoit »pour toute batterie de cuiſine qu'une »ſeule marmite de cuivre, & quel»ques autres vaiſſeaux d'écorce d'ar»bres, dont ils ne peuvent ſe ſervir ſur »le feu quand il y a de la flamme».

Les Kamtſchadales ont des habitations d'hiver & des habitations d'été. Leur logement d'hiver, qu'ils appellent *iourte*, ſe conſtruit de cette maniere.

On creuſe en terre & à profondeur de quatre pieds & demi. La largeur & la longueur ſont proportionnées au nombre de perſonnes qu'il faut loger. Sur une ligne qui partage cet emplacecement en deux quarrés-longs égaux, on enfonce quatre poteaux, ſéparés d'environ ſept pieds, l'un de l'autre. Ces poteaux ſoutiennent des poutres, diſpoſées dans la longueur de la iourte.

Les poutres portent des ſolives, dont un bout va s'appuyer ſur la terre. Ces ſolives ſont entrelaſſées de perches, & toute cette charpente eſt revêtue de gazon & de terre; mais de façon qu'en dehors l'édifice préſente une forme ronde, quoiqu'en dedans il ſoit quarré. Au milieu du toît, on ménage une ouverture quarrée, qui tient lieu de porte, de fenêtres & de cheminée. Le foyer ſe pratique contre un des côtés longs, & l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air, pour chaſſer la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer, ſont des uſtenſiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes & les chiens. Le long des parois ſont des bancs ou des ſolives couvertes de nattes, pour s'aſſeoir le jour & dormir la nuit. On deſcend dans les iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles ſont brûlantes: on y ſeroit bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamtſchadales ont l'adreſſe d'y grimper comme des écureuils, par des échelons, où ils ne peuvent appuyer que la pointe des pieds. Cependant il y a une autre ouverture plus commode; mais elle n'eſt que pour les

femmes : un homme auroit honte d'y paſſer, & l'on verroit plutôt une femme entrer ou ſortir par l'échelle ordinaire à travers la fumée, avec ſes enfants ſur le dos. Quand la fumée eſt trop épaiſſe, on a des bâtons faits en tenailles, pour jetter les gros tiſons par-deſſus la iourte, à travers la cheminée. C'eſt même une joute de force & d'adreſſe entre les Kamtſchadales. Ces maiſons d'hiver, ſont habitées depuis l'automne juſqu'au printems.

Alors les Kamtſchadales ſortent de leurs huttes, comme une infinité d'animaux de leurs ſouterrains, & vont camper ſous des balaganes, dont voici la deſcription.

Neuf poteaux de treize pieds, plantés ſur trois rangs, à égale diſtance, comme des quilles, ſont unis par des traverſes & ſurmontés de ſoliveaux qui forment le plancher, couvert de gazon. Au-deſſus s'éleve un toît en pointe, avec des perches liées enſemble par un bout, attachées par l'autre aux ſolives qui font l'enceinte du plancher; deux portes s'ouvrent en face l'une de l'autre. On monte dans les balaganes avec la même échelle portative qui ſert pour deſcendre

dans les iourtes. Si l'on entre ainſi dans les maiſons par le toît, c'eſt pour être garanti des bêtes & ſur-tout des Ours, qui viendroient y manger les proviſions de poiſſon. Un lieu planté de balaganes, eſt appellé *Oſtrog* par les Coſaques; c'eſt-à-dire, habitation ou peuplade. Un Oſtrog a l'air d'une ville, dont les balaganes ſeroient les tours. Ces ſortes d'habitations ſont ordinairement près des rivieres, qui deviennent alors le Domaine des habitants; & ils s'attachent à ces rivieres comme les autres peuples à leurs terres. Les Kamtſchadales diſent que leur Dieu vécut deux ans ſur les bords de chaque riviere; qu'il les peupla de ſes enfants, leur laiſſant pour héritage, les alentours, les bords & les eaux de la riviere où ils étoient nés. Mais les peuples voiſins de la mer bâtiſſent ſur les côtés, ou dans les bois qui n'en ſont pas éloignés; la chaſſe ou la pêche des veaux marins étant quelquefois leurs excurſions à cinquante lieues de leurs habitations.

Les meubles des Kamtſchadales ſont des taſſes, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots, des traîneaux. Ils ont fait ces meubles avec de oſſements

& des cailloux, parce qu'ils n'ont ni fer ni métaux. Leurs haches étoient des os de rennes ou de baleine, ou même une pierre de jaſpe taillée en coin. Leurs couteaux ſont encore aujourd'hui d'un criſtal de roche, pointus & taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois; leurs aiguilles ſont faites d'os de zibeline, aſſez longues pour être percées pluſieurs fois quand elles ſe rompent à la tête.

Leurs plus beaux uſtenſiles ſont des auges de bois qui coûtoient autrefois un an de travail. Auſſi c'étoit aſſez d'une belle auge pour diſtinguer un village entier, quand elle pouvoit ſervir à régaler pluſieurs convives.

Pour faire leurs outils & leurs meubles, ces ſauvages ont beſoin du feu. Pour en avoir, ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton ſec & rond, qu'ils paſſent dans une planche percée de pluſieurs trous, & ne ceſſent de le tourner qu'il ne ſoit enflammé. Une herbe ſéchée & broyée, leur ſert de meche. Ils préferent cette maniere d'avoir du feu à celle d'en tirer avec des pierres à fuſil, parce qu'elle leur eſt plus facile par l'habitude.

Avant que ce peuple eût été policé par les Ruſſes & les Coſaques, à coups de fuſil & de bâton, il ſe faiſoit un habillement bigaré de peaux de renard, de chien de mer, & de plumes d'oiſeaux amphibies, groſiérement couſues enſemble. Aujoutd'hui les Kamtſchadales ſont preſque auſſi bien vêtus que les Ruſſes. Ils ont des habits courts qui deſcendent juſqu'aux genoux; ils en ont à queue qui tombent plus bas; ils ont même un vêtement de deſſus; c'eſt une eſpece de caſaque fermée, où l'on ménage un trou pour y paſſer la tête. Ce colet eſt garni de pattes de chien, dont on ſe couvre le viſage dans le mauvais tems, ſans compter un capuchon qui ſe releve par-deſſus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui ſont fort larges & le bas de l'habit, ſont garnis tout autour d'une bordure de peau de chien blanc, à longs poils. Ces habits ſont galonnés ſur le dos & les coutures de bandes de peau ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarées de houppes & de fil, ou de courroies de toutes couleurs. La caſaque eſt une peliſſe d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en dehors. C'eſt-là l'habit que les

Kamtſchadales

Kamtſchadales appellent *Kakpitach*, & les Coſaques *Koukliamka*. C'eſt le même pour les femmes que pour les hommes; les deux ſexes ne different dans leurs habits que par les vêtements du deſſous.

Les femmes portent, ſous la caſaque, une camiſole & un caleçon, couſus enſemble. Ce vêtement ſe met par les pieds, ſe ferme au collet avec un cordon, & s'attache en bas ſous le genou; on l'appelle *Chonba*. Les hommes ont auſſi, pour couvrir leur nudité, une ceinture, qu'ils appellent *Machwa*: on y attache une eſpece de bourſe pour le devant & un tablier pour le derriere. C'eſt le deshabillé de la maiſon; c'étoit tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui, les hommes ont pour l'été des caleçons ou culottes de femmes, qui deſcendent juſqu'aux talons: ils en ont même pour l'hiver; mais elles ſont plus larges, & fourrées, avec le poil en dedans ſur le derriere, en dehors autour des cuiſſes.

Les hommes ont pour chauſſure des bottines courtes: les femmes les portent juſqu'aux genoux. La ſemelle en eſt faite de peau de veau marin, fourré en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver,

ou d'une eſpece de foin. Les belles chauſſures des Kamtſchadales ont la ſemelle de peau blanche de veau de mer, l'empeigne de cuir rouge & brodé comme leur habit; les quartiers ſont de peau blanche de chien, & la jambe de la bottine eſt de cuir ſans poil, même teint. Quand un jeune homme eſt ſi magnifiquement chauſſé, il a quelque maîtreſſe.

Autrefois les Kamtſchadales avoient des bonnets ronds, ſans pointe, faits de plumes d'oiſeaux, & de peaux de bêtes, avec des oreilles pendantes. Les femmes portoient des perruques : on ne ſait ſi c'eſt de poil d'animaux, ou d'une eſpèce de jonc velu. Mais elles étoient ſi attachées à cette coëffure, dit M. Steller, qu'elles ne vouloient point ſe faire chrétiennes, parce qu'on leur ôtoit la perruque pour les baptiſer, ou qu'on leur coupoit les cheveux qu'elles avoient quelquefois naturellement friſés & bouclés en perruque. Aujourd'hui ces femmes ont le luxe de celles de Ruſſie; elles portent des chemiſes, même avec des manchettes.

Elles ont pouſſé la propreté juſqu'à

mettre des gants pour travailler ; elles ne les quittent même jamais. Elles ne ſe lavoient pas le viſage, & aujourd'hui elles ſe le teignent avec du blanc & du rouge. Le premier eſt fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, & le ſecond d'une plante marine qu'elles font tremper dans de l'huile de veau marin. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent ſe laver, s'enluminer & ſe parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtſchatka, depuis que les Ruſſes y ont porté leur goût & leur politeſſe, qu'un Kamtſchadale, dit-on, ne peut guere s'habiller, lui & ſa famille, à moins de cent roubles, ou de cinq cents francs. Mais, ſans doute, ce ſont les riches qui font cette dépenſe ; car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, & ſur-tout les vieilles femmes. Un Kamtſchadale du premier ordre porte ſur ſon corps, de la renne, du renard, du chien de terre & de mer, de la marmotte, du bélier ſauvage, des pattes d'ours & de loup, beaucoup de veau marin, & des plumes d'oiſeau. Il faut écorcher au moins vingt bêtes pour habiller un

Kamtſchadale à l'antique.

Les Koriaques ſont très-ſauvages, groſſiers, & vivent preſque comme les bêtes. Les habitants des Kouriles ſont dans l'uſage de ſe noircir les levres & de ſe peindre des figures ſur les bras juſqu'aux coudes ; de ſe faire des habits de peaux de bêtes & d'oiſeaux de différentes eſpeces aſſortis de poils & de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonnois, comme la coutume d'avoir les cheveux raz pardevant, juſqu'au ſommet de la tête, & pendants par derriere ; de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent l'habillement ſauvage aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs ; mais peu jaloux de la propreté, un Kourile, habillé d'écarlate, portera ſur ſes épaules un veau marin dégouttant de graiſſe & de ſang. Un Kourile, dit M. Steller, trouvant un corſet de ſoie, mit cet habillement de femme & ſe promena gravement devant les Coſaques, qui ſe mocquoient de lui. Ils ont des *Baidares* pour naviger en été, des raquettes pour marcher en hiver, faute de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne ſont

pas des nattes, ou des habits, elles ſuivent leurs maris à la chaſſe des bêtes marines.

ARTICLE VI.

Occupations & Amuſements des Peuples de la Sibérie.

TOus les peuples du Nord ont beaucoup de reſſemblance entr'eux ; les peuples chaſſeurs & pêcheurs encore davantage : mais en général ce ſont les occupations qui font les mœurs.

A Tobolsk les vivres y ſont à ſi bas prix que la fainéantiſe y eſt portée juſqu'à l'excès. Il y a cependant toutes ſortes d'ouvriers ; mais on eſt trop heureux lorſqu'on en tire quelque ouvrage, ſouvent même il faut employer la force pour les faire travailler. Pami les Tatars de Tobolsk, il n'y a point d'artiſans ; tous s'occupent du commerce.

Dans le tems du carnaval, les habitants les plus conſidérables ſe font des viſites & ſe donnent des divertiſſements. Le peuple y eſt comme fou ; ce n'eſt jours & nuits que promenade, cris, tumulte, batteries ; il eſt difficile d'aller dans

les rues tant on y rencontre d'hommes, de femmes, de bêtes & de traîneaux. On voit des hommes qui s'attroupent pendant la nuit, font un grand tas de neige devant la porte d'un cabaret, s'asſoyent ſur cette neige, chantent & boivent avec délices, ſans s'appercevoir du froid, & ils invitent les paſſants à prendre part à leurs plaiſirs. L'amuſement des femmes eſt la promenade; on en voit juſqu'à huit ſur le même traîneau, dont quelques-unes ſont étourdies du vin qu'elles ont bu. Ces plaiſirs fourniſſent la matiere des converſations du lendemain.

Quand le carnaval eſt paſſé le tumulte ceſſe, on prie, on jeune; on n'entend pendant le carême, ni chant ni divertiſſement; ainſi la triſteſſe regne à Tobolsk. Pâques ſe célebre dans cette ville, comme en Ruſſie, par le peuple: on y voit différents ſpectacles. En voici un dont M. Gmelin nous donne la deſcription. « Le premier acte, dit ce » Voyageur, commença par des chants: » enſuite un petit garçon vient ſouhaiter » à l'aſſemblée les bonnes fêtes de Pâ- » ques. Celui-ci ſortant il en vint un » autre, habillé de noir de la tête aux

» pieds & tel que l'on peint le diable : » il faiſoit marcher devant lui un vieil- » lard à cheveux gris, qui haletant beau- » coup, repréſentoit au petit diablotin » la foibleſſe de ſon âge. Celui-ci lui » ayant fait toutes ſortes d'eſpiégleries, » lui mit autour du cou un ſerpent em- » paillé, qui avoit une pomme à la » gueule, & le vieil Adam tomba com- » me mort. La mort entra la faulx à la » main, & voulut enlever le cadavre, mais » le Diable s'y oppoſa, faïſant des ſinge- » ries de toute eſpeçe. Enfin Jeſus-Chriſt » parut : c'étoit un jeune homme aſſez » mal vêtu, qui d'une main tenoit une » croix, de l'autre une couronne. A ſon » aſpect le Diable effrayé, s'échappa le » plutôt qu'il put. La vertu de la croix » donna au vieil Adam une vie nouvelle : » le Seigneur ordonnant qu'il ſe levât, » lui mit ſur la tête la couronne d'or, » qu'il lui avoit préparée : le vieillard » tranſporté de joie, ne ſavoit comment » témoigner ſa reconnoiſſance ; cepen- » dant il remercia poliment le Saveur, » qui lui dit de le ſuivre au ciel ; & ils » s'en allerent ».

» Le ſecond acte repréſentoit les dix » commandements, & ne contenoit rien

»qui mérite d'être rapporté».

»Le ſujet du troiſieme acte étoit le »baptême. Un jeune homme affublé »d'une peau déchirée, ſur laquelle on »voyoit un filet, ouvrit la ſcene : il étoit »armé d'un ſabre & d'un carquois; »c'étoit un Seigneur Oſtiake. Après qu'il »eut vanté ſa bravoure, deux autres »hommes demi-nuds, mais ſans car- »quois, fléches ni ſabre, s'approcherent »du Seigneur, ſe ſaiſirent de lui malgré »ſes efforts, lui ôterent tous ſes habits »excepté la culotte, firent apporter »une cuve, le mirent dedans & »l'arroſerent de trois ou quatre ſeaux »d'eau. Il renonça alors à ſa fourrure & »à tout ce qu'il avoit : tel fut le bap- »tême».

»Il vint enſuite deux bouffons aſſez »inſipides, & le ſpectacle finit comme »il avoit commencé. Le Diable, le vieil »Adam, la Mort & Jeſus-Chriſt repa- »rurent : un petit garçon prononça une »eſpece de diſcours. Toutes ces piéces »étoient verſifiées; & les jeunes gens »qui les débiterent, le firent avec une »aſſurance étonnante : c'eſt, ſans doute, »parce qu'étant ſous la diſcipline du cler- »gé, ils ſont exercés à ces jeux».

Les fêtes de Pâques ſe paſſent gaiement dans cette ville : les gens de diſtinction reçoivent & font des viſites : le peuple s'amuſe à ſa maniere ; mais avec moins d'extravagance que pendant le carnaval. Ce qui l'occupe le plus, c'eſt de ſe réjouir avec les filles publiques, qui ne ſont pas rares à Tobolsk. M. Gmelin, dit qu'il n'a vu nulle part tant de gens ſans nez que dans cette ville ; & il attribue cette difformité à la maladie que donnent ces filles ; parce qu'il n'y a point de Chirurgiens pour la guérir ou en arrêter les progrès.

Les Kraſnoiarkains ainſi que preſque tous les autres habitants de la Sibérie, ſont fainéants & ivrognes ; & tous les Flouchives vivent ſi familiérement avec le Vaivode de cette ville, que lorſqu'il les invite à dîner chez lui, ils s'y enivrent & font autant de bruit qu'au cabaret. Ils boivent l'eau-de-vie dans de grands goblets, & celui qui ſe trouve à la fin du repas le plus ſemblable à une bête par ſon ivreſſe reçoit le lendemain de magnifiques préſents. Dans le carnaval particuliérement, toutes les perſonnes qui ſont en âge de boire s'enivrent : les hommes ſe promennent à cheval dans

les rues, les femmes à pied; pendant toute la nuit on n'entend que des eſpeces de hurlements, & plus la fin du carnaval approche plus ces plaiſirs ſont animés.

Chez les Oſtiakes les occupations des hommes ſont, en été, de pêcher & de faire ſécher le poiſſon qu'ils prennent pour leur proviſion d'hiver. Cette ſaiſon arrivée, ils vont avec leurs chiens courir les bois & les déſerts, pour chaſſer les martres, les zibelines, les renards, les ours, &c. Lorſqu'ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, & la ſuſpendent avec la peau, à un arbre autour duquel ils tournent comme en proceſſion, en rendant de grands honneurs à ces dépouilles. Ils font enſuite des lamentations, des grimaces autour du corps, comme pour lui demander excuſe de lui avoir ôté la vie.

Outre les ſoins du ménage & de la cuiſine, les femmes s'occupent à préparer & filer d'une maniere particuliere, des orties dont elles font de la toile. Elles en font des rideaux, & les mettent autour des endroits où elles couchent, pour ſe garantir des moucherons qui les incommodent pendant l'été. Quoique

cette toile ſoit dure, elle leur ſert encore à faire des mouchoirs de tête, dont on peint les extrémités de différentes couleurs.

Un plaiſir commun aux deux ſexes, eſt de fumer du tabac; & rien ne paroît plus agréable à leur goût. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, & avec cette eau, avalent le plus de fumée qu'ils peuvent: quand ils ſe ſont procurés ce plaiſir trois ou quatre fois, ils tombent par terre ſans connoiſſance, y reſtent quelquefois un quart-d'heure étendus, les yeux ouverts, la bouche béante, remplie d'écume & de ſéroſités qui leur couvrent le viſage. Souvent les Oſtiakes ſont les victimes de cette maniere de fumer: les uns ſe trouvent ſuffoqués par l'abondance de la fumée; d'autres ſe trouvant ſur le bord d'une riviere ou près du feu, ſe noyent ou ſe brûlent. Si les Oſtiakes fumoient le tabac avec modération, l'uſage pourroit leur en être utile en faiſant évacuer les humeurs qu'engendre le poiſſon & l'huile de baleine, dont ils ſe nourriſſent: c'eſt même par cette raiſon qu'ils accoutument leurs enfants à fumer de très-bonne heure.

A Irkoutsk on célebre les fêtes de Noël comme dans toutes les autres villes de la Sibérie. Depuis ce tems juſqu'aux Rois, il eſt difficile de trouver un homme qui ne ſoit ivre : tout travail eſt ſuſpendu ; des troupes de maſques courent les rues pour amuſer le peuple par des folies, & gagner quelqu'argent pour s'enivrer. L'ivrognerie n'eſt pas moindre dans les villages des environs. On apporte du fort d'Ilghinsk des proviſions d'eau-de-vie ; &, depuis le moment où elle arrive juſqu'à ce qu'elle ſoit conſommée, les cabarets ſont toujours remplis. Il en eſt de même lorſque les cabaretiers braſſent de la bierre. Lorſque les payſans battent leurs bleds, ils régalent ceux qui leur aident, & leur en font boire tant qu'ils peuvent.

Depuis la fête de Noël juſqu'à celle des Rois, jour auquel l'Egliſe Grecque renouvelle ſolemnellement le baptême dans le Jourdain, à Kraſnoïarck, les grandes aſſemblées, les divertiſſements, les chants, les promenades, ſoit à pied ſoit en traîneaux, ſont continuelles. Mais la veille des Rois au ſoir & pendant la nuit, les filles & les garçons s'occupent à une eſpece de jeu qu'on

nomme *écouts*. Les filles vont deux ou trois enſemble dans des lieux obſcurs & iſolés, & elles prêtent attentivement l'oreille pour entendre quelque choſe de leur deſtinée. Elles penſent, ſans doute, que celle de chaque homme & ſur-tout des filles & des garçons, ſe découvre en cette nuit. Celles qui veulent paſſer pour pudiques vont ſeules à l'écoute, & il arrive quelquefois que des garçons qui les ont ſuivies, les trouvent dans leur cachette, leur font peur ou badinent avec elles : celles qui ſont moins ſcrupuleuſes conviennent avec ceux qu'elles connoiſſent de l'endroit où elles iront.

Les peuples de la Sibérie ont des chanſons d'un goût tout particulier : elles doivent être énigmatiques, & par conſéquent elles ſont difficiles à entendre. Voici une chanſon Bratskaine.

Sur la riviere, des branches ſe meuvent çà & là ; je ſuis un jeune homme ivre de bran-de-vin. Parmi cent cinquante chevaux, il y a un ambleur couleur de renard : mon pere prend celui-là ; le fils y monte. Dans le coin de devant, derriere le treillis, il y a parmi les draps une ceinture rouge ; ma mere prend

celle-là ; le fils monte à cheval. Près de la porte, dans le coffre, il y a ſoixante fleches de bataille ; mon pere les attire ; le fils monte à cheval.

Voici une chanſon Katchinſienne, dans laquelle une veuve déplore la mort de ſon mari, nommé *Tchenargouch*.

Un canard s'eſt repoſé ſur le lac, je te le dis, mon cher Tchenargouch. Si je l'euſſe vu, je l'aurois tiré & non manqué, je te le dis ; & toi, cher Tchenargouch, mon amour eſt toujours le même ; toi mon cher Tchenargouch. Je n'épouſe point un autre homme, un homme mépriſable. Je volerois au ciel, ſi je pouvois voler comme un autour ; toi mon cher Tchenargouch.

Dans la chanſon Sagaïenne qui ſuit, une jeune fille ſe rappelle un rendez-vous qu'elle avoit donné ſur le bord d'un ruiſſeau où il croît du kali : elle avoit conſtruit un radeau pour paſſer à l'autre bord où ſon amant l'attendoit, pendant que ſes deux freres étoient allés chez le Vaivode.

Le cheval blanc a une groſſe criniere, *Tſonaï dou*, (crie de joie) un ruiſſeau coule ici, je veux faire un radeau ; Tſonaï dou. Si je ne peux faire ce radeau,

je me précipiterai dans l'eſclavage. L'étalon & la jument ont apporté du kali de ce ruiſſeau. Le grand & le petit frere; Tſouaï dou, ſont à la porte du Vaivode; Tſonaï dou.

Dans la chanſon Tchaskaim, qui ſuit, un amant nommé *Oeſſoké*, ou *Coracille*, entretient de ſa paſſion une jeune fille dont le nom ſignifie grue: le pere de cette fille nommé *Vaſſel*, n'approuve pas leur amour.

Prêtez l'oreille à mon chant Oeſſel, Oeſſel, Oeſſel, je veille ſur lui attentivement. Corneille t'a donné ſes yeux & ſes ſourcils: la corneille volera au loin, pour voir ſi la grue ne tombe pas dans le filet. Il y a guerre entre les Ruſſes & les Bourettes; ils ſe percent là-bas dans la vallée: je badinerois avec toi, ſi tu venois ſans délai dans la ôutte, & je m'enfuirois enſuite vers la mienne.

Les airs de ces chanſons ſont à-peu près ſemblables à ceux que nous entendons chanter dans nos campagnes par les pâtres. Les mouvements de leur muſique ſont marqués comme ceux de la nôtre, à quatre tems, trois tems & deux tems.

Preſque toutes les occupations des Kamtſchadales ſe rapportent aux premiers beſoins de l'homme. Ils vont à la pêche pendant l'été, font ſécher le poiſſon, le tranſportent de la mer à leurs habitations, préparent les arrêtes & le poiſſon gaté pour leurs chiens. Les femmes vuident les poiſſons, les étendent ; quelquefois même, elles accompagnent & aident leurs maris à la pêche. Elles emploient le reſte du tems à cueillir différentes herbes, des racines & des bois ou de petits fruits, tant pour leur nourriture que pour leur ſervir de médicaments. Elles préparent l'herbe douce, dont ils ne faiſoient uſage anciennement que pour leur nourriture, & en font de l'eau-de-vie. Les femmes préparent ainſi le kiprci, & l'herbe appellée *Sécala ſpeculis geminalis*, dont elles ourdiſſent leurs tapis, leurs manteaux, leurs ſacs, & d'autres petites bagatelles de ménage. Elles ont ſoin des proviſions de bouche, ainſi que de tout ce qui concerne le ménage.

Dans l'automne les hommes s'occupent à la pêche & à tuer des oies, des cignes, des canards, &c. Ils dreſſent leurs chiens au charroi, & préparent

du bois pour faire des traîneaux & d'autres ouvrages.

Les femmes s'occupent pendant ce tems à cueillir de l'ortie : elles la font rouir, la briſent, la dépouillent de l'écorce & la mettent ſous leurs balagans. Elles vont dans les grandes plaines qui ne ſont couvertes que de mouſſe & retirent des trous de rats, des racines de la plante qu'on appelle dans ce pays Sarana.

Dans l'hiver, les hommes vont à la chaſſe des zibelines & des renards ; ils font des filets ; ils tranſportent avec leurs traîneaux, dans leurs iourtes, du bois & les autres proviſions qu'ils avoient laiſſées pendant l'été dans les balagans, & d'où il n'avoient pas eu le tems de les retirer pendant l'automne.

Pendant l'hiver, les femmes filent pour faire des filets : cet ouvrage eſt ſi long, qu'une femme peut à peine fournir aſſez de fil à ſon mari pour les filets qui lui ſont néceſſaires pendant l'été ; mais quand les familles ſont nombreuſes, elles en font plus qu'il ne leur en faut. Alors on échange le ſurplus pour d'autres bagatelles, telles que des aiguilles, de la ſoie, des dez à coudre, & des couteaux.

Au printems, lorſque les rivieres deviennent navigables, & que les poiſſons qui y ont paſſé l'hiver regagnent la mer, les hommes s'occupent à la pêche: ils vont du côté de la mer pour attraper une eſpece de poiſſon, qu'on appelle *Vachnia*; on le trouve alors en grande quantité dans les golfes & dans les baies. Il y a même des Kamtſchadales qui vont ſur la mer Orientale, juſqu'au cap Lapatka pour attraper des caſtors marins, & d'autres animaux.

Les femmes, de leur côté, vont cueillir dans les champs, une eſpece d'ail ſauvage & d'autres plantes, non-ſeulement pour ſuppléer aux proviſions dont on manque dans cette ſaiſon; mais même pour s'en régaler. Elles aiment ſi fort les herbages que pendant tout le printems, elles en ont toujours dans la bouche; & quoiqu'elles les apportent chez elles par braſſées, à peine en ont-elles pour un jour.

Les hommes ſont encore chargés de conſtruire les iourtes & les balaganes, de les chauffer, d'apprêter leurs aliments, de donner à manger à leurs chiens, de régaler les conviés lorſque l'occaſion s'en préſente, d'écorcher les

chiens & autres animaux, dont les peaux fines ſervent à faire des habits; enfin de préparer les uſtenſiles Domeſtiques & les armes néceſſaires pour la guerre.

Les femmes à leur tour ſont obligées de préparer & de coudre les peaux dont elles font les habits, les bas, les ſouliers. Ce travail eſt tellement leur partage, qu'un homme qui s'en mêleroit, ſeroit auſſi-tôt mépriſé & taxé de s'adonner à une occupation deſhonorante; auſſi regardoient-ils dans les commencements, avec mépris les Ruſſes qu'ils voyoient manier l'aiguille & l'alêne. Ce ſont auſſi les femmes qui teignent les peaux, qui traitent les malades, & qui font les cérémonies de la Religion. Voici la maniere dont elles préparent, teignent & couſent les peaux enſemble.

Elles n'ont qu'une ſeule façon de préparer les peaux de rennes, de chiens, de veaux & de caſtors marins, &c, dont elles font des habits. Elles commencent par mouiller l'intérieur de la peau, après quoi elles ratiſſent avec un couteau fait de pierre, les fibres & les chairs qui y ſont reſtées attachées quand on a

écorché les animaux. Elles le frottent enſuite avec des œufs de poiſſons, ou fermentés, la tordent frais ou & la foulent aux pieds, juſqu'à ce qu'elle devienne un peu molle. Elles la ratiſſent une ſeconde fois, la frottent encore, & continuent ce travail juſqu'à ce que la peau ſoit bien nette & bien molle. La préparation eſt la même pour les peaux qu'elles veulent tanner; elles les expoſent enſuite à la fumée pendant une ſemaine, &, après les avoir trempées dans l'eau chaude pour en faire tomber le poil, elles les frottent avec du caviar, les tordent entre leurs mains, les foulent & les ratiſſent.

Elles teignent les peaux de rennes & de chiens, dont elles font des habits en les frottant ſouvent avec de l'écorce d'aune hachée en petits morceaux. Mais elles ont une méthode particuliére pour teindre les peaux de veaux marins, dont elles font auſſi des habits, des chauſſures, & les courroies qui ſervent à attacher les traîneaux. Après en avoir ôté le poil avec de l'eau chaude, elles les couſent en forme de ſac, tournant en dehors le côté de la peau où eſt le poil. Elles verſent dans ce ſac une forte dé-

coction d'écorce d'aune & le reverſent par le haut. Quelque tems après, elles le pendent à un arbre, le battent avec des bâtons, & continuent cette opération juſqu'à ce que la couleur ait aſſez pénétré la peau; elles la laiſſent ſécher à l'air, & la frottent avec les mains, juſqu'à ce qu'elle ſoit molle, ſouple & propre à être employée. Les peaux ainſi préparées, reſſemblent beaucoup au maroquin.

Quant au poil de veaux marins, dont elles ſe ſervent pour garnir leurs robes & leurs chauſſures, elles le teignent avec un petit fruit d'un rouge très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aune, de l'alun, & une huile minérale appellée *Oleum petræ*. Cette couleur eſt ordinairement d'un rouge très-vif.

Elles couſent leurs robbes & leurs chauſſures, avec des aiguilles d'os, & au lieu de fil, elles ſe ſervent de nerfs ou de fibres de rennes, qu'elles rendent auſſi fins qu'il eſt néceſſaire pour leur uſage.

Elles font la colle avec des peaux de poiſſons ſéchés, & particuliérement avec des peaux de baleine. Elles enve-

loppent ces peaux dans l'écorce de bouleau, & la laiſſent quelque tems ſur la cendre chaude. Cette colle eſt auſſi bonne que la meilleure de Ruſſie.

Lorſqu'il ſe fait quelques mariages, de grandes chaſſes ou pêches, ou qu'une habitation veut en régaler une autre, les Kamtſchadales font des feſtins : ils y mangent avec avidité, chantent & danſent. Le maître de la maiſon donne à ſes hôtes de grandes taſſes remplies *d'Openga*, & les convives en mangent une ſi prodigieuſe quantité qu'ils ſont ſouvent obligés de vomir. Les femmes ſont ſobres ; leurs divertiſſements ſe bornent à cauſer, danſer & chanter.

Deux femmes qui veulent danſer enſemble, étendent une natte ſur le plancher au milieu de la iourte, & ſe mettent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre, tenant dans la main un paquet de tonchitche : elles commencent par hauſſer & baiſſer les épaules, remuer les mains, chanter fort bas & en meſure ; enſuite elles font inſenſiblement des mouvements de corps plus grands, hauſſent leurs voix à proportion, & ne ceſſent que lorſqu'elles ſont hors d'haleine & que leurs forces ſont épuiſées.

Cette danſe extraordinaire eſt ſauvage & déſagréable ; mais les Kamtſchadales en font un de leurs plus grands plaiſirs.

Voici une autre eſpece de danſe que les Kamtſchadales ont priſes des Kouriles de Kourilskaia Lopatka, qu'ils regardent comme la danſe des matelots. Dix hommes & dix femmes, filles ou garçons, parés de leur plus beaux habits, ſe rangent en cercle, & marchent avec lenteur en levant en meſure un pied après l'autre. Ils prononcent, tour à tour quelques mots, de façon que quand la moitié des danſeurs a prononcé le dernier mot, l'autre moitié prononce les premiers, comme ſi quelqu'un liſoit des vers par ſillabes. Tous les mots qu'ils emploient dans cette danſe ſont analogues à leur chaſſe & à leur pêche ; & quoique les Kamtſchadales les prononcent en danſant, ils n'en entendent pas la plus grande partie, parce que pluſieurs de ces mots ſont tirés de la langue des Kouriles : ils ne les chantent point, mais les prononcent du même ton.

Si les danſes dont nous venons de parler ſont barbares & ſauvages, les cris qu'ils pouſſent alors ne ſont pas

moins étranges. Cependant ils paroiſſent y prendre tant de plaiſir, que quand ils ont commencé, ils ne ceſſent point qu'ils ne ſoient hors d'haleine, & que leurs forces ne ſoient épuiſées. C'eſt un grand honneur chez eux, pour celui qui peut danſer plus que les autres: quelquefois ils danſent, ſans diſcontinuer, pendant douze ou quinze heures; & il n'en eſt pas un dans la iourte qui ne ſouhaite jouir de ce plaiſir; les vieillards, même les plus caducs, ne refuſent point d'y employer ce qu'il leur reſte de force.

Les femmes ont encore une danſe particuliere. Elles forment deux rangs les unes vis-à-vis des autres, & mettent leurs deux mains ſur le ventre; puis ſe levant ſur le bout des doigts des pieds, ſe hauſſent, ſe baiſſent & remuent les épaules, en tenant leurs mains immobiles, & ſans ſortir de leur place.

Dans la quatrieme eſpece de danſe, tous les hommes ſe cachent en différents coins: un deux enſuite bat des mains, en ſautant tout d'un coup comme un inſenſé: il ſe frappe la poitrine & les cuiſſes, leve les mains en l'air & fait des mouvements extraordinaires. Apres celui-ci

celui-ci un ſecond, un troiſieme, un quatrieme, font la même choſe en tournant toujours en rond.

Dans la cinquieme danſe, ils ſe courbent ſur les genoux en s'accroupiſſant, & dans cette poſture, ils danſent en rond en battant des mains & faiſant des figures ſingulieres. Cette danſe commence par un ſeul homme : les autres ſortant des coins de la iourte, viennent danſer avec lui.

Les Kamtſchadales ont encore une ancienne danſe qui leur eſt propre : elle s'exécute de la maniere ſuivante.

Les filles & les femmes s'aſſoient en rond : une d'elles ſe leve ; &, après avoir commencé à chanter une chanſon, elle agite les bras, tenant dans ſes mains & ſur le doigt du milieu du touchitche, & elle remue tous les membres avec une ſi grande vîteſſe que ceux qui voyent cette danſe pour la premiere fois, en ſont frappés d'étonnement. Ces femmes imitent avec tant d'art les cris de différentes bêtes & de divers oiſeaux, que dans un inſtant, & dans la même voix on entend diſtinctement trois différents cris. Ils ont encore une danſe en rond, dont les Voyageurs ne donnent pas la deſcription.

Le chant de ces peuples n'a rien de ſauvage & n'eſt point déſagréable. Cependant il n'y a aucune imagination ni invention dans le ſujet de leurs chanſons. Dans leurs chanſons amoureuſes, ils expriment la paſſion qu'ils ont pour leurs maîtreſſes, leurs chagrins, leurs eſpérances, & les autres ſentiments dont ils ſont affectés.

Les femmes & les filles ont communément la voix nette & agréable. Il paroît que cette nation aime beaucoup la muſique; mais il eſt étonnant qu'avec ce goût elle n'ait inventé aucun autre inſtrument qu'une eſpece de flûte ou chalumeau, fait d'un tuyau de la plante nommée *Angélique*; encore eſt-elle ſi mal faite qu'on ne peut jouer deſſus aucun air. Ce ſont ordinairement les femmes & les filles qui compoſent les chanſons.

Voici uue chanſon Kamtſchadale ſur M. Merlin, Lieutenant Colonel; le Major Paulutski; & Kraſcheninnikou.

Si j'étois Cuiſinier de M. le Major, je retirerois du feu la marmitte & la viande qui eſt dedans.

Si j'étois Cuiſinier de M. l'Enſeigne, je n'ôterois la marmitte qu'avec des gants.

Si j'étois M. Paulutski, je porterois toujours une belle cravate blanche.

Si j'étois Ivan, valet de M. Paulutski, je porterois de beaux bas rouges.

Si j'étois étudiant, je décrirois toutes les belles filles.

Si j'étois étudiant, je décrirois le poiſſon Bouick.

Je décrirois tous les cormorans ou les hirondelles de mer.

Je ferois la deſcription de tous les nids d'aigles.

Je décrirois toutes les fontaines bouillantes.

Je décrirois toutes les montagnes.

Je décrirois tous les oiſeaux.

Je décrirois tous les poiſſons de la mer.

Ils ont encore une autre chanſon, à laquelle ils donnent un nom particulier, & dont l'air imite le cri du canard. Voici le ſens des paroles.

J'ai perdu ma femme & ma vie. Accablé de triſteſſe & de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, & je les mangerai. Je me léverai de grand matin, je chaſſerai le canard Aanguitche *pour le faire aller à la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés pour voir ſi je ne trouverai pas quelque part celle qui fait l'objet de ma tendreſſe & de mon regret.*

Les Kamtſchadales ont des bouffons, dont la profeſſion eſt de divertir les autres; mais leurs bouffonneries ſont ſi ſales & ſi obſcènes, qu'il ſeroit indécent d'en parler ici. Les Kamtſchadales pren-

nent beaucoup de plaiſir à fumer du tabac, à raconter des hiſtoires, & ils préferent la nuit au jour pour leurs amuſements. Ils ſe plaiſent à contrefaire les étrangers, dans la façon de parler, dans la démarche, dans la maniere d'agir. Dès que quelqu'un arrive dans leur pays, ils lui donnent d'abord un ſobriquet; ils examinent enſuite toutes ſes actions, & au milieu de leur divertiſſements, ils s'étudient à les contrefaire.

Fin du Tome Vingt-huitieme.

645021

Biblioteca Nazionale V. E. III Napoli

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES
Contenus dans le Vingt-huitieme Volume

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DES NORVÉGIENS. Page 1

ARTICLE I. Suibdager, *premier Roi de Norvége.* 3

ART. II. Haſmond. 9

ART. III. Uffo. 12

ART. IV. Geware. 18

ART. V. Coller. 21

ART. VI. Froger. 24

ART. VII. Hirvillus. 25

ART. VIII. Gotar. 26

ART. IX. Roller. 27

ART. X. Haſmund I. 29

ART. XI. Holgon. 31

ART. XII. Hather. 33

ART. XIII. Haſmund II. 34

ART. XIV. Regnauld. 39
ART. XV. Hasmund III. 41
ART. XVI. Alo. 43
ART. XVII. Omond. 49
Remarques. 53
ART. XVIII. Gotho. 54
ART. XIX. Siward. *ibid.*
ART. XX. Regnier. 55
ART. XXI. Biorne. 58
ART. XXII. Haddingue. 59
ART. XXIII. *Les Normands ravagent l'Europe.* 62
ART. XXIV. Haquin I. 65
ART. XXV. Harald Grofeld. *ibid.*
ART. XXVI. Olaus I. 66
ART. XXVII. Olaus II, *ou* Saint Olaus. 68
ART. XXVIII. Suénon. 70
ART. XXIX. Magnus I. 71
ART. XXX. Harald II. 82
ART. XXXI. Olaus III & Magnus II. 89
ART. XXXII. Magnus III. 90
ART. XXXIII. Ingo. 94
ART. XXXIV. Haquin II. 95
ART. XXXV. Magnus IV. 96
ART. XXXVI. Erling. 101
ART. XXXVII. Haquin III. 102
ART. XXXVIII. Olaus IV. 103

ART. XXXIX. Eric. 103
ART. XL. Haquin IV. 104
ART. XLI. Magnus V. 105
ART. XLII. Haquin V. 107
ART. XLIII. Olaus IV. 110
ART. XLIV. Marguerite, *surnommée la* Sémiramis *du Nord.* 111

LA SIBÉRIE. 114

ARTICLE I. §. I. *Situation & diviſion de la Sibérie.* 115
§. II. *Climat de la Sibérie.* 122
§. III. *Terroir de la Sibérie.* 130
ART. II. *Découverte de la Sibérie, du Kamtſchatka, des iſles Kouriles & autres.* 145
§. I. *Découverte de la Sibérie.* Ibid.
§. II. *Découverte du Kamtſchatka.* 147
§. III. *Etat actuel des établiſſements Ruſſes dans le Kamtſchatka.* 175
§. IV. *Route d'Iakoutsk au Kamtſchatka.* 187
§. V. *Découvertes des iſles Kouriles.* 205
§. VI. *Deſcription des iſles ſituées entre le Kamtſchatka & l'Amérique* 218
ART. III. §. I. *Peuples qui habitent la Sibérie.* 227

ART. IV. §. I. *Religions des Peuples qui habitent la Sibérie.* 318
§. II. *Prêtres & Sorciers des différentes religions des peuples de la Sibérie.* 368
§. III. *Mariages des peuples de la Sibérie.* 378
§. IV. *Funérailles des peuples de la Sibérie.* 411
ART. V. *Education des Enfants, Nourriture, Habitations, Habillements, Meubles, &c, des peuples de la Sibérie.* 424
§. I. *Education des Enfants.* ibid.
§. II. *Nourriture de ces peuples.* 430
§. III. *Habitations & Meubles des peuples de la Sibérie.* 438
ART. VI. *Occupations & Amuſements des peuples de la Sibérie.* 461

Fin de la Table du Vingt-huitieme Volume.

De l'Imprimerie de L. F. DELATOUR. 1776.